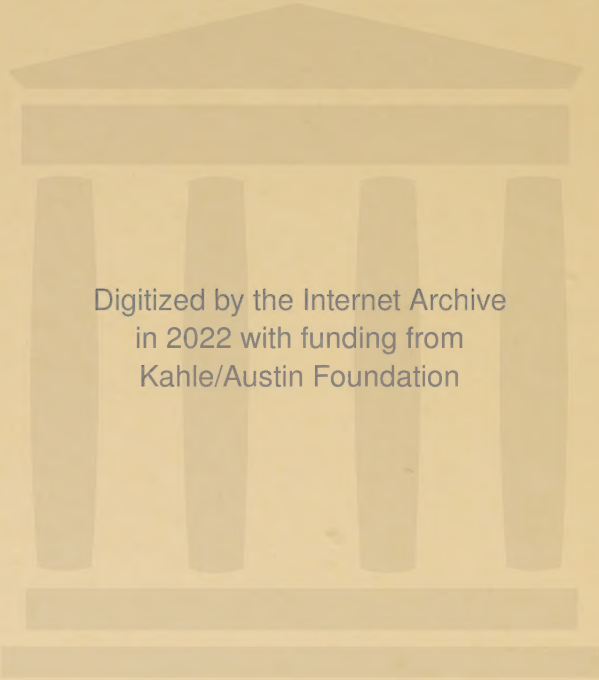


ERINDALE COLLEGE



3 1761 02811 2688



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

OBERMAN

TEXTE ORIGINAL DE 1804

PRÉCÉDÉ DU

JOURNAL INTIME D'OBERMAN

PAR ANDRÉ MONGLOND



DU MÊME AUTEUR

Dernières années d'un ami de Racine. Valincour et ses lettres au président Bouhier (1725-1730). *Paris*, gr. in-8°, 1924.

Senancour. Aldomen ou le bonheur dans l'obscurité, précédé d'une étude sur ce premier Obermann inconnu. *Les Belles Lettres*, 1925.

Vies préromantiques.

(Les deux dernières années de Rousseau et les Rêveries du Promeneur solitaire. — La vie intérieure d'un conventionnel. — La jeunesse de Senancour. — Clés d'Adolphe.) *Les Belles Lettres*, 1925.

Ramond. Voyage dans les Pyrénées, précédé de la Jeunesse de Ramond. *Lyon, Lardanchet* (Bibliothèque du Bibliophile), 1927.

Le Prérromantisme français. Arthaud.

Tome I. Le Héros préromantique, 23 planches hors texte. Un vol. in-8°, 1930.

Tome II. Le Maître des âmes sensibles, 25 planches hors texte. Un vol. in-8°, 1930.

La France révolutionnaire et impériale. Arthaud.

Tome I (1789-1790). 24 planches. Un vol. in-8°, 1930.

Tome II (1791-1793). 24 planches. Un vol. in-8°, 1931.

Tome III (1794-1796). 32 planches. Un vol. in-8°, 1933.

Tome IV (1797-1799). 24 planches. Un vol. in-8°, 1935.

Tome V (1800-1802). 24 planches. Un vol. in-8°, 1938.

Le mariage et la vieillesse de Senancour. Senancour en Suisse. Lettres de Senancour à Ferdinand Denis. Gr. in-8°, 1931.

Jeuneses.

(Le Journal des Charmettes. — Les Amours de Carbonnières. — Le mariage de Senancour.) *Bernard Grasset*, 1933, in-8° écu, 6 planches hors texte.

Louis Royer. *Arthaud*, 1940, gr. in-8°, portrait.

Sous presse :

Diodore Rahoult ou le romantisme des rapins à Grenoble.

En préparation :

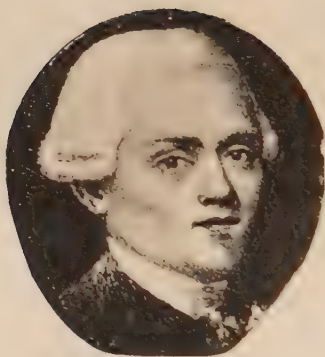
Le Prérromantisme français.

Tome III. Les Effets de la Révolution. — Tome IV. Le Mal du siècle.

La France révolutionnaire et impériale.

Tomes VI à IX (1803-1815). Tome X : Index général.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U. R. S. S.
Copyright by B. Arthaud, 1947.



SENANCOUR VERS 1789
miniature sur ivoire

ANDRÉ MONGLOND

LE
JOURNAL INTIME
D'
OBERMAN



B. ARTHAUD

GRENOBLE
23, Grande-Rue.

PARIS (VI^e)
6, rue de Mézières.

A la douce mémoire de Madeleine

SENANCOUR ET LES ROMANTIQUES

ENTRE le printemps et l'été de 1804, alors que, sous de sombres voûtes, la France passe du Consulat à l'Empire, qu'à la Grève tombent les têtes de Cadoudal et de onze parmi ses compagnons, qu'un décret nomme dix-huit maréchaux d'Empire, paraissent au modeste étalage du libraire Cérioux, quai Voltaire, sous couverture muette, deux volumes in-octavo, dont le titre s'orne d'une épigraphe empruntée de Pythagore : un roman, dont le héros porte un nom symbolique, Oberman.

Une annonce du libraire dans le *Mercure* du 7 juillet, le 15 août un article du *Moniteur* ; dans les *Archives littéraires de l'Europe* ¹ une allusion qui enveloppe du même dédain *Oberman*, *Atala* et *René* : ce fut tout. Les quatre censeurs chargés l'année suivante d'examiner le livre *De l'Amour* présageaient au nouvel ouvrage le sort d'*Oberman*, « ce livre resté inconnu » ².

Que pouvaient faire de ce manuel des âmes intérieures

1. E. H., *Lettre d'un vieil amateur de la Littérature sur la littérature actuelle*. (*Archives littéraires de l'Europe*, 1804, t. III, pp. 381-400.)

2. Rapport de Brousse-Desfaucherets. Lemontey, Lacretelle et Esménard au ministre de la police, 16 novembre 1805. (*Archives Nationales*, F¹⁸ 39, n° 295.)

« les héros illustres ou subalternes » pour qui, dans la frénésie de la jeunesse et de ses plaisirs, vivre, c'était « s'enivrer de trompettes et d'éclairs, conquérir nations et femmes, briller, bruire, verser son sang dans les mêlées, mais aussi semer son esprit par les chemins, et n'avoir plus une pensée à trente-six ans »¹. Les gaudrioles de Pigault-Lebrun faisaient bien mieux leur affaire².

Mais quelle génération est une ? A la suite d'Amaury, l'imagination un moment complaisante peut, entre la chute du vieux siècle et l'adolescente vigueur de l'âge nouveau, évoquer les *matins pourprés* du Consulat. Sur la fin de ses jours Michelet, à travers les brumes de son enfance parisienne souffreteuse, revoit écrasées d'ennui ces années accablées de gloire. Si la désespérance est dans maint livre de ce temps, il faut aussi qu'elle soit en quelques âmes. Un an après *Oberman*, à Amiens, une nuit de février, Grainville, tandis qu'on imprime son *Dernier homme*, se laisse glisser dans le canal.

Cinq ou six ans avant *Oberman*, les *Réveries sur la nature primitive de l'homme* avaient passé moins inaperçues. Le *Mercury* du 30 messidor an VI avait fait du premier cahier un extrait de dix pages. Le *Journal littéraire de Hambourg* avait consacré un article à l'édition de l'an VIII. Lucien Bonaparte, qui venait de publier sa *Tribu indienne*, une manière d'*Atala* avant la lettre et au goût du Directoire, avait remarqué les *Réveries*. Nodier, dans sa vingtième année et à son premier séjour à Paris, un soir de printemps³, les feuilletant chez le li-

1. Sainte-Beuve, *Volupté*. Paris, Renduel, 1834. t. II, p. 112.

2. Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, éd. in-18, t. X, p. 154.

3. Article de Nodier sur *Oberman*, dans le *Temps* du 21 juin 1833. Nodier dit « par une belle soirée d'été ». Mais L. Pingaud, *La Jeu-*

braire, avait vidé sa bourse pour les emporter dans sa mansarde. Rien qu'à évoquer une violette « dans les prés inclinés au midi, au pied des bois, près du libre cours des eaux », le magicien inconnu conduisait le jeune poète au plus secret de soi-même. « Chateaubriand et Ballanche n'avaient pas écrit. » Jamais, sauf peut-être chez Jean-Jacques ou Bernardin, les mots n'avaient eu cette saveur et cette musique, « je ne sais quelle propriété intime... qui réalise la parole, qui la fait tomber sous les sens comme le chant d'un instrument, comme les couleurs d'un tableau ».

Mystérieusement Senancour dédiait *Oberman* « aux adeptes », « à quelques personnes éparses dans l'Europe ». Assuré de ne pas trouver le moindre écho auprès des « âmes positives et guerrières » ¹, il s'insinuait chez tous ceux-là qui avaient peine à respirer sous « un gouvernement qui ne laisse rien au hasard, et qui fixe l'avenir », auprès de ces jeunes hommes qui, contraints dans le libre développement de leurs facultés, tourmentés « de passions oisives et d'énergies réprimées », laissaient leur cœur « impétueux » s'ouvrir à l'ennui ².

Trente ans *Oberman* est « l'objet d'un culte secret » ³. Nodier le premier le nommait dans ses *Tristes*, entre *Paul et Virginie*, *René*, les *Nuits Élyséennes* de Gleizes et la *Lina* de Droz. Ballanche le révèle à ses amis de

nesse de Nodier, Besançon, 1914, pp. 60 et suiv.) fait arriver Nodier à Paris à la fin de décembre 1800, pour un séjour de trois mois, et dit plus loin qu'il rentra à Besançon aux approches de l'été.

1. La formule est dans l'*Illustration* du 31 janvier 1846 et dans l'*Émulation*, Fribourg, 5^e année, 1845-1846, p. 46.

2. *Les Tristes, ou Mélanges tirés des tablettes d'un suicide*, publiés par Charles Nodier. Paris, Demonville, 1806, pp. 10-11, et 101-102.

3. *Journal des Débats*, 19 août 1833.

Lyon : au physicien Ampère, à Bredin, au Genevois Roux-Bordier, à ce petit groupe de tendres et de tristes qui, en 1804, l'année même d'*Oberman*, fondaient une société chrétienne.

Lentement la ferveur gagne. L'été 1820, *Oberman* dans leur poche, Jean-Jacques Ampère découvrait la Suisse et Bastide la forêt de Fontainebleau. Avec leurs amis Sautetet, Albert Stapfer ¹, le premier traducteur de *Faust*, dans toute l'intransigeance de la vingtième année ils divisent les hommes en deux classes : ceux qui sont dignes de communier en *Oberman*, et les autres, dont M. Victor Cousin ².

C'est aussi vers 1820 que Latouche, qui vient de publier André Chénier, lit *Oberman* à l'Abbaye-aux-Bois ³, sans que soit rompu le silence de Chateaubriand, et que Lous-teau, né en 1799 comme Balzac, le donne à lire à Lucien de Rubempré. (A cette date Balzac est le tout proche voisin de Senancour : la rue Lesdiguières débouche dans la rue de la Cerisaie ⁴.)

Parmi ces jeunes hommes qui dénichent sous la poussière les deux précieux volumes que les libraires traitent de *rossignols*, nous remarquons Alphonse Rabbe et Vieilh

1. Jean-Jacques Ampère et Albert Stapfer doivent sans doute à leurs pères de connaître *Oberman*. C'est à Philippe Stapfer, alors à Paris ministre plénipotentiaire de la République helvétique, que Senancour, en mars 1802, dédiait son *Énoncé rapide*. On trouve du reste dans la bibliothèque des Stapfer les éditions originales d'*Oberman* et des *Libres Méditations*, la 2^e éd. de *L'Amour* (1808). Cf. *Livres et Archives du château de Talley*, G. Andrieux, 1931. — R. Luginbühl, *Philippe-Albert Stapfer...* Paris, Fischbacher, 1888.

2. A. M. et J.-J. Ampère, *Correspondance et Souvenirs*. Paris, Hetzel, 1875, t. I, pp. 116 et 169.

3. Ségu, *H. de Latouche*. Paris, Belles-Lettres, 1931, p. 170.

4. Il est difficile que Balzac n'ait pas aperçu Senancour. L'a-t-il approché?

de Boisjolin ¹. Peut-être se sont-ils liés dès l'Empire, alors qu'ils servaient en Espagne. Après bien des mécomptes, ils se sont associés pour cette *Biographie des Contemporains*, dont Senancour sera l'un des collaborateurs les plus assidus ².

Ces premiers fidèles appartiennent à deux générations distinctes. Les uns, de Nodier à Rabbe ou à Latouche, avaient une vingtaine d'années quand parut *Oberman*. Les plus jeunes sont nés avec le siècle. Mais tous offrent avec le héros de leur choix d'évidentes affinités. Latouche s'est reconnu à certaine amertume. Sautelet, dont la jeunesse fut très dure, et qui, malheureux en affaires et en amour, devait finir misérablement, a miré dans *Oberman* ses mélancolies, son goût des confidences et des intimités ³. La destinée de Rabbe exprime jusqu'au tragique le malaise d'une génération troublée profondément par le personnage de Napoléon. Tourmenté d'ambition, douloureux

1. Claude-Auguste de Boisjolin, né à Paris le 24 février 1788, avait servi en Espagne, d'abord dans le génie, puis comme adjoint au payeur général de l'armée (1813). Blessé à la main droite à Vittoria, il fut compris parmi les fonctionnaires les moins anciens, et licencié. Sous la Restauration il avait repris du service dans la maison du roi. Destitué pour ses opinions libérales, il se réfugia dans le commerce de la librairie. Il devait mourir du choléra le 23 juin 1832.

Son père, né en Alençon en 1760, était, avant 89, avocat au Parlement. Acquis aux idées nouvelles, il fut chef de division aux Relations extérieures (1792-95), professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon (1797) et rédacteur de la *Décade*, où il remplaça Linguet. Après avoir été membre du Tribunal, il devint préfet de Louviers (1805), député de l'Eure (1816).

2. Nous savons par sa fille qu'il a fait pour ce recueil plus de trois cents articles, entre autres les notices sur Mozart, Saint-Martin le Philosophe inconnu et sur Grainville. (Fribourg, Ms. 590.)

3. Armand Carrel, *Une Mort volontaire*. (*Revue de Paris*, juin 1830, tome XV, pp. 210-215.) Cf. aussi Doris Gunnell, *Sutton Sharpe et ses amis français*. Paris, 1925, pp. 220-225.

d'impuissance et de dégoûts, de surcroît défiguré par la maladie, réduit à n'être qu'un « débris d'homme », Rabbe trouve à nourrir dans *Oberman* sa philosophie du désespoir et un irrémédiable ennui. Comme Senancour, il ne discerne à contempler la longue caravane des générations qu'une « cruelle vicissitude de vie et de mort ». Et, comme à l'auteur des *Réveries*, les hommes d'aujourd'hui lui semblent « en discordance absolue avec la nature »¹.

Entre Senancour et ses disciples il y a communauté, sinon d'idées, au moins de tendances. Ballanche, André-Marie Ampère : des âmes religieuses ouvertes à l'inquiétude. Bastide est un catholique, Stapfer un protestant. Rabbe, Bastide, Latouche sont des libéraux, prêts du reste à devenir républicains.

Par ces adeptes la renommée d'*Oberman* furtivement se propage et les romantiques de 1830 sont initiés. Sautetet fut à Vendôme le condisciple de Balzac, il sera le premier éditeur de Sainte-Beuve. Latouche, un moment l'ami, le conseiller de Balzac, sera le guide de George Sand à ses débuts dans la vie littéraire. C'est de Boisjolin que Sainte-Beuve tient, à la fin de 1831, tout ce qu'il sait de la vie de Senancour. Mais tandis que les premiers obermanistes ont été rapprochés surtout par certaines affinités morales, c'est par la poésie et la musique d'*Oberman* que nos grands romantiques seront séduits.



Or, au moment où *Oberman* devenait un des bréviaires du romantisme, Senancour, vers 1820, dans une de ces crises où se manifeste l'inévitable conflit entre les génés-

1. Rabbe. *Album d'un pessimiste*. Paris, 1836, 2 vol. in-8, t. I, pp. 124, 182-183, et *passim*.

rations, semble rompre avec l'école nouvelle. Il en apparaît pourtant à distance, à côté de M^{me} de Staël et de Chateaubriand ses contemporains, et à la suite de Rousseau, comme le précurseur le plus authentique. Après le long intermède de la Révolution, durant lequel tant de choses ont mûri secrètement, *romantique*, l'épithète alors à la mode depuis bientôt un quart de siècle, se charge sous sa plume d'un sens tout nouveau, et singulièrement plus profond ¹.

Senancour part des acceptions désormais acquises ², mais pour leur donner aussitôt un degré de plus de force ou de pureté. Romantiques les sites d'alpe les plus austères, et ces terres inutiles et vierges qui permettent de retrouver en nous l'être primitif, et ces climats contrastés (la Grèce avec ses oliviers et ses neiges, la Calédonie « plus difficile, plus changeante ») qui favorisent la palingénésie intérieure. Entre *romanesque* et *romantique*, un demi-siècle confondus, il prend soin de tracer une frontière rigoureuse. Le romanesque, il le laisse aux imaginations

1. Aucun écrivain peut-être n'a eu plus souvent recours à *romantique*, nul assurément, avec un art plus sûr, n'a su, par les reflets du contexte, en varier les valeurs et les résonances. Trois fois *romantique* apparaît dans les *Réveries* de l'an VIII, où déjà s'ébauche, avec quelques indécisions, le romantisme senancourien. Une vingtaine de fois dans *Oberman*, dont huit ou neuf appliqué aux sons. Deux fois dans le livre *De l'Amour* (1806, p. 250, et p. 251 où il est sous-entendu par opposition à romanesque). Très souvent dans les *Réveries* de 1833, surtout pp. 380 à 409. Enfin, cela va sans dire, et avec des valeurs très diverses, dans les articles du *Mercur de France* (1811), de *L'Abeille* (1822) et du *Mercur du dix-neuvième siècle* (1823) consacrés au romantisme et notamment (t. II, p. 227) appliqué à Talma dans les rôles d'Othello et d'Hamlet. Alfred Michiels dès 1842 soulignait la nouveauté de *romantique* chez Senancour. (*Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle*, t. I, pp. 382-391.)

2. Cf. mon *Préromantisme français*, t. I, pp. 111-118 et 215-220.

légères et fleuries ¹, aux sots et aux livres qu'on leur fait ². Seul le romantique convient aux âmes profondes, aux cœurs vrais. Et même Senancour est tout près de traiter le « bourgeois » avec une désinvolture de Jeune-France. A l'égard de cet être mutilé ses sentiments oscillent d'un mépris d'aristocrate à une douce gaieté ³.

Des romanesques comme des bourgeois les romantiques se distinguent. Adeptes d'une société secrète sans rites ni statuts, ils se reconnaissent et communiquent

dans une langue que la foule ne sait point, quand le soleil d'octobre paraît dans les brouillards sur les bois jaunis; quand un filet d'eau coule et tombe dans un pré fermé d'arbres, au coucher de la lune; quand sous le ciel d'été, dans un jour sans nuages, une voix de femme chante à quatre heures, un peu au loin, au milieu des murs et des toits d'une grande ville ⁴.

Les perceptions de la vue intéressent surtout l'esprit. Par les odeurs et par les sons le cœur reçoit les révéla-

1. *Oberman*, t. I, p. 161. Toutes les références à *Oberman* renvoient à la présente édition.

2. *De l'Amour*. Paris, Cérioux et Arthus Bertrand, février 1806, pp. 250-251.

3. Trois textes nous font voir comment du sens péjoratif, déjà ancien, il glisse au sens romantique. Jean-Jacques « fournissait des prétextes au mépris par quelque chose de trivial, de tout à fait bourgeois dans ses habitudes ». *Sur J.-J. Rousseau*, dans *la Minerve littéraire*, 1821). — « C'est ainsi que va le monde, est le mot d'un bourgeois, quand on le dit des misères publiques. » (*Oberman*, t. I, p. 233.) — Et voici qui, anticipant d'un quart de siècle, plairait aux artistes de 1830. Aux dépens de M. Beauzée, traducteur de Quinte-Curce, Senancour nous fait entendre comment la pudibonderie peut fausser les couleurs du passé. « *Sauf le respect* est si heureux quand on parle des Perses, de Babylone, d'Alexandre..., que je dois donner ce passage... comme un modèle pour les bourgeois qui voudront écrire les mœurs des nations et la vie des héros. » *De l'Amour* (1806), pp. 259-260.

4. *Oberman*, t. I, p. 162.

tions les plus secrètes. Senancour, le premier, et avec une obstination voulue, accole *romantique* à tous les mots : son, voix, harmonie, etc., qui désignent les perceptions de l'ouïe¹. Le romantisme que, sans le nommer, définit et pressent la méditation de Joubert, où poésie et musique collaborent, où l'expérience poétique confine à l'expérience mystique, et qui, spontanément, s'oriente vers le symbolisme, le romantisme tout intérieur, le plus pur, Senancour le réalise dans la prose la plus impeccablement mélodique de nos lettres.

En 1811, alors que chez nous va se fonder l'école romantique, il insère dans le *Mercure de France* quelques réflexions sur le « genre romantique » dans l'art de peindre, d'évoquer les paysages avec leurs traits, leurs nuances les plus individuels. Placé « à l'ombre des palmiers de Virginie et des pins d'Atala », il marque le progrès accompli depuis Rousseau, qui, dans la *Nouvelle Héloïse*, se montra incapable de caractériser le Valais. Senancour propose pour modèles les Alpes et les Pyrénées de Ramond, l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Déjà dans *Oberman*, comme tenté d'arriver à une définition proprement littéraire du *romantique*, il avait appliqué l'épithète à la mode à des mots tels que : *expression, effets, caractère*, et, après l'avoir même employée substantivement², il avait, le premier que je sache dans notre langue, osé le mot *romantisme*³.

Précurseur du romantisme, dont il trouve accompli en

1. Il s'en expliquait déjà, mais de façon plus confuse, dans les *Réveries* de l'an VIII, pp. 302-303, en note.

2. *Oberman*, t. II, p. 149.

3. *Oberman*, t. II, p. 236. « Il (Fonsalbe) a rendu à mes déserts quelque chose de leur beauté heureuse, et du *romantisme* de leurs sites *alpestres*. » (L'italique est de Senancour.)

lui l'essentiel, dont il définit, et avec quelle divination géniale, les caractères les plus profonds, comment se fait-il donc qu'en pleine effervescence romantique, en 1822, Senancour refuse toute compromission avec ces révolutionnaires¹ ? On n'est pas romantique, leur déclare-t-il, pour écrire autrement que les écrivains du xvii^e siècle. Vous faites ce qu'ils feraient : on ne peut écrire aujourd'hui dans le style de *Britannicus* ou de *Télémaque*. Shakespeare eut autant de convenance et de régularité que l'exigeaient son temps et son pays. Certains ouvrages qu'on pourrait accuser de propager la manière romantique, ceux de Ballanche ou de Nodier, « s'en rapprochent seulement par une sorte de nécessité inséparable du sujet ». Mais alors que désignera-t-on comme romantique ? « Un simple abus..., le défaut de justesse, d'ordre, de convenance, le défaut de goût, le fracas substitué à la vigueur, les prétentions au talent, l'obscurité à la profondeur ».

Notons les ménagements pour Nodier et Ballanche, qui furent parmi ses premiers admirateurs. Senancour est trop vrai pour qu'on puisse croire à simple précaution ou politesse. Ballanche et Nodier, qui appartiennent à la même génération que lui, incarnent un romantisme fraternellement sympathique au cœur d'Oberman. Il faut donc voir ici, très nette, une incompatibilité d'humeur avec le romantisme catholique et ultra qui se réclame de Chateaubriand, et aussi avec les extravagances d'un romantisme frénétique, et, pour tout dire, avec la génération nouvelle. Mais il y a plus. Senancour semble se renier lui-même. Voué désormais à la seule recherche du vrai, l'au-

1. Dans *L'Abeille*, 1822, pp. 122-130. A propos des *Contes et Nouvelles* de A. C. Pfeffel.

teur des *Libres Méditations* (1819) se condamne volontairement, vers la cinquantaine, à une manière d'ascétisme littéraire. « Il peut arriver, confesse-t-il, qu'on écrive trop librement d'abord... Quoi qu'il en soit, les *Réveries* ne resteront pas telles, sous divers rapports, qu'elles furent réimprimées il y a douze ans, non plus que le livre *De l'Amour*. » Le voilà donc qui jette au feu les *Réveries* de l'an VIII et celles de 1809, et les deux premières éditions de *l'Amour*. D'*Oberman* il n'est même plus question. Il avait inséré dans les *Réveries* de 1809 ce qu'il en voulait sauver ¹.

Or, l'année suivante, en 1823, Senancour semble se réconcilier à demi avec les romantiques. En compagnie de libéraux, parmi lesquels Lanjuinais, Antoine Jay, ses amis, avec Latouche ² il concourt à fonder le *Mercure du dix-neuvième siècle*, auquel il collaborera jusqu'en 1827.

A l'égard du romantisme le *Mercure* ne cessera d'évoluer. En 1825, Latouche imprimera à la chronique littéraire, qu'il rédige alors presque seul, une direction décidée. Harcelant de ses brocards la Société des Bonnes Lettres et à travers elle le romantisme ultra, il pousse, au nom de la liberté, à l'alliance des libéraux et des romantiques, ces « protestants poétiques ». A la suite de Stendhal, très en faveur au *Mercure*, il réclame pour le

1. On lisait au verso du faux-titre des *Réveries* de 1809 : « La seconde partie d'*Oberman* ne sera point publiée : la première partie d'*Oberman* ne sera jamais réimprimée. » Qu'aurait contenu cette seconde partie d'*Oberman*, nous ne le saurons sans doute jamais. En tout cas le caractère, le style des *Réveries* de 1809 permettent de penser qu'en 1809 Senancour agissait de la sorte par simple dépit, ou par découragement.

2. G. Michaut nous dit (*Senancour, ses amis et ses ennemis*, p. 118) que Latouche « dès 1830 visitait Senancour, rue de la Cerisaie ». Leurs relations sont bien antérieures.

xix^e siècle une « littérature contemporaine », c'est-à-dire en harmonie avec nos institutions et nos mœurs. La littérature doit devenir nationale et s'adresser au peuple entier. Mais il est des libéraux, ceux du *Constitutionnel*, qui s'intitulent classiques, et qui, « pareils aux politiques ultras, n'ont rien appris ni rien oublié depuis trente ans ». Entre les exagérés des deux partis le *Mercury* prétend, dès 1825, chercher « le juste milieu » et encourager une littérature vraiment moderne. Continuant d'emprunter ses métaphores à la politique, en 1828, le *Mercury* depuis un an racheté par Ladvocat, l'éditeur des *Romantiques* constatera que sur la question littéraire le centre droit « se fond insensiblement dans la fraction du centre gauche, pour former une majorité formidable ».

Mais à ses débuts, en 1823, le *Mercury* voulait rester neutre, et c'est alors que Senancour publie ses *Considérations sur la littérature romantique*. Faire naître, comme le veut M^{me} de Staël, de la chevalerie et du christianisme la poésie romantique, c'est, pour Senancour, la croire un peu jeune. Lui, dont les regards depuis si longtemps se tournent vers l'Orient, fait le romantisme originaire de l'Asie, et bien antérieur aux formes classiques qu'Aristote consacra. Qualifier de romantique toute littérature vraiment nationale et indigène serait plus juste, mais ne vaudrait que pour le passé. Car le moment est proche où le caractère indigène doit s'altérer, puis disparaître

dans une sorte de fusion générale... L'Europe, dont toutes les parties se communiquent avec tant d'activité, ne connaîtra plus qu'une même civilisation et une même littérature; les différences qui pourront subsister ne seront que des nuances. Il n'y aura sur la terre à cet égard que deux grandes divisions, la littérature de l'Europe qu'imitera l'Amérique, et celle de l'Asie, à laquelle se rattacheront quelques ébauches africaines.

Pour conclure, si l'on rejette la froideur et les artifices du style académique et les extravagances romantiques, les deux genres sont moins distincts qu'on ne le pense. « Le plus parfait des écrivains ne serait ni classique ni romantique, ou plutôt il serait l'un et l'autre ¹. »

Telle est et restera la prétention de Senancour. En 1833, dans un long appendice des *Réveries* ², il reprend les thèses soutenues dix ans plus tôt dans le *Mercury* et les complète par un jugement sévère sur les romantiques de 1830. Il n'en reste pas moins fidèle à un certain romantisme, le sien. « La plupart de ceux dont les écrits offrent au premier degré les avantages du genre romantique, se gardent bien d'en tolérer chez eux l'abus. » Nul ne peut empêcher la langue, comme la littérature, d'évoluer avec les mœurs.

Un morceau est romantique sans devenir condamnable, si l'auteur y a cherché des effets, et s'il y a laissé des négligences que nous ne puissions pas attribuer au mépris de toutes les règles... Des pages de Pascal, des passages de Bossuet, et même quelques vers de Racine pourraient être réclamés de part et d'autre.

Cette même année 1833, la résurrection d'*Oberman* est un événement, et qui, après tant de déceptions, met au cœur à demi rasséréné de Senancour les joies d'une tardive revanche. Enhardi par le succès il se risque à produire *Isabelle*, cette sœur quelque peu disgraciée d'*Oberman*. Il donne une troisième édition des *Réveries*, et singulièrement composite. Que d'aventure il reprenne quelque thème de l'an VIII : nous pouvons juger du sort qui

1. *Mercury du dix-neuvième siècle*, t. II (1823), p. 216-228.

2. *Réveries*, troisième éd. Paris, Abel Ledoux, 1833, in-8, pp. 380-409.

attendait *Overman*, si Sainte-Beuve n'était intervenu ¹. Tel morceau qui, dans le texte primitif, faisait songer à un paysage de Prud'hon, a cédé la place à un maigre dessin au trait ². Le lyrisme s'est mué en sèches abstractions. Mais aussi, çà et là, comme involontaire, sourd une confidence, plus pénétrante d'avoir été longtemps retenue, résonne comme une musique lointaine. Nulle part Senancour n'apparaît aussi divisé : tantôt esclave de la tradition classique dont il fut nourri, plus encore de l'idéologie dont il ne s'est jamais tout à fait dépris ; tantôt réconcilié avec son romantisme inné, avec lui-même. Il n'en demeure pas moins réfractaire aux nouveautés de 1830. C'est que l'opposition vient de l'essence même des choses, du conflit entre le romantisme tout intérieur d'*Overman* et le romantisme flamboyant.



Alors que Senancour se refuse à l'école nouvelle, la génération de 1830 fait d'*Overman* son livre de chevet. Dans ce « *Pianto* de l'incrédulité » le mot est de Balzac, cette génération retrouve sa propre inquiétude. Déracinée du passé, mais aussi du présent ³, angoissée, incertaine

1. Que l'on compare le morceau sur la violette, par exemple, dans l'écl. de l'an VIII, pp. 124-127, et dans les *Rêveries* de 1833, pp. 74-76.

2. Jusqu'au dernier moment, Senancour fut tourmenté de scrupules, tenté de gratter « les plus belles et naïves effusions de couleurs, si rares dans la littérature de 1804 » et qui faisaient de lui « un des pères de l'émancipation littéraire », de les remplacer par « un dessin de plomb didactique et classique ». (Sainte-Beuve à Ferdinand Denis, mars 1833).

3. *Déracinés du présent* : l'expression est de Balzac, dans la *Peau de chagrin*.

devant un avenir que son imagination même devine indéchiffrable, elle se reconnaît dans cette confession que Sainte-Beuve déclare « l'un des livres les plus vrais du siècle, l'un des plus sincères témoignages ». C'est que Senancour lui-même, né à la veille du bouleversement, durement atteint par la catastrophe, isolé ensuite dans une époque d'action, a ressenti le mal du siècle sous sa forme la plus sincère comme la plus noble. Si cruellement que le blessent les ruines temporelles, en lui l'angoisse métaphysique domine, et compliquée de tant de malaises que chacun y peut voir quelque trait de sa propre expérience.

Pourtant, et là éclate le contraste, chez les jeunes hommes de 1820 comme de 1830, l'ennui est moins atonie qu'impatience, non pas la mort du désir mais « une soif effrénée de l'âme après le désert de l'Empire¹ », l'afflux impétueux des appétits. En ce siècle détraqué par Napoléon, et que le fantôme de Napoléon continue de travailler comme aussi les fantômes de Rousseau et de Mirabeau, le plus chétif est possédé d'une folie d'ambition et de désirs qu'aucune réalité ne saurait assouvir, malaise qui ne se traduit littérairement qu'après la révolution de Juillet, et dont la *Peau de chagrin*, le *Rouge et le Noir* sont l'expression immédiate. L'avidité d'Oberman était toute spirituelle. Comme ceux de Julien Sorel, les appétits de Raphaël de Valentin sont très positifs. Quand ce dernier aura renoncé aux convoitises de l'ambition ou à la poursuite de la gloire, son énergie ira se dissoudre dans le plaisir. Ne soyons pas surpris que chez de tels êtres la ferveur se tourne un jour en irritation, et qu'après s'être enchantés d'*Oberman*, en avoir assimilé la poésie

1. La formule est de Quinet.

et le suc fécond, une George Sand, un Baudelaire, conjurant le charme, répudient ce qu'il eut pour eux de maléfique.

C'est le 1^{er} juin 1833 qu'Abel Ledoux avait mis en vente la deuxième édition d'*Oberman*. En trois années trois romans-poèmes voyaient le jour, sur lesquels demeure la forte empreinte d'*Oberman*, qui sans *Oberman* ne seraient point tels, peut-être même ne seraient pas : *Lélia* (août 1833), *Volupté* (juillet 1834), *Le Lys dans la vallée* (novembre 1835-juin 1836).

A peine *Lélia* ¹ a-t-elle paru, la critique de la rattacher à « la famille des *Oberman* ». Bientôt, annonçait Capo de Feuillide, « dans un certain monde, il faudra s'habiller *Oberman*, parler *Oberman*, rêver *Oberman* » ².

Fille d'*Oberman*, telle paraît bien, dans la sincérité fugitive d'un moment, la première *Lélia*. Cette confession venait d'être écrite, à bâtons rompus, au long d'une année, et, s'il faut en croire l'auteur, d'abord pour elle seule, « sous le poids d'une souffrance intérieure quasi

1. La *Revue des Deux Mondes* avait, le 10 mai 1833, donné des fragments de *Lélia*, et le 15 juin un article de George Sand sur *Oberman*. Quelques jours plus tard, accompagnée de Gustave Planche, G. Sand rendait visite à Senancour. Les méchancetés de Mirecourt ont fait gloser sur cette entrevue à laquelle assistait la fille de Senancour. Mutuellement interdits, les quatre personnages restèrent à peu près muets.

En août George Sand s'empessa d'adresser *Lélia* à Senancour. Cet exemplaire avec envoi d'auteur a passé à l'hôtel Drouot. (Vicaire, t. VII, col. 198.)

George Sand avait reçu l'*Oberman* de 1833, un exemplaire sur Chine avec envoi d'*Oberman* à Indiana. Cet exemplaire a figuré dans la collection de Jules Claretie. Mais il est évident que Sand a pratiqué l'*Oberman* de 1804. Dans l'édition originale de *Lélia* *Oberman* est toujours écrit avec un seul n, selon l'orthographe de 1804.

2. *L'Europe Littéraire*, 1833, t. I, pp. 69-72.

Planche fit du zèle, voulut venger George Sand et se battit en duel avec Capo. Sur quoi Musset rima une complainte célèbre.

mortelle » ¹. A l'heure la plus trouble de sa vie, cette femme de trente ans crut revivre en Oberman ses inquiétudes. Jeune fille, jeune femme, n'avait-elle pas, si docile aux influences, pris « par l'imagination tous les maux de l'âme » qu'elle trouvait décrits dans quelques livres préférés ². Complaisamment elle avait, disait-elle, « cédé au goût du siècle, qui était alors de s'enfermer dans une douleur égoïste, de se croire René ou Oberman, et de s'attribuer une sensibilité exceptionnelle, par conséquent des souffrances inconnues au vulgaire » ³. N'est-ce pas avouer qu'il entre beaucoup de littérature dans la confession de Lélia à Pulchérie ?

Quand elle évoque ses années de morne solitude, bien plus qu'à *René* ou à Byron Lélia recourt à *Oberman*, découvert sans doute plus récemment. Comme Oberman elle est la proie de l'ennui, la victime du doute. Lélia s'enlise dans les mêmes états d'apathie. Pour avoir rêvé l'impossible, son imagination, par l'abus même de sa force, a tout usé d'avance. Se trouvant comme Oberman « si mal placée dans la vie », le sentiment « d'une existence continuellement avortée » lui fait plus irritantes les discordances entre elle et les choses ⁴.

Chez l'écrivain encore novice les réminiscences viennent s'insérer dans l'intervalle des confidences directes. En

1. *Souvenirs et impressions littéraires*. Paris, Hetzel, s. d., p. 111. Cf. aussi *Histoire de ma vie*, nouv. éd., Calmann-Lévy, 1899, t. IV, pp. 173-176, et *Journal intime*, publié par Aurore Sand, 1926, pp. 151-154.

2. *Histoire de ma vie*, t. III, p. 351.

3. *Ibid.*, t. IV, pp. 173-174.

4. Les formules mêmes par lesquelles elle définit son mal sont très proches d'*Oberman*. Voir notamment dans l'édition originale de *Lélia*, Paris, Henri Dupuy, 1833, tome II, pp. 3, 15, 63-64, 83, 86, 98, etc.

découvrant *Oberman* George Sand avait été surtout sensible à son caractère de poème et parfois d'élégie. Mais c'est en vain qu'elle invite Sténio le poète à prendre la harpe. Sous la plume trop facile de George les chants d'Oberman perdent leur inimitable musique et les thèmes, souvent identiques, se dégradent en d'interminables développements ¹. C'est dans le silence qu'il fut donné à Senancour d'entendre les révélations sublimes du moi le plus profond. Malgré leur frigidité, si amèrement déplorée, les sens de Lélia faisaient encore trop de bruit.

La sincérité d'Oberman irait peu à une héroïne qui sait si bien se donner le change. Les affinités d'un instant étaient trop superficielles pour se prolonger. Le penchant de George Sand à subir les influences les plus contraires, sa vitalité même la menèrent bien loin de là et très vite. L'abbesse des Camaldules qui s'érige en rénovatrice de la religion comme de la société, la Lélia de 1839 aurait peine à se reconnaître en celle de 1833 que le trouble passionnel trompait sur sa vraie nature : aussi le personnage n'a-t-il plus la moindre unité.

1. Qu'on en juge. Voici, dans *Lélia*, tome I de l'édition originale, toute une collection de thèmes obermaniens : Promenade nocturne sur un lac (pp. 81-83). — Les doutes de Lélia (pp. 159-161). — L'apathie du siècle (p. 234). — « Cette impuissance que tout un univers asservi et mutilé peut à peine dissimuler... » (p. 250). — Doutes sur le progrès... Agonie et mort d'un monde usé (pp. 251 et 253). — Sur le froid, mal physique et moral (p. 263). — *Extension, apathie*, dans *Lélia*, sont des emprunts directs à la langue de Senancour.

Si l'on veut mesurer la distance qui sépare *Lélia* d'Oberman, que l'on compare le thème mélodique, si obermanien, du bonheur qui soudain envahit le cœur et brusquement se dérobe : dans *Oberman*, t. I, p. 83, et dans *Lélia*, t. I, p. 292.



Sainte-Beuve qui, en juillet 1832, inventait à propos de *Mademoiselle Justine de Liron* l'expression de *roman intime*, souffrait comme d'une impropriété de l'entendre appliquer à *Lélia* par des journalistes pressés d'en faire un cliché. Peut-être même le récit d'Étienne Delécluze n'avait-il été qu'un prétexte dont s'était servi le critique pour lancer la formule nouvelle, qui convenait si exactement au roman qu'il préparait alors lui-même, et qui, pour une bonne part inspiré d'*Oberman*, devait achever de fixer les caractères du genre. Quelques mois plus tôt¹ Sainte-Beuve ne confessait-il pas avoir rencontré

pour la première fois les deux volumes d'*Oberman* à une époque où il achevait lui-même d'écrire un ouvrage de rêverie individuelle qui rentre dans l'inspiration générale de son aîné ; il ne saurait rendre quelle étonnante impression il en reçut, et combien furent senties son émotion, sa reconnaissance envers le devancier obscur... La réflexion et *une plus fréquente lecture* l'ont tout à fait confirmé dans cette admiration première.

C'était dire qu'après avoir découvert *Oberman* au moment où il écrivait *Joseph Delorme* il s'en pénétra, et profondément, alors qu'il préparait *Volupté*. Deux épi-graphes attestent encore dans *Joseph Delorme* la présence d'*Oberman*². Qu'on imagine l'émoi du poète qui, à vingt-cinq ans, retrouvait chez un homme né sous l'ancien régime, chez un inconnu, tant de traits de sa propre nature : la prématurité par la lecture et par l'imagination qui blase le cœur en le laissant inassouvi, les avidités

1. En janvier 1832, dans l'article consacré à Senancour (*Revue de Paris*). *Portraits contemporains*, nouv. éd., 1870, t. I, pp. 119-150.

2. *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*. Paris, Delangle, 1829, p. 68 : *Le Dernier vœu*, et p. 168 : *A Alfred de M.*

suivies de brusques dégoûts, la timidité amoureuse, la même soif de tous les possibles qui défend d'accepter la limite d'un choix. Joseph Delorme n'avait-il pas ainsi qu'Overman vécu, auprès d'êtres mortifiés, une enfance recluse et frileuse, et comme lui éprouvé les contraintes de la pauvreté ?

Un même besoin d'intimité ne leur faisait-il pas rechercher dans Paris tel coin retiré, à demi provincial ? Ils entouraient de la même pitié le « souvenir... des choses à jamais effacées, des lieux qu'on ne reverra pas »¹. Aussi, que Senancour entr'ouvre *Les Consolations*, d'instinct son choix se porte sur la troisième pièce, celle-là même où le poète, se promenant

Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,

et dans le crépuscule d'un dimanche brumeux, rêve à son enfance boulonnaise, à ses morts inconnus et qui n'ont pu le prévoir, à lui-même :

*A tant de pleurs obscurs en secret dévorés,
A tant de biens trompeurs ardemment espérés,
Qui ne viendront jamais... qui sont venus peut-être.*

(Et le poème s'achève sur une pensée d'humilité et d'espérance chrétienne.)

Volupté, ce livre unique peut-être dans notre littérature. Sainte-Beuve lentement le compose, le vit au plus haut de sa ferveur pour *Overman*. Dans toutes les affinités qui le rapprochent de Senancour, il y a je ne sais quoi de confus qui tient à leur complexion même. Des jours, des saisons, ils savourent l'un et l'autre avec dilection ces

1. *Overman*, tome I, p. 153.

heures incertaines, ces instants soudains et fugaces qui, par leurs contrastes (trompeuse apparition du printemps un jour de février, avant-goût de l'automne au cœur de l'été), favorisent le renouveau intérieur en rétablissant le contact avec le moi profond. Senancour, ce précurseur, avait, en plein règne du descriptif, su rendre d'un paysage le caractère le plus particulier et traduire des impressions où tous les sens collaborent. Si disposé par nature à sentir comme Senancour, qui sait si Sainte-Beuve, sans *Oberman*, aurait eu cette audace qui fait révolution, et trouverait-on dans *Volupté* ces après-dîner silencieuses « automne de la journée », cette « clarté frissonnante de décembre », ou ce moment d'un soir d'avril à Auteuil :

... dans un petit chemin prolongé dont la terre était rouge et tendre, nous nous promenions solitaires ; la saison peu avancée n'avait jeté au front du taillis que ces milliers de feuilles qui pointent et qui ne sont pas poussées encore. Nous avions, dans toute la longueur de l'allée, un fond de ciel clair, sans un seul nuage, sans rougeur vive et sans étoiles ; nous n'allions ni du côté du soleil couché ni du côté de la lune levante. Quelque chose de vague, de fuyant, d'indécis et de clair-semé, composait cette vue et ce moment ; une douce vapeur rousse végétale était répandue sur tout cela. Au lieu d'être heureux et de jouir de ces beautés, comme il était simple, en y abandonnant nos cœurs, une petite altercation s'engagea ¹...

La présence diffuse d'*Oberman* dans *Volupté* n'a pas suffi à Sainte-Beuve. Il a voulu que l'auteur lui-même parût, mais sous le masque et dédoublé en deux person-

1. *Volupté*. Paris, Eugène Renduel, 1834, t. I, pp. 229-230. Ce morceau a le même dessin mélodique (et sentimental) que la lettre LIX d'*Oberman* et s'achève sur une chute qui rappelle les mots d'*Oberman* : « Pour moi, je me mis à rêver au lieu d'avoir du plaisir... », déjà mis en relief par une épigraphe de *Joseph Delorme*.

nages¹. Lamarck et Saint-Martin, le Philosophe inconnu, s'offraient comme les plus limpides symboles. Ils sont chargés de représenter deux moments très distincts dans la vie intérieure de Senancour, aussi bien que le conflit permanent entre deux tendances opposées de sa nature. Lamarck, au gré d'Amaury,

composait le monde avec le moins d'éléments, le moins de crises et le plus de durée possible. Selon lui, les choses se faisaient d'elles-mêmes, toutes seules, par continuité, moyennant des laps de temps suffisants... Une longue patience aveugle, c'était son Génie de l'Univers... La nature, à ses yeux, c'était la pierre et la cendre, le granit de la tombe, la mort ! La vie n'y intervenait que comme un accident étrange et singulièrement industrieux, une lutte prolongée, avec plus ou moins de succès et d'équilibre çà et là, mais toujours finalement vaincue ; l'immobilité froide était régnante après comme devant².

Cette vue des choses, nue, simple et triste, si opposée aux conceptions chrétiennes, Sainte-Beuve la découvrait, plus sûrement que chez l'inventeur du transformisme, tout au long de la première *Réverie* de l'an VIII, et développée avec toutes ses répercussions dans l'ordre moral. Là, aux heures les plus désolées de sa vie, Senancour avait exprimé anxieusement, jusqu'au désespoir, la « triste et indéfinissable opposition du *tout* permanent et sublime à

1. La remarque est de Joachim Merlant, qui rapproche les pages de *Volupté* sur Lamarck des lettres LXXXV et LXXXIX d'*Overman* (*Revue Latine*, 1906, pp. 48-52, et *Senancour*, Paris, Fischbacher, 1907, pp. 259-263). Mais l'hypothèse de Merlant devient certitude si l'on rapproche ces pages de *Volupté* de la première des *Réveries* de l'an VIII.

Ce procédé de dédoublement ne me paraît pas unique dans *Volupté*. M^{me} de Couaën et M^{me} R... pourraient bien n'être que deux aspects ou deux moments de la même femme.

2. *Volupté*, tome I, pp. 224-226.

l'individu souffrant et mortel ». L'anéantissement lui sembla contradictoire et l'immortalité impossible. La nature lui apparut comme une force aveugle, nécessaire, éternelle, indifférente, source de vie ou de mort, qui engendre et détruit, féconde et dissout, une chaîne unique reliant le composé le plus perfectionné au plus rudimentaire, l'homme au grain de sable¹. Ces idées étendaient encore, çà et là, leur voile funèbre sur l'*Oberman* de 1804.

Mais il y avait aussi en Senancour un *homme de désir*, qui se manifesta dans les *Libres Méditations*, et qui affirmait comme le Philosophe inconnu « cette disposition intérieure de spiritualité » qui consiste « à retrouver Dieu et son intention vivante partout », et par quoi tout devient « mystère et lumière dans un mélange délicieux », bref, un semi-martinisme pacifiant, tout-à-fait au goût d'Amaury, et qui les porte à chercher Dieu par les chemins non frayés et les sciences secondes.



Au premier abord Balzac avait aimé *Volupté*, n'y lisant du reste que l'aventure d'amour et le roman de l'émigré. M^{me} de Berny le refroidit et l'article de Sainte-Beuve sur la *Recherche de l'Absolu* (15 novembre 1834), et la marquise de Castries elle-même, pleine de ferveur pour *Volupté*, en prenant Sainte-Beuve pour confesseur. Il décida pour se venger de refaire *Volupté*², « et il fit le *Lys dans la vallée* », ajoute Sainte-Beuve.

1. *Réveries sur la nature primitive de l'homme*. Paris, J. Ch. Laveaux..., an VIII. *Première Réverie*, et plus particulièrement pp. 28-29 et 31-33.

2. Si différents que nous paraissent les deux romans (et parce que le plus profond de *Volupté* lui échappe), Balzac a voulu, et d'un air avantageux, accuser le parallélisme des personnages et des

Balzac n'avait sans doute pas attendu 1833 pour découvrir le roman de Senancour, qu'il tenait pour « un des plus beaux livres de l'époque » ¹. Il s'en est longuement imprégné et trois de ses créatures, de celles-là où il a mis le plus de lui-même, relient quelques traits d'Oberman. Raphaël de Valentin, le héros de *La Peau de chagrin*, entraîné par cette hâte, possédé par cette avidité qui

situations. Félix de Vandenesse est entre M. et M^{me} de Mortsaut comme Amaury entre M. et M^{me} de Couaën : il va jusqu'à exprimer la velléité (du reste inexpliquée) d'entrer dans les ordres. Dans *Volupté* le fils des Couaën, de santé chétive, meurt, leur fille est hautaine ; de même dans *Le Lys* la fille des Mortsaut, et le fils, le jour où meurt sa mère, a une hémoptysie.

1. A M^{me} Hanska, Vienne, mai 1835 *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 249). Dans les *Illusions perdues* il dira d'Oberman : « un des esprits les plus extraordinaires de cette grande époque ». C'est aux années 1820 et 1825 que se rapportent les allusions les plus accentuées de la *Comédie humaine*, et c'est en effet vers ce temps là que Balzac dut par Sautélet, puis Latouche, entendre parler d'Oberman et de Senancour. Mais c'est en 1835-36, en écrivant le *Lys*, qu'il a plus assidûment pratiqué *Oberman*. Si Louis Lambert a paru en octobre 1832, c'est seulement dans l'édition de décembre 1835 qu'on put lire les lettres de Lambert à sa fiancée, où l'influence de Senancour est manifeste.

L'exemplaire d'Oberman que Balzac communiquait à M^{me} Hanska pendant leur séjour à Vienne, alors qu'il avait l'esprit occupé du *Lys*, et qu'il ne pouvait lui laisser plus de trois ou quatre jours, appartient à la deuxième édition, celle de 1833, précédée de la préface de Sainte-Beuve. C'est un des rares exemplaires sur papier de Chine à grandes marges. Les deux tomes réunis en un volume sont habillés de parchemin à filets dorés. Au dos les pièces de titre sont noires. La reliure porte la signature de Simier, R. du Roi. L'exemplaire passa à la vente Balzac le mardi 25 avril 1882 et fut acquis par Arthur Boisseau, comme l'indique une note manuscrite sur le verso du premier plat. (Boisseau, de l'Opéra et de la Société des Concerts, était à cette date un des senancouristes les plus avertis.) Cet exemplaire, qui fut ensuite dans la collection de Pierre Lièvre, est vierge de toute annotation marginale. J'en dois la description à Henri Martineau.

Le choix du papier et la reliure témoignent de l'admiration de Balzac.

consument et flétrissent, voudrait en six mois avoir « dévoré mille existences », de même qu'Oberman, dans la seule nuit de Thiel, a « dévoré dix années de sa vie ». Louis Lambert professe sur l'histoire des religions, sur le problème de Dieu et du mal, des idées empruntées de Senancour ¹. Dans les lettres à Pauline de Villenoix il s'exprime en lecteur d'*Oberman* quand il veut confier à sa fiancée ses mélancolies, les tourments que lui crée son imagination, et pour décrire le conflit entre son intelligence et ses aspirations religieuses ².

Plus qu'aucune œuvre de la *Comédie humaine*, *Le Lys dans la vallée*, ce poème où du pathos émergent les plus étranges beautés, est tout imprégné d'*Oberman*. D'un nom de lieu qu'il lui emprunte comme pour affirmer sa dette Balzac baptise l'un de ses personnages, M. de Chessel. Mais surtout Félix de Vandenesse, pour chanter son bonheur, près de M^{me} de Mortsau, à Clochegourde, puise abondamment au poème de Senancour ³. La forêt qu'il évoque avec ses sables et ses roches, ses bruyères et ses genévriers, ses mares, n'est pas de Touraine. Invinciblement elle ramène l'imagination vers l'ontainebleau, comme pour nous rapprocher de la Bouleaunière et de M^{me} de Berny. Le cœur amoureux de Vandenesse trouve dans les occupations lentes et monotones de la vendange un apaisement, comme à Méterville l'anxieux Oberman à pousser

1. Voir notamment dans les *Œuvres complètes* de Balzac, éd. Conard, t. XXXI, pp. 127-128. Ces deux pages ne sont qu'un résumé du *Résumé des traditions morales et religieuses*, publié par Senancour en 1825.

2. Les rapprochements entre *Louis Lambert* et *Oberman* ont été faits par J. Merlant : *Balzac inspiré par Senancour. Revue Bleue*, 22 mars 1913, pp. 373-375.

3. Les emprunts sont particulièrement sensibles pp. 108 à 118, tome XXVI des *Œuvres* de Balzac, éd. Conard.

sa brouette par « des chemins négligés et remplis d'une herbe humide ». Et pour le dire Balzac lui emprunte mots et images. Mais la scène d'*Oberman* est soutenue d'un rythme plus sûr, baignée d'une atmosphère plus nostalgique.

Senancour avait à son propre usage imaginé un langage des fleurs¹ : fleurs choisies où refléter par d'ineffables correspondances ses inclinations profondes, les minutes les plus hautes ou les plus heureuses de sa vie. Félix de Vandenesse compose savamment pour M^{me} de Mortsaul deux bouquets symboliques. L'un, où puisse se mirer le cœur pur de l'aimée, de roses blanches et de lys, de bluets, de myosotis et de vipérines, détachant comme sur une blanche étoffe tous les bleus du ciel. L'autre de coquelicots en flammes et de coquelourdes au violet pourpre jaillissant d'une folle chevelure de graminées avec toutes les ardeurs du désir.

1. Inséré d'abord dans le *Mercury du dix-neuvième siècle*, t. III (1823), pp. 444-451, ce langage des fleurs a été reproduit dans le roman d'*Isabelle*, pp. 99-106. Mais Senancour a supprimé dans *Isabelle* des confidences qu'en 1833 il jugeait trop intimes.

Balzac recourt aux mots de *blason*, de *fugitives allégories*, où Senancour avait mis *emblèmes*, *analogies*. Chez tous les deux mêmes correspondances entre le langage des fleurs et la musique.

La dernière allusion de Balzac à *Oberman* se lit dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, 1841-42 (Conard, t. I, p. 285), dans une lettre de Renée de l'Estorade à Louise de Macumer, décembre 1825.

Serait-ce de Senancour que Balzac tiendrait le titre même des *Illusions perdues*. Le mariage, si romantique, d'*illusions* avec ce participe passé a été contracté, pour la première fois peut-être, dans les *Réveries* de l'an VIII, p. 66.



De tous les romantiques, Sainte-Beuve fut le plus fidèle à Oberman. Il continuait de veiller sur la mémoire de Senancour plus de vingt ans après sa mort, et lui-même sur le point de passer. « *Oberman* vivra, affirmait-il encore le 2 avril 1868, le nom de Senancour ne sera jamais oublié. C'est là un dédommagement pour tant de tristesses obscures subies avec courage et constance ¹. » Pour le poète méconnu ou raillé de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, pour l'auteur incompris de *Volupté*, Senancour était un exemple, lui qui avait si longtemps, si patiemment attendu réparation. Dans un siècle « d'ambition forcenée, et corrompu, au sein d'une littérature de prétentions insatiables », il encourageait cette faculté de mépris qui insensiblement se change en sereine indifférence.

Sainte-Beuve s'attachait d'une amitié dévouée, active, à ce vieillard tardivement rasséréné. Non seulement il avait préparé, de concert avec Nodier et George Sand, la résurrection d'*Oberman*, mais, sans en rien dire à Senancour, il cherchait un éditeur qui réimprimât les *Libres Méditations*, le livre auquel l'auteur d'*Oberman* donnait maintenant ses préférences. D'Aigle en Suisse, l'été 1837, il tenait à lui dire qu'après avoir visité la vallée de Saint-Maurice, il venait de relire avec ses amis Olivier, et sur des extraits copiés par eux, les premières lettres d'*Oberman*. Autour du solitaire un peu surpris, et dont le cœur fut déçu, il s'ingéniait à créer une atmosphère de discrète sympathie.

1. A M^{lle} de Senancour. Dans J. Levallois, *Sainte-Beuve*. Paris Didier, 1872, p. 236. (C'est par erreur que Levallois date du mois d'août la lettre de Sainte-Beuve.) En 1861, dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Sainte-Beuve avait nettement souligné que par ses *Réveries* Senancour avait précédé Chateaubriand.

En juillet 1833 il accompagnait David d'Angers désireux de modeler Senancour en médaillon¹. Un commerce suivi s'établissait entre l'ermitage de la Cerisaie et le quartier Notre-Dame-des-Champs où Sainte-Beuve avait pour voisins le peintre Arsenne et les Denis familiers du vieil Oberman.

Sa vie durant Senancour fut hanté par la nostalgie de la libre campagne, et peut-être, comme ses parents, du cloître. Fin mars 1818, rentrant des Cévennes, où il venait de passer près de deux ans, pauvre et contraint de vivre à Paris de travaux pour les libraires², il s'était fixé dans le quartier Saint-Paul, lointain, à demi provincial. Il habitait 33³, rue de la Cerisaie. Ce nom agreste évoque à lui seul les jardins et vergers fleuris des ci-devant Célestins⁴.

1. En 1834 Senancour adressait à David d'Angers la 1^{re} édition de *l'Amour*, publiée en février. David avait goûté « certaines anciennes Réveries », probablement celles de l'an VIII ou de 1809, ce qui donnerait à penser qu'il pratiquait de longue date l'œuvre de Senancour. Lettre inédite de Senancour. Catalogue Ronald Davis.

2. Travaux de librairie au sens propre : il avait à reviser pour la langue et le style les livres d'autrui, et jusqu'à des travaux de jurisprudence, où il n'entendait goutte. (*Notice*, p. 111).

3. Je n'ai pas la date tout à fait précise de son installation. Le 33 est actuellement le 27. La maison qu'habita Senancour, maintenant masquée sur la rue par un immeuble tout moderne, était un bien national provenant du couvent des Célestins. Achetée, après l'adjudication du 19 mai 1791, par la veuve Frédy de Coubertin, elle fut revendue par son fils à François Gerbaud, maître maçon, et par ce dernier, le 4 avril 1815, à Victor Legriel, marchand tapissier, rue Saint-Antoine, 27. A la vente de la succession Legriel elle fut achetée, le 3 novembre 1893, par M. Dabit. Étude de M. Robineau.

Aujourd'hui encaissée entre des bâtisses beaucoup plus élevées elle est comme ensevelie entre cour et jardin. Mais dans le jardin les lilas continuent de fleurir.

4. Jardins et bosquets nettement dessinés sur le plan de Turgot, « spacieux et en bon air ». (Piganiol de la Force, *Description de Paris*, t. IV, p. 128.) Selon le même (*ibid.*, t. IV, p. 33) « la rue de



LES LILAS DE SENANCOUR
33 (aujourd'hui 27), rue de la Cerisaie

Franchi le seuil silencieux, traversée la maison, on pénétrait dans un jardin gazonné. En mai des muguets y fleurissaient. Un chêne engagé dans une muraille l'ombrageait. D'un taillis de lilas et de seringa sortait parfois un chant de fauvette ¹.

Sur le vieil Oberman, à demi perclus, veille Virginie de Senancour ², sa fille, avec un dévouement fait d'admiration et non exempt d'impatience. De forte santé et de sang bouillant, elle étouffe entre les murs de la grande ville. Née en Suisse d'une mère fribourgeoise, venue en France à quatorze ans, elle demeure hantée par le souvenir de sa ville natale, de ses sapins et de ses rocs. Quand arrivent les beaux jours, « une inquiétude d'esprit, un ennui, une agitation » la prennent, qui vont « presque jusqu'à la révolte » ³. Elle avait passé à Fribourg l'été de 1834. Au printemps de 1836 la nostalgie fut si forte qu'elle faillit tout quitter pour se fixer en Suisse ⁴.

la Cerisaye a pris son nom d'une cerisaye qui tenait à l'hôtel d'Étampes en 1543 et qui auparavant était un des ornements du jardin de l'hôtel royal de Saint-Paul. D'autres disent que ce nom a été donné à cette rue à cause d'un bourgeois nommé Pierre Cerisay, qui y demeurerait au commencement du siècle dernier.

1. Clémence Robert, *Paris silhouettes*. Paris, Louis Janet, s. d., in-8, pp. 75-81. (*Une solitude. La Maison d'Oberman.*) *La Maison d'Oberman, poésie*, avait paru dans *la France littéraire* de mai 1838. Elle est datée du 20 juillet 1837 dans l'album de poésies de M^{lle} de Senancour, pp. 352-354.

2. J'ai maintenant fini de rassembler les documents sur M^{lle} de Senancour et ne renonce pas à la peindre quelque jour.

3. *Nouveaux renseignements à M. Jay*. (Fribourg. Ms. 590.)

4. « Cela a tenu à peu de chose et je n'ai pas encore tout à fait abandonné ce projet », écrivait-elle le 25 octobre 1836 à son cousin de Fribourg, Augustin Eggis. Quand la mort de son père la fera libre à cinquante-cinq ans, il sera trop tard. Mais, en 1849, elle s'installera à Nemours « quoique n'y connaissant pas une âme », parce que cette ville « est sur la route de la Suisse » et qu'en s'exerçant avec son frère dans les rochers de Fontainebleau elle se mettra « en état d'aborder la crête du Cousinberg » et le sommet du Righi.

De lourdes paupières, un œil trop fermé, l'autre trop ouvert, elle est dénuée de toute grâce féminine et elle le sait. Jusqu'à la fin dominée par le souvenir des malheurs paternels « placés presque sous ses yeux à un âge où les impressions laissent de longues traces », dans sa rigide droiture elle n'a jamais pardonné à sa mère.

Elle a rêvé d'amour avec les poètes, mais volontiers elle se gausse du mariage avec les chansonniers. Elle copie dans son album de poésies ¹ *Les oies de frère Philippe*, et le mot vif ne l'effarouche pas. Elle peut, en gais propos, tenir tête au cousin Eggis. Dans un bal les plus fraîches jeunes filles, quand elle les voit étalées au premier rang, lui semblent marchandises qui attendent le chaland. Les parents, plus à l'écart, sont les marchands et les commis préposés à la vente ². Elle ne pardonne ni à la destinée, ni à son visage.

1. Cet album in-4° de 398 pages, dont le cartonnage en papier vert date de l'Empire, a pour titre : *Recueil de poésies choisies*. Il appartient à la collection de M. Philippe Gariel.

« Commencé dans mon enfance », dit-elle sur le titre, et comme l'indique suffisamment l'écriture des premières pages. Au début, des apologues orientaux, des maximes de Pythagore, des extraits de nos tragiques et de Shakespeare : le choix est alors dirigé par son père. Puis elle s'abandonne à son propre goût. Viennent, au jour le jour, les poètes de l'Empire, des romances (celle de l'Abencérage), des vaudevilles, Désaugiers et Béranger. Abondent alors, à côté des romances les plus sentimentales et des vers d'amour, des pièces où le mariage et même l'amour sont bafoués. Elle a de vingt à trente ans. Un « cansonnate languedocienne », des chansons espagnoles doivent dater du séjour à Anduze. Les grands romantiques paraissent, et d'abord Lamartine avec *l'Isolement*, A Lord Byron. Du Musset et du Vigny à côté de Casimir Delavigne tiennent la place d'honneur, Hugo surtout avec *les Rayons et les Ombres* et Sainte-Beuve : quelques *minores*, parmi lesquels Pavié et Turquéty. Presque toutes les muses romantiques sont représentées, de Marcelline à Louise Colet. L'album s'arrête vers 1843 sur *les Burgraves*.

2. *La Danse*. Bibliothèque de la Société économique de Fribourg. Ms. H 1311.)

Jeune, les arts l'attiraient. Elle souhaita la vie indépendante de l'artiste ¹. La nécessité fit d'elle une femme de lettres. Elle écrivit des romans, dont plusieurs sont restés inédits, elle mit dans les journaux des articles que, le plus souvent, elle ne signait pas, et qui par le sujet aussi bien que par le style semblent sortis d'« une plume masculine ». En 1824 *le Diable boiteux* fut poursuivi pour deux de ces articles. Un confrère incriminé pour sa part put, sans invraisemblance, prendre à son compte les articles de M^{lle} de Senancour ².

Quand il écrivait son dernier roman, *Isabelle*, qu'il publia en 1833, Senancour songeait sans doute à sa fille. En vraie « sœur » ³ ou fille d'Oberman, l'héroïne professe le mépris des préjugés. Franche, audacieuse, mais aussi née ennuyée, sa volonté, malgré les apparences, est débile. Seule la pitié pour un jeune homme malheureux et malade qu'elle puisse protéger saurait l'entraîner. Mais une passion sauvage d'indépendance l'écarte du mariage.

Masculine d'allures et de convictions, M^{lle} de Senancour, au lendemain de Juillet ⁴, revendiquait pour les femmes leur part dans la liberté récemment conquise et l'accès aux droits politiques. Mais Quarante-huit la rendra hostile aux révolutions, et la soixantaine venue, elle donnait à

1. *Quelques renseignements particuliers*. (Même bibliothèque, Ms. D 1998.)

2. *Ibid.*

3. Isabelle qui était la femme solitaire, mais qui a perdu son titre en cheminant, est une sorte de pendant, une sœur d'Oberman... » Billet de Senancour à Sainte-Beuve retrouvé dans un exemplaire d'*Isabelle*, (J. Merlant, *Bibliographie des œuvres de Senancour...* Paris, Hachette, 1905, in-8, p. 61.)

4. Dans le *Journal des femmes* (1832-1837) fondé par Fanny Richomme, auquel collaborent Marceline Desbordes-Valmore, Hortense Allart, et qui ne doit pas être confondu avec le journal homonyme de 1840-1845.

son neveu, le poète Étienne Eggis, les conseils les plus bourgeois, dont sa jeune impatience n'avait que faire. « Il faudra bien, lui écrivait-elle ¹, que tu te résignes à une vie plus humble que celle que tu as rêvée, que nous rêvons tous à vingt ans ². »

Parmi les familiers de la Cerisaie, justement se rencontraient deux romancières, toutes deux cadettes de M^{lle} de Senancour et comme elle collaboratrices au *Journal des femmes* : Clémence Robert ³, vieille fille maigre, nerveuse, exaltée, et Antoinette Dupin, jeune femme énergique, un peu fiévreuse et tourmentée, aux prises avec une vie difficile, et qui mourra à trente-neuf ans ⁴.

1. Ms. 580.

2. Elle devait mourir à Fontainebleau, place Centrale, n° 7, seule, âgée de quatre-vingt-quatre ans et demi, le 11 mars 1876, à six heures du matin. Le lendemain, un vicaire et le sacristain l'inhumaient dans la fosse commune, au cimetière de Fontainebleau. Fontainebleau, archives de l'hôtel de ville et de la paroisse.)

3. Clémence Robert, fille d'un juge suppléant de Mâcon, née en 1797, a publié de nombreux romans historiques. En 1837-1838 elle veilla sur l'impression de *la Thébàide des grèves*, et Hippolyte de La Morvonnais reconnaissant lui dédiait dans ce recueil *Dernières paroles*. Mirecourt a publié sur elle en 1856 une brochure satirique.

Dans un petit billet sans date Senancour lui écrivait : « L'aveu de nos incertitudes et le bonheur des nobles inspirations religieuses, voilà ce qui reste à l'homme quand il ne veut plus de fables. La vraie loi ne peut périr; mais on prétend l'interpréter définitivement, comme on explique les discours des hommes, et c'est mal la comprendre. » (Vente Cornuau, 12 mai 1933.)

4. D'un cancer. Née à Lyon en 1804 et morte à Paris en 1843, elle avait épousé un employé des Invalides. Elle avait trois filles et de chétives ressources.

C'est « vers 1835 », selon M^{lle} de Senancour, qu'elle entra en relations avec le solitaire de la Cerisaie, et le 15 février 1835 qu'elle publia dans le *Journal des femmes* une longue étude sur lui. Qui, sinon Senancour lui-même ou sa fille, put lui apprendre que le manuscrit d'*Isabelle* avait été communiqué à M^{me} de Staël, ce qui, du reste, prouve qu'*Isabelle* était rédigée avant juillet 1817 et même avant 1813 (cf. ci-dessous, p. 198). Sur M^{me} Dupin et Senancour, cf. Michaut, pp. 323-369.

Chez ces femmes à la foi troublée, Senancour entretenait les aspirations religieuses, s'efforçant d'exprimer au plus vrai son espérance traversée de doutes.

On vit même sous les lilas de la Cerisaie, introduite par M^{me} Dupin ou par Sainte-Beuve, M^{me} Marbouty, aventurière limousine ici fourvoyée et qui, costumée en homme, venait de faire avec Balzac le voyage de Turin ¹.

Quand ses infirmités le lui permettaient, Senancour aimait rendre visite à la mère de Sainte-Beuve. Les Denis et les Sainte-Beuve étaient au premier rang des intimes. Ferdinand Denis vivait avec sa sœur et le peintre Arsenne. Attaché d'ambassade au Brésil au début de la Restauration, il avait vu la forêt vierge et des Atala que la poésie n'avait point fardées. Il partageait l'admiration de Senancour pour les Chinois, et rêvait avec lui des lointains rivages. Agité, gesticulant, pressé de faire montre de son savoir, intarissable, aisé à mortifier, mais toujours si empressé, Denis court de l'un à l'autre, chargé de transmettre les messages ou d'arranger les réunions ².

Ce petit monde communiquait dans un langage un peu étrange, inintelligible au vulgaire, et par un jeu de plaisanteries et d'allusions compliquées. Les nouveaux venus étaient souvent interdits par la réserve un peu sauvage de M^{lle} de Senancour, les formes cérémonieuses de son père et qui sentaient l'ancien régime. « Il marche sur des charbons ardents, remarque David d'Angers après la pre-

1. En août 1836. Née en 1803, elle signait ses romans du pseudonyme de Claire Brunne. C'est de Lausanne, en mars 1838, que Sainte-Beuve lui demandait : « Avez-vous revu M. de Senancour ? »

2. Cf. les lettres de Senancour à Ferdinand Denis, publiées dans : A. Monglond, *le Mariage et la Vieillesse de Senancour*. Au château de Chupru, 1931, grand in-8, pp. 41-75. Denis était né à Paris, en 1798. Son père était attaché au département des Affaires étrangères.

mière entrevue... Cela m'étonne moins, il connaît si profondément le monde ! Sainte-Beuve me l'avait si bien décrit que je l'ai reconnu dans la rue ¹. » Irritable mais indulgent, aristocrate par ses goûts, Senancour préférait, pour la finesse de leur tact, la société des femmes. Le parfum d'une fleur, une belle voix, en un instant changeaient pour lui les couleurs de la vie et des choses.

Si dévoré qu'il soit par ses travaux, ses relations, Sainte-Beuve est bien réellement l'âme du petit groupe. Il s'ingénie à rallier les sympathies proches ou lointaines. Il fait lire *Oberman* à Victor Pavie, à Guttinguer, à Liszt, sans doute à Hippolyte de La Morvonnais. En 1842, il chargeait M^{me} Dupin d'introduire auprès de Senancour les Olivier, de passage à Paris ².

Tout attendri et rasséréné par les grâces sensibles de la conversion, Ulric Guttinguer réalise près d'Honfleur, dans la forêt de Saint-Gâtien, un rêve de Senancour. Il construit aux Rouges Fontaines, à l'orée des bois, le chalet dont Aldomen et Oberman firent le plan. Sur la terrasse nettoyée de ses ronces il plante pommiers et cerisiers. Il les voit déjà en esprit détachant sur l'horizon marin leurs bouquets blancs, et dans l'herbe fraîche *les tranquilles marguerites* qu'aimait Senancour. Exalté par l'odeur des bois au printemps, assombri et découragé quand novembre tourne à l'hiver, il vit dans son désert « en Oberman chrétien » ³. Et comme fait au Val de l'Arguenon,

1. A Victor Pavie, Paris, 6 juillet 1833. *David d'Angers, nouvelles lettres du maître et de ses contemporains*. Mâcon, Protat, 1894, p. 49.)

2. Michaut, *Senancour*... , p. 369.

3 Le mot est de Sainte-Beuve, appliqué à M. Hamon (*Port-Royal*, Hachette, 1859, t. IV, p. 226.)

[Guttinguer], *Arthur*. Paris, Renduel, 1837. Cf. pp. 153 et 243, dans l'édition de Henri Bremond (1925).



SENANCOUR
médailon par David d'Angers

dans sa Thébaïde des grèves, Hippolyte de La Morvonnais¹.



Poèmes en prose, *Oberman* et les *Réveries*, quelques pages du livre de *l'Amour*, proposaient au lyrisme romantique des thèmes tout élaborés. Alfred de Vigny ne découvre *Oberman* qu'en 1833 et, après l'avoir « parcouru », en parle avec cette hauteur dédaigneuse qui lui est coutumière. Mais il y reviendra, gagné par la sincérité de Senancour et par un spiritualisme qui n'est ni déiste ni chrétien². Près d'un demi-siècle avant *la Maison du*

1. *La Thébaïde des grèves, reflets de Bretagne*, paraît en septembre 1838.

Durant le séjour qu'il fit au Val de l'Arguenon, du 5 décembre 1833 au 21 janvier 1834, Maurice de Guérin eut-il par La Morvonnais la révélation d'*Oberman*? Il le connut certainement par Barbey d'Aurevilly, qui semble ne l'avoir découvert lui-même qu'en août 1833 (Decahors, *Maurice de Guérin...*, 1932, p. 394). Barbey baptisera Obermana une courtisane « magnifiquement pâle » sous ses bandeaux noirs, qu'il rencontrait au café Corazza. (*Premier memorandum*, Paris, Lemerre, 1900, in-18, pp. 48 et 206, et *passim*.) Guérin pouvait encore dans *Lélia*, à laquelle il songe le 12 juin 1835, percevoir l'écho d'*Oberman*. (*Cahier vert*, éd. Van Bever, p. 192.) Mais dans son œuvre *Oberman* n'est pas nommé. Il ne l'est pas davantage dans ses papiers inédits, m'écrivit M. Decahors.

C'est dans les pages du *Cahier vert* écrites en Bretagne du printemps à l'automne 1833 qu'on serait tenté de soupçonner l'influence de Senancour, à une date où il n'est pas sûr que Guérin connût *Oberman*. Même atonie, et plus grave, de la volonté, même disposition à faire de la nature le miroir de l'âme, même don d'intimité. Mais rien en tout cela qui ne se puisse justifier par la complexion de Guérin, par l'influence avouée du Bernardin des *Études de la nature*, du Sainte-Beuve des *Consolations*, des lakistes qu'il lisait avec La Morvonnais, par l'influence même de La Mennais. Et, plus détendue que celle d'*Oberman*, l'âme de Guérin se rouvrait plus aisément aux impressions heureuses.

2. *Journal d'un poète*, éd. Bal-lensperger, 1935, t. I, pp. 272-273 et 387. Peut-être en juin 1833, l'article de G. Sand dans la *Revue des Deux Mondes* faisait-il tort à Senancour auprès de Vigny.

Berger, l'auteur des *Réveries* n'avait-il pas, et avec quelle angoisse, exprimé le tragique contraste de la nature éternelle, indifférente, et de l'être éphémère qui de toutes les puissances du désir aspire à la durée ¹ ?

Par l'ampleur et la plénitude impeccable de ses rythmes la prose de Senancour devait séduire les musiciens. « C'est presque aussi puissant que de la musique, écrivait, à propos des *Réveries* de 1833, le *Journal de France* ² ; il y a des phrases que l'auteur commence tellement sur les limites de la poésie qu'on s'attend qu'il les finira par un chant. »

Tout l'été 1834, au moment où paraît *Volupté*, Sainte-Beuve et Liszt sont en veine de confidences amoureuses, religieuses. En juillet ils songent à faire ensemble le pèlerinage de La Chênaie. Dans les mêmes semaines Liszt s'ouvre à l'ermite de la Cerisaie avec « attendrissement et effusion de cœur ». C'est qu'en Oberman il trouve personnifiés ses « anciens jours de détresse, d'angoisse misérable ». Presque malgré eux la conversation tourne autour du problème religieux. Liszt n'a pas toujours réponse aux difficultés de Senancour sur le christianisme, et pourtant, auprès du vieillard recueilli il sent sa foi « augmenter de plus en plus chaque jour ». Entre Marie d'Agoult et Franz Oberman est alors un gage d'amour. Ils se partagent les deux volumes pour les lire, les annoter. Certain jour Liszt avait espéré confier l'un des tomes à « l'ami Chopin » ³. Trois ans plus tard, tout l'été 1836, Oberman guide Franz

1. Dans la première des *Réveries* de l'an VIII, pp. 26-33, et aussi dans la lettre XLVIII d'Oberman.

2. Dans le n° du 16 novembre 1833.

3. *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult, publiée par D. Ollivier*. Paris, Grasset, 1933-1934, t. I, pp. 31, 99, 106, 109, 275 ; t. II, p. 360.

et Marie à travers la Suisse ¹, et dans le cœur de Liszt la prose de Senancour se fait musique ².

Les *Réveries*, *Oberman* provoquaient, dans l'art de peindre la nature, une révolution. Senancour ne s'était-il pas senti, dès l'adolescence, porté d'un goût fort vif vers la peinture de paysage ³? Les Jeunes-France se devaient d'introduire *Oberman* dans les ateliers. Arsenne ⁴, ami de Ferdinand Denis et peintre souvent attiré par des thèmes littéraires, fréquentait Senancour. A peine débarqué de son Dauphiné pour étudier dans l'atelier de Léon Coignet, Blanc-Fontaine ⁵ se présentait place Royale, où, depuis 1841, habitait Senancour. Il le peindra au début du printemps 1843, fixant une dernière

1. Ils font d'abord séjour sur les bords du lac de Wallenstadt. « Nous demeurâmes ensuite, raconte la comtesse d'Agoult, dans la vallée du Rhône, près de Bex, où nous fîmes lecture d'*Oberman* et de *Jocelyn*. » Près de Bex, donc en face de Charrières, sur l'autre versant de la vallée du Rhône. Cf. Comtesse d'Agoult, *Mémoires* (1833-1854), publiés par D. Ollivier. Paris, C. Lévy, 1927, p. 45. — R. Bory, *Une retraite romantique en Suisse. Liszt et la comtesse d'Agoult*. 2^e éd., Lausanne, 1930.

2. Dans les *Années de pèlerinage*, les n^{os} 6 et 8, la *Vallée d'Oberman*, le *Mal du pays* (que Liszt fait précéder du troisième fragment d'*Oberman* : *De l'expression romantique, et du Ranz des vaches*). Cf. R. Bouyer, *Un Contemporain de Beethoven, Oberman précurseur et musicien*. Paris, Fischbacher, 1907, in-8, p. 78. Senancour a inspiré les musiciens. Boisseau est l'auteur d'une *Symphonie d'Oberman*. (Levallois, *Senancour*, pp. xv-xvi.)

3. *Vie de Senancour* par Vieilh de Boisjolin, publiée dans A. Monglond, *Jeunesses*, Paris, Grasset (1933), p. 289. Je désignerai désormais ce document capital par la simple mention *Boisjolin*.

4. Né en 1780, mort en 1855.

5. Les grands-parents de Blanc, les Fontaine, négociants à Grenoble, place de la Liberté, et surtout la citoyenne Fontaine, se piquaient de lettres. Ils entretenaient des relations épistolaires avec Restif et avec Senancour (*Lettres inédites de Restif de la Bretonne*. Nantes, 1883. — A. Albert, *Le Peintre Blanc-Fontaine*, Grenoble, 1902, p. 8.)

image de ses traits moins de trois ans avant la mort ¹.

Eugène Delacroix dut entendre parler d'*Oberman* dès 1828 par Albert Stapfer et par Sautetet, par l'auteur et par l'éditeur de la première traduction française de *Faust*, et alors qu'il composait pour eux les dix-sept lithographies qui devaient faire l'admiration de Goethe. *Oberman* devint son livre de chevet. Il en possédait deux exemplaires, l'un dans l'édition de 1833, et l'autre, de 1844, avec la préface de George Sand qui, par contraste, lui faisait plus sensible l'absence de rhétorique dans *Oberman* ². La rhétorique, pensait Delacroix, gâte les tableaux comme les livres. Il aimait *Oberman* d'être l'œuvre, non pas d'un homme de lettres, mais d'un homme et qui écrit « seulement parce qu'il a quelque chose à dire », et

1. La mère de Blanc-Fontaine écrivait à son fils, de Grenoble, le 9 mai 1843 : « Le portrait de M. de Senancour est-il ressemblant ? En es-tu un peu content ? ». Au dos de cette toile, que j'ai vue chez M. d'Eggis, on peut lire : A M. de Senancour... 1843.
H. Blanc-Fontaine.

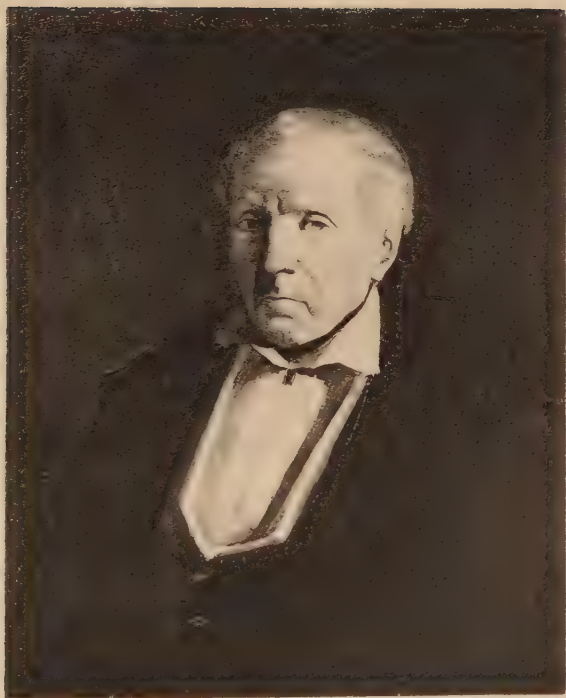
Henri Blanc sera l'un des rares amis que M. de Senancour, le 12 janvier 1846, invitera au convoi funèbre de son père : « Monsieur, je vous annonce à la hâte le malheur qui vient de nous frapper à l'improviste. Mon père a cessé d'exister. Le convoi, service, etc..., se font ce matin même à onze heures précises, à Saint-Cloud, route départementale, 3, chez M. Letailleur.

« La distance nous a fait perdre un temps considérable. Nous n'avons pu faire imprimer assez tôt les billets d'usage. Il a fallu se borner à quelques billets écrits envoyés à un très petit nombre de personnes.

« Nous trouverions quelque soulagement à notre douleur en voyant ceux que mon père aimait le suivre jusqu'à sa dernière demeure... Ce 12 janv. »

Les deux billets ci-dessus m'ont été communiqués par M. Rosset de Salency.

2. Car c'est bien à la préface de G. Sand, et non à celle de Sainte Beuve, comme l'a cru à tort Merlant, que Delacroix fait allusion dans son *Journal*. Cf. t. III, p. 432 dans l'éd. Joubin, 1932. Le *Journal* renvoie à l'éd. de 1833, dont les pages concordent parfois avec l'éd. originale.



SENANCOUR AU PRINTEMPS DE 1843
peint par Blanc-Fontaine

Senancour parce que s'étant mis « bien en face de ses propres sentiments », il lui représentait une partie des siens.

Reprenant *Oberman* aux approches de la soixantaine, il en copiera de longs extraits dans son journal. Parisien comme Senancour, il trouve sur la fin de sa vie suc et profondeur aux remarques de cet homme de trente ans sur la comédie parisienne. De janvier à la fin d'avril 1857 *Oberman* le fournit de méditations, et d'abord sur l'art, sur l'unité indispensable à toute œuvre, sur ces beautés « jamais expliquées, mystérieuses et ineffables » qui sont toute la différence entre les vers de Delille et la prose de Senancour, entre l'académisme et la peinture d'Eugène Delacroix. Quelques mots d'Oberman ont sur lui pouvoir d'incantation. L'inquiétude religieuse affleure, prélude à la conversion. Au seuil de la vieillesse Delacroix laisse son cœur s'ouvrir au sentiment douloureux de l'irréparable, tandis qu'il copie : « Souvenir des ans passés, choses à jamais effacées, des lieux qu'on ne reverra pas, des hommes qui ont changé ! Sentiment de la vie perdue ! Quels lieux furent pour moi ce qu'ils sont pour les autres hommes. »

Oberman, comme *Volupté*¹, a été lu avec une particulière ferveur dans le recueillement de la province romantique. Victor Pavie révèle *Oberman* au cénacle angevin². Le roman de Senancour doit être, à côté de ceux de M^{me} de Duras, de M^{me} de Krüdener, de Sainte-Beuve, un des livres préférés de ces Rochelois ardents et tristes, enclins aux intimités, parmi lesquels Fromentin vit sa jeu-

1. A Moulins, *L'art en province* (5^e année, 1840, p. 55) proclamait *Volupté* « l'un des plus beaux romans de notre siècle ».

2. Une épigraphe tirée d'*Oberman*, dans *La Gerbe, recueil de prose et de vers*. Angers, de l'impr. de L. Pavie, p. 64.

nesse et traverse les expériences d'où naîtra *Dominique*¹.

A Rouen, un élève du collège royal mettait à profit les vacances qu'il passait à Martainville-sur-Ry. Là, tandis que son oncle visitait les malades, le jeune Levallois pénétrait en cachette dans la bibliothèque et, sans autre témoin qu'un squelette, s'enivrait de lecture. A la veille de la rhétorique, vers 1845, alors malade et replié, il découvrit par Sainte-Beuve l'existence de Senancour. « L'impression, écrira-t-il un demi-siècle plus tard, que me fit *Oberman* fut très vive, mais point du tout dans le sens du désespoir,... Je goûtai dans ce livre comme une âpre senteur de nature, comme le souffle vivifiant de la forêt et de la montagne. » Trois ou quatre ans plus tard, à Paris, Jules Levallois, qui avait grandi dans une famille de bourgeois voltairiens, devait, en lisant les *Libres Méditations*, découvrir le problème religieux².

Oberman, malgré les apparences, un livre salubre : Michelet n'en jugeait pas autrement, qui, au surplus, proclamait Senancour « un très grand écrivain »³.

1. Dans le journal, très littéraire, de La Rochelle, *La Charente Inférieure*, on trouve en 1835-1836 à des poésies de Beltrémieux, l'ami de Fromentin, deux épigraphes tirées de *Volupté* : le 25 août 1835, un article sur *Édouard* et *Ourika*, publiés il y a dix ans, mais qui « ne sont pas vieux pour cela » et doivent être lus « dans ces moments de mélancolie où l'âme trouve avec tant de reconnaissance dans les peines d'autrui un prétexte pour s'occuper d'elle-même ». Si personnelle que soit l'expérience qui fait le fond de *Dominique*, l'œuvre de Fromentin n'en reste pas moins saturée de tous les romans qui la précèdent. (Cf. dans Camille Reynaud, *La Genèse de Dominique*, pp. 26-28, des rapprochements qui établissent entre *Oberman* et *Dominique* une parenté indéniable.)

2. J. Levallois, *Mémoires d'un critique*, Paris (1896), chap. I et II, et *Un précurseur*, Senancour, p. ix. Le Dr Laloy, oncle de Levallois, à ses heures perdues, composait des romans historiques et des pots-pourris. Il avait pour confrère, dans le voisinage, à Ry, le pauvre Delamare, l'époux de M^{me} Bovary.

3. Après quelques mots sur *Adolphe*, *Delphine* et *Corinne* :

Senancour : précurseur du romantisme, mais aussi du symbolisme. Un demi-siècle avant Baudelaire n'a-t-il pas su découvrir dans la nature un vaste et complexe système de signes, d'*analogies*, traduire en poète et en musicien ces *correspondances*, ces *longs échos* où

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Rémy de Gourmont, ami, interprète des Symbolistes, écrivait en 1911 : « Telle de ses pages pourrait avoir été écrite l'année dernière, tant elle est fraîche et sans rides... Pour peu qu'il consente à laisser déborder la poésie qui fermente au fond de son cœur, trop souvent glacé par le raisonnement, Senancour est un écrivain éternel ¹. »

« Enfin un très grand écrivain, Senancour, n'essaie pas de s'ennuyer à deux. Dans son *Oberman*, il demande la vie à la solitude, à la nature, non à une nature fardée, de fantaisie, comme la fausse nature d'*Atala*, mais à la nature vraie, grandiose, sublime des Alpes. » (*Histoire du XIX^e siècle*. Paris, Marpon, 1880, t. III, pp. 77-78.)

1. *Le Temps*, 13 juin 1911.

II

LE JOURNAL INTIME D'OVERMAN

Cette sorte de confession interne et continue.
SAINTÉ-BEUVE.

PAR le sommaire qui le précède, *Oberman* s'offre au lecteur comme un recueil d'*Essais*. Senancour, sa vie durant, s'est nourri de Montaigne. Il lui doit ce parfait naturel qu'il s'était proposé en commençant, et d'écrire « comme on parle, sans y songer ». (Singulière originalité sous le règne des âmes sensibles.) Il tient de lui le tour, la désinvolture de son égotisme, et le même désordre simplement apparent.

Dès les premières lignes *Oberman* a l'accent d'une confession et la plus directe. Tandis qu'il écrivait, dans le chaos qui suivit l'immense bouleversement, Senancour avait l'impression, pauvre créature anonyme, d'être perdu parmi la foule. Quelques changements ici de lieux, là de dates, fort peu, ces précautions lui paraissaient suffisantes. Bientôt, et davantage à mesure qu'il sortait de l'obscurité, il regretta de s'être trop livré. Au verso du titre, dans les *Réveries* de 1809, il déclara : « La seconde partie d'*Oberman* ne sera point publiée : la première partie d'*Oberman* ne sera jamais réimprimée. » Il est vrai qu'en 1832 il

reviendra sur cette décision. Si loin des jours évoqués, il en était comme rassuré.

Sainte-Beuve savait trop bien lire. Il établit un rapprochement, inévitable, entre Overman et Senancour, et d'après les renseignements mêmes, très précis, mais réticents sur certain chapitre, que Senancour avait à son intention dictés à Boisjolin. Sainte-Beuve n'avait, il est vrai, touché que d'une plume légère au point le plus délicat, laissant tout juste voir par l'assimilation de Senancour et de Fonsalbe qu'il devinait plus de choses qu'il n'en disait, qu'il n'en savait. Senancour en fut pourtant irrité¹, et la curiosité de Sainte-Beuve plus agacée que satisfaite. Deux ou trois fois le vieillard parut disposé à des éclaircissements, « mais il était de sa nature... si discret et circonspect, que ses explications mêmes disaient très peu »².

Sainte-Beuve revint à la charge, auprès de M^{lle} de Senancour, en 1848, pour la leçon qu'il consacrait à *Overman* dans son cours sur Chateaubriand. Ce n'est qu'en 1869 qu'elle consentait à lui donner non plus des extraits, mais le texte complet de notes intimes rédigées par Senancour, qu'il s'empressa de publier³. M^{lle} de Senancour en fut choquée⁴.

1. L'article de Sainte-Beuve parut en janvier 1832 dans la *Revue de Paris*. Levallois (pp. 17-19 de son *Senancour*) a publié les annotations que Senancour avait mises aux marges de la *Revue*. Là où Sainte-Beuve rapproche le mariage de Senancour de celui de Fonsalbe, Senancour écrit : « Toutes ces analogies peuvent tromper. » En marge d'une réflexion d'Overman appliquée aux parents de Senancour, il proteste : « Ceci est tiré d'O[verman]. O[verman] et S[enancour] sont deux luttes différentes. »

2. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. Nouv. éd., 1870, t. I, p. 184.

3. Dans la nouv. éd. des *Portraits contemporains*, t. I, pp. 185-197.

4. Elle lui écrivit de Fontainebleau, le 10 juillet 1869 : « Les pages

Les précautions mêmes que prenaient Senancour et sa fille, comme il arrive aux êtres naturellement vrais, étaient d'insignes maladroresses. Ils attiraient l'attention précisément sur ce qu'ils voulaient cacher. Ainsi avaient-ils grand soin de ne pas nommer la famille de Fribourg dans laquelle Senancour prit femme. Du nom d'un beau-frère de Senancour. Sainte-Beuve avait conclu qu'il s'agissait des Jouffroy. Il ne fut pas détrompé. En 1869, questionnée directement, M^{lle} de Senancour finit par lâcher le nom véritable, mais avec quel embarras :

Quant à ce qui concerne le nom de famille de ma mère, j'aurais craint en le citant ¹ de me donner un ridicule, comme si ce nom était celui d'une dynastie en instance pour occuper un trône, tandis qu'il ne s'agit que d'une modeste famille patricienne d'une petite république. Elle ne figure guère dans l'histoire, si ce n'est peut-être que le frère de ma mère a été commandant de Fribourg, place forte, lors de l'invasion d'une armée française. C'était le colonel de Daguet d'Agiez. Tel est donc le nom de famille de ma mère : il n'y a là aucune ombre de mystère ².

Senancour lui-même n'était pas moins gauche dans ses silences lorsque, bien près de la fin et l'esprit déjà embrumé, il laissait paraître devant le bavard Ferdinand Denis combien lui était « encore formidable » l'idée seule du mariage ³.

Sainte-Beuve dut comprendre que mieux valait ne pas remplacer Jouffroy par Daguet. Du reste il mourait le

récemment ajoutées à votre étude sur mon père m'auraient paru à moi, un peu trop intimes et nombreuses pour être livrées à un public mélangé... Je suis naturellement dans d'autres conditions que vous, Monsieur, si bon juge dans les vôtres. »

1. Dans la *Notice* elle ne désigne sa mère que par le prénom de Marie.

2. M^{lle} de Senancour à Sainte-Beuve, 17 juillet 1869.

3. F. Denis, *Journal* publié par P. Moreau, Fribourg, 1932, p. 141.
Journal Intime d'Oberman.

13 octobre 1869, sans avoir obtenu davantage. Aucun scrupule ne saurait plus aujourd'hui entraver nos libres curiosités. Les manuscrits de Fribourg et ceux de Lovénjoul, tout ce que j'ai pu découvrir de documents dans les archives de France ou de Suisse, vont permettre de déchiffrer les pages les plus mystérieuses d'*Oberman*, les allusions les plus obscures, et ce roman si secret nous apparaîtra comme le plus sincère des journaux intimes.



Littérairement *Oberman* participe de deux genres alors très en vogue. C'est, comme les Lettres de Coxe traduites et complétées par Ramond ¹, un voyage en Suisse. Et c'est, à la suite de la *Nouvelle Héloïse* et des *Liaisons dangereuses*, qui par leur prestige assuraient pour longtemps le succès de cette formule, un roman par lettres. Déjà, neuf ans plus tôt, Senancour avait fait du petit roman d'*Aldomen* une correspondance familière entre deux amis. Déjà *Aldomen* était presque un monologue, que venait rompre une seule lettre de Spittwead approuvant son ami d'aimer Julie et de l'épouser. Seules les lettres d'*Oberman* nous seront données. Le *vous* a pris la place du tutoiement. Cette retenue n'a pas cependant pour effet de donner aux confidences une allure plus solennelle ni

1. Ces *Lettres sur la Suisse* avaient eu, en 1781, le plus vif succès. Les *Observations* du traducteur éteignaient par leur éclat le texte de Coxe, qui s'en montra vexé. Senancour s'est, dans *Oberman*, souvenu de Ramond en maint endroit, et lui rendra un tardif hommage dans le *Mercur de France* du 21 septembre 1811 (pp. 556-557) et dans le *Mercur du XIX^e siècle*, 1823, t. II, p. 322. Innombrables étaient à cette époque les *Voyages en Suisse*. Senancour en a certainement lu plusieurs, mais ne s'est manifestement inspiré que de Ramond, Saussure, et des *Tableaux de la Suisse*.

même plus cérémonieuse. Comme s'il condamnait son précédent essai, Senancour, non sans dommage pour la *Nouvelle Héloïse*, n'aime plus les lettres qui sont ordonnées comme les « chapitres d'un livre didactique ». Le ton est devenu si naturel, le tour si direct que l'ami lui-même à qui ces lettres sont adressées, bien qu'il reste muet, en devient réel et qu'on finit par se demander si, les écrivant, l'auteur ne les destinait pas en esprit à un personnage de lui connu, si même çà et là, pour préciser un souvenir, revivre des émotions, il ne se référait pas à d'authentiques lettres.

Le correspondant d'Oberman est cet ami unique qui, pour avoir partagé nos songes aux jours de l'adolescence, peut recevoir tous nos secrets, l'aveu de nos plus pesants soucis, sans qu'on ait à craindre impatience ou indiscretion. Leur rencontre s'est faite au collège. Ils ont eu le même professeur de troisième « si laborieux et si bon », qui, dans le Paris du Consulat, un jour d'automne, abattu par l'âge et la misère, tendra la main à son ancien élève pour lui demander quelque secours, que, sur le moment, Oberman ne reconnaîtra pas, et qu'il voudra ensuite assister, de concert avec son ami, en lui donnant une chambre, des livres qui lui rendent ses habitudes.

Les plus chers souvenirs se rapportent à ces semaines de tardives vacances, où, devant les horizons de l'Ile-de-France, les deux amis, dans le « jeune enchantement d'un cœur vierge, qui croit au bonheur, qui veut ce qu'il désire, et ignore la vie », rêvaient la félicité des Iles, « la liberté des déserts ».

Aujourd'hui cet ami a un état. Ses affaires lui laissent encore des moments pour jaser dans l'intimité, lire de longues lettres, mais non, comme au désœuvré Oberman, pour en écrire. Il a gardé la foi simple de l'enfance et

voudrait y ramener le cœur inquiet de son ami. Ils peuvent aborder ensemble ces difficiles problèmes, chacun respectant la sincérité de l'autre.

Fonsalbe, à Imenström le compagnon d'Öberman, Fonsalbe cet homme « très discret et naturellement réservé », et qui est le frère de M^{me} Dellemar, ressemble étrangement à cet ami ; il est cet ami, toutes les fois qu'il n'est pas le mari malheureux, père d'un fils et d'une fille, c'est-à-dire Senancour lui-même, et, dans ce cas, de deux ou trois ans l'ainé.

Charles-Marie-Jean-Baptiste-François Marcotte avait justement trois ans de moins que Senancour étant né le 18 août 1773 à Doullens, où son père était receveur des fermes. Il avait trois frères et quatre sœurs ¹. Il était arrière-neveu d'un chanoine de Mantes, Jean-Nicolas Ducloz. Élève au collège de la Marche, à Paris, la délicatesse de sa nature le rapprocha de Senancour qui, tiré à quinze ans de l'isolement familial, se sentait perdu parmi ces adolescents turbulents ou grossiers. Ils furent liés pour la vie ².

Sans doute des relations de famille favorisèrent leur amitié. Un oncle de Marcotte, Louis Maupetit, était payeur des rentes à l'Hôtel-de-Ville ³, alors que le père de Senancour en était contrôleur. Marcotte était aussi le neveu d'un notaire parisien très répandu, Ducloz-Dufresnoy, qui, en 1763, succédant à M^r Patu, s'était installé 12, rue Vivienne, et donc habitait dans le voisinage des

1. Qui ont signé au contrat de mariage de leur sœur Marie-Jeanne-Antoinette-Joséphine, que je compte parmi les quatre sœurs.

2. M^{lle} de Senancour, *Notice*, pp. 63-64.

3. Il figure avec ce titre le 11 novembre 1782, dans l'acte de partage de la succession de Nicolas-François Ducloz-Dufresnoy, grand-père maternel de Marcotte. Maupetit était un neveu de Nicolas-François Duclos.

Senancour. Du reste leurs fonctions devaient les mettre en rapport. Dufresnoy était syndic-gérant de la compagnie des notaires, commissaire des actionnaires de la Caisse d'Escompte, et mêlé aux opérations financières des Terray, Calonne et Necker. L'hôtel de la rue Vivienne était le rendez-vous de la finance et de la robe comme de la bonne compagnie. On y voyait aussi des savants, quelques hommes de lettres, tel Delille, et surtout des artistes.

Caractère gai, confiant, cœur droit, visage avenant, l'esprit vif, bel homme et homme du monde, Ducloz-Dufresnoy, pour parler comme son fils l'historien de la La Fontaine, avait eu des succès auprès du « sexe léger et frivole ». L'hôtel de la rue Vivienne se prévalait d'une galerie de tableaux, réputée dans Paris. A côté de quelques Flamands figurait l'élite des peintres français contemporains. Plusieurs parmi eux célébraient « la galanterie et bonne manière » de M^e Dufresnoy et exécutaient avec empressement ses commandes. Joseph Vernet, Fragonard, Hüe, Greuze au tout premier rang, semblent avoir eu ses préférences.

Dans la bibliothèque du notaire voisinaient, avec les classiques, les sciences naturelles et l'agronomie, les relations de voyage dont le siècle fut affamé, et les somptueux recueils d'estampes sur les antiquités égyptiennes ou chinoises, grecques, étrusques ou romaines, les ruines d'Herculanum et les vues de l'ancienne Rome. Il se peut que ce soit rue Vivienne que Senancour vit pour la première fois les ouvrages de Kaempfer sur le Japon, de Saussure sur les Alpes, qu'il cite dans *Oberman*¹.

1. Article Ducloz-Dufresnoy par Walckenaer dans la *Biographie Michaud*. — *Notice des livres précieux de la bibliothèque de feu le cit. Ducloz-Dufresnoy...*, dont la vente se fera rue Montmartre...

Marcotte tiendra de son oncle sa vocation de mécène et d'amateur éclairé. Tel que l'a peint et dessiné Ingres, mince, élancé, le nez volontaire, le regard direct et la fine bouche cernée d'un pli où dédain et dégoût se tempèrent de tristesse, une expression de douceur mélancolique et d'énergie se répand sur tout le visage. Que l'on rapproche de cette figure les portraits de Senancour : les affinités des deux hommes transparaissent sur leur physionomie. « Vous m'affligez souvent par une certaine tristesse que vous ne pouvez bien entendu me cacher, écrira Ingres à Marcotte en 1837. Votre cœur droit et sensible a dû souvent souffrir ¹. » Résistant malgré son apparente fragilité (il mourut nonagénaire), par son allure, ses manières il semblait encore jeune cinquante et même soixante ans passés. Ingres l'en félicite, mais son crayon le dit encore mieux. Amateur de peinture et connaisseur, il eut pour amis des artistes, mais plus particulièrement Ingres et Léopold Robert. S'il reçut de ces deux derniers les plus intimes confidences, s'il assista de ses conseils et de son réconfort le malheureux Léopold Robert dans une crise non moins grave que celle que traverse Overman, et qui finit plus misérablement ², qu'était-ce

maison Charost, le 11 fructidor et jours suivants... an III. — Jeanne Bonnardot, Un Lycée de jeunes filles dans un vieil hôtel parisien... Paris (1933), in-8°.

1. *Lettres inédites d'Ingres à son ami M. Marcotte*, publiées par Henry Lapauze. *Le Correspondant*, 1913, t. 253, pp. 95 et 101.

2. Fenillet de Conches, *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*. Paris, M. Lévy, 1854.

Nous pouvons juger des sentiments religieux de Marcotte et de son esprit de tolérance par les confidences religieuses que lui fait Léopold Robert. Parlant sur la tombe de Marcotte, M. Vicaire, « confident de ses plus intimes pensées », fait allusion à la foi qui fut sa consolation, « qui adoucit ses derniers moments ». (*Obsèques de M. Marcotte*, Paris, impr. de Hennuyer, 1862. Extrait de la *Revue des Eaux et Forêts*, t. III, 1864, pp. 100-105.)



MARCOTTE D'ARGENTEUIL

dessin à la mine de plomb par Ingres (Rome, 1811)

d'un ami rencontré quand l'un avait douze ans et l'autre quinze ?

Sous forme de lettres *Oberman* est un journal intime, mais rédigé à plus ou moins de distance des événements. C'est dire que ce passé, plus ou moins proche ou lointain, non seulement a subi une élaboration littéraire, mais que s'y reflète, pour en modifier les couleurs, la lumière limpide ou assombrie des jours où *Oberman* fut écrit. Si l'on veut dessiner avec quelque sûreté la suite de ces expériences, il faut ne jamais perdre de vue cet enchevêtrement d'aujourd'hui et d'autrefois, et avoir présentes à l'esprit ces remarques d'Amaury :

D'où vient qu'il y a des endroits de lointain souvenir, si nets, si perceptibles dans les plus insignifiantes circonstances ? d'où vient qu'il en est tout à côté de si troubles et indistincts ? Cela tient moins... aux circonstances en elles-mêmes qu'à l'état essentiel de l'âme dans le moment des circonstances survenues, au plus ou moins de clarté active où elle était, les recevant en son onde et coulant derrière. Nous nous souvenons du passé à travers et avec notre âme d'aujourd'hui, et il faut qu'elle ne soit pas trop brumeuse ; mais nous nous souvenons dans notre âme d'autrefois, et il faut qu'aux endroits des souvenirs elle puisse nous luire au loin, d'un flot d'argent, comme une rivière dans la prairie ¹.

Pour bien lire *Oberman* il faut donc savoir d'abord à quelle date, dans quelles dispositions il fut écrit. On a soutenu que ce fut en Suisse, ce qui reviendrait à dire de février 1802 à octobre 1803 ². Par contre M^{lle} de Senancour affirme de façon précise, et sans doute d'après son père : « Les *Réveries* furent imprimées en l'an VIII. Ober-

1. *Volupté*, t. I, pp. 281-282.

2. Merlant, *Senancour*, p. 37. G. Valette, *Oberman et les Alpes*, dans le *Journal de Genève* du 16 juillet 1911.

man avait été commencé cette même année, puis suspendu et continué en Suisse de 1802 à 1803 ¹. » L'an VIII commence avec l'automne 1799. C'est du reste à la fin de 1799 que paraissent les *Réveries*. Elles sont signalées par la *Décade* le 21 décembre. La dix-septième et dernière *Réverie* prépare, annonce *Oberman* dont elle amorce quelques thèmes, ébauche plusieurs morceaux sur l'expression romantique du Ranz, sur les diverses régions de la Suisse et sa fidélité aux mœurs primitives.

Les allusions nombreuses à des faits contemporains de la rédaction, la couleur même répandue sur le premier volume, confirment, nous le verrons, cette date. Senancour a commencé d'écrire *Oberman* ou tout au moins d'y songer alors qu'installé à l'hôtel Beauvau, il vient d'échapper aux pires détresses. La crise de la vingt-huitième année s'achève dans une tristesse résignée où son cœur, mûri par « des affections prématurées », n'est pas sans trouver quelque douceur. Trop proche encore des années où le désespoir connut son paroxysme pour en avoir perdu le cuisant souvenir, l'artiste trouve dans l'apaisement de cet automne 1799 la lucidité nécessaire pour revivre les phases de la crise.

1. *Notice*, pp. 72-73, en note. Si les *Réveries* ont été écrites en 1797, comme le veut Sainte-Beuve, si bien renseigné sur Senancour et si exact, *Oberman* pourrait même avoir été commencé un peu plus tôt, dès la fin de 1798 ou le commencement de 1799, à peine Senancour fut-il installé à l'hôtel Beauvau. Voir ci-dessous, p. 217, note 3, un document selon lequel *Oberman* aurait été commencé seulement en 1801.

III

ENFANCE ET ADOLESCENCE

OBERMAN est l'histoire d'un homme de vingt à trente-quatre ans. Elle s'étend sur neuf années dans l'édition originale, sur dix dans celle de 1833, qui en font réellement quatorze dans la vie de Senancour. Mais, comme le héros nous conte, sous forme rétrospective, son enfance et ses années adolescentes, *Oberman* est bien l'histoire sans lacunes d'un homme de trente ans. On voit aussitôt tout ce que l'action gagne à être ainsi resserrée dans le temps. Mais il sera pour nous plus délicat d'établir quelles années de Senancour répondent à telle année d'Oberman.

Senancour, l'homme le plus vrai, ne pouvait faire que la confession la plus sincère, mais, homme le plus secret, une pudeur instinctive lui commandait de mettre un masque. Les confidences les plus intimes ont pris souvent la forme d'allusions, indéchiffrables pour le lecteur. Pour brouiller les pistes, qui auraient conduit directement à lui-même, l'auteur d'*Oberman* a parfois interverti les dates, changé les lieux, modifié tel trait de ses personnages. D'innombrables difficultés naissent, pour le lecteur, de ces multiples déguisements.

La mort de ses parents, en 1795 et 1796, réveilla chez

Senancour, avec une sorte de violence, le souvenir de ses premières années. Il en est encore hanté quand il commence d'écrire *Oberman*. L'enfance lyonnaise de son héros est un évident alibi. Aussi bien s'empresse-t-il, jeune encore, de le conduire à Paris. Mais il le ramènera à Lyon, ou sur les bords de la Saône, toutes les fois qu'il lui faudra toucher à des souvenirs trop chers ¹.

Rien, du reste, en tout cela qui ait la moindre couleur lyonnaise ². Senancour est parisien (et qu'*Oberman* puisse l'être est le signe que le Parisien ne se peut réduire à une formule élémentaire) ³. Son père, contrôleur alternatif des rentes, habitait rue Beaurepaire, vis-à-vis de l'hôtel d'Angleterre ⁴, quartier de Saint-Denis. Dans cette même région de la rive droite, la plus active de Paris et la plus dense, naîtra Michelet ⁵, l'admirateur d'*Oberman*, est né

1. Cette enfance faussement lyonnaise d'*Oberman* trompa Michelet qui, en 1833, dans son *Tableau de la France*, fait de Senancour un Lyonnais.

2. Senancour a peut-être traversé Lyon lors de son premier voyage en Suisse en 1789. Il a dû y passer en 1816 en se rendant à Marseille avec sa fille. (Dans *L'Ami de la maison*, nouvelle de M^{lle} de Senancour, le héros voyage par eau sur la Saône de Chalon à Lyon, puis descend le Rhône jusqu'à Marseille. Le beau-frère de Senancour, Jacques Balthazar Daguet, mourra le 28 septembre 1851 à Oullins. Nous le trouvons installé en 1817 à Lyon. Peut-être y était-il depuis les événements de 1815. D'après trois lettres, datées de Lyon, 1817, 1822 et 1827, où il paraît très malheureux et fait entendre ses plaintes à ses enfants demeurés à Fribourg. J'ai la copie des lettres, faite sur les originaux.)

3. L'« esprit parisien », cette pauvre chose, ne remonte guère au delà du Second Empire et ses inventeurs ne sont pas tous natifs de Paris.

4. Sa nomination est de 1774. Il figure pour la première fois dans l'*Almanach royal* en 1775, d'abord sous le simple nom de Pivert, à partir de 1778 sous celui de Pivert de Senancour.

5. Rue de Tracy, au coin de la rue Saint-Denis. L'imprimerie de son père était installée dans la chapelle des Filles de l'Union chrétienne. Elle fut ensuite rue des Bons-Enfants.

Sébastien Mercier, qui sera l'ami de Senancour¹. A la fin de juin 1770, Jean-Jacques était venu loger rue Plâtrière, à quelques pas de la rue Beaurepaire. Né cette même année, le 16 novembre, Senancour enfant a pu l'entrevoir².

Non loin sont le Palais-Royal et les Tuileries, où se groupaient alors la finance et partie de la bonne société. Proche est le quartier des Halles, où affluent la marée et la saline, le poisson d'eau douce, le beurre et le fromage, le cuir, les draps et la toile. Que de choses ici offensent des sens délicats. Le sang des boucheries coule dans le ruisseau. Le fripier, la vendeuse de marée aboient aux oreilles du passant. Les cochers lui coupent le visage de leur fouet. Les enseignes gémissent au vent. Le plaisir côtoie les affaires et la mort. Le marché des Innocents s'établira contre le charnier même. Sans crainte de ses miasmes lingères et marchandes de modes agacent le passant, et jusque sur les tombes du cimetière³, où l'on marche sur des épitaphes. L'écrivain public, installé sous les arcades, rédige des lettres d'amour.

Nulle part la ville ne ferait plus lourdement sentir son oppression, si n'ouvraient des échappées, d'un côté la Seine, de l'autre le boulevard, promesse de la campagne alors toute proche. Paris garde encore je ne sais quoi de champêtre. L'âne s'y introduit familièrement. L'enceinte des couvents et des hôtels protège des jardins, des ver-

1. Merlant veut (*Senancour*, p. 30) que ces deux Parisiens aient lié connaissance en Suisse, ce qui du reste est impossible, le séjour de Mercier à Neuchâtel étant de juillet 1781 au début de 1785. Cf. Charly Guyot, *Sébastien Mercier à Neuchâtel*, dans *Pèlerins de Môtiers et Prophètes* de 89. Éditions Attinger, 1936.

2. « Il n'était pas encore sexagénaire, et ceux qui maintenant sont dans la force de l'âge ont pu voir ses dernières années. » Senancour, *Sur Jean-Jacques Rousseau*, dans la *Minerve littéraire*, 1821, p. 466.

3. Charnier, puis Cimetière ne disparaissent qu'entre 1786 et 1788.

gers. Sur un mur à hauteur d'appui fleurit une jonquille. Dans le quartier Saint-Paul, des ménages d'ouvriers élèvent des résédas contre une gouttière, du persil sur le rebord d'une fenêtre.

Du Paris de son enfance, Senancour gardera le goût de la rue animée, de ses bruits même. Il arrivera que le silence de la Cerisaie lui pèse¹. Mais surtout il a senti avec délices, et le premier, bien avant Sainte-Beuve, Balzac, et Huysmans, il a exprimé les intimités de Paris.

Sur la ville affairée sonnent ou tintent les cloches de la cité mystique. A la Fête-Dieu la procession se déroule librement par les rues. Les Senancour habitaient entre Saint-Sauveur, qui sera démoli en 1787, et Saint-Eustache. Ils sont encerclés de monastères : Saint-Martin des Champs et les Petits-Pères, les Bonnes-Femmes de Sainte-Avoie et les Filles de l'Union chrétienne, les Filles-Dieu et les Pénitentes de Saint-Magloire, d'autres encore. Ces couvents seront supprimés en 1790. Mais à cette date les parents de Senancour venaient de se transporter au Cloître Saint-Sépulcre², rue Saint-Denis. La Nation met en vente en 1791 les biens du Saint-Sépulcre, et presque aussitôt la démolition commence³. Alors ils vont habiter rue Princesse, presque à l'ombre de Saint-Sulpice⁴.

1. M^{lle} de Senancour, *Notice*, p. 153.

2. Les chanoines du Saint-Sépulcre, comme faisaient nombre de couvents, louaient, pour se procurer des ressources, les échoppes et maisons attenantes au Cloître.

3. Les négociants hollandais qui l'ont acquis bâtiront à la place du Cloître Saint-Sépulcre la Cour Batave.

4. Dans l'*Almanach royal* on lit encore en 1789 : « Pivert de Senancour, contrôleur alternatif, rue Beaurepaire, n° 28. » C'est à partir de 1790, que l'*Almanach national* donne son adresse « Rue Saint-Denis, cloître du Sépulcre », et de 1793 « rue Princesse ».

Mariés tardivement, semble-t-il ¹, ils avaient longtemps l'un et l'autre hésité entre le monde et le cloître. Rapprochés par inclination, ils gardèrent pourtant, et jusqu'à la mort, le regret de la vie religieuse. Fils unique, en tiers entre deux êtres discordants, une mère qui l'obsède d'une tendresse pusillanime, un père dont la réserve le glace, Senancour vécut l'enfance contrainte et triste d'Oberman. Quoi de plus lancinant pour le mari négligé, pour l'enfant lui-même, objet de toutes les sollicitudes, qu'une femme, qu'une mère parfaite qui se sacrifie pour tous, mais ne sacrifie « jamais ses idées », et trouve à gémir une délectation. Des heures durant en prière dans quelque église, l'enfant devait rester près d'elle, et, du reste, à cet âge son cœur s'ouvrait naïvement à la piété. Prisonnier à l'austère foyer, il chercha une évasion dans la lecture. « Auprès d'une certaine fenêtre », sa place habituelle, il dévora *Robinson Crusoé*, *l'Histoire des voyages*. Il rêva du bonheur dans une île déserte, ou d'une chartreuse, dans un site alpestre, faussement dotée d'oliviers et de citronniers. L'imagination d'autant plus active et vagabonde qu'il vivait plus confiné, il recréait en esprit les formes, les couleurs, l'odeur des terres lointaines. A sept ans il étonnait le géographe Mentelle. Mais la tête lui tournait de tant de mœurs, d'usages, de lois contraires. Une contention à ce point prématurée se paie.

1. On ignore à quelle date ils naquirent. Mes recherches sont restées vaines. Mais il est dit dans Boisjolin (p. 287), que le père de Senancour « à cinquante ans n'en paraissait que trente-six » ce qui doit être une impression d'enfance de son fils. On lit dans la lettre XLV d'Oberman, où l'allusion au père de Senancour est évidente : « Dites-moi où est l'espérance de l'homme qui arrive à soixante ans sans avoir autre chose que de l'espérance », ce qui d'après le contexte, semble indiquer que le père de Senancour à sa mort, en 1795, avait atteint et même dépassé la soixantaine.

Trop assidument ou trop tôt occupée, la tête absorbe une grande partie des forces et il en résulte une dangereuse réparation de la chaleur vitale. Ce désordre même peut augmenter la pénétration comme la tristesse, et on peut aussi lui devoir une retenue qui en balance les inconvénients ¹.



Au printemps de 1784 ses parents le mirent en pension chez le curé de Fontaine ², à une demi-lieue de Chaalis, et sur la lisière de la forêt d'Ermenonville. Sous la lumière veloutée du Valois, Senancour découvrait la tendresse d'avril là même où Jean-Jacques, six ans plus tôt, avait vécu son dernier printemps. Avec ses bouleaux et ses trembles, ses bruyères et ses rochers, ses étangs que bordent des châtaigniers, le Désert, où le muguet fleurit jusque dans les sables ³, le préparait à Fontainebleau. Près de la petite église gothique, semblable à une chapelle de château, le presbytère, couvert de tuiles, par quelques marches accédait à la route. La façade opposée, toute habillée de lierre, ouvrait sur un jardin et verger. Un bel escalier à balustrade de vieux chêne menait des deux pièces du rez-de-chaussée aux deux pièces de l'étage supérieur, sur lequel régnait le galetas ⁴.

1. Il est évident que cette remarque qu'il fait, passé la soixantaine, est un retour vers l'expérience de ses jeunes années. *Petit vocabulaire de simple vérité*. Paris, 1833, p. 63.)

2. Boisjolin, p. 287.

3. *Sur Fontainebleau*, dans le *Mercur de France*, janvier 1812, p. 15.

4. L'ancien presbytère, à 300 m. environ du presbytère actuel, figure déjà sur un plan de 1756. Il se trouve en bordure de la route de Louvres pavé d'Avène à l'angle droit formé par cette route, après la demi-lune sur la route de Nanteuil à Senlis.

Le curé chez qui fut Senancour, Marc-Lecule Dupuis, prononcera une homélie de fraternité le mercredi 14 juillet 1789. Il prête

COLLEGE DE LA MARCHE,



Dessiné et gravé

par Martinet.

Fondé, en 1420. par Guillaume de la Marche, et Beuve de Vinville.

COUR DU COLLEGE DE LA MARCHE.



Les trembles et les bouleaux de Chessel n'étaient pas comme d'autres trembles et d'autres bouleaux : les châtaigniers et les étangs, et le bateau n'y sont pas comme ailleurs. Le ciel d'automne est là comme le ciel de la patrie. Ce raisin muscat, ces reines-marguerites d'une couleur pâle que vous n'aimiez pas, et que maintenant nous aimons ensemble ; et l'odeur du foin de Chessel dans cette belle grange où nous sautions... Comme les marrons, en sortant du sac, roulent agréablement sur le plancher au-dessus de mon cabinet ! Il me semble que ce soit un bruit de la jeunesse¹.

L'année suivante Senancour entra comme pensionnaire au collège de la Marche, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Sur le tard Senancour en fera lui-même la remarque : pour l'âme neuve les jours n'ont ni même couleur, ni même durée que pour l'homme fait. Ils gravent plus profondément dans la mémoire.

Chaque moment paraît indépendant du cours général des moments, lorsqu'on s'inquiète assez peu de ses succès même et qu'on n'est responsable d'aucune chose. En détachant ainsi les unes des autres, des journées que sépare d'ailleurs un profond sommeil, l'enfant ou l'adolescent leur donne une importance qui en agrandit les minutes, et qui en multiplie les souvenirs².

Voilà justement qui explique le pouvoir de talisman que gardait Fontainebleau pour Oberman comme pour

serment à la Constitution civile le 16 janvier 1791. Il mourut le 15 juin suivant et fut veillé par son confrère de Montlévéque.

En 1785, Pierre-René d'Avène et sa famille vivaient à Fontaine, dans la propriété qui appartient aujourd'hui au comte d'Harcourt. De l'église gothique il ne subsiste que quelques débris dans le parc. (Je dois ces renseignements au comte d'Harcourt et au marquis de Luppé.)

1. *Oberman*, t. II, p. 58.

2. *Petit vocabulaire de simple vérité*, p. 32.

Senancour. Un matin d'octobre 1823, la brume légère répandue sur les quais et sur la ville communiquera à ce dernier un soudain et violent désir de la forêt, de ses larges chemins et de ses landes, de ses « espaces ouverts entre les hautes tiges des hêtres jaunis et des vieux charmes ¹ ». Un 2 septembre, à Paris, le calme déjà automnal d'une matinée douce et nébuleuse avait ramené de même le cœur d'Oberman vers les bruyères et les sables de Fontainebleau ².

Les lettres XI à XXV appartiennent toutes à la deuxième année d'*Oberman*. Elles vont du 27 juin au 6 novembre. Elles devraient dans la vie de Senancour correspondre à 1790. Et comme, à cette date, il était en Suisse, à Fribourg, l'intention d'alibi est évidente : il ne veut pour l'instant rien nous confier de son mariage. Et pourtant, çà et là, à mots couverts, sous forme indirecte, il fait allusion à l'imprudence qu'il vient de commettre.

Il n'est peut-être pas, dans tout le roman, de pages où se mêlent de façon aussi complexe des sentiments de dates différentes. Les lettres XVIII à XXI reflètent sans doute des états d'âme contemporains des semaines où elles furent écrites, où fut commencé *Oberman*. Elles expriment, non sans quelques tristes retours sur les déceptions du cœur, une indifférence momentanée pour l'avenir, le sentiment de paix et de liberté retrouvées qui suivit son installation à l'hôtel Beauvau, qui accompagna la publication des *Rêveries* de l'an VIII. Un désir s'y fait jour de retrouver femme et enfants. Faudra-t-il rester toujours seul ? « La paix elle-même est un triste bien si on n'espère point la partager. »

1. *Promenade en octobre*. Dans le *Mercur*e du XIX^e siècle, t. III, 1823, p. 163.

2. *Oberman*, t. II, pp. 44-46.

Mais sur toutes les autres dominant les impressions ineffables de l'adolescence. Elles imposent leur caractère à ces lettres de Fontainebleau. L'homme de trente ans qui écrit *Oberman* ne cesse de se confronter à ces fantômes, comme pour mieux se repaître de désillusion et d'amertume. Les préromantiques s'étaient essayés, parfois gauchement, à peindre ces enchantements et ces inquiétudes¹. Chateaubriand le premier leur donne un nom : *le vague des passions*. En même temps que lui, et avec lui le premier, Senancour, qui ne peut quand il les écrit connaître *René*, esquisse dans ces pages le roman de l'adolescence.

A quatorze, quinze et dix-sept ans, Oberman ou Senancour (ici c'est tout un) découvre la forêt de Fontainebleau. Son enfance avait été prisonnière, il ressentait d'autant une joie sauvage à s'enfoncer dans la solitude des petites vallées, à s'égarer sous les futaies ou sur les collines de bruyère, sur les vastes sables à la fois découverts et fermés. Là il se recueillait pour savourer le « pouvoir de la nature senti pour la première fois ». Alors le romanesque longtemps couvé éclata, et l'inonda l'ivresse d'être libre. Une « espérance pleine d'incertitude et de charme » le soulevait. Il pressentait « des biens que rien ne peut donner ». Exaltation pleine de délices et, dans son paroxysme, déchirante, comme si une voix intérieure attestait « la supériorité de nos facultés sur notre destinée ». « C'est à cette époque, confie Oberman, que je remarquai le bouleau, arbre solitaire qui m'attristait déjà et que depuis je ne rencontre jamais sans plaisir. » A la simple et nostalgique intonation de cette phrase qui n'a reconnu l'accent d'Amaury, de Dominique, de tant d'autres qui vont suivre.

1. Cf. mon *Préromantisme français*, t. I, pp. 259-263.

Ce serait donc en 1785, 1786 et 1788 que Senancour avec ses parents passa septembre chez des amis « qui demeuraient alors au pied de la forêt, vers la rivière », tout près de Valvin, aux Basses-Loges ¹. Ils venaient sans doute par le coche d'eau, débarquaient au port de Valvin, où ne sont alors que les bâtiments du coche royal et une forte auberge, peu logeable au gré d'Oberman ². Une borne à fleur de lys se voit encore en cet endroit au bord de la route qui mène aux Basses-Loges. Ils arrivaient

le soir, quand la côte est sombre et que les cerfs braiment dans la forêt. Ou bien, au lever du soleil, quand tout repose encore, quand le cri du batelier fait fuir les biches, quand il retentit sous les hauts peupliers et dans les collines de bruyère toutes fumantes sous les premiers feux du jour ³.

1. Selon Levallois, *Senancour* (p. 158), qui devait tenir le renseignement de M^{lle} de Senancour. Toute cette région entre la forêt et la Seine a été saccagée par l'établissement du chemin de fer et de la gare.

2. F. Herbet, *Dictionnaire historique... de la forêt de Fontainebleau*. Fontainebleau, 1903, pp. 406-407. Le pont sur la Seine n'existait pas. On lit en effet dans Mazeret et Monin, *Panorama des rives de la Seine de Paris à Montereau*. Paris, Delloye, 1836, p. 215 : Valvin « qui ne consistait, avant la Révolution, qu'en une seule auberge, s'est accru de plusieurs autres maisons et sera un jour de quelque importance par le pont qui vient d'y être bâti, et qui est composé de cinq arches. »

3. *Oberman*, t. I, p. 96.

Les séjours de Senancour près de Fontainebleau avant 1789 sont certains. Ils sont attestés par Boisjolin, p. 287.

Un nouveau séjour après 1789 et avant la publication d'*Oberman* paraît nécessaire. Il faut que Senancour revoie la forêt après la Suisse pour que la comparaison avec les Alpes et avec ses souvenirs d'adolescence la lui rapetisse. Du reste il parle dans *Oberman*, et en homme qui l'a constaté, du changement qu'apportent dans la forêt quelques arbres abattus, une plantation nouvelle. Or c'est en 1786 seulement que commencèrent les plantations de pins. A ces arbres d'une végétation plus rapide, il faut bien tout de même

Bien différente de celle que fréquenteront les romantiques était la forêt d'Oberman. Ni les bourgeois grotesques de Champfleury, ni les rapins de Barbizon, par leurs appels ou leurs chants n'en troublaient le silence.

dix ou quinze ans pour produire des effets appréciables. (Peuvent aussi en ce laps de temps devenir sensibles les changements dans les bois feuillus en pleine croissance. Ce qui nous mène au delà de la Révolution.

Un séjour pendant la Terreur est par ailleurs impossible. Senancour vivait alors en Suisse. S'il vint à Paris à diverses reprises, comme l'affirme Boisjolin, et une première fois avec sa femme pour obtenir le pardon paternel, comme l'affirme M^{lle} de Senancour, il n'est guère vraisemblable qu'au cours de ces voyages, il trouvât du temps pour Fontainebleau. Au reste, de 1790 à 1794, la forêt fut la proie de dévastations effrénées. Les forestiers eux-mêmes n'osaient sortir qu'en nombre et bien armés. Les routes abandonnées devinrent impraticables. En novembre 93, toutes les croix furent brisées et les noms qu'elles avaient donnés aux carrefours changés. (Elles ne seront rétablies qu'à la fin du règne de Louis XVIII.) Cf. P. Domet, *Histoire de la forêt de Fontainebleau*. Paris, Hachette, 1873, p. 293. Or, dans *Oberman*, pas un mot qui fasse allusion à cette époque troublée, pas le moindre indice.

Assurément, à ses allées et venues entre France et Suisse, Senancour a pu traverser la forêt. Mais le plus probable est qu'il ait passé à Fontainebleau un automne à la fin du Directoire ou au début du Consulat. De ce moment datent les états d'âme reflétés dans les lettres XV et surtout XVIII, XIX et XX. L'allusion à la scène nocturne dans *Phrosine et Mélidor* (lettre XV, me paraît inspirée beaucoup moins par le « roman ingénieux » de Gentil-Bernard que par la transfiguration que lui fait subir, en 1797, le crayon de Prud'hon.

Il devait faire un dernier séjour, de trois ans, et sous l'Empire, « aux portes de Fontainebleau avec sa fille ». (Boisjolin, pp. 290-292.) Ce dut être après 1809, quand le fils de Senancour eut quitté la maison pour embrasser la carrière militaire. C'est le 8 décembre 1809 qu'il entra au 5^e léger du Génie. (Ministère de la Guerre, Comptabilité générale.) On voit du reste par les billets inédits de Senancour à Amaury Duval, que me communique M. Baldensperger, qu'en 1812 et 1813 Senancour n'est pas à Paris. C'est d'autre part en janvier 1813 que le *Mercure de France* publie son article *Sur Fontainebleau*.

Sur ses différents séjours je n'ai rien trouvé aux Archives de l'Hôtel de ville à Fontainebleau.

C'était encore être extravagant que de partir la nuit, en poste, pour aller seul y rêver¹. Moins fréquentée, elle en semblait plus vaste. Elle était aussi plus agreste. Les carriers avaient peu entamé les longues chaînes de rochers. Les pins ici encore inconnus ne recouvraient pas les vastes déserts de sable² où ne végétaient, çà et là, que genévriers et touffes de bruyère. Plus nombreuses étaient les mares, mystérieusement dissimulées sous les bouleaux, parmi les brandes, et sur lesquelles, en mars, les saules inclinent leurs chatons cendrés. Avant que Denecourt l'eût affligée d'un romantisme primaire, l'histoire ou la légende, les hasards de la vie naturelle, avaient seuls laissé leur trace sur les divers quartiers de la sylve. Sous la futaie, antique et secrète, le cœur du poète avait l'illusion d'un contact direct avec le passé. « Il y avait, écrira Overman, quelque chose de solennel à ces souvenirs d'un temps déjà reculé, qui semblaient venir à nous dans l'épaisseur et la majesté des bois³. »

1. Loaisel de Tréogat *La Comtesse d'Alibre*, 1779, pp. viii et ix. — En traversant un vallon dans la forêt : « Ah! voilà, voilà, s'écriait un Anglais avec une sorte d'enthousiasme, voilà devant nous une scène d'objets vraiment belle et romantique. » Le Tourneur, *Voyage à Ermenonville*, 1788.

2. En 1790 « deux dixièmes et demi de la surface étaient vides, six dixièmes étaient recouverts de bois au-dessous de cinquante ans : un dixième de bois de cinquante à cent ans : un demi-dixième de futaie ». Par la volonté de M. Duvaucel, près de la moitié des vieilles futaies venaient de disparaître en trente-six ans.

Les pins ont recouvert au XIX^e siècle les vastes espaces sablonneux et stériles. Sur 17.000 hectares que comprend la forêt en 1810, 351 hectares avaient été plantés en pins de 1803 à 1830, et 5.608 de 1830 à 1847. Dans le même temps, 896 hectares seulement en bois feuillus. (Domet, pp. 142 et suiv.)

3. *Overman*, t. I, p. 19. Est-il besoin de dire que les bois du Forez sont ici pour la forêt de Fontainebleau, et que c'est Lyon pour Paris qui rend nécessaire le Forez. On voit, par le choix même qu'il en fait dans *Overman*, combien Senancour était sensible à la beauté,

Henri IV avait fait la route Ronde ¹. Sous Louis XIV d'autres routes partirent de Fontainebleau, tels les rayons d'une étoile, divisant la forêt comme un parc de Le Nôtre. Oberman évite les routes, et comme n'existaient pas les sentiers pour promeneurs qui laissent peu à l'imprévu, il allait tout droit devant lui, heureux de se perdre dans la forêt, de ne jamais en finir de la connaître ².

Un jour, allant de Valvin à Belle-Croix, Oberman découvre dans le Rocher Saint-Germain un enclos que ferme une haie de sureaux. Jeune encore, vers 1753, l'ouvrier Lallemant ³ de l'entrée d'une carrière abandonnée avait fait sa demeure. En la société d'un chien et d'un chat il vivait, sur ce terrain aride, de quelques légumes, « d'eau, de pain et de liberté ». Oberman lui tendit un écu que le solitaire reçut d'un air un peu farouche. Il y avait dans la forêt d'autres ermitages, à Fourches, à Franchard, à la Madeleine, la plupart abandonnés, mais qui ravivaient en Senancour un désir d'enfant. Se promenant dans la forêt avec sa mère, il l'entretenait « du projet détaillé de vivre pour toujours dans une île déserte ⁴ ». De ces réalités et de ces rêves il a fait le manoir d'Oberman.

à la poésie des noms de lieu. Cf. *Sur Fontainebleau*, dans le *Mercur*, janvier 1812, p. 17, ses remarques sur les noms dans la forêt.

1. Piganiol de la Force, *Description de Paris...*, de Fontainebleau..., tome VIII, p. 152.

2. A la fin de l'Empire, Senancour trouvait sa forêt bien changée. L'ordre napoléonien avait passé par là. « Des poteaux nombreux indiquent partout les chemins, les divisions du terrain et les différentes plantations. Tous les rochers, tous les bois sont ainsi désignés... Ces lieux, encore singuliers de nos jours, l'étaient beaucoup plus lorsqu'on ne les fréquentait pas. » (*Mercur de France*, janvier 1812, pp. 17-18.)

3. De l'ermite Lallemant, qui ne serait mort qu'en 1805, Senancour fera l'auteur supposé de ses *Libres Méditations*. Cf. *Libres Méditations*, 1819, pp. v à vii. — Levallois, *Senancour*, pp. 156-157.

4. Boisjolin, p. 287.

Qui aime les arbres les veut défeuillés et qu'ils dressent sur l'horizon limpide ou brumeux leurs squelettes vigoureux ou estompés. Overman se plaît « à marcher sur les feuilles tombées, aux derniers beaux jours, dans la forêt dépouillée ». Quand il pourra vivre à Fontainebleau l'année entière ¹, Senancour continuera de préférer l'automne. Du printemps, même quand la lune d'avril dessine sur le sable des ombres jeunes, il redoutait les retours de froid. Ici du reste le renouveau change peu les sous-bois. Sauf les sylvies et les jonquilles dès la fin de février, les coquelourdes en mai, les fleurs sont rares. Des jours d'été, trop longs, Overman n'aime que le bonheur du premier matin dans les bois encore humides, ou le soir, prélude aux nuits doucement éclairées. Mais de l'automne il aimait tout, des premières feuilles qui tombent bien avant l'équinoxe, aux douces lenteurs du déclin et jusqu'aux vents orageux qui, jonchant le sol, éclairent les sous-bois d'ardentes lueurs.

C'est à la mi-octobre qu'Overman, comme pour nous montrer les sites qu'il préfère, fait cette promenade de deux jours contée dans la lettre XXII et suit cet itinéraire en cercle qui « passe à travers tout et n'arrive à rien ». Parti de Fontainebleau à l'heure matinale où la lune éclaire encore, où, malgré une première lueur incertaine, les creux sont toujours dans la nuit, il gravit les rochers d'Avon pour redescendre sur les Basses-Loges. Quand il atteignit Valvin le jour levant colorait les rochers de Samois. Se dirigeant vers le Nord, Overman dut traverser le rocher Cassepot, qu'il ne nomme pas, et, tournant vers le couchant, il chercha la fontaine du Mont-Chauvet. L'ayant trouvée, il descendit jusqu'au vallon, retiré sous

1. Sur Fontainebleau, dans le *Mercur*, janvier 1812, pp. 15-17.

les bouleaux parmi des sables tout blancs, où cette eau trop faible se perd. Mais il négligea de s'enfoncer davantage dans les gorges de la Solle, et remonté sur les hauteurs, vers le Grand Veneur il piqua sur Belle-Croix pour aller passer derrière le rocher Cuvier. En avant des hautes futaies des monts de Fays, sous les bouleaux et les saules, des mares se cachent parmi les hautes bruyères. Çà et là il dominait le moutonnement illimité des bois. Ces brandes le comblaient de tristesse. Il ne les quitta que pour les solitudes d'Apremont, où il resta longtemps. Sur le soir il s'approcha du Grand-Franchard. Il y passait la nuit dans un ancien parloir de l'abbaye abandonnée.

Le lendemain, prenant au midi, il eut, encore sur les hauteurs, abrité sous un roc, le spectacle d'un bel orage qui, devant lui, tordait bouleaux et genévriers. Par les bois « humides et embellis » il parvenait, à la lisière de la forêt, à ce belvédère bordé de rochers qui, de Recloses à Bourron, domine les terres labourées. Mais vers Bourron de nouveau il s'enfonçait dans les bois et par la Croix-Hérant ¹ il poursuivait entre la route aux Nymphes ² et Malmontagne. Encore aujourd'hui Malmontagne est l'un des cantons les plus solitaires de la forêt ; des chênes géants y recouvrent un sol frais et herbeux. Vers le soir Oberman abandonnait à regret ce désert.

La profondeur des impressions adolescentes aidant et leur sincérité, Senancour le premier avait exprimé l'âme

1. C'est la Croix Saint-Hérem, du nom de M. de Saint-Hérem, grand louvetier de France. On prononçait Saint-Héran. La suppression de *Saint* renforce l'hypothèse d'un séjour au lendemain de la Révolution.

2. La route aux Nymphes (nom aboli aujourd'hui paraît répondre selon Herbet (p. 213) à la route du Rocher Boulin et à la route du Rapport.

de la forêt. Par droit de conquête elle lui appartient ¹. La forêt de Fontainebleau demeure la forêt d'Oberman, tandis que celle de *Thomas Graindorge*, même celle de *L'Éducation sentimentale*, « cette forêt d'hier, écrivait dès 1875 Jules Levallois, toute fraîche du vernis moderne, toute bariolée des enluminures de l'atelier, n'est déjà plus qu'un bocage de carton, qui bientôt ira rejoindre dans les accessoires démodés les bosquets arcadiens du premier Empire... » ².

1. Le souvenir de Senancour reste inscrit dans la forêt même. Le 26 mai 1931 on a scellé dans le roc, sur la pente la plus sombre et presque sinistre des rochers d'Avon, celle qui regarde Fontainebleau, une réplique du médaillon de Senancour par David d'Angers.

Le promeneur, qui aborde comme Oberman la forêt par Valvin et se dirige vers la fontaine Isabelle et la croix du Calvaire, rencontre la route de Senancour. Elle prend à la route des Points de vue de Cassepot pour finir à la route de Sallenove.

Au temps de Denecourt on avait baptisé carrefour de Senancour le carrefour de sept routes qui se trouve après l'avenue de Maintenon, traversée la route de Moret. Cf. Denecourt, *L'Indicateur historique et descriptif de Fontainebleau...* Fontainebleau et Paris, 11^e éd., s. d., p. 74. — Sur la forêt à l'époque romantique, cf. *Fontainebleau, Paysages, Légendes, Souvenirs, Fantaisies*, par Asselineau, Banville, Baudelaire, Béranger, Brizeux, Chamfleury, Th. Gautier, Comte de Gramont, V. Hugo, A. de Musset, Gérard de Nerval, George Sand, etc... Paris, Hachette, 1855, in-18.

2. J. Levallois, *Mémoires d'une forêt. Fontainebleau*. Paris, Fischbacher, 1875, p. 189.

IV

EN SUISSE

L'ÉTÉ 1789, Senancour achevait les six classes d'humanités qu'il avait faites en quatre ans. Le collège de la Marche fondait sur lui des espérances pour le concours général. Les événements de juillet en s'opposant au concours brusquèrent les vacances.

Comme aveugle sur la révolution qui s'opérait, le père de Senancour, sans vouloir contraindre son fils pour l'avenir, exigeait qu'il passât deux années à Saint-Sulpice¹. Prudent et sévère, il entendait lui imposer les conclusions de sa propre expérience. Que faire de mieux, pensait-il, de ce jeune homme studieux et mystique, impropre aux tracasseries du siècle et qui, dès l'enfance, avait éprouvé « l'éloignement le plus positif pour toute profession »². Mais, au collège, Senancour avait lu les Philosophes. Sa foi chancelait. Et pourtant, vestige de l'empreinte catholique, il redoutait, en communiant toutes les semaines, comme le voulait la règle, de commettre un sacrilège.

Interdit devant son père, il n'osa s'expliquer. Avec la complicité de sa mère, il se résolut à un parti extrême :

1. Oberman, dans la lettre I, déguise légèrement les choses, il refuse d'être homme d'affaires. Mais les raisons que fit valoir son père se trouvent indiquées un peu plus loin, dans la lettre III, t. I, p. 18.

2. Boisjolin, p. 289.

le 14 août il partait secrètement pour la Suisse. Il partait avec l'arrière-pensée de pousser plus loin, jusque sous le ciel des Tropiques, et d'aller, sous les palmiers, respirer les parfums de l'Yémen, ou bien, à Tinian et Tahiti, goûter à ce bonheur des îles dont voyageurs et romanciers depuis son enfance enchantaient son imagination¹. Comme jusqu'ici il avait souffert dans sa famille de la mésentente entre ses parents, au collège de la vulgarité indiscreète de ses camarades, il pensait que le bonheur dépend sans doute des dispositions intérieures que nous devons savoir diriger, mais plus encore des circonstances extérieures qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de modifier. La destinée lui offrait en ce moment l'occasion, peut-être unique, de changer d'abord les choses avant de se changer soi-même².

Il dut aller tout droit sur Lyon et de là sur Genève par Montluel, Gerdon, Nantua et Collonge³. La dernière

1. Car c'est bien là le projet mystérieux « dont il n'a jamais fait part à qui que ce soit ». Boisjolin, p. 288. Cf. aussi la notice publiée dans l'*Émulation*, 5^e année, p. 89, ainsi que Senancour, *Aldomen ou le bonheur dans l'obscurité, précédé d'une étude sur ce premier Overman inconnu* par A. Monglond, Paris, 1923, p. 35. Enfin M^{lle} de Senancour, *Simple documents*, Ms. 580.

2. Cette double préoccupation remplit la lettre I d'*Overman*. Elle est le thème fondamental d'*Aldomen* où se trouvent des formules presque identiques à celles de la lettre I, notamment pp. 12 et 26.

3. Selon l'*Itinéraire complet de la France*... Paris, Louette, 1788, t. I, pp. 565-570. Overman arrive de nuit à Genève. La place que tient Lyon dans le roman invite à supposer que Senancour a traversé cette ville.

Si, en 1789, dans la hâte d'échapper, Senancour avait choisi le trajet le plus court, mais non peut-être le plus rapide, il devait passer par Dole, ce qui le faisait aboutir au Léman à Nyon et revenir sur Genève par Coppet et Versoix. (*Itinéraire*... t. I, pp. 424-425.) Mais alors Overman eût plutôt continué vers Lausanne.

En l'absence de tout document biographique la lettre II d'*Overman* nous engage à opter pour Lyon. Les événements de l'été 89 devaient du reste engager à choisir les routes les plus fréquentées.

nuît avant de franchir la frontière, un rêve le troubla de pressentiments sinistres ¹.

La prématurité de son esprit faisait contraste avec l'ingénuité de son cœur. De son enfance contrainte il gardait une retenue, un manque d'ardeur qui, à moins de vingt ans, l'affligeaient du « malheur de ne pouvoir être jeune ». Mais, remué par les pénibles débats qui avaient précédé son départ, il trouvait maintenant un calme, une force inconnue dans la décision qu'il venait de prendre. Quelque dix ans plus tard, à réveiller les souvenirs de son arrivée en Suisse, son récit s'anime d'une allégresse qui ne lui est pas coutumière. Sorti de Genève avant jour et sans autre guide qu'une carte, Oberman côtoie le lac par la rive vaudoise. « Ardent et paisible », libre, pleinement libre, et pour la première fois, il va, ce jour-là, au-devant de l'inconnu avec toute l'avidité de la jeunesse. Près de Coppet l'aurore colora les sommets neigeux, éclaira les flots.

A Lausanne les incertitudes le reprirent. Dans cette ville, où les émigrés commençaient d'affluer, la société, le pays lui parurent trop français. Il voulait d'autres mœurs, une autre nature. Sous les pins silencieux du Jorat, les profondeurs du Valais, par un soir vapoureux et calme, mais sans nuages, les lointaines cimes dans la lumière du couchant lui furent un appel. Il repartit. Par Cully, par Saint-Saphorin — ce nom l'enchaîne — il atteignit les romanesques rivages de Vevey et de Clarens. Si, entre Chillon et Meillerie, était sortie des eaux une île escarpée, « de difficile accès », avec deux ou trois maisons tout au plus, il n'allait pas plus loin. Il dormit à Villeneuve, « lieu triste dans un si beau pays ».

1. M^{lle} de Senancour, *Notice*, p. 69.

Le lendemain, dans la lumière du matin, par Chessel, Saint-Tryphon, parmi des « vergers continuels », il remontait la vallée du Rhône. Un peu avant Bex, sur sa droite s'ouvrirent, vers Monthey et Massongex, des vallons habités mais sauvages. A cette vue Oberman laisse la route d'Italie, à travers près se rapproche du fleuve, le remonte jusqu'au point où la vallée se resserre en un étroit défilé. Sur un haut pont d'une seule arche il traversa le Rhône. Il était à Saint-Maurice¹.

La ville s'adosse à un rocher abrupt comme un mur, que dominant de noires pentes de sapins et la blanche cime de l'Est. De l'autre côté le fleuve l'enveloppe, qui s'avance, puissant, par une plaine « chargée de fruits et de vignes ». Senancour aima aussitôt l'isolement de cette terre « comme séparée du globe » et l'exubérance de cette végétation méridionale dans un cadre alpestre. Il a justement reproché au Valais de *La Nouvelle Héloïse* de n'offrir aucun trait qui le distingue de la Savoie, de l'Oberland ou des Grisons². Dans cette alpe aride et lumineuse, dont le premier il fera ressortir le caractère, la pluie est triste. Or, en arrivant, Oberman doit subir quatre jours pluvieux. Son bonheur fut d'autant plus vif, le beau temps revenu, à contempler le ruissellement du soleil sur les schistes et les reflets de la lune sur les toits de bois.

Oberman, quand il a découvert Charrières, va jusqu'à Monthey pour conclure avec le propriétaire. Monthey donne accès au Val d'Illiez, en ce temps-là, par le défaut

1. Oberman franchit le Rhône au pont de Saint-Maurice. Il aurait pu le passer au bac de Massongex. (*Fragment d'un voyage dans une partie de la Suisse en 1794*, dans le *Journal littéraire de Lausanne*, 1795, t. III, p. 133.)

2. *Du style dans les descriptions*, dans le *Mercure de France*, 21 septembre 1811, p. 556.

de bonnes routes qui le rendait impraticable aux voitures, une des contrées les plus retirées, et, au gré d'un contemporain, « les plus romantiques des Alpes ». Nulle part, si ce n'est dans l'Oberland, ne se voient de plus beaux chalets. De l'une à l'autre de ces maisons de bois, de ces vacheries, à profusion répandues sur les pentes herbeuses, vont et viennent bergers et troupeaux. Les femmes portaient des jupes « renfermées dans de grandes culottes rouges et bleues » et les mouchoirs rouges dont elles enveloppaient leur tête accentuaient la physionomie de leur visage hâlé ¹. Le Val d'Illiez, en 1790, quand Bourrit le visita, passait encore pour fort sauvage. Mais on vantait la bonhomie pleine de vivacité et de franchise de ces montagnards. Oberman ne nous dit pas s'il dépassa Monthey. Ce fut en tout cas dans ces parages, et quelques jours plus tard en montant à la Dent du Midi, puis au Grand Saint-Bernard, qu'il crut reconnaître les traits pressentis d'une nature primitive. Dans le silence de leurs maisons de bois il crut voir « des hommes sans désirs ». En marchant sur l'herbe courte de leurs pâturages il entendit « des sons d'un autre monde » ².

Senancour à la recherche d'une maison de campagne se mit à parcourir les environs de Saint-Maurice. « Une demeure simple, au pied des montagnes », sera le rêve de sa vie. Dès son enfance il s'était plu « à tracer le plan et le site de cette demeure qu'il ne devait jamais obtenir » ³. Il fut comme malgré lui ramené vers les vallons entrevus du côté de Monthey et de Massongex. Il redescendait le Rhône, mais par la rive gauche, pour se rapprocher de ces vallons. Tout près encore de Saint-Maurice un sentier

1. *Fragment d'un voyage en 1794*, pp. 133-140.

2. *Oberman*, t. II, p. 168.

3. *Simple documents*, Ms. 580.

en lacets lui fit abandonner le fleuve. Il monta par les prairies jusqu'aux premiers châtaigniers. Tenté par un vieux chemin il s'engagea sous bois. Comme à Fontainebleau il allait à l'aventure. Le bruit d'un torrent, l'odeur des regains — on était aux premiers jours de septembre — l'attiraient. Il arrive au torrent, la Rogneuse. Un peu de fumée au delà des châtaigniers : il était à Charrières. « une maison isolée, à l'entrée des bois, dans les prés les plus solitaires ». Coiffée d'un toit d'ardoise à deux pans, elle présentait sur le chemin un vaste pignon en façade, ouvert au levant sur la Dent de Morcles. Au couchant, la maison est comme adossée à une montagne couverte de châtaigniers. Tout auprès, une grange en bois, un potager, deux fontaines. Au nord la vue plonge sur la vallée spacieuse où coule le Rhône et que bordent les montagnes d'Aigle¹. Mais le secret vallon séduisit bien plus Senancour par les pentes qui remontent au midi et que domine la Cime de l'Est : un « pré universel », délicieusement mamelonné, des deux côtés enserré par les bois, et sur lequel, jetés au hasard, cerisiers, pommiers, poiriers sauvages, de rares noyers forment tout un verger épars que çà et là parsèment des blocs de rochers. Un ruisseau court dans l'herbe qui n'a pas ici le vert sombre de la Gruyère ou de l'Oberland, mais que la lumière pénètre et allège. Coupés les regains, les colchiques, pâles veilleuses, envahissent la prairie. Le silence n'était troublé que par le

1. La maison ci dessus décrite et le lieu se nomment Fontany. Celle qui porte le nom de Charrières est 400 m. plus bas. Nul doute que le site évoqué dans *Oberman* corresponde à Fontany. Il se peut que Senancour ait transporté à Fontany par l'imagination la maison de Charrières. Mais il est plus vraisemblable qu'il ait simplement préféré le nom de Charrières. Massongex est à moins d'une demi-lieue au-dessous de Charrières, au bord du Rhône.



FONTANY ET LA VALLÉE DU RHONE

capricieux froissement des eaux, amies des prèles et des frênes, et par les clochettes, qui, plus haut, derrière les coudriers, dessinaient le mouvement d'invisibles vaches.

Dans le roman *Charrières* tourne vite au symbole. Après avoir conclu avec le propriétaire et le fermier les arrangements nécessaires, décidé d'être là pour la récolte des châtaignes, Oberman ne revoit ces lieux que pour annoncer son départ. Il n'y a pas demeuré ¹. Mais d'autant plus profondément resta gravé en l'imagination de Senancour le site où, à vingt ans, il rêvait de fixer le bonheur. Toutes illusions perdues, c'est vers ce vallon inconnu que tendent ses nostalgies quand, franchie la quarantaine, il se retourne vers le passé. Spontanément, sur le fond du paysage intérieur, se recomposent, de plus en plus simplifiés et symboliques, les traits du vallon enchanté. Il remonte au midi vers les rocs arides et s'ouvre au nord sur la plaine. Des bois l'encadrent. Un torrent « qu'alimentent des glaces inépuisables » l'anime de son bruit. « Derrière la maison est un enclos où sont rassemblés des légumes et des fruits. Un ruisseau, qui ne tarit point, le traverse dans sa longueur, et un bois de châtaigniers le couronne. » « Au nord-est », les fenêtres

1. Malgré les affirmations contraires de Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. I, p. 153, et des notices nécrologiques (*L'Illustration*, 31 janvier 1846; *L'Émulation*, t. V, p. 45), renouvelées dans l'introduction à l'édition Bosse d'*Oberman* (p. 10), qui tous l'y font demeurer « plusieurs mois », Senancour lui-même n'a jamais habité Charrières. Levallois, qui, dans *L'Année d'un ermite* (2^e éd., s. d., pp. 240-241, la première éd. est de 1870), contribue à propager cette erreur, n'a certainement, quoi qu'il dise, jamais vu le site même de Charrières, tant est vague et fausse la description qu'il en donne. Il faut donc s'en tenir au texte formel de Boisjolin (p. 288) : Senancour « s'arrêta vers le lac de Genève et passa plusieurs mois à Saint-Maurice, en Valais », que confirme M^{lle} de Senancour (*Notice*, p. 70 : « Il s'installa dans une mauvaise auberge de Saint-Maurice. Sa chambre donnait sur un rocher taillé à pic. »

donnent sur « des cimes couvertes d'une neige éternelle »¹. En 1833 Senancour songe encore qu'il aurait pu conduire vers ce vallon, « découvert après un long voyage... une femme capable d'y vivre satisfaite ». Ses enfants s'y seraient essayés « à manier des haches légères, ou de faibles bûches »².

Dès 1794 ou 1795, au lendemain des plus durs mécomptes, dans le petit roman d'*Aldomen*, l'imagination de Senancour cherchait déjà refuge à Fontany. Dans ce vallon, dominant « les plaines éloignées », Aldomen construit sa maison de bois. Il dirige les eaux dans les parties élevées de ses pâturages. Là il savoure « les plaisirs du foyer domestique et les charmes de l'intimité », en la saison où « la pâle colchique ramène dans les prairies ses couleurs automnales ». Et comme pour donner à ces évocations tout leur sens secret en les reliant aux espoirs et aux illusions de l'adolescence, sans souci du mélange adultère, parmi ce paysage alpestre reparaissent par endroits et presque sans qu'il le veuille les horizons du Valais. Chaalis et Ermenonville prêtent leurs étangs et leur lac, et les inscriptions allégoriques de leurs jardins.

Aldomen s'efforçait de recréer le cadre dans lequel, les conditions de vie aidant, il retrouverait les vertus de l'être primitif. Overman va bien au delà. Il se révèle, au sens le plus mystique, l'homme des hauts lieux, et dès la lettre VII où il nous conte sa journée à la Dent du Midi. Avant même que le soleil ait paru dans la vallée, contour-

1. Tels sont décrits le vallon et la maison dans les Notes intimes datées de décembre 1812 que publie Sainte-Beuve dans les *Portraits contemporains* (t. I, p. 195). Même évocation, plus sommaire, dans les *Libres méditations* (Paris, Mongie, 1819, p. 195), qui du reste datent du même temps, puisque le manuscrit pour l'édition de 1819 était prêt dès 1813 (Boisjolin, p. 294, noté 3).

2. *Réveries* de 1833, p. 73.

nant les rochers auxquels s'adosse Saint-Maurice, il est parvenu sur le replain cultivé qui domine la ville. A travers d'épaisses forêts de sapins que les hivers jonchent de débris il s'élève jusqu'au sommet découvert qui surmonte cette pente. Là, sans doute à la Valerette, il congédie son guide, Il est huit heures. Il abandonne montre ¹, argent, une part de ses vêtements. Gestes symboliques : Oberman dépouille l'homme social, s'affranchit de ses servitudes, s'allège de sa misère, et de tout souci. Aucun souvenir des plaines ne doit altérer « cette liberté alpestre ».

Le guide l'avait prévenu qu'il ne pourrait s'élever davantage. En cherchant longtemps, en redescendant un peu, il finit par trouver des passages praticables. La journée était ardente, les vallées vaporeuses. Gravissant, dans la région des roches, « avec l'audace d'un montagnard », il dut atteindre le sommet de la Dent de Valère et, en suivant l'arête nord de la Dent Noire ou Cime de l'Est, arriver au glacier de Chalin, « une sorte de bassin rempli d'une neige glacée et encroûtée que les étés n'ont jamais fondue ». Les yeux brûlés par l'éclat du soleil sur les neiges, il pouvait voir le Léman jusqu'à Vevey, le massif des Cornettes de Bise, le Jorat et partie de l'Oberland. Il prit le Grand Combin pour le Mont Blanc. Les parois presque verticales de la Dent Noire lui cachaient les profondeurs du Valais ².

1. Tous ces abandons sont d'évidents symboles. Senancour put d'autant moins abandonner sa montre qu'il l'avait perdue « dans une auberge, avant son entrée en Suisse » et ne l'avait pas encore remplacée lors de la course au Saint-Bernard. (M^{lle} de Senancour, *Notice*, p. 84.)

2. D'après la lettre VII d'Oberman, m'écrivait le 7 octobre 1929 Henry Montaguier, Senancour « a dû traverser la forêt de l'Ersse et atteindre le sommet de la Dent de Valère (2.275 m.). De là je crois

L'éclat des glaces remplissait l'atmosphère inférieure de leurs reflets lumineux ; mais une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais. A cette hauteur, nulle exhalaison des lieux bas, nul accident de lumière ne troublait, ne divisait la vague et sombre profondeur des cieux. Leur couleur apparente n'était plus ce bleu pâle et éclairé, doux revêtement des plaines... Là l'éther indiscernable laissait la vue se perdre dans l'immensité sans bornes ; au milieu de l'éclat du soleil et des glaciers, chercher d'autres mondes et d'autres soleils comme sous le vaste ciel des nuits ; et par-dessus l'atmosphère embrasée des feux du jour, pénétrer un univers nocturne.

Des filets de neige dans les fentes du rocher rendaient le granit « plus noir et plus sévère ». Des brumes s'amoncelèrent, « mer grise et mobile... que le vent creusait et soulevait en ondes immenses » et d'où émergeait un sommet neigeux. Un rapace qu'Oberman prend pour un aigle¹⁾ se levant des abîmes, jeta dans le silence universel un cri vingt fois répété, « mais par des sons secs, sans aucun prolongement ».

Dans la permanence des monts les heures semblaient à Oberman « à la fois plus tranquilles et plus fécondes ». Sa pensée, moins pressée, était « plus véritablement active ». Six heures durant il fut « profond sans esprit, grand sans enthousiasme, énergétique sans volonté ».

qu'il a suivi l'arête nord de la Cime de l'Est jusqu'au glacier de Chalin. Je ne vois pas de raison de douter qu'il ait réellement atteint ce petit glacier, car il n'est pas visible de Saint-Maurice ».

Voir par ailleurs l'*Atlas topographique de la Suisse* Siegfried, feuille 483, *Saint-Maurice*.

Daniel Baud-Bovy fait partir Senancour de Fontany où il le croyait installé (*La Dent du Midi, Champéry et le Val d'Illeiz*, avec la collaboration de H. F. Montagnier, Genève, Boissonnas, 1923, pp. 116-119 et 124-126). Mais sur ce point Senancour est fort net : il est parti de Saint-Maurice.

1. A tort ; l'aigle ne crie pas.

Maintenant les ombres s'allongeaient. Il pouvait être cinq heures. Par bonheur le nuage s'était dissipé. A redescendre vers les hommes il sentit, comme Ramond, un poids retomber sur ses épaules. Un monde ineffable se refermait ¹. Quand, à dix heures, il entra dans Saint-Maurice, la lune donnait sur sa fenêtre. « Le Rhône roulait avec bruit : il ne faisait aucun vent ; tout dormait dans la ville. »



Depuis son entrée en Suisse, Senancour dévorait les livres des voyageurs, Saussure et Bourrit, Ramond et Coxe. Dans les *Tableaux de la Suisse*, Besson lui traçait l'itinéraire pour passer le Grand Saint-Bernard. Enhardi par une première imprudence, il voulut aller sans guide, arriver à l'hospice avant les muletiers. Il quitta Martigny de grand matin, par très beau temps. A Liddes, il ne restait à l'auberge ni pain ni légumes, tout juste un morceau de mouton dont il ne voulut pas. Il but quelques gorgées d'un de ces vins valaisans qui provoquent au sommeil. A l'ombre de chétifs arbustes, dans ces vastes prairies en pente que dominent de noires forêts de pins et les cimes blanches du Vêlan, il dormit longtemps.

Au réveil (il n'avait pas de montre), il remarqua simplement que le temps s'était assombri. Bientôt, à gros flocons, la neige se mit à tomber. Pourtant il passa Saint-Pierre, et, bien que tout chemin disparût, sans questionner personne, pressé d'arriver. La tempête le

1. Une vingtaine d'années avant Senancour, Ramond avait fait la même expérience de l'alpe, et, dans le *Voyage du traducteur* ajouté aux *Lettres de Coxe* (Paris, Berlin, 1782, t. 1, pp. 240-241), le premier, mais d'une plume moins sûre, il avait tenté de l'exprimer

trompait sur la venue de la nuit. Il heurta dans les ténèbres la base d'un névé. S'il ne s'était pas trop égaré, le Saint-Bernard n'était plus loin ; mais, dans l'obscurité maintenant complète, comment l'atteindre ? Il s'arrêta. Ses bras s'engourdisaient. Alors, à ce jeune Parisien, novice dans l'alpe, la gravité même du péril suggéra une décision aussi lumineuse que hardie : retrouver au bruit, seul indice dans l'obscurité, le torrent principal, et redescendre sur Bourg-Saint-Pierre, qui pouvait être à deux ou trois lieues.

La Drance court ici entre des rochers sur un lit caillouteux. De loin en loin des cascades forment de petits bassins. L'onde était glaciale. Il s'y jeta pourtant, seul moyen de ne pas la perdre parmi ces rochers. Il tombait avec les cascades, sortait trempé des bassins. Deux heures il lutta sans une minute de faiblesse, pressé par le péril, heureux, pour la première fois, de vaincre toute incertitude. Par bonheur, après un été sec, le courant n'est pas assez fort pour renverser un homme, le lit assez profond pour le noyer.

Mais en face de Saint-Pierre la Drance se grossit du Valsorey. Il approchait du confluent et allait y périr quand, dans la nuit, il aperçut une lumière attardée. Il se traîna vers elle. Par un contrevent ébréché la clarté filtrait de l'auberge, située dans la partie supérieure de Bourg-Saint-Pierre¹. Maintenant, dans la cuisine, à l'intérieur de la vaste cheminée, tombe l'exaltation que lui communiquait le danger. « Nul et triste », il fait ce que ses hôtes veulent. On l'abreuve de vin chaud : il est à jeun depuis la veille. Toute la nuit, dans la petite chambre à plafond de bois

1. Bonaparte s'arrêtera à cette même auberge dans la journée du 29 floréal an VIII. Elle existe encore.



CASCADES DE LA DRANCE
entre le Grand Saint-Bernard et Bourg-Saint-Pierre

où il était couché, la fièvre l'agita. Et le long bain glacé, réveillant un mal héréditaire, devait par la suite affliger ses membres d'une faiblesse incurable ¹.

Le lendemain la neige d'automne fondit au soleil. Saint-Pierre n'est qu'un pauvre village de montagne dont les hivers ont noirci les maisons de bois. Chez le curé, Senancour trouva des aliments plus substantiels et des lumières pour reprendre sa course. Il passa donc le Saint-Bernard et, après une halte à l'hospice, prit la descente sur l'Italie. Il chemina d'abord entre des montagnes nues, crevassées, pelées par les avalanches. Mais, en approchant de Saint-Rémy, sur la droite et de l'autre côté du torrent, « de belles prairies au bord du ruisseau, des forêts de mélèzes au-dessus des prairies, et des chalets alignés entre les bois et les prairies, présentent, disait Saussure, quelque chose de si doux et de si calme, qu'il semble que ces cabanes doivent être le séjour de la paix et du bonheur » ². A Saint-Rémy, bâti dans une gorge étroite, la Doire se brisait contre les murs de l'auberge.

Le lendemain Senancour poursuivit sa route. L'air, la lumière donnaient un avant-goût de l'Italie. Non loin des neiges, des amandiers fleurissent ici dès la fin de l'hiver. Plus bas, en descendant sur Aoste, croissent des mûriers, des micocouliers. Des grenadiers, des lauriers pourraient vivre en pleine terre. Étroubles, syllabes à jamais chères. Dans ce village, entre la douceur du Midi et les frimas, Senancour une seconde fois croyait découvrir un site fait pour

1. Cette course au Saint-Bernard n'est indiquée dans l'*Oberman* de 1804 que par une brève allusion au début de la lettre VIII. Il a retardé jusqu'en 1834 le récit de l'accident dont il fut victime, récit qui devient la lettre XCI dans la 3^e édition d'*Oberman*.

2. H.-B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes. Partie pittoresque...*, 3^e éd. Paris et Genève, Joël Cherbuliez, 1855, pp. 188 et suiv.

une vie heureuse. Il vit le curé. « L'ingénieuse simplicité de son esprit prolongeait l'entretien. » Cet homme, « essentiellement utile » parmi ces pauvres et ignorants montagnards, lui aurait conté l'histoire de certain Bâlois qui, revenant de Smyrne après deux séjours en Asie, se fixa à Étroubles un mois durant pour y herboriser, et mourut des suites d'une chute au Passage de la Fenêtre. Mais comment s'y tromper ? Ce poète, tout asiatique par les jouissances de l'odorat, et qui s'est peint lui-même dans un langage des fleurs, c'est Oberman. Senancour à peine déguisé ¹.



Oberman, rentré à Saint-Maurice vers la mi-septembre après « une course de plusieurs jours dans les montagnes », c'est-à-dire revenu d'Étroubles, reçoit une lettre qui renverse tous ses projets. Le voilà contraint de partir pour Lyon, et de Lyon, le 22 octobre, il informe son correspondant qu'il vient de passer dix-huit jours à Mèterville (lisez Villemétrie, ce qui nous transporte dans le Valais), où Senancour résida en effet à l'automne de 1797.

La seconde année d'*Oberman* s'ouvre par une lettre datée de Paris, 20 juin. La première année répondant à 1789, nous serions au début de l'été 1790. Or, à cette date Senancour était dans les environs de Fribourg. Oberman au contraire ne reverra la Suisse que huit ans après son premier voyage. Sa première lettre de Suisse, à ce nouveau séjour, sera datée de Fribourg, 11 mars. Et c'est bien en

1. *Souvenirs d'un voyageur étranger*, dans le *Mercur* du XIX^e siècle, t. III, 1823, p. 444-451. Le langage des fleurs, publié ici pour la première fois, sera reproduit dans le roman d'*Isabelle*, mais avec mainte variante et la suppression des passages les plus confidentiels.

mars 1802 que Senancour retrouve Fribourg après une absence de plusieurs années.

D'autre part, dans la première année, Senancour fait arriver Oberman à Genève le 8 juillet, soit un peu plus de cinq semaines avant la date où il est lui-même arrivé en Suisse, pour donner à Oberman, entre le passage à Lausanne et le séjour à Saint-Maurice, le temps de faire une course sur les bords du lac de Neuchâtel et dans le Val-de-Travers, de séjourner à Thiel où Senancour lui-même a demeuré, mais en 1793. Il le fait ensuite revenir sur Vevey par Payerne, et pour le voyage de l'automne 1789 dans le Valais.

Ainsi a-t-il volontairement brouillé lieux et dates. Pourquoi tous ces alibis, ce soin évident d'éviter Fribourg, sinon parce qu'il veut, pendant quatre ou cinq ans (de 1790 à 95) que la vie d'Oberman ne soit plus parallèle à la sienne ? Ainsi il baisse le rideau devant l'histoire de son mariage. C'est qu'au moment où il écrivait le premier volume d'*Oberman*, il n'avait pas encore perdu l'espoir de renouer la vie conjugale. Il a retardé jusqu'à la lettre LXXXVII les confidences sur sa propre mésaventure. Encore ne les risque-t-il que dissimulé derrière le personnage de Fonsalbe.

Si longtemps qu'il nous ait caché la source la plus intime de ses douleurs, le lecteur attentif ne peut s'y méprendre. Le secret obstinément refoulé perce sous les réticences. Oberman nous est donné pour célibataire, mais tout au long du roman ses soucis sont d'un père de famille, ses rancœurs d'un homme marié. La clé enfin trouvée, nous lisons sans peine les allusions les mieux chiffrées, disséminées, sans cesse renaissantes, dans l'œuvre entière de l'écrivain¹.

1. Cf. A. Monglond, *Jeunesses*. Paris, Grasset, 1933. Ayant réuni

Revenu de sa course au Saint-Bernard et dans le Val d'Aoste, Senancour s'était résigné à hiverner à Saint-Maurice. Dans une méchante auberge, comme emprisonné dans une chambre ouvrant sur des rochers à pic qui lui ferment tout horizon, l'ennui le reprit et l'inquiétude, avec la violence qu'ont à cet âge tous les sentiments. En vain faisait-il venir de Lausanne force livres. La lecture des voyageurs exaspérait en lui le désir de changer de lieu. Déprimé, semble-t-il, par un régime végétarien, il demandait au vin blanc du Valais quelques moments de force et d'oubli¹. Ses nerfs s'irritèrent.

Depuis son arrivée en Suisse, et pour la première fois de sa vie, Senancour était seul, seul en pays étranger. Aux longs jours d'été les soirées dans les auberges lui paraissaient interminables. Si, pour tromper l'ennui, il entreprend d'écrire, et qu'on le presse de se mettre à table, sinon le poisson sera froid, des truites du Rhône : « Ils me les vantent, remarque Overman, comme s'ils ne voyaient pas que je mangerai seul. » De toute l'avidité de ses vingt ans il aspirait au bonheur. Cette « attente expansive » mettait sur les êtres et sur les choses une couleur romanesque, nourrissait « tous les désirs de l'inexpérience ». Un jour, à Saint-Maurice, Overman sent « qu'il

dans le *Mariage de Senancour* toutes les pièces justificatives, je ne retiendrai ici que les précisions indispensables pour l'intelligence d'*Overman*.

1. Aldomen est végétarien (pp. 42-43). Overman de même (t. II, pp. 104 et 274). Un contemporain de Senancour et qui n'est pas avec lui sans quelque analogie, Gleizes, l'auteur des *Nuits Élyséennes* (1800) et des *Agrestes* (1804), a fait dans *Thalysie ou la Nouvelle existence* (1842) du régime végétarien la thèse centrale de sa philosophie. Il n'en fut pas moins terrassé, le 17 juin 1843, par une apoplexie foudroyante (il était né en 1773). Mais il compensait le renoncement à la viande par le recours aux boissons fermentées. Cf. Demarquette, J.-A. *Gleizes et son influence sur le mouvement naturaliste*. Paris, 1928.

touche à quelque chose dans le vide ». Il rentrait dans la ville. Sur le pont, près de lui, une voiture allait au pas. Ces voyageurs, et parmi eux, une jeune femme, l'ont remarqué. A l'auberge, comme ce sont des Français, l'hôte les réunit à la même table. De cette rencontre Oberman rêve le long du Rhône le reste du jour.

Devinant son isolement sa mère parlait d'aller le rejoindre. Pour cette raison Senancour s'était fixé près de l'antique abbaye et des reliques de Saint-Maurice. La même pensée, en janvier 1790, lorsqu'il laisse le Valais, le pousse vers Fribourg, ville tout ecclésiastique¹. Elle lui plut aussitôt par sa position pittoresque « dans les rochers et sur les rochers ». Il la trouva, malgré cette situation incommode, « beaucoup mieux bâtie que la plupart des petites villes de France ». Il aima, pour ce qu'elles avaient d'antique, d'agreste et d'intime, les rues en pente rapide qui remontent vers la cathédrale, les petites places secrètes avec leurs arbres centenaires, leurs fontaines qui toute la belle saison s'ornent de fleurs. Il ne devait jamais oublier le bruit endormeur de l'eau, qui, dans le silence des nuits, tombe sur l'eau tranquille du bassin et au moindre vent s'éparpille et se brise sur les barres de fer.

Les croisées en saillie étaient munies d'un jeu de miroirs pour surveiller les passants et d'un judas pour reconnaître le visiteur. A peine celui-ci avait-il frappé avec le lourd marteau de cuivre, qu'il levait les yeux vers la petite corbeille qui descendait la clé². Devant chaque demeure était

1. Boisjolin (p. 288), et M^{lle} de Senancour (*Notice*, p. 70) donnent tous les deux ce même motif, l'un pour le choix de Fribourg, l'autre pour le séjour à Saint-Maurice.

2. Toby de Raemy, *l'Émigration française dans le canton de Fribourg, 1789-1798*. Fribourg, 1935, p. 110.

un banc de pierre ou de bois sur lequel le soir on faisait la conversation entre voisins. Déjà les émigrés commençaient d'affluer : des gentilshommes dont bientôt s'effarouchèrent les maris, surtout des ecclésiastiques qui arrivaient à pied, un petit sac sous le bras. Chaque famille eut à cœur d'héberger son prêtre. Il y eut, tant que dura la Révolution, de deux à trois mille émigrés dans le canton ; en 1794, dix-sept cents ecclésiastiques pourvus de « cartouches », mais plusieurs se passaient d'autorisation ¹.

Dans la basse ville étaient les auberges, signalées par des enseignes et qui portaient des noms anciens : de l'Ange, du Lys de France, de la Cigogne, du Faucon, du Sauvage. Celle où se logea Senancour donnait au midi « sur une petite chaîne de montagnes à pâturages ». Il lui suffisait de descendre la Sarine, de franchir la porte de Berne et son pont couvert pour aboutir à l'étroite gorge du Gotteron. Si, au contraire, il remontait la rivière, il se heurtait bientôt à un angle de rochers à pic qui, face au petit cap de la Maigrauge, semblait barrer le passage. Il se plaisait dans ce recoin sauvage, qu'on nommait alors le Bout-du-Monde ².

Il avait chargé son domestique de s'enquérir pour l'été d'un logis à la campagne. C'est par lui qu'il fit connaissance d'une famille patricienne dont l'habitation de ville était proche de l'auberge. Dès le 1^{er} mars il sollicitait du Conseil de Fribourg la permission d'habiter Agy, campagne

1. Toby de Raemy. En 1793, le canton de Fribourg recueillit près de quatre mille ecclésiastiques français. On vit des prêtres réduits à servir de manœuvres à des maçons. Tel ne mangeait qu'un jour sur deux, et l'autre jour gardait le lit.

2. Le Bout-du-Monde se trouve à l'extrémité de la Motta. Le couvent de la Maigrauge est en face sur l'autre rive. Un pont fait aujourd'hui communiquer les deux rives, et le Bout-du-Monde a justement perdu son nom.



GRANDE VUE DE LA VILLE DE FRIBOURG EN SUISSE.

Vue en bas de la Sarrière.

A.P.D.R.

Donné par M. de la Sarrière.

72. 18.

de M. Daguet, à un quart de lieue de la ville. En attendant il devenait à Fribourg même l'hôte de cette famille. La maison était vraisemblablement sur les Places ¹. Elle dominait des jardins et des prés exposés au midi et qui finissaient brusquement à une falaise rocheuse. La Sarine coulait au bas. Dans la nuit, au coude qu'elle fait devant le Bout-du-Monde, on l'entendait briser ses flots contre les rochers. Sur la rive opposée, au-dessus d'autres rochers, des prairies parsemées d'arbres.

C'était en mars : j'étais à Lu** ². Il y avait des violettes au pied des buissons et des lilas, dans un petit pré bien printanier, bien tranquille, incliné au soleil de midi. La maison était

1. Qu'il ne faut pas confondre avec les Grand'Places. Sur les Places, situées en avant de la porte du Jacquemart, donc un peu au-dessus de l'actuelle route des Alpes, se trouvaient l'Académie et l'Hôpital des Bourgeois. (*Dictionnaire géographique de la Suisse*. Neuchâtel, Attinger.) Sur un plan de Fribourg daté de 1837 (dans *Une promenade dans Fribourg, souvenir suisse*, 55 pp.), les Places portent encore le même nom.

Je n'ai pu retrouver l'adresse exacte de M. Daguet, mais dans les *Étrennes fribourgeoises pour l'année bissextile 1808* (Fribourg, chez le rédacteur, rue de la Grand'fontaine, n° 5), je lis, p. 37 : « Bureau du Petit Conseil. Secrétaires ... Jacques-Jos.-Balth. Daguet, lieutenant-colonel d'artillerie, sur les Places, n° 96, pour les domaines. » Il s'agit, non du beau-père de Senancour, mais de son beau-frère, né le 17 mai 1765 et qui devait mourir à Oullins, près de Lyon, le 28 septembre 1851. Comme il était des enfants Daguet le second, que son aînée, Françoise-Marguerite, avait épousé Jouffroy de Gonsans, un Comtois, il n'est pas invraisemblable que Jacques-Balthazar habitât à Fribourg la maison de son père, ce dernier, en 1808, âgé de soixante-sept ans, vivant sans doute à sa campagne d'Agy la plus grande partie de l'année. Au surplus, M^{lle} de Senancour (*Notice*, pp. 74-75) donne sur l'habitation de ville des Daguet des indications qui permettent de la situer dans les mêmes parages. Et le tout concorde avec la lettre XI d'*Oberman*.

2. Pourquoi lire Lugano, où Senancour n'a jamais été, plutôt que Lucerne ? Ainsi tirant l'esprit vers deux directions opposées, Lu** serait un alibi parfait. (Senancour, quand il s'éloigna d'Agy, dans l'été 1790, a-t-il poussé jusqu'à Lucerne ??)

au-dessus, beaucoup plus haut. Un jardin en terrasse était la vue des fenêtres. Sous le pré, des rocs difficiles et droits comme des murs : au fond, un large torrent : et par-delà, d'autres rochers couverts de prés, de haies, et de sapins ! Les murs antiques de la ville passaient à travers tout cela : il y avait un hibou dans leurs vieilles tours. Le soir, la lune éclairait : des cors se répondaient dans l'éloignement ; et la voix que je n'entendrai plus... ! Tout cela m'a trompé. Ma vie n'a encore eu que cette seule erreur. Pourquoi donc ce souvenir de Fontainebleau, et non pas celui de Lu** ?

Ainsi parle Overman dans la lettre XI, après avoir évoqué ses joies sauvages dans la forêt, reliant sans transition au souvenir de Fontainebleau, aux pressentiments et aux inquiétudes de l'adolescence, comme leur suite naturelle, les enchantements de Fribourg.

En 1790, M. Daguet, ancien officier, a cinquante-neuf ans. Sa maison se compose de sa femme, qui ne mourra qu'en 1814, et qui, en 1762, lui avait apporté en dot la campagne d'Agy ; d'un fils, Balthazar, vingt-cinq ans, et de quatre filles. L'aînée seule, Françoise-Marguerite, est mariée, depuis juillet 1788, à un gentilhomme comtois, Joulfroy de Gonsans. Trois filles restaient donc à pourvoir, et sans dot.

Aux premières soirées tièdes, d'autant plus douces que l'hiver est âpre à Fribourg, la famille s'installait sur un vaste balcon, et Marie-Françoise, qui aura vingt-ans le 17 juillet, accompagnée par son frère Balthazar et sa sœur Marie-Angélique, épandait dans la nuit une voix « d'une majestueuse mélancolie » ¹. Les sons comme les odeurs

1. M^{lle} de Senancour (*Notice*, p. 76), passé la cinquantaine, était encore émue par le souvenir de cette voix : « Encore enfant..., lorsqu'elle se faisait entendre, j'allais me blottir à l'écart et la tête entre mes mains, pour échapper à toute diversion et livrer mon âme aux accents qui l'ébranlaient. »

avaient le pouvoir d'introduire Senancour aux plus mystérieuses retraites de l'âme. La voix d'une femme était pour lui « plus belle encore que ses traits ». Des semaines durant, il ne connut de Marie-Françoise que sa voix.

Alors il vécut, comme Oberman, « vingt jours d'oubli et d'espérance » ¹. Comme lui, « vers l'équinoxe de mars, devant les rochers, près du torrent, entre la jacinthe heureuse et la simple violette », il alla s'imaginer qu'il lui « serait donné d'aimer » ². Alors commença un « crépuscule sans aurore » ³.

Dans les prés inclinés au midi, sous les buissons épineux encore flétris par l'hiver, des violettes fleurissaient. Au risque de se briser sur les toits de la basse ville, il allait les cueillir pour Marie ⁴. La violette « appartient au bonheur » ⁵. Elle signifie « besoin vague d'aimer ; secret besoin d'être aimé. Délicatesse dans les attachements. Charme et rapidité des désirs, avec un peu d'inquiétude et quelque pressentiment du vide des choses » ⁶.

L'illusion fut si forte que les émois de ce printemps le hanteront jusqu'à son dernier jour. Après sa mort, sa fille retrouva, conservée comme une relique, une fleur de ce même pré, qu'elle lui avait envoyée de Fribourg ⁷. Le

1. Qu'il réduisait vers 1810 à « une semaine de distraction ». (*Note* commencée au printemps de 1810, publiée par Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 185.)

2. *Oberman*, t. I, p. 152.

3. *De l'Amour*, 3^e éd. (1829), réimpression du *Mercur de France*, 1911 (à laquelle seront faits mes renvois pour cette 3^e éd.), p. 16. Cet aveu est supprimé dans la 4^e éd. (1834).

4. Marie était son prénom usuel.

5. *Réveries* de l'an VIII, pp. 124-125.

6. *Isabelle*, p. 106.

7. Elle dit dans la *Notice* (p. 89) : « Trente-cinq ans plus tard, je lui envoyai de Fribourg... » Elle doit faire confusion. D'après ses lettres au cousin Augustin Eggis, c'est en 1834 qu'elle fait le voyage de Fribourg, et comme c'est en 1835 que commence sa correspon-

souvenir de cet avril retentit dans l'œuvre entière de Senancour, et d'année en année avec des intonations très diverses. Un moment il put croire guéris son apathie, ses dégoûts, ses incertitudes. « O bonheur d'aimer !... s'écrie Aldomen sous l'impression toute proche de ces jours. Mes désirs ne sont plus vagues... Je sens en moi le goût des grandes choses, l'amour du bien, l'élan impétueux vers une vertu sublime... Oui, j'aimerai et je commence à croire que je n'aurai pas passé sans avoir vécu... Je ne redoute plus l'avenir ¹. » En son cœur innocent l'amour spontanément fut générosité et autour de lui l'univers entier se transfigura.

Encore enfants, nous imaginons quelque bonheur, confesse-t-il dans la première édition de *L'Amour*, publiée en février 1806, quelques jours après la mort de sa femme : encore trompés, nous croyons au but de l'existence : entraînés par une lumière dont tout semble annoncer les longs progrès..., nous ne savons pas dans quelles ténèbres nous abandonnera cette lueur d'un jour. Le prestige s'introduit facilement dans un cœur qui n'a pas gémi... Les convenances réelles aperçues dans les choses, font entrevoir les harmonies mystérieuses de la beauté idéale. Les sites solitaires sont admirés : on trouve sublime cette simplicité sauvage... L'âme demande avidement de quel espoir elle est donc remplie ; et l'attente des voluptés qu'elle ne sait pas, étend sur tous les objets une nuance secrète et gracieuse. On voit alors, comme on ne les verra plus, une belle heure de mars, une nuit d'été, une rose dans l'ombre ou le muguet sous les hêtres, une eau que la lune éclaire dans la vallée entre les pins ²...

dance avec ses cousins fribourgeois, tout porte à croire que c'était son premier retour en Suisse depuis qu'elle l'avait quittée en 1804. Elle devrait dire quarante-cinq ans après le printemps de 1790.

1. *Aldomen*, pp. 15-16.

2. *De l'Amour*, Paris, Cérioux et Arthus Bertrand, février 1806, in-8, pp. 28-29. Il suffit de comparer le passage complet avec le texte remanié de la 2^e éd., Paris, Capelle et Renand, 1808, in-8, pp. 25-27, pour voir combien desservent Senancour ses scrupules et repentirs littéraires.

La belle saison venue, Senancour s'en fut habiter Agy avec les Daguet. Sur ce plateau au nord de Fribourg, la vieille demeure spacieuse, aux tuiles moussues, règne sur des prairies plantées d'arbres fruitiers qui forment comme un immense verger. D'humeur nonchalante, Marie faisait très mauvais ménage avec sa mère qui, dans ses emportements, parfois la battait. Sauvage et jusqu'à la révolte, souvent, « seule dans les ravins escarpés, au milieu des sapins, humant leurs âpres émanations », elle oubliait l'heure ¹. Par un contraste piquant, ces goûts « romantiques » ² s'incarnaient dans une fille d'une taille élevée, du type imposant et régulier qui fut à la mode sous Louis XIV.

Petit et les membres grêles, Senancour était à cette date tel que le montre une miniature sur ivoire. Les cheveux blonds et soyeux — mais ce jour-là poudrés — tombent en boucles sur les oreilles. Sous un beau front, des yeux lointains et tristes. De toute la physionomie, empreinte de finesse, de bonté, de douceur quasi féminine, de timidité aussi, se dégage une expression de souffrance quelque peu werthérienne.

Entre ces deux êtres également sauvages, les sympathies se manifestèrent presque à leur insu.

Elle tenait par hasard entre ses doigts une simple fleur de jasmin ; vous en prîtes une autre sur le même buisson. Vous ne la présentiez pas ; mais la sienne tomba, et la vôtre fut reçue : voilà tout... Rappelez-vous qu'il n'y avait pas même de tendresse : ce n'était autre chose qu'un libre mouvement du cœur à l'entrée de la vie ³.

1. *Notice*, p. 78.

2. L'épithète est dans Boisjolin, p. 290.

3. *Souvenirs d'un voyageur étranger*, dans le *Mercur* du XIX^e siècle, t. III, pp. 449-450.

Les choses se passèrent exactement comme pour Fonsalbe ¹. Les Daguet étaient pressés de marier cette fille difficile. Ils firent d'abord valoir que la présence de Senancour écartait un parti avantageux. Il s'éloigna. Mais il avait affaire à des gens « résolus ». On lui fit savoir que « Marie souffrait visiblement de son absence. Il revint ². Comme Fonsalbe, il songeait que les défauts de la jeune fille étaient l'œuvre de l'éducation, ses qualités celles de la nature. Il songeait aussi qu'il est bon de se marier tôt pour être l'ami de ses enfants ³. Enfin, depuis l'accident du Saint-Bernard, il éprouvait un « embarras physique inquiétant » qui le faisait s'arrêter de plus en plus « à l'idée de la vie domestique doucement écoulée dans une vallée du Piémont » ⁴. Sans cette faiblesse irrémédiable des bras, « mon mariage, déclarait-il plus tard, n'eût pas eu lieu » ⁵.

Marie était vigoureuse. Elle avait quatre mois de plus que lui, différence d'âge qui, en cette première saison de la vie, donnait à la jeune fille quelque ascendant. Comme Aldomen, il rêvait d'une femme forte, qui le protégerait. Privé des attentions maternelles depuis des mois, il fut touché des « soins qu'on lui donna dans une maladie, des prévenances » dont il était l'objet ⁶.

1. Le mariage de Fonsalbe fait, dans *Oberman*, l'objet de la lettre LXXXVII.

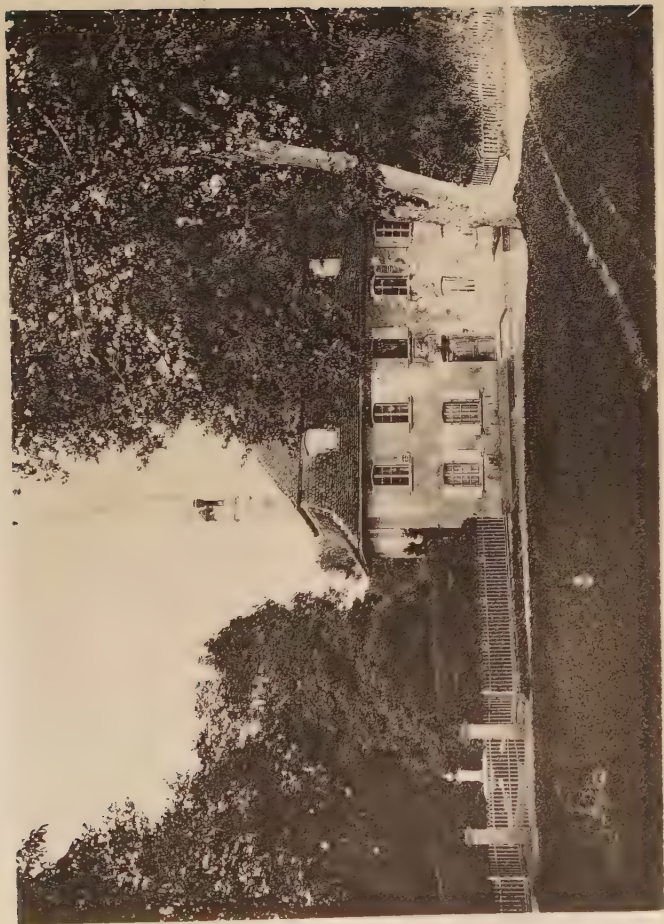
2. *Notice*, p. 80.

3. La même idée se retrouve dans le livre *De l'Amour*, 1806, p. 189. « C'est en grande partie parce qu'on ne se marie pas assez tôt, que les enfants ne sont presque jamais les amis de leur père. La différence d'âge est trop grande. » Ainsi en avait-il été entre Senancour et son père.

4. *Simple documents*. Ms. 580.

5. Note ..., publiée par Sainte-Beuve, *Portr. contemp.*, t. I, p. 188.

6. *L'Emulation*, 2^e année, 1842-1843, p. 174.



LA MAISON D'AGY ET LE PLATANE DE SENANCOUR

Si singulier que leur parût le jeune homme, les Daguet avaient certainement pris le parti, pour l'instant, de ne le contrarier sur rien, peut-être même de flatter ses projets les plus chimériques. Le 31 juillet 1790, il avait écrit à l'illustre Saussure pour qu'il lui conseillât

soit en Savoie, soit en Piémont ou en Dauphiné, un endroit agreste, un site romanesque, quelque gorge de montagne, quelque vallée au milieu des rocs, un endroit paisible, solitaire, où l'on peut néanmoins se procurer facilement le nécessaire et acquérir une petite demeure et un coin de terre inculte, mais habile à produire ; je désirerais le voisinage d'une ville. J'avais pensé à la Grande Chartreuse, près Grenoble... ; mais je crois que l'hiver y doit être rude et long, et je désirerais une température à peu près semblable à celle de Vevey ou de Genève, que l'été fût beau et que pendant l'hiver la neige ne restât pas longtemps sur terre. Tous ces avantages sont difficiles à réunir, je le sais, mais il n'est néanmoins pas impossible de trouver un endroit solitaire, rempli du genre de beautés qu'offrent les Alpes, une petite vallée où coule un ruisseau de bonne eau, dans une douce température, un air salubre, près d'un hameau ou monastère et non loin d'une grande ville (à la distance de quinze lieues au plus), comme Genève, Turin, Chambéry, Grenoble, ou autres, mais je désirerais que ce fût près d'une de ces quatre. Vous voyez quel genre de vie simple et paisible y veulent mener les personnes qui m'ont prié de leur chercher une retraite ; ce n'est pas qu'ils ne pussent du côté de la fortune et à tous autres égards rester dans les villes ; mais ils préfèrent la jouissance de la nature et de l'amitié à toute autre ; ils disent qu'ils vivraient heureux même dans un chalet, pourvu qu'ils y fussent ensemble et qu'ils y eussent une bibliothèque. Leur goût ne me semble pas dépravé. Comme l'été est déjà fort avancé, ils désireraient éviter les retards¹...

1. Cette lettre de Senancour se trouve dans les papiers de Saussure à la Bibliothèque de Genève. On trouvera le texte complet, publié par M^{lle} Claire-Éliane Engel dans *la Gazette de Lausanne*, 28 juin 1942. Saussure, au dos de la lettre, a noté : « R[épondu] le 9 août. Qu'il voyage, en lui indiquant le trajet (?) à faire. » C'est

En même temps, caressant toujours un rêve ancien, il écrivait à Bernardin de Saint-Pierre :

...Je suis à la veille de craindre ou plutôt d'espérer des événements qui me détermineront à quitter l'Europe pour chercher ce qui paraît une chimère à bien des gens et cependant peut, je pense, se trouver : une situation semblable à celle de M^{me} de la Tour dans *Paul et V.* — Dites-moi, je vous prie, si cette histoire est véritable, ou si c'est une fiction. ... Je désirerais un site agreste et fertile, entre les tropiques, et dans un climat sain, où la terre encore en friche appartient au premier occupant ; où la nature cependant prévint, en partie, le travail, et fournit le nécessaire à la vie. Une vallée solitaire au milieu des forêts et des rochers, un ruisseau salubre, l'aspect de la mer, des palmiers, des cocotiers, la subsistance sans un travail trop rude, ni trop opiniâtre ; je voudrais tout cela dans un endroit où j'eusse l'espérance de conserver jusqu'à la mort le même état libre et heureux, dans une île par exemple ¹...

Tout en échafaudant ces projets hasardeux il continuait d'hésiter. Mais « ceux qui veulent ont une forte puissance sur ceux qui sont incertains », confiera-t-il à la veille de mourir ². « Il n'est pas bon, écrivait-il en 1806, que les femmes n'aient pas de bien et se marient par cette raison ³. » Il suffit du reste qu'on mit en doute sa générosité pour vaincre ses dernières résistances. Le rôle détermi-

dans cette réponse sans doute que Saussure attira son attention sur le val de Moutiers, « Le célèbre Saussure... m'a dit n'avoir rien vu de plus romantique que le val de Moutiers, grand val près de Bienne », écrira Senancour dans le *Mercur de France*, 21 sept. 1811, p. 554. En juillet 1945, j'ai corrigé sur l'original le texte de la lettre à Saussure.

1. J'ai donné dans *Vies préromantiques* (Paris, Belles-Lettres, 1925, pp. 169-174) le texte complet de cette lettre. Elle n'est pas datée mais il y donne son adresse « à Agis près Fribourg ». Et l'on y retrouve des formules identiques à celles de la lettre à Saussure.

2. Ferdinand Denis, *Journal*, p. 141.

3. *De l'Amour*, 1806, p. 262.

nant de ce soupçon est marqué dans *Aldomen* comme dans *Oberman*. Sans lui, « Fonsalbe eût attendu le consentement de sa famille » ¹. Dans sa délicatesse, *Aldomen* ne veut alléguer ni naissance ni fortune ².

Alors, comme tous les indécis, il eut hâte que tout fût terminé pour retrouver le calme. Mais, le 13 septembre 1790, tandis que le cortège s'acheminait de la maison d'Agy à l'église de Givisiez, « il fut sur le point, intérieurement au moins, de se dédire » ³. Trompé par « l'agrément de certains mouvements ordinaires », il épousait une « inconnue » ⁴.

La désillusion vint, peut-être dès le premier soir ⁵.

Le 19 septembre, ils partirent « pour se rendre dans une demeure qui était arrêtée » ⁶. En souvenir de l'automne précédent, Senancour avait fini par fixer son choix sur Étroubles, dans le Val d'Aoste. Mais, avant même d'atteindre le Saint-Bernard, à la vue des monts du Valais, des torrents débordés, Marie manifesta une telle épouvante, simulée ou réelle, qu'il fallut revenir sur Fribourg et se résigner, pour une durée indéterminée, à partager la vie des Daguet. La maisonnée était nombreuse, et la jeune femme « ne s'arrangeait pas de relations compliquées » ⁷. La complaisance des beaux-parents em-

1. *Oberman*, t. II, p. 235.

2. *Aldomen*, p. 33.

3. Suprême confidence, à Ferdinand Denis, 12 octobre 1844 (*F. Denis, Journal*, p. 141).

4. La formule, presque identique dans *De l'Amour*, 3^e éd. (p. 182), et dans *Isabelle* (p. 47), trahit la confidence.

5. Telle phrase d'*Oberman* le donne à penser aussi bien que l'immédiat désaccord de son père et de sa mère. L'histoire conjugale de son père et de sa mère est tout enchevêtrée avec ses propres souvenirs.

6. Boisjolin, p. 290.

7. *Notice*, p. 93.

pressés à capter un gendre fit place à des dispositions toutes différentes. Que peuvent entendre à l'inquiétude d'Oberman, à des songes de poète, ces gens positifs ? Ils ne se gênèrent plus pour trouver tout cela ridicule ¹. Et le jour vint où la générosité même fut taxée d'étourderie ².



Depuis le retour du Valais « et une lettre reçue de Paris, il n'y eut plus qu'incertitude dans toutes les démarches » ³. Senancour s'était marié avec le consentement maternel, mais à l'insu de son père ⁴. La lettre de Paris devait annoncer que le père informé du mariage s'inclinait devant le fait accompli. Les jeunes mariés partirent donc pour la France, elle à contre-cœur ⁵. Le père « rigide mais bon », leur fit bon accueil, « montra l'entier oubli du passé » ⁶.

Les parents de Senancour venaient de quitter la rue Beaurepaire pour habiter, à deux pas des Halles, le cloître Saint-Sépulcre. Dans le nouveau logis, où il ne retrouvait rien de lui-même, Senancour était assourdi par les crieurs de tous genres, marchandes de fruits, faiseurs de tours, colporteurs de journaux, par la rumeur permanente de ce quartier, aggravée de la turbulence révolu-

1. « Ridicule au milieu des hommes, je n'aurai que des affections vaines », murmure Oberman. (T. I, p. 26.)

2. « Vous dont la générosité n'est nullement exempte de précipitation, craignez qu'un jour on ne vous attribue plus d'étourderie que de désintéressement. » *De l'Amour*, 4^e éd., 1834, t. II, p. 87.

3. Boisjolin, p. 290. De même Oberman, au retour d'une course dans les montagnes, trouve une lettre pressée qui renverse ses projets et le fait renoncer à Charrières.

4. *Notice*, p. 87.

5. *Ibid.*, p. 91.

6. *Ibid.*, p. 91.

tionnaire. Séparé de la société par quatre ans de collège et une année d'absence, dans ce Paris si changé, que déjà tant d'émigrés avaient fui, il se sentait un peu dépaysé¹. Il y revint pourtant à diverses reprises, mais seul, pour de brefs séjours, sans papiers en règle et nou sans danger².

Jusqu'à la fin de la Terreur sa résidence habituelle fut la Suisse. Il est vraisemblable qu'après le 10 août 1792 tout voyage à Paris lui soit devenu impossible³. Toutefois, au printemps de 93, son beau-père avait été député auprès de la Convention par le canton de Fribourg. Mais il ne semble pas que Senancour l'eût accompagné. Aucun témoignage n'atteste sa présence quand M. Daguet, le 7 mai, s'arrête à Pontarlier et passe la nuit chez sa fille Marguerite, mariée à Jouffroy de Gonsans, pour lors officier au neuvième régiment de chasseurs à cheval à Metz⁴.

1. La lettre X d'Oberman traduit peut-être quelques impressions de ce séjour, mais plus sûrement elle est faite de souvenirs de l'été 1798, hôtel Marigny. Cf. p. 177, note 2.

2. Boisjolin, pp. 290-291.

Il est difficile, d'après les notices de Boisjolin et de M^{lle} de Senancour ou les récits de cette dernière rapportés par Levallois, de prendre une idée claire des voyages de Senancour et de ses mésaventures à la frontière. Boisjolin seul donne une date pour la tentative de l'automne 1798, ce qui permet de rapporter à ce voyage interrompu diverses anecdotes concordantes de Boisjolin, de M^{lle} de Senancour et de Levallois. Mais c'est avant la mort de ses parents qu'il fit un voyage à Paris « poussé par la nécessité et par l'amour filial », et qu'il fut « arrêté, puis rendu à la liberté ». (*Biographie Michaud*, article *Senancour* par Depping.)

Il eut certainement des difficultés à plusieurs passages de la frontière. Une fois, c'était selon toute vraisemblance en allant à Fribourg et avant 1794, il avait sur lui une assez grosse somme d'argent. Il se tira d'affaire en disant avec assurance : Fouillez-moi. (Levallois, *Senancour*, p. 2.)

3. Cf. *Notice*, p. 101, note 1.

4. Le passage de M. Daguet à Pontarlier eut pour sa fille des suites fâcheuses. Il lui avait laissé un paquet d'assignats qui se

Nous ne possédons qu'un document pour ces années 1792 à 94, mais qui, attestant la présence de Senancour à Thiel en 1793, illumine la lettre IV d'*Oberman*. Or, cette même année, il publiait, sous le voile de l'anonymat et sans mention de libraire, son premier livre : *Sur les Générations actuelles* ¹. Il me paraît l'avoir imprimé à Neuchâtel ², ce qui justifierait sa présence à proximité de cette ville, partie de l'été et de l'automne 93.

trouvèrent faux. Sa fille, qui les utilisa pour des paiements, fut arrêtée, conduite à la prison de Besançon. Le tribunal criminel du Doubs, présidé par le père de Charles Nodier, devait reconnaître sa bonne foi et l'acquitter le 23 juillet 1793. (A. Monglond, *Jeunesses*, pp. 239-241.)

1. *Sur les Générations actuelles. Absurdités humaines. Rêveur des Alpes*. A Paris, l'an 1793 de l'ère chrétienne.

2. J'avais d'abord pensé (*Jeunesses*, p. 238) que la publication de ce livre justifiait la présence de Senancour à Paris en 93 ou fin 92. J'aboutis aujourd'hui à une conclusion tout opposée. Cet ouvrage, absent de toutes les bibliothèques françaises, se trouve à celle de Genève. Il en va de même de l'*Énoncé simple et rapide* publié en mars 1802, daté de Paris sans mention de libraire, alors que Senancour était certainement en Suisse, et qui, introuvable en France, est conservé aux bibliothèques de Zurich et de Lausanne.

La typographie de *Générations actuelles*, sensiblement différente de l'usage parisien, me suggéra que ce livre pouvait avoir été imprimé en Suisse, sans doute à Neuchâtel, puisque Senancour séjourne à Thiel en 93. Par sa présentation typographique, *Générations actuelles* offre justement mainte analogie avec *Le Messie*, poème. Traduction nouvelle et seule complète de l'original allemand de Klopstock, par feu M. Louis-Frédéric Petit-Pierre, pasteur à Neuchâtel. A Neuchâtel, de l'impr. de Louis Fauche-Borel, imprimeur du Roi, 1795, 4 vol. in-12. (Bibl. de Neuchâtel Q. 985, et *ex meis*.) Même hauteur des pages, même caractère, mais avec des interlignes plus espacés pour *Générations actuelles*. De tout temps Senancour aima les impressions bien aérées. Même bandeau, même filet épaissi au milieu. Enfin le titre des deux ouvrages, moins la vignette qui est différente, offre une composition semblable. Ainsi *Tome I*, dans le *Messie*, est entre deux filets, comme *Rêveur des Alpes*, dans *Générations actuelles*.

Comme je n'avais plus sous la main l'exemplaire de *Générations actuelles* au moment où je formai cette hypothèse, M. Charly

Alors sans doute, comme Oberman, il visita en berline de remise Yverdon, Neuchâtel, Bienne et leurs environs. Peut-être fit-il, sur les traces de Jean-Jacques, une course dans le pays de Môtiers, tout jurassien, noir et pastoral. Plusieurs fois, du reste, allant et venant entre Fribourg et Paris, il a parcouru le Val-de-Travers ¹. Il passait au milieu des sapins et au-dessus des gorges profondes où l'Areuse semble « faire circuler des bruits sauvages » ². Il traversait Brot qu'il se refuse à trouver le lieu « le plus sauvage, le plus romantique dans le genre sombre et terrible » ³, devenu en ce domaine plus exigeant que les contemporains de Rousseau.

Cinq ans plus tôt, un des beaux-frères de Senancour, Jouffroy de Gonsans, avait passé au château de Thielle ⁴ sa lune de miel ⁵. Senancour lui-même a séjourné à Thielle, peut-être dans la même demeure, et peut-être en compagnie de sa propre femme, ne fût-ce que pour l'isoler un temps des influences fribourgeoises, essayer de la former. « Il n'est pas bon, dira-t-il, qu'une femme n'ait que l'édu-

Guyot a bien voulu faire les comparaisons nécessaires, aidé de M. Bovet. Ils sont tombés d'accord avec un maître imprimeur de leur ville pour trouver l'hypothèse fort plausible.

1. « La route de France montait à Rochefort, après avoir passé par Brot... De Môtiers on gravissait, au-dessus de Saint-Sulpice et de la source de l'Areuse, le Passage de la chaîne, pour atteindre bientôt les Verrières et la frontière française. » (Charly Guyot, *Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois*. Neuchâtel, 1933, p. 15.)

2. *Mercur de France*, 21 septembre 1811, p. 556. (*Du style dans les descriptions*.)

3. *Ibid.*, 11 avril 1812, p. 65 (Article de Senancour sur les *Mélanges* de d'Escherny.)

4. On dit aujourd'hui Thielle. Senancour écrivait *Thiel*.

5. Après avoir épousé, le 9 juillet 1788, Marguerite Dagnet. Leur présence à Thielle est attestée par deux actes passés les 15 et 22 octobre 1788 chez maître Dardelle, notaire à Saint-Blaise.

SUR LES
GÉNÉRATIONS
ACTUELLES.

ABSURDITÉS HUMAINES.

RÊVEUR DES ALPES.



A PARIS.

L'an 1793 de l'ère chrétienne.

cation d'une ménagère, on s'en lasse bientôt ¹ ». La lettre LVIII d'*Oberman* commente cet aphorisme avec des précisions et sur un ton qui donnent à penser que tel fut bien le cas de M^{me} de Senancour. Il ne semble pas pour autant qu'elle fût bonne ménagère.

Cependant des enfants étaient nés : le 8 septembre 1791, Agathe-Eulalie-Ursule, dont le prénom usuel, en mémoire de l'héroïne de Bernardin, sera Virginie ; le 9 octobre 1792, Jacques-Balthazar, qui vécut quelques jours. Florian-Julien allait naître le 9 décembre 1793. A peine venus au monde en la maison d'Agy, baptisés à Givisiez, ils étaient mis en nourrice, où ils demeurèrent longtemps, indifférents à leur mère ².

La nuit de Thiel exprime au plus vrai les dispositions intimes de Senancour cet été 1793. Les pluies du solstice ont fait déborder les eaux. L'espace entre le lac et la Thièle est en partie inondé ³. Oberman, dans la chaleur de la nuit, longeant ces eaux vertes, a pris la route de Saint-Blaise, et, près de Marin, atteint le lac de Neuchâtel. Là, sur le rivage, dans la paix d'une nuit encore sans lune, au bruit des vagues expirant sur le sable, insensiblement les fantômes se lèvent au-dedans de son cœur, de ce cœur « naturellement vrai et aimant, mais que tant de dégoûts peuvent avoir déjà rebuté ». Comment se fait-il qu'attiré par un besoin impérieux vers tous les sentiments bienveillants et que tout pénétré de tendresse,

1. *De l'Amour*, 1^{re} éd., 1806, p. 262.

2. On peut sans lui faire injure tirer cette conclusion des pp. 105 à 107 de la *Notice*, et des faits qui seront évoqués plus loin.

3. Aujourd'hui que des travaux ont fait baisser de deux mètres le lac de Neuchâtel, la Thièle n'est plus entre ce lac et celui de Bienne qu'un morne canal.

« un vide inexprimable » soit « la constante habitude » de son âme altérée ?

Indifférent à tout ce que les hommes convoitent, il ne demande pour la vie entière « que ce que la nature contient nécessairement, ce que les hommes doivent tous posséder ». Il n'est ambitieux ni de pouvoir ni de richesse. Il n'est le rival de personne. Ses goûts sont constants, ses penchants naturels. S'il a, près d'un mois, connu l'enthousiasme des vertus difficiles, il a vite renoncé à ces prétentions « fastueuses », qui sont « un commencement de déviation ». Il ne veut plus que s'abandonner à sa bonté naturelle, heureux de se conserver « toujours simple et toujours droit ».

Mais tant qu'il ait circonscrit¹ ses désirs, modéré les écarts de l'imagination, il ne peut se dissimuler qu'il poursuit une chimère. Les biens les plus simples lui seront refusés. Et ici sa méditation se fait positive : « Comment me fixer ? le puis-je ? et quel lieu choisirai-je ? Comment, parmi les hommes, vivre autrement qu'eux ; ou comment vivre loin d'eux... ? » Pour arranger l'existence qu'il rêve, pour posséder les biens tout spirituels qu'il convoite et que l'argent ne peut donner, il faut de l'argent. La fortune, sur laquelle il pouvait compter, à Paris s'envole en assig-nats. Son absence « achèvera peut-être de tout perdre ». Forcé lui est donc d'attendre, et de vivre « comme au hasard ». Mais rien ne lui était plus douloureux et c'est « avec effroi » qu'il s'engageait en ces années « pleines d'incertitudes ».

Ainsi s'affrontaient dans cette rêverie nocturne son cœur chimérique et son esprit lucide. Vers le matin,

1. *Circonscrit*, mot de la langue senancourienne, mais qu'il trouvait dans les *Réveries du Promeneur solitaire*, plusieurs fois dans la cinquième promenade et une fois dans la septième.

quand la lune répandit « sur les terres et sur les eaux l'ineffable mélancolie de ses dernières lueurs », à remuer tout ce que son âme pouvait contenir « de besoins et d'ennuis profonds » il sentit qu'il avait vieilli de dix ans.

De profondes analogies relient cette nuit de Thiel à une autre nuit, celle de la lettre XV, pareillement chaude et sans lune. Mais, par une pudeur qui agit avec la sûreté de l'instinct chaque fois que Senancour touche à un sujet trop intime, de même que la nuit de Thiel rapportée à la première année d'*Oberman* était déplacée dans le temps, l'autre, datée de Fontainebleau, l'est dans l'espace.

... Il n'y avait point de lune : il n'y avait point de mouvement... Quelques insectes sous l'herbe, un seul oiseau éloigné chantaient dans la chaleur du soir... je marchais au hasard, j'étais rempli d'ennui. J'avais besoin de larmes... Les premiers temps ne sont plus : j'ai les tourmentes de la jeunesse, et n'en ai point les consolations. Mon cœur encore fatigué du feu d'un âge inutile, est flétri et desséché comme s'il était dans l'épuisement de l'âge refroidi. Je suis éteint, sans être calmé. Il y en a qui jouissent de leurs maux ; mais pour moi tout a passé : ... il ne me reste rien, je n'ai plus de larmes.

Telles étaient bien les secrètes dispositions de Senancour cet été 93 et que reflète son livre *Sur les Générations actuelles*. Dans le désarroi où le laissent son mariage malheureux, la Révolution qui le ruine, sa révolte s'attaque à tout, et à la tyrannie jacobine elle-même. Tendre anarchiste, mais que secoue par instant le rire de *Candide*, il dénonce toutes les déviations que fit subir à l'homme primitif l'institution sociale. Il crible de ses sarcasmes l'inégalité des fortunes, les opinions locales et éphémères, la folie de sacrifier le présent qui seul est réel à une immortalité incertaine. Sa pensée, à cette heure entièrement détachée de la foi chrétienne, aboutit pour

un temps à un nihilisme absolu. Mais surtout, confrontant sa propre expérience avec celle de ses parents, il maudit le mariage, « les longues sollicitudes, les chagrins irrémédiables d'une union indissoluble », et les préjugés innombrables « qui vont étendre jusque dans les familles la contrainte et les amertumes du cloître ».

Travaillé par l'ennui presque en naissant, et davantage depuis l'adolescence, nul doute que le mal, aggravé depuis son mariage et par de multiples dégoûts et par « le silence des passions » ¹, ne tourne alors à la crise aiguë et presque au désespoir. Les malheurs d'un de ses beaux-frères firent sur Senancour l'effet d'un révulsif. Favre de Longry, gentilhomme bressan émigré, avait épousé, le 21 novembre 1791, Angélique Daguet. Après des pertes au jeu il menaçait, à Berne, de se suicider. Senancour aussitôt d'accourir, lui apportant quarante ou cinquante louis, et de le ramener auprès de sa femme ². Mais, un peu plus tard, quand les deux beaux-frères se virent ruinés, Longry récidivant voulut entraîner avec lui et sa femme et Senancour lui-même. Ce dernier, trouvant au mets une saveur étrange, détournâ sa belle-sœur d'y toucher. Il en avait pourtant assez goûté pour se croire un moment perdu ³. Longry avait pris trop à la lettre le wer-

1. *Aldomen* (pp. 12-13) apporte sur cette crise un témoignage contemporain.

2. Longry, en 1792 et 1793, résidait à Nyon avec sa femme, trois domestiques et deux servantes. Une fille leur était née le 6 décembre 1792 à Fribourg, où elle fut baptisée. (*Jeunesses*, pp. 245-248.) Selon toute vraisemblance la première tentative de suicide dut avoir lieu en 1793 et la seconde en 1794.

3. « Bien qu'une évacuation ait été promptement provoquée », ajoute M^{lle} de Senancour (*Notice*, pp. 100-101). Il ne me paraît pas douteux que Boisjolin vise Longry quand il fait allusion (p. 294) à « l'individu par qui [Senancour] fut empoisonné très dangereusement à une certaine époque de sa vie ».

thérisme de son beau-frère, et par là même le guérit d'une tentation qui hantera Oberman ¹.

Parmi tant de contrariétés, la rencontre d'un homme qui, au cours de sa longue existence, avait connu les traverses et les orages, fut bienfaisante à Senancour. Une allusion d'*Oberman* acquitte sa dette ². Josué Favargez, un de ces brouillons qui entreprennent cent choses, n'en réussissent aucune, un *coudet*, comme on dit en pays neuchâtelois, dans les modestes fonctions de receveur au pont de Thiel qu'il exerçait depuis 1782, se reposait de tous ses mécomptes ³. Agé aujourd'hui de soixante-quinze ans, il avait choisi le divertissement le plus approprié à ce pays copieux : il passait le temps à fumer et à boire. Cette sagesse tardive fut de bon conseil à Senancour. Et lui aussi il demanda à quelque bouteille de cortaillod l'allègement de ses douleurs ⁴.

« Je n'ai jamais oublié, a-t-il noté, le service rendu en septembre 1793 avec une bonne grâce qui en doublait le prix par M. Favargez alors receveur des péages du roi de Prusse au pont de Thiel ⁵. » Ce fut sans doute, car ses fonctions étaient aussi de police, de prendre sous sa protection le voyageur inconnu, en cette principauté moins

1. Cf. dans la lettre XLI la longue méditation sur le suicide, qui, peut-être, acheva de troubler les volontés malades de Rabbe et de Sautelet.

2. *Oberman*, t. I, p. 21.

3. Sur Favargez, cf. *Jeunesses*, pp. 241-244.

4. Mais il proteste si l'on veut faire du courtaillod l'égal des bourgognes. (*Mercure de France*, 11 avril 1812, p. 65.) « Que deviendrait le vulgaire, écrivait-il en 1793 dans *Généralités actuelles* (p. 80), misérable comme il est, sans les boissons fermentées qui par intervalle éloignent l'idée de sa dépendance et de ses privations? »

5. *Jeunesses*, p. 241-242. Dans ses *Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois* (Neuchâtel, 1933). M. Charly Guyot reproduit une aquarelle de la fin du XVIII^e siècle qui représente le pont de Thiel et la maison du péage.

indulgente aux émigrés que Fribourg, peut-être de lui avancer les quelques louis qui sauvèrent Longry ou de lui faciliter passage et séjour en terre bernoise.

Car, si proche qu'elle soit de Thiel, l'île Saint-Pierre dans le lac de Bienne appartenait à Berne. Quelques jours de ce même automne 93 Senancour chercha à l'abri de ses hautes futaies la trace à peine effacée du Promeneur solitaire. Sous la lumière rapprochante de septembre les sommets de l'Oberland et du Valais, « soixante lieues de glaces séculaires », bornaient l'horizon. Avidé d'échapper à la « fatigue sociale », Senancour rêva un moment, comme Jean-Jacques, de « circonscrire » au milieu des eaux et ses désirs et son existence. « L'indicible quiétude » des prés-bois et des rivages en la saison des fruits et des vendanges fut douce à son cœur « tristement mûri par des affections prématurées » et en qui le désenchantement avait « devancé le soir des années » ¹.



Au cours de l'hiver 1794-1795 Senancour quittera la Suisse pour n'y revenir qu'en février 1802. Passé l'automne de 1793 et jusqu'à son départ pour Paris l'obscurité la plus profonde recouvre sa vie. Il avait jusque là parcouru les bords du Léman, partie du Valais, circulé entre le pays de Vaud et le canton de Fribourg, visité les environs de Neuchâtel. A-t-il en 1794, ou antérieurement, voyagé ou séjourné en d'autres cantons ? Aucun document ne nous le dit. Seules les *Réveries* de l'an VIII et le premier volume d'*Oberman* offriront de fragiles indices.

Dès son entrée en Suisse Oberman formule le désir de

1. *Réveries* de l'an VIII. Dix-septième rêverie, p. 301.

pénétrer au cœur même de l'alpe et, malgré les difficultés d'une langue qui lui est étrangère, de visiter les cantons qui fondèrent les libertés de l'Helvétie. Dans le premier volume d'*Oberman* passent de fugaces allusions au Grimsel et au Titlis; « aux sons romantiques que connaissent les vaches d'Underwalden ¹ et d'Hasly »; aux « Rochers de Rugi » ².

Dans la dix-septième Rêverie, il félicite les hommes « d'Uri et d'Underwalden » d'être « seuls restés à la nature comme un monument vénérable des mœurs effacées, des formes primitives ». Il célèbre la vie des pasteurs, libre, abondante et simple, dans les vallées fortunées de « Schwitz, de Glaris ou d'Underwalden » ³. Mais tout ce qu'il en dit concorde avec les observations que Ramond avait recueillies dans l'Oberhasli, et le thème depuis vingt ans était banal. Au surplus il prend soin de nous dire que c'est de l'île Saint-Pierre qu'il a entrevu les monts de Hasli comme ceux de Grindelwald.

Il reste qu'en 1814, sous le voile transparent d'un « habitant des Vosges », Senancour affirme nettement avoir vécu dans l'Unterwalden ⁴. Mais ce peut être à son dernier séjour en Suisse, après février 1802.

Le *Troisième fragment*, sur le Ranz, inséré dans la sixième année d'*Oberman*, nous donnera-t-il la réponse? Il n'est pas douteux que ce thème, déjà ébauché dans

1. Senancour a toujours dit, obstinément, *Underwalden*.

2. *Oberman*, t. I, p. 73 et 79. Il ajoute en note : « Le mont Rugi est près de Lucerne. Le lac est au pied de ses rocs perpendiculaires. » Or le Righi descend sur le lac des Quatre Cantons par des pentes couvertes de prairies et de bois. C'est au nord, sur le lac de Zug, que la paroi est verticale.

3. *Réveries* de l'an VIII, pp. 296-301.

4. « L'Underwalden, où moi-même j'ai vécu. » *Seconde et dernière lettre d'un habitant des Vosges*, 1814, p. 6.

Aldomen et dans la dix-septième *Rêverie*¹, exprime dans *Overman* avec plus d'intensité la nostalgie de l'alpe telle que Senancour la ressentait au cœur de Paris, après l'échec de son voyage en Suisse à l'automne de 1798, et qu'on ne doit rapporter ce fragment à ces années 1799-1801.

Or, le prélude du Ranz dessine sous le soleil du matin, puis aux premiers moments nocturnes, un lac ouvert d'un côté sur une vallée tranquille, et, sur les trois autres, fermé par des montagnes s'élevant avec leurs prés et leurs chalets jusqu'aux cimes neigeuses. Tour à tour l'imagination se laisse entraîner vers « les lacs romantiques » de Lucerne, de Brienz ou de Thoun, quand elle n'est pas, comme malgré elle, ramenée vers le Léman. Mais, à regarder de près, toute identification devient vite impossible.

Quand il insère dans la quarantième des *Rêveries* de 1809² ce même prélude, mais avec des coupures, Senancour le raccorde à un fragment de la lettre VII d'*Overman* sur la lumière des altitudes, une des plus fortes impressions de la journée à la Dent du Midi, et à d'autres fragments de la dix-septième des *Rêveries* de l'an VIII, où sont évoquées les mœurs pastorales d'Hasli et d'Unterwalden. Que conclure de là, sinon que Senancour a dessiné un paysage composite, fait d'éléments très divers, quelques-uns livresques, où sans nul doute dominent les visions rapportées du Léman, de la Dent du Midi, du valon de Charrières, premières et ineffables révélations de l'automne 1789. Mais, ayant choisi ses images, broyé ses

1. *Aldomen*, p. 63. — *Rêveries* de l'an VIII, p. 298 et 302-303. Sur le thème littéraire du Ranz avant Senancour, cf. A. Monglond, *Vies préromantiques*, pp. 136-137.

2. *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, éd. Merlant et Saintville, t. II, p. 85-86.



Vue d'une partie du Mont Grimsel,
dans le Gâchou de Berne.
A. P. D. R.

couleurs, Senancour a voulu, comme pour la rêverie nocturne au bord du lac inconnu, laisser indéterminé le lieu de la scène, sûr par là-même d'en rehausser les valeurs symboliques.

Quant au tableau auditif que suggère le Ranz lui-même, manifestement la planche du Grimsel dans les *Tableaux de la Suisse* en fait tous les frais ; mais pour tirer de l'air du Ranz aussi bien que de l'estampe une telle évocation « de la lenteur des choses et de la grandeur des lieux », pour nous faire entendre derrière les mélèzes, sur les prés inclinés, mêlées aux cloches des vaches les notes du Ranz égrenées par les pâtres, et de « ces bruits solitaires dans l'espace » dégager l'expression « nomade d'un plaisir sans gaité, d'une joie des montagnes », bref, pour réussir pareille traduction d'une simple image, il fallait à Senancour le génie du paysage et que poète et musicien tout ensemble il eût de surcroît pénétré l'âme même de l'alpe.

A PARIS APRÈS THERMIDOR

JONQUILLE DE MARS

DANS les deux premières années d'*Oberman* Senancour a condensé sa propre vie de l'été 1789 à 1794, non sans quelques regards jetés en arrière et qui nous éclairent son âme d'enfant et d'adolescent. Brusquement la troisième année nous transporte dans le Paris d'après Thermidor. Et, comme pour se dater au moyen d'une image, la lettre XXVI fait passer sous nos yeux, conduit par une femme à la mode, un de ces hauts cabriolets, si lestes qu'ils « semblent tous faits pour suivre le vol de l'hirondelle » ¹.

Comme *Oberman*, Senancour dut rentrer à Paris au cours de l'hiver 1794-1795, ayant franchi la frontière dans

1. S. Mercier, *Le Nouveau Paris*. Paris, Fuchs, s. d. (1798), t. V, pp. 244-245). L'agiotage commandait la rapidité, et Paris, dès l'an III, n'eut pas de plus pressante occupation que l'agiotage. Le Suisse Meister, à l'automne de 1795, comptait jusqu'à cinquante cabriolets à la porte du Vieux-Louvre, où se tenait la Bourse. (*Voyage à Paris à la fin de 1795*... Paris, Fuchs, an V, pp. 94-95.) Les accidents se multiplièrent. Des Jacobins quelque peu babouvistes étalèrent à profusion des caricatures représentant des jeunes gens en cabriolets prêts à écraser un artisan, ou deux élégantes poursuivant une femme du peuple. Un arrêté interdisit aux citoyennes de conduire elles-mêmes. (Aulard, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, t. II, p. 486 ; t. III, p. 716 ; t. V, p. 631.)

ce flot d'émigrés qui revenaient par la Suisse munis de faux passeports. Pendant son absence ses parents avaient une fois de plus changé de logis. Il les retrouvait rue Princesse, sur cette paroisse Saint-Sulpice qui, si près des Bénédictins frais et joufflus de Saint-Germain-des-Prés, offrait encore, à la veille de quatre-vingt-neuf, le contraste de ses visages austères et de ses mines contrites¹.

Maintenant, aux fenêtres du Séminaire, dont la vue évoquait pour Senancour le souvenir de la tyrannie paternelle, origine de tant de déboires, des langes séchaient : la vaste demeure, qui devait être démolie en 1803, n'était plus qu'une sorte d'hôtel où les défenseurs de la patrie avaient licence de loger femmes et enfants.

Aux approches du temps pascal des églises se rouvrirent. Elles n'étaient plus assez vastes pour recevoir une foule recueillie². Quelques mois plus tard, un journaliste, traversant l'église Saint-Sulpice à l'heure de la messe, reconnut parmi les fidèles « des hommes qui ne croyaient pas en Dieu, il y a cinq ans »³. Les parents de Senancour n'avaient pas perdu l'espoir de le convertir. Leurs efforts l'irritaient comme une violence⁴.

A voir la noblesse du faubourg Saint-Germain maintenir envers et contre tout ses prétentions nobiliaires, à

1. Mercier, *Nouveau Paris*, t. IV, pp. 245-246.

2. Le culte avait repris insensiblement dans les églises de Paris à la suite du décret du 3 ventôse an III (21 février 1795).

3. *Censeur des journaux*, 19 janvier 1796. La même année, en novembre, des voyageurs anglais entrent à Saint-Sulpice au moment de la messe. Ils trouvent une assistance « nombreuse et qui paraissait respirer la piété ». (Babeau, *La France et Paris sous le Directoire. Lettres d'une voyageuse anglaise*. Paris, Didot, 1888, p. 69.)

4. *Oberman*, t. I, p. 226. « On voulait me convertir », dit Oberman, évoquant les derniers jours de ses parents.

l'entendre développer les théories de Boulainvilliers sur la race conquérante et la race servile, le jeune émigré philosophe s'égayait doucement. Mais, quand ces « grands enfants séchés par l'âge », ces importants, perdus dans leurs niaiseries, l'invitaient aux occupations sérieuses, ses lèvres frémissaient malgré lui. « J'ai honte, murmure Oberman, des affaires de la vie civile : tous ces soins d'hommes ne sont, à mes tristes yeux, que des soucis d'enfants ¹. »

Les deux hivers qui suivent Thermidor seront terribles, le premier surtout, qui, en nivôse, connaît les froids les plus rigoureux, et sans bois. La faim frappe d'apathie, même de stupeur. Tel passant qui défaille et s'appuie à la borne, s'il tombe à terre n'aura plus la force de se relever. Des figures pâles, décharnées, et sur presque toutes « un air inquiet, défiant, tourmenté, souvent même hagard ou convulsif » ². Luxe insolent et misère s'affrontent. Jamais les spectacles n'ont été aussi courus. Artisans mis à l'aise par la cherté de la main-d'œuvre, agioteurs, nouveaux riches et nouveaux pauvres s'y coudoient. Il en coûte moins que de se chauffer et de s'éclairer chez soi ³. Cependant les pires détresses se cachent. C'est à la tombée du jour, ou, plus secrètement, à l'intérieur des maisons, que des êtres de tout sexe, de tout âge, « assez bien vêtus », demandent l'aumône. Le printemps exaspère les désespoirs. Floréal an III, il n'est pas de jour que l'on ne retire homme ou femme de la rivière ⁴.

1. *Oberman*, t. I, p. 115.

2. *Meister, Voyage...*, p. 111.

3. *Meister*, p. 195-196. — S. Mercier, *Le Nouveau Paris...*, t. VI, pp. 197 et 228-230.

4. Toutes les précisions de ce paragraphe se fondent sur des rapports de police ou des extraits des journaux. Voir notamment Aulard, t. I, pp. 401-402, 655-657, 661, 679, 681-682, 719, 722-723.

La lettre XXIX est tout entière inspirée du spectacle de ces détresses. Sans doute sur les marches de Saint-Sulpice, de l'aube à la nuit, un infirme, « avec le cri des longues douleurs », implorait-il au nom du *bon Jésus* et de la Vierge, et maint dévot faisait-il un détour pour l'éviter. Tandis que, non loin de là, à la porte du Théâtre de l'Égalité ¹ un simple garçon de boutique donnait à un malheureux son unique pièce d'argent dont il comptait payer une place au parterre. Ainsi, vers la même date, tout aussi dénué, Senancour, pour l'achat d'un pain, d'une place au spectacle, partageait un assignat avec un émigré qu'il avait connu en Suisse ². Et le garçon de boutique n'est peut-être qu'un subterfuge de la pudeur. Singulière méditation d'Oberman que cette lettre XXIX, fruit d'une expérience certaine, et qui nous éclaire le cœur partagé de Senancour. Méditation qui part du pur philosophisme antichrétien, et qui s'arrête, à demi émerveillée, comme interdite, devant un ineffable mouvement de charité qui attire l'un vers l'autre, presque également pauvres, le bienfaiteur et l'obligé.

Comme Oberman Senancour fréquentait la Bibliothèque, où l'empressé Van Praet allait au-devant de ses curiosités. Quand il sortait, après quelques heures d'oubli, comme Oberman il traversait une cour « longue, tranquille, couverte d'herbe ». Dans « cette enceinte silencieuse », près d'un bassin d'eau verte « ancienne comme ses monuments », il aimait s'arrêter, pour s'arracher plus lentement à l'illusion, ou la prolonger à son gré.

Si d'aventure il flânait dans le quartier de son enfance, qu'il avait de peine à le reconnaître ! Démolis ou menacés de l'être, le Saint-Sépulcre, Saint-Magloire, Saint-Sauveur.

1. Sur l'emplacement duquel est maintenant l'Odéon.

2. *Notice*, p. 97, note 3.

Sous la direction du conventionnel Léonard Bourdon, Saint-Martin-des-Champs est devenu l'école républicaine des jeunes Français. Saint-Eustache a été un temple de la Raison et tout le mobilier en a été vendu. Les plus beaux hôtels des ci-devant sont devenus la proie du commerce et des traiteurs, ou ne sont plus que des garnis. Les rues ont changé de nom. Aux murs, des affiches aux tons criards. Les meubles, les tableaux, les costumes de jadis aux couleurs du printemps et de l'été, tout cela, le luxe et le raffinement de l'époque la plus délicate, s'est comme rué dans la boutique du brocanteur et « la capitale du monde a l'air d'une immense friperie » ¹.



La souffrance se replie sur elle-même. Tel passant solitaire gesticule et parle tout haut ². Dans toute la force de l'âge (comme Senancour il a vingt-cinq ans) Oberman est douloureux d'« une existence stérile ». Si, à toute allure, conduit par une femme unissant encore jeunesse et maturité, un cabriolet vient sur lui, Oberman se laisse frôler par la roue, savourant, l'œil fermé à demi, un mélange amer de risque mortel et de volupté. Le cheval a été tout juste retenu, détourné. Elle s'est penchée un peu pour surveiller la roue, a souri presque. « Je la regardais encore, poursuit Oberman, et sans voir ni le cheval ni la roue, je me trouvais lui répondre. Je suis sûr que mon œil était déjà rempli de douleur ³. »

Le 7 mars, un jour « sombre et un peu froid », mais, après ce terrible hiver, portant déjà, sous le ciel de Paris,

1. Meister, *Voyage...*, pp. 96-97.

2. Aulard, t. II, p. 598.

3. *Oberman*, t. I, lettre XXVI.

promesse de printemps, Overman, faute de pouvoir rien faire, allait par la ville. Sur un mur à hauteur d'appui, auprès de quelques fleurs, une jonquille était fleurie.

C'est la plus forte expression du désir : c'était le premier parfum de l'année. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut tout entier dans moi : *jamais je n'éprouvai quelque chose de plus grand, et de si instantané*. Je ne saurais trouver quelle forme, quelle analogie, quel rapport secret a pu me faire voir dans cette fleur une beauté illimitée, l'expression, l'élégance, l'attitude d'une femme heureuse et simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison d'aimer ¹.

Tout alors lui parut *froid et vide* de tout ce qui était autour de lui et de ces *folies imbéciles et cruelles*. Du sein de tant d'incertitudes et de dégoûts, son cœur, « ce cœur chargé d'ennuis », mais que travaille le besoin d'un autre ordre, la nostalgie inaltérée d'une terre de paix et de justice, instantanément trouva refuge dans la *patrie imaginaire*...

« Pas d'amour dans *Overman*, affirmait Sainte-Beuve en 1832, ou du moins à peine un ressouvenir mourant d'une voix aimée, à peine une rencontre fortuite et inexplicquée près du Rhône, puis rien... » ². Tous après Sainte-Beuve l'ont répété, et même ont renchéri. Pourtant, au seuil même de son livre, Senancour avait pris soin de déclarer : « On y trouvera de l'amour : mais l'amour senti d'une manière qui peut-être n'avait pas été dite. » Et si discrètement, si secrètement exprimé, qu'il faut savoir bien lire pour en renouer les épisodes. Roman d'amour, mais dont il faut découvrir le chiffre, où la confidence, toujours faite à voix basse, entourée de tant de précau-

1. *Overman*, t. I, lettre XXX.

2. *Portraits contemporains*, t. I, p. 165.

tions, perdue en tant de détours, d'être si pudique gagne en profondeur, en vérité, en poésie.

Oberman et M^{me} Del **, en date le premier dans ce cortège de couples romantiques : Edouard et M^{me} de Nevers, Amaury et M^{me} de Couaën, Félix de Vandenesse et M^{me} de Mortsauf, Dominique et Madeleine de Nièvres ¹. Êtres que leur essence l'un à l'autre prédestinait. De ces affinités parfaites, par quoi le destin avait préparé leur chance de bonheur, leur chance unique de bonheur, de ces affinités totales, de corps et d'âme, de cette secrète convenue, ils ont la révélation immédiate, *instantanée*, pour parler comme Oberman. Mais un empêchement, extérieur et d'autant invincible, hasard de la naissance ou du mariage, à jamais les écarte l'un de l'autre. Seulement, pour les auteurs de *Volupté*, du *Lys dans la vallée*, de *Dominique*, ce drame fut dans leur vie la vérité d'un moment. Pour celui d'*Oberman*, ce fut la vérité de la vie entière.

De ce drame, dans *Oberman*, comment retrouver la suite ? Comment, entre les longs espaces de silence, combler les intervalles, surtout quand rien apparemment ne les relie ? Là où la confidence s'entoure de tant de précautions, comment la reconnaître ? Ici les documents externes, pièces d'archives et autres, ne peuvent tout au plus fournir que des repères dans le temps, restituer une date. C'est dans l'œuvre même de Senancour que doit se lire le roman vrai. Par un contraste étonnant, nul autant que cet homme tout de secret n'a fait des aveux aussi entiers.

N'osant rien demander et n'ayant rien reçu,

1. Madeleine de Nièvres, ce nom nous ramène à M^{me} de Nevers, d'*Édouard*, le roman de M^{me} de Duras.

la discrétion même de l'homme ôte à l'écrivain toute prudence. Persuadé que nul ne le pourrait reconnaître (et s'étant peut-être aperçu qu'Elle ne se reconnaissait pas dans l'héroïne d'*Oberman* ¹), d'année en année, dans *Oberman* (de l'*Oberman* de 1804 à celui de 1833), et à travers les quatre éditions (autant d'ouvrages distincts) du livre *De l'Amour*, de 1806 à 1834, il a inséré la confession la plus exempte de mensonge.



En rentrant à Paris après Thermidor, Senancour avait retrouvé son ami Marcotte. La famille de ce dernier venait de subir les cruautés du drame révolutionnaire.

L'oncle maternel de Marcotte, le notaire parisien Ducloz-Dufresnoy, avait, dès avant la réunion des États généraux, voulu prendre aux événements une part active. Il avait donné son avis sur le vote par tête et le vote par ordre. En 1789 et 90 il avait soutenu par des brochures la politique financière de Necker. Monarchien, il avait adhéré à la Société de 89 et s'était fait inscrire à différents clubs, en décembre 1790 à celui des Jacobins. Il avait été désigné comme électeur par le district des Filles Saint-Thomas, plus tard par la section de la Bibliothèque, qui succédait à ce district ².

Dès 1791, alarmé par la tournure que prenaient les choses, il avait, avec toute la prudence d'un notaire, commencé de prendre ses précautions. Le 21 juillet il cédait

1. Timide comme il était, l'avou par le truchement du livre a été pour Senancour sans doute l'unique voie de l'avou.

2. Article Ducloz-Dufresnoy par Ch.-A. Walckenaer, dans la *Biographie Michaud*, éd. de 1855. — Jeanne Bonnardot, *Un lycée de jeunes filles...*

son étude, abandonnait le trop somptueux hôtel de la rue Vivienne, pour vivre plus retiré, presque dissimulé, en marge de la ville.

Au cours du siècle, grands seigneurs et gens de finance, quelques roués, avaient mis à la mode le faubourg Poissonnière, y construisant qui sa « folie », qui sa « petite maison », habitations à deux étages au plus, le second mansardé, ouvrant sur des jardins auxquels les jardiniers donnaient par le moyen de quelques arbres adroitement disposés une apparence de parc. Ce faubourg, que commenceront d'enlaidir après 1815 ces choses tristes qu'une ville qui s'agrandit repousse vers ses bords, était encore, malgré quelques industries, un quartier à demi champêtre, que les délicats avaient conquis sur les maraîchers et parmi les couvents. Il menait à de vrais villages, Clignancourt et Montmartre.

C'est là, 111 rue du faubourg Poissonnière ¹, qu'en 1785, le 13 octobre, Ducloz-Dufresnoy avait acquis du marquis du Châtelet une maison remontant au dernier quart du dix-septième siècle ². Le corps de logis ouvrait sur la rue onze fenêtres au premier étage, autant à l'attique. A gauche en entrant, une aile en retrait fermait la cour. Par un bel escalier de pierre on montait au premier étage, où se voient encore aujourd'hui le salon avec ses arabesques sur fond gris de pur Louis XV et une salle d'assemblée. La cour donnait à droite sur une basse-cour, des communs et des écuries. Un potager et un jardin com-

1. Selon l'adresse qui figurera les ans VIII et IX sur les lettres reçues par Charles-Athanase Walckenaer. Cette maison porte aujourd'hui le n° 121 et abrite le lycée Lamartine.

2. Elle avait eu avant Ducloz-Dufresnoy et depuis 1698 huit propriétaires successifs, parmi lesquels Pierre Beauchamp, directeur de l'Académie royale de danse et le comte de Saint-Florentin, secrétaire d'État. Cf. Jeanne Bonnardot, pp. 17-19.

plétaient le domaine, que Ducloz s'était empressé d'agrandir par divers achats.

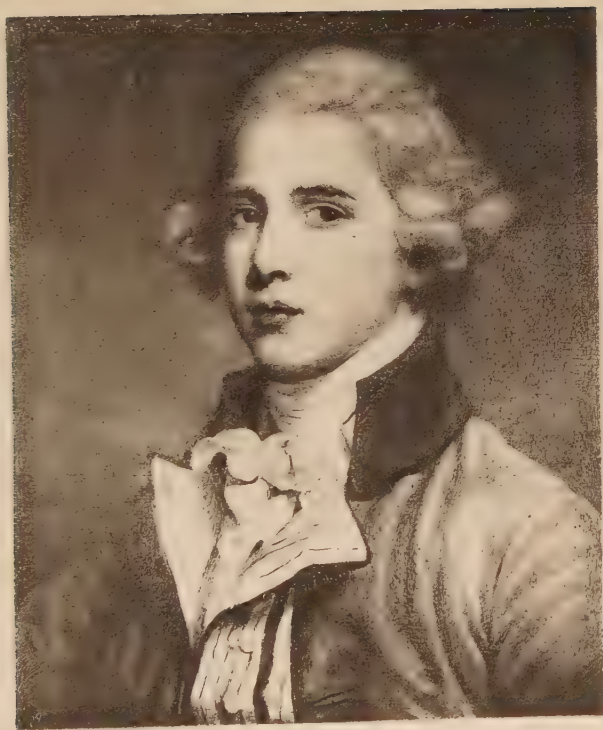
Au moment de s'y retirer, en 1791, il avait, pour tenir sa maison, fait venir de Doullens sa sœur Louise-Antoinette Marcotte, veuve depuis le 26 mai. Elle était arrivée avec tous ses enfants, quatre fils et autant de filles, quelques-uns encore en bas âge.

Cette même année, sans doute pour sauver ses capitaux, Ducloz-Dufresnoy acquérait près d'Asnières-sur-Oise le prieuré de Baillon, et l'année suivante, 15 juin 1792, le château de Toutteville, parc, jardin, « terres labourables, près, bois, vignes et autres héritages » ¹.

Dans la maison du faubourg Poissonnière était bientôt apparu, revenant des universités d'Oxford et de Glasgow, un jeune homme de vingt ans accomplis, que Ducloz-Dufresnoy nommait son neveu et traitait avec une tendresse paternelle ². Charles-Athanase Walckenaer avait en effet grandi dans l'hôtel de la rue Vivienne, enfant gâté

1. *Inventaire des titres et papiers trouvés sous les scellés apposés chez Ch.-N. Ducloz-Dufresnoy, domicilié rue Poissonnière, n° 11 (sic) dressé le 8 prairial an II (28 mai 1794).* Archives Nationales, T. 1616.)

2. « Avec les années on peut tout dire, écrivait Sainte-Beuve en 1852 ; M. Walckenaer tenait à M. Ducloz-Dufresnoy et à une femme de qualité, M^{me} d'Asfeld. . . » (*Causeries du lundi*, t. VI, p. 166.) Lors de l'élection de Walckenaer à la 3^e classe de l'Institut, le 8 octobre 1813, le ministre de l'Intérieur rédigeait pour l'Empereur cette petite note datée du 27 octobre 1813 : « . . . M. Walckenaer, âgé d'environ 44 ans, porte à la vérité un nom flamand, mais il n'en est pas moins né à Paris, d'un ancien notaire (hors mariage). Son père, M. Dufresnoy, lui assura sa fortune et lui fit épouser sa propre nièce. Le défaut de naissance de M. Walckenaer ne paraît pas devoir former contre lui un titre d'exclusion. Plusieurs des membres des anciennes académies et du corps actuel de l'Institut n'avaient pas plus que lui l'avantage d'une naissance avouée par la loi. On peut se contenter de citer à cet égard MM. d'Alembert et Delille. . . » (Archives Nationales, A. F. IV, 6603 (56).)



C. A. WALCKENAER
peint par Greuze

et enfant prodige. L'esprit aussi facile aux lettres qu'aux sciences, il faisait à dix ans applaudir par l'abbé Delille des traductions de Virgile et d'Horace en prose anglaise. Greuze, un des familiers de la rue Vivienne, l'a peint adolescent, « frais, vif, rose et riant », visage ouvert, bouche sensuelle, blondin trop élégant, fait tout exprès pour le rôle de Chérubin. Il menait de front, dit Sainte-Beuve, « les plaisirs et le travail, ardent à l'étude, au monde, à la Société, sensible aux passions, présentant l'image d'une jeunesse à la fois sérieuse et amoureuse ». Pour l'arracher aux tentations de Paris, Ducloz-Dufresnoy l'avait fait passer en Angleterre ¹. Les plaisirs l'y retrouvèrent, semble-t-il. Des deux petits romans que publia Walckenaer, *L'Ile de Wight, ou Charles et Angelina* (1798) et *Eugénie* (1803), les héroïnes sont de jeunes Anglaises. Sur le frontispice que lui-même dessina pour *L'Ile de Wight*, il s'est représenté sous les traits du héros ², qui porte l'un de ses prénoms. Il serait du reste délicat de retrouver sous le poncif romanesque la part d'autobiographie que soupçonnait Sainte-Beuve.

Toujours circonspect, Ducloz-Dufresnoy ne laissa pas longtemps Charles-Athanase Walckenaer à la vie dange-reuse de Paris. En même temps que son neveu Marcotte,

1. « M. Ducloz-Dufresnoy jugea qu'il était temps de le dérober au danger des solutions trop faciles de beaucoup de problèmes qu'on aurait pu lui proposer, et il l'envoya en Angleterre... » Naudet, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le baron de Walckenaer*. Paris, Didot, 1852, p. 4.

2. Selon le bibliophile Jacob. Dessiné par Walckenaer, ce frontispice est gravé par Baquoy. De *L'Ile de Wight* la Bibliothèque Nationale ne possède que l'édition de 1813. Mais j'ai vu l'édition originale, de 1798, dans la bibliothèque Potocki, au château d'Oron, en Suisse. Le bibliophile Jacob a reproduit ce frontispice dans *Directoire, Consulat et Empire*, 1885, p. 309, mais en le donnant comme dessiné par Chaillou.

l'ancien camarade de Senancour au collège de la Marche, en 1791 âgé de dix-huit ans, il le fit entrer dans les transports militaires¹. Ainsi pensait-il sagement les mettre à l'abri. Avant le départ il fiança son fils Walckenaer à l'une des sœurs de Marcotte, Marie-Jeanne-Antoinette-Joséphine, alors dans sa quinzième année, et la cousine germaine de Charles-Athanase². Manifestement le notaire avait arrangé ce mariage pour concentrer sur les mêmes têtes le plus clair de sa fortune. Dans ses fonctions nou-

1. A quelle date précise ? Selon Naudet, quand la réquisition fut proclamée. Mais elle ne le fut que le 25 août 1793. Selon M. Vicair (Obsèques de M. Marcotte), Marcotte entra dans les transports militaires à l'âge de dix-huit ans. Comme il était né le 18 août 1773, ce serait donc dans les derniers mois de 1791. Il ajoute qu'il resta trois ans à ce poste. Il l'aurait donc quitté au lendemain de Thermidor.

Sainte-Beuve, de son côté, (*Causeries du lundi*, t. VI, p. 167) affirme : « En 1793, M. Walckenaer dut partir pour l'armée comme tous les jeunes gens d'alors. Après un séjour de dix-huit mois à la frontière des Pyrénées, à la division de Saint-Jean-Pied-de-Port, où il fut employé en qualité d'inspecteur général des transports militaires, il se dégagea... »

Dix-huit mois. Comme Walckenaer est certainement à Paris en mai 1794, il serait parti pour la frontière des Pyrénées à la fin de 1792. C'est bien à cette date que l'on masse des troupes sur cette frontière. Mais comme la date de son retour à Paris n'est pas nettement déterminée, et qu'il n'est pas établi qu'il soit parti, à peine engagé, pour la frontière des Pyrénées, il faut se contenter d'une date approximative, entre fin 1791, selon M. Vicair, ou fin 1792, selon Sainte-Beuve.

2. Selon Paul Lacroix article Walckenaer, *Biographie Michaud*, qui ajoute : « La jeune fille entra dans un couvent, suivant l'usage, pour y rester jusqu'à son mariage. Le jeune homme partit pour l'armée des Pyrénées-Orientales. » Entrer au couvent à cette date... La chose paraît douteuse. Dans le même temps la jeune Anglaise Eugénie Simpson l'héroïne du petit roman d'*Eugénie*, publié par Walckenaer en 1803, quitte le couvent, où elle achevait son éducation, pour se cacher dans une maison particulière. Et Albert, le jeune officier, qui l'aime et réussira à l'épouser, reçoit l'ordre de se rendre à l'armée des Pyrénées.

velles, qui le faisaient voyager des Pyrénées aux côtes de l'Atlantique, il semble que le fiancé fut quelque peu volage. Un jour qu'il était, pour lever des chevaux, en tournée dans le Poitou et que, du rivage, il observait l'île de Ré avec une longue vue, un garde-côte le prit pour un espion. Circonstance aggravante : on avait trouvé sur lui une lettre en anglais, dans laquelle l'interprète lut les mots de *place attaquée*, de *prise d'assaut*. Il fut incarcéré à La Rochelle. Par bonheur, son futur beau-frère Marcotte, accouru en toute hâte, vint expliquer que c'étaient là simples métaphores galantes ¹.

A mesure que s'aggravaient les risques, Ducloz-Dufresnoy multipliait les précautions. Comme pour se faire pardonner sa fortune, au lendemain du 10 août il avait versé soixante livres à la section du faubourg Montmartre, secours destiné aux femmes et orphelins des citoyens morts dans cette journée. La patrie déclarée en danger, il avait pour l'armement des citoyens dans sa section donné six cents livres et pris l'engagement de payer trente livres par jour à dix ménages de combattants. Quand la Terreur régna dans Paris il se serait même réfugié à Baillon et à Toutteville ². C'est pourtant à sa demeure du faubourg Poissonnière qu'il fut arrêté de grand matin, le 30 décembre 1793. L'accusation lui faisait grief d'avoir payé en numéraire à l'abbé de Narbonne, un émigré, le prieuré de Baillon et par là de s'être fait le complice de ce traître et de ses agissement contre la patrie au moyen des « fonds par lui fournis en or et autres espèces sonnantes ». En 1791, cette transaction n'était pas encor un délit. Mais le citoyen Héron poursuivait Ducloz d'une haine impla-

1. Récit identique dans Naudet et dans la *Biographie Michaud*.

2. Selon M^{lle} Bonnardot, pp. 88-89.

cable. Le 3 février la tête du ci-devant notaire tombait ¹.

Vers le même temps Walckenaer, à l'armée des Pyrénées, courait grand péril par son imprudente générosité. Il avait introduit plusieurs amis dans ses services, à titre de commis ou de conducteurs et « comme dans un asile où se cacher. Ce personnel de charrois était trop bien ou trop mal composé pour ne pas attirer les regards des patriotes ». Ils furent dénoncés au représentant Féraud, « qui, ne cherchant point de victimes ne trouva point de criminels ». Mais l'arrivée d'un représentant moins traitable était annoncée. Walckenaer était favorablement connu du général Dugommier, qui lui accorda un passeport pour Paris. A Bordeaux, nouvel émoi. Tallien venait de mettre « en interdiction les postes du midi ». Sous le prétexte audacieux d'une communication urgente au comité de la guerre, Walckenaer obtint de poursuivre son voyage. Mais à Paris il lui fallut vivre à demi caché dans une maison du faubourg Saint-Germain ².

La mort tragique de Ducloz-Dufresnoy laissait M^{me} Marcotte et ses enfants d'autant plus désespérés que, jusqu'à la fin, ils avaient pu espérer son salut. Au moment même de comparaître devant le Tribunal révolutionnaire, Ducloz-Dufresnoy, fort de son innocence et se voyant déjà élargi, avait « fait préparer son dîner chez lui et y avait invité plusieurs personnes » ³. C'est donc que les siens habitaient encore la maison du faubourg Poissonnière. Quelques mois plus tard, c'est toujours là ou tout près

1. Wallon, *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*. Paris, Hachette, 1880, t. II, pp. 389-393. — J. Bonnardot, pp. 92-103.

2. Naudet, *Notice historique...*, pp. 8 et suiv.

3. C.-F. Beaulieu, *Essais historiques sur les causes et les effets de la Révolution de France...* Paris, Maradan, 1801-1803, t. V, pp. 223 et suiv.

qu'ils sont logés, au moins sur l'acte, lorsque le 6 prairial an II (25 mai 1794) est dressé le contrat de mariage entre Charles-Athanase Walckenaer et sa cousine Marie-Jeanne-Antoinette-Joséphine ¹ Marcotte ². Toute la famille en ce grand jour est groupée autour d'eux, frères et sœurs de M^{lle} Marcotte, qui signent après elle, moins François Marcotte, l'ami de Senancour, retenu aux armées. L'acte qui prépare l'union des deux fiancés doit sans doute rester plus ou moins confidentiel. Le premier article semble prévoir le cas d'une éventuelle émigration. Ce printemps 1794, tandis que la Terreur se fait chaque jour plus pesante, M^{me} Marcotte et ses enfants doivent être fort désemparés dans ce Paris où ils sont quelque peu novices, maintenant que leur fait défaut l'appui de Ducloz-Dufresnoy. La présence de Walckenaer, jeune homme d'énergie et de décision, leur est un réconfort ³. Le 30 avril, le directeur des

1. En réalité, c'est au 111 de la rue du faubourg Poissonnière qu'est située la maison de Ducloz-Dufresnoy (d'après le *Sommier des biens nationaux de la Ville de Paris conservé aux archives de la Seine*, publ. par Monin et Lazard, Paris, Cerf, t. I, p. 74) et qu'eut lieu la vente des collections de Ducloz en août 1795, — et c'est au 112 de la même rue que sur le contrat de mariage est domicilié Ch.-A. Wackenaer, le 25 mai 1794. En tout cas les Marcotte habitent le 111 le 21 pluviôse an V (9 février 1797), quand ils souscrivent devant le receveur de l'Enregistrement du 2^e arrondissement la déclaration afférente à la succession de Ducloz-Dufresnoy (Archives de la Seine, Dq7 1703, f^{os} 6 et 7). Renseignements communiqués par M. Georges Bailhache.

2. La *Biographie Michaud* lui donnait le prénom de Félicité, prénom que lui laisse M. Michaut (*Senancour, ses amis et ses ennemis*, pp. 94). Le baron de Walckenaer m'écrivait le 18 octobre 1929 : « Dans la famille on l'appelait Joséphine, ou Fine. J'ai relevé les prénoms que je vous envoie (en même temps que la photographie du portrait de mon arrière-grand-mère) sur sa sépulture du Père Lachaise. Elle est décédée le 17 mars 1849, à l'âge de 73 ans. C'est en retranchant 73 de 1849 que j'ai obtenu la date de naissance, 1776, qui peut être erronée d'une unité. »

3. Naudet, p. 11.

Journal Intime d'Oberman.

Domaines a proposé de vendre la maison du faubourg Poissonnière, bien de condamné. Il ne s'est pas présenté d'acquéreur ¹.

Enfin Thermidor met fin aux angoisses, sinon aux épreuves. Walckenaer peut sortir de sa cachette, se préparer à l'École polytechnique, où il entrera avec la promotion de l'an V. Abandonnant les transports militaires, François Marcotte revient assister sa mère, et va se préparer au service des forêts ². La Convention décide que seront rendus leurs biens aux héritiers des victimes. Les deux sœurs de Ducloz-Dufresnoy et Walckenaer chargent le notaire Robin, successeur de M^e Ducloz, de recouvrer leurs titres de propriété. Satisfaction leur est donnée le 10 juillet 1795.

Dès septembre 1793 Ducloz lui-même s'était séparé de ses tableaux flamands. Gênés sans doute par le discrédit des assignats, voilà que maintenant ses héritiers sont contraints de disperser au feu des enchères les Chardin et les Greuze, les Hubert Robert et les Fragonard, les Hûe, les Lantara, les Taunay, et autres maîtres de l'École française, dont les œuvres, au cours d'une vie entière, avaient été si amoureusement rassemblées. La vente commença le 18 août 1795, à trois heures de relevée. Les amateurs avaient pu visiter le cabinet de Ducloz-Dufresnoy les trois jours précédents entre dix heures du matin et deux heures de relevée. Dans le même temps les héritiers faisaient transporter maison Charost, rue Montmartre, près la cour

1. J. Bonnardot, p. 106.

2. Marcotte resta trois ans aux armées, selon Vicaire. Son cousin, dix-huit mois. D'après la date de leur entrée dans les transports militaires, qu'il m'a été impossible de préciser avec certitude, le retour de Marcotte à Paris doit se placer dans les derniers mois de 1794, ou au début de 1795.

Mandar, la précieuse bibliothèque. La vente eut lieu le 23 août et jours suivants, à quatre heures de relevée ¹.



Au cours de l'hiver ou du printemps de 1795, Senancour eut la joie de retrouver son ancien camarade au collège de la Marche. Il est bien peu vraisemblable qu'il n'eût pas déjà entrevu l'une des sœurs de son plus intime ami, Joséphine Marcotte. Certes les Marcotte habitaient Doullens, mais ils avaient à Paris de nombreux parents, non seulement le notaire Ducloz, que sa richesse et son crédit désignaient comme le protecteur de cette famille nombreuse ; mais encore une sœur de M^{me} Marcotte et du notaire, demoiselle Marie-Louise François Ducloz-Dufresnoy, qui, sur un acte de 1782, est domiciliée rue Férou, paroisse Saint-Laurent. Une fille d'Eustache Ducloz, l'oncle de M^e Dufresnoy, était mariée à Louis Maupetit, payeur des rentes à l'Hôtel de Ville. En 1782, M^{me} Marcotte avait hérité de son père une maison sise à Noyon. Et du reste les Ducloz ne venaient pas d'une province reculée, ils sortaient de la Thiérache, de Montcornet.

En tout cas, après la mort de son père, en 1791, Joséphine Marcotte avec sa mère, ses frères et sœurs, était venue vivre à Paris. A ses retours de Suisse, en 1791 ou 92, comment Senancour ne l'aurait-il pas connue ? Alors adolescente, comment l'être singulier, imaginé à travers les propos de son frère, n'aurait-il pas intrigué Joséphine Marcotte ? L'originalité de Senancour, le romanesque de

1. Les catalogues de ces deux ventes sont à la Bibliothèque Nationale ; *Notice des livres précieux... de feu le citoyen Ducloz-Dufresnoy...* [Δ 12 246] — *Catalogue des objets précieux du cabinet de feu le citoyen Ducloz-Dufresnoy...* [V 8201].

ses goûts, le drame de son départ en août 1789, son aventure et déjà ses malheurs tiraient sans doute vers lui la curiosité, la sympathie apitoyée de la jeune fille.

Élevée à la campagne, L... sortait à peine de l'enfance, lorsqu'elle entendit parler du caractère d'A... qui, jeune encore, parlait pour les pays étrangers. Il y avait tellement d'analogie dans leurs goûts simples et purs, dans l'élévation naturelle de leurs pensées, que, lorsqu'ils se rencontrèrent après vingt années de vicissitudes, ils jugèrent qu'ils auraient dû ne pas vivre séparés... ¹.

Ne prenons pas garde à ces vingt ans, mis là tout exprès pour nous égarer. Au printemps de 1790, la violette avait été l'emblème du besoin vague d'aimer, « avec un peu d'inquiétude et quelque pressentiment du vide des choses », et quelques semaines plus tard, au début de l'été, le jasmin s'était associé aux « premiers ennuis du cœur », à des « regrets mêlés d'espérance », aux « délices de la vie rurale... dans un heureux climat », en la campagne d'Agy ².

Entre le printemps et l'été de 1795, la jonquille et le chèvrefeuille furent les messagers d'un nouvel émoi.

La maison du faubourg Poissonnière s'accompagnait d'un jardin. De la cour par un escalier de pierre on accédait à deux terrasses superposées. Sur la première (qui se prolongeait à gauche par une allée couverte) : des parterres et des massifs, un bassin ovale ombragé d'arbres, des vases de fleurs sur des gradins. Un jardin anglais à prétentions

1. *Souvenirs d'un voyageur étranger*, dans le *Mercur* du XIX^e siècle, t. III (1823), p. 448. On verra plus loin la suite de ce texte, et comment le songe d'Imenström se rattache à M^{me} Del***. Ce passage, ainsi que d'autres fragments particulièrement confidentiels, sera supprimé quand Senancour insérera dans *Isabelle* (1833) ce langage des fleurs.

2. *Isabelle*, p. 103.

de parc occupait la seconde terrasse : de grands arbres masquant les murs, deux bassins cachés dans un bosquet, des allées sinuées créaient l'illusion de l'étendue ¹.

Guibert, l'ancien jardinier de M^e Ducloz-Dufresnoy, était toujours là. Aux premières tiédeurs il avait sorti des serres les orangers et les lauriers-roses. Mais, comme il demandait au gardien des scellés s'il pouvait disposer de pots d'œillels flamands et de giroflées, il lui fut répondu sévèrement « que cela était de l'ancien régime et qu'on ne devait plus cultiver de ces objets » ². Cependant les jonquilles, par mauvais esprit, sur quelque mur à hauteur d'appui, continuaient de fleurir. La jonquille « est la plus forte expression du désir ».

Elle signifie :

Besoin insatiable de confiance, d'union, d'énergie, de bonheur. Prestige de la saison d'aimer, charme du printemps. Irrésistible attrait de la beauté idéale ³.

Aux premiers pressentiments de ce printemps de 1795, et comme il venait de retrouver dans sa vingtième année Joséphine Marcotte, depuis plusieurs mois M^{me} Walckenaer, « femme heureuse et simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison d'aimer », rien qu'à voir ces jonquilles, à laisser s'imprégner ses narines de ce premier parfum, Senancour comme Oberman eut le sentiment profond de ces rapports harmoniques plus tard définis dans le livre *De l'Amour* ⁴. Par le truchement d'une mys-

1. Sur ce jardin à la fin du xviii^e siècle, cf. J. Bonnardot, pp. 27-28. Une aquarelle le représente tel qu'il était sous la Restauration. L'aménagement du lycée Lamartine a supprimé le jardin, mais on a respecté l'escalier conduisant aux terrasses.

2. J. Bonnardot, p. 106.

3. *Isabelle*, p. 103.

4. *De l'Amour*, éd. originale, février 1806, pp. 38-39.

térieuse analogie il eut la révélation *instantanée* que là, devant lui, était la femme que le destin avait formée pour lui. Au souvenir de ces premiers jours de mars, quelque dix ans plus tard il s'écriera :

Mais le regard ! et le sourire ! et la voix ! *O femme que j'eusse aimée !* Je n'ai point vu de sourire plus beau que le vôtre ; votre œil avait une expression que je n'ai retrouvée nulle part ; la Terre n'a pas une voix de femme qui soit ce qu'était votre voix. Après tant d'années, quand les douleurs vous ont atteinte, quand le temps a pesé sur nous, quand le regret inutile et la longue impatience ont consumé dans mon âme la vie de l'amour, votre voix, votre bouche a encore ce charme auquel mon être avait besoin d'être soumis... Nos jours paraissent survivre : mais flétris, fatigués, mais anciens dans la répétition des heures, éteints et passés dans le présent même. Et sous ces ruines de la vie, nous cherchons, au lieu d'une femme aimée, cette tombe, asile froid comme nos espérances, éternel comme nos pertes, la tombe qu'ombrage si bien le feuillage évidé du cyprès au fruit sinistre ¹.

Mais revenons à ce printemps de 1795. Tandis que Paris, en germinal, en prairial, est remué par les émeutes de la faim, le père de Senancour cherche un bien de campagne. Avec son fils, qui peut-être connaît l'acteur Larive², il visite cette vallée de Montmorency, au XVIII^e siècle et toute l'époque romantique si aimée des Parisiens³, et qu'emplit encore le souvenir de Jean-Jacques. A Montlignon, dans le Hameau Larive, ils arrêtent leur choix sur

1. *De l'Amour*, 1806, pp. 35-36.

2. La lettre XXXIV d'*Oberman* contient une allusion à La Rive, rangé parmi les trois acteurs dignes de tenir le rôle de Mahomet dans la tragédie de Voltaire. Mais en 1801 il est désigné par l'initiale M..., qui le cache, et en 1833, très clairement par *La R...*

3. Cf. Lefeuve, *Le Tour de la Vallée*. Montmorency, 1867, 2 vol. in-8°, t. II, pp. 95-97 : « Quel magnifique domaine que le Hameau Larive ! L'ancien acteur, maire de la commune, y recevait des gens de lettres, des artistes. » Il ne devait mourir qu'en 1827, à Montlignon, âgé de quatre-vingt-deux ans.

une maison. Ils tirent leurs plans. « — ... Vous prendrez cet appartement-ci, vous y serez seul et tranquille. — J'y serais heureux, mais je ne le crois pas. — Vous le serez demain, vous allez passer l'acte. — Vous verrez que je ne l'aurai point ¹. » Tandis qu'ils devisent, comme si déjà ils étaient maîtres des lieux, la nuit vient. La lune éclaira le ruisseau, et, par delà le jardin en pente, le coteau boisé se peupla de rossignols.

A cinq ou six lieues droit au nord de Montlignon se trouvent, entre Asnières-sur-Oise et Beaumont, les propriétés de Toutteville et de Baillon acquises en 1791 et 1792 par Ducloz-Dufresnoy. Le parc de Toutteville, avec ses grands arbres formant des clairières, ses parterres et ses deux étangs, remonte au sud vers la forêt de Carnelle, de hêtre entremêlés de chênes et de châtaigniers. Le 10 juin 1795, les héritiers de M^e Ducloz, c'est-à-dire ses deux sœurs Marie-Louise Françoise Ducloz-Dufresnoy et M^{me} Marcotte ainsi que Charles-Athanase Walckenaer ont entamé les démarches pour rentrer en possession de Toutteville et de Baillon. De là sans doute des allées et venues entre Paris et Asnières-sur-Oise. Inventaire est dressé le 6 juillet ². Est-ce l'espoir d'un voisinage qui attire Senancour vers Montlignon ? Ce fut peut-être entre ce printemps et cet été de l'an III. devant les horizons harmonieux et apaisés de l'Île-de-France, que le chèvrefeuille signifia : « Moments de liberté à la fin du jour, au milieu des prairies, au bord d'un canal, auprès d'un bois. » Et les bruyères,

1. *Oberman*, t. I, p. 224. *Notice*, pp. 96-97.

2. Les trois héritiers garderont Baillon jusqu'en 1801 (à cette date ils le vendent à Louis Bonaparte) et Toutteville jusqu'au 4 juin 1804, qu'ils le vendent à André-Étienne-Antoine Chabanot de Bonneuil. (Renseignements fournis par M. Robert Masson, actuel propriétaire de Toutteville. Je dois diverses autres précisions à M^{lle} Bonnardot et à M^{lle} Chamard.)

sous les futaies : « Existence laborieuse, pauvre, mais sans misère, et humble sans amertume ¹. »

Jusqu'où portèrent ses rêves ? Il y eut, au lendemain de la Terreur, un moment que Michelet, éclairé par les souvenirs des vieillards et de son père, a nettement défini, quelques mois étrangers aux modes, aux mœurs du Directoire : dans la pauvreté presque universelle, un brusque, irrésistible besoin de vivre, de respirer enfin après tant de malheurs, d'angoisses, et qui, dans les dix-huit cents bals qui s'organisèrent sans que rien fût préparé, rapprochaient tous ceux qui avaient souffert, un besoin tout nouveau de tendresse dans l'amour qui tranchait sur la fin de l'ancien régime ². Senancour lui aussi, après tant d'amertumes conjugales secrètement dévorées, retrouvait au fond de son propre cœur, inaltéré, ce « besoin insatiable de confiance ». Il communiait en ce désir renaissant « d'union, d'énergie, de bonheur »...

Il vient justement de publier dans le menu format mis à la mode par Cazin, chez un libraire du quartier Saint-André-des-Arts, chez Leprieur, 12 rue de Savoie, *Aldomen ou le bonheur dans l'obscurité* ³. Ce bref roman évoque le rêve, naguère avorté, d'amour, de vie pastorale et que renouvelle aujourd'hui la sereine présence d'une jeune femme.

1. *Isabelle*, p. 102. Dans le texte du *Mercure du XIX^e siècle*, 1823, t. III, p. 448, est ajoutée à l'article chèvrefeuille une note, de caractère confidentiel, qui se rapporte manifestement à Joséphine Marcotte, et où reparait le site imaginaire d'Imenström. Cf. ci-dessus, p. 132.

2. *Histoire du XIX^e siècle*. Paris, Marpon et Flammarion, 1880, t. I, pp. 110 et suiv.

3. *Aldomen* porte la date de l'an III. L'an III commence à la fin de 1794. Aucune allusion de la presse contemporaine qui permette de dater avec précision l'apparition de ce roman. Mais il paraît difficile que Senancour soit rentré à Paris avant la fin de 1794 au plus tôt. Le temps de trouver un éditeur et d'imprimer ce petit livre et nous sommes reportés au printemps ou à l'été de 1795.

Ce songe amoureux s'inscrit à sa date dans *Oberman*, le 29 avril de la troisième année ¹. Pour le dire Senancour prend le masque d'un pasteur arcadien. A mi-chemin de Théocrite et de Gessner, il imagine une idylle sur laquelle vers la fin se répandent les brumes d'Ossian. Si réussi que soit ce pastiche, si pures et légères les lignes de ce motif néo-classique et pompéien, il suffit d'en détacher, pour les mettre en relief, quelques cadences où sonne une mélancolie toute moderne, déjà romantique, pour qu'apparaisse dans toute sa vérité la confession la plus directe :

Je suis hors d'état de m'attacher à aucune chose, et je ne saurais plus m'occuper d'aucune. Malgré tous mes efforts, je reviens toujours à toi; et mes idées, que je voudrais un moment tourner vers d'autres objets, me présentent toujours ton image. Il semble que mon existence soit liée à la tienne, et que je ne sois pas tout entier là où tu n'es pas : toutes mes facultés seraient perdues si je ne t'aimais point.

Écoute : je vais te parler simplement et comme un homme qui n'a pas besoin de cacher ce qu'il désire. Depuis que je t'ai vue voici deux fois que l'hiver a glacé nos ruisseaux... Que deviendrai-je si je cesse de t'aimer ? Où seront mes plaisirs et à quoi passerai-je ma vie?...

Je suis bien jeune encore : si tu le veux, je t'aimerai longtemps...

Mais si tu me commandes de te fuir, j'oublierai la feuille nouvelle. Le soleil du printemps et les jours d'été seront pour moi comme les brouillards qui finissent l'année, comme les nuits sombres de l'hiver. Je serai seul au milieu des pasteurs... ; et je m'éloignerai des sacrifices et des danses, afin de ne point importuner de ma tristesse ceux qui peuvent avoir du plaisir.

Supplication à voix basse, aveu secret, renfermé, où jamais l'espoir confiant ne hausse le ton, et que d'un bout à l'autre parcourt la douleur du songe impossible.

1. *Oberman*, lettre XXXII.

VI

DÉTRESSES

HIVERS ET NUITS DE PRINTEMPS DANS LE VALOIS

EN décembre 1795 mourait le père de Senancour, et quelques mois plus tard sa mère ¹. Il se peut que celle-ci une fois veuve ait cherché refuge ² dans quelque une de ces petites communautés religieuses qui, dans le Paris du Directoire, se reconstituaient de façon plus ou moins clandestine ³.

Alors Senancour fut seul, et, par le discrédit des assignats, à peu près ruiné ⁴.

De la fin de 1795 à l'automne de 1798 il traverse les jours les plus sombres de sa vie, d'une vie déjà si maltraitée du sort. Ces trois années préparent la crise de maturité d'où, comme Oberman, il sortira calmé, rasséréné à demi. « Vingt-huit ans, dira-t-il, s'inspirant directement de Cabanis, est l'époque d'un grand changement dans les affec-

1. M^{lle} de Senancour, *Réplique à un malavisé*. Fontainebleau, 1858, p. 3.

2. « Vous laissez aller sa veuve dans un couvent : vous faites très bien, je crois. C'est là qu'elle eût dû vivre : elle était née pour le cloître, mais je soutiens qu'elle n'y eût pas trouvé plus de bonheur. » *Oberman*, t. I, p. 231.

3. Cf. Babeau, *La France et Paris sous le Directoire*, . . . Paris, Firmin-Didot, 1888, p. 89.

4. *Oberman*, lettre XXXV.

tions humaines et dans les couleurs de la vie ¹. » Ce profond renouvellement intérieur est pressenti dès la dernière lettre de la troisième année, d'où l'on passe sans transition au *Premier fragment* (seul vestige de la cinquième année) où il est plus nettement annoncé. Il est analysé, la complexe évolution, qui mène Overman de l'extrême désespoir aux voies d'espérance, est dessinée dans la sixième année, de beaucoup la plus copieuse d'*Overman*, si dense et diverse qu'elle est moins une année qu'une époque climatique dans la vie du héros.

« Voici ma vingt-septième année, écrivait-il le 2 mai VI : les beaux jours sont passés, je ne les ai pas même vus. » C'est le 16 novembre 1797 que Senancour² entrera dans sa vingt-huitième année. A vrai dire il a, de la fin de la troisième à la fin de la sixième année, traduit les résultats d'une expérience qui s'étend approximativement de 1796 à 1800, de vingt-six à trente ans. Au moment où il écrit *Overman*, la crise dominée, il en discerne avec plus de sûreté les épisodes essentiels. Sur les jours sinistres qu'il vient de vivre un peu de la sérénité durement conquise se répand. A revenir sur des souffrances, maintenant dépassées, il met je ne sais quel accent d'allègement victorieux. Mais la peinture immédiatement contemporaine, ou plus sombre ou plus terne, de tant d'angoisse vécues, la couleur vraie de ces années, c'est dans les *Rêveries* de l'an VIII, pour une bonne part écrites en 1797, qu'on la retrouve.

1. *Overman*, lettre XLVII. Ces pages sur les différents âges de la vie humaine ne font que reprendre et condenser les conclusions de Cabanis dans son quatrième mémoire : *De l'influence des âges sur les idées et sur les affections morales*, dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Paris, Crapart, 1802. Tome I, pp. 237 et suiv. Cet ouvrage avait d'abord paru en 1798-99, dans les *Mémoires de l'Institut*, 2^e classe.

Sans doute après l'échec des projets sur Montlignon, donc au cours de l'été ou de l'automne de 1795 ¹, attiré vers le Valois par les charmes de l'adolescence, Senancour achetait sur l'ancienne abbaye de Chaalis, vendue comme bien national, un pavillon donnant sur les bois et qu'accompagnaient un jardin de quatre arpents et des bassins bien pourvus d'eau ². Dans *Oberman* il a déguisé Chaalis et Fontaine sous le nom de Chessel, bourgade du Valais

1. M^{lle} de Senancour donne la date de 1795. *Notice*, p. 97.

2. M^{lle} de Senancour, *Supplément à ces notes biographiques trop insuffisantes* (Ms. D 1998).

L'abbaye avait été vendue comme bien national, le 12 octobre 1793 à Rontain, qui, dès 1794, avait commencé la démolition du cloître, de l'église et des constructions du xiii^e siècle. (Jacques Boulenger, *Au pays de Gérard de Nerval*. Paris, Champion, 1914, pp. 96 et suiv.) Rontain avait dû acheter tout le domaine et revendre l'abbaye à Pierre-Étienne-Joseph Pâris, négociant, originaire de Nanteuil-le-Haudouin, et qui fit déclaration de résidence à la mairie de Fontaine le 19 vendémiaire an IV, 11 octobre 1795. (Renseignements communiqués par M. G. d'Harcourt.) De la transaction de Senancour je n'ai rien retrouvé chez les notaires de la région.

Il est à peu près impossible de déterminer quel pavillon acheta Senancour. Ce pouvait être, m'écrivait le 6 juillet 1933 Louis Gillet, l'un des deux qui encadrent la grille d'entrée.

Je trouve ces pavillons décrits sur l'acte de vente du 12 octobre 1793 (Archives de l'Oise, n° de la vente 650). L'entrée de l'abbaye « est fermée par une grande grille de fer. A droite et à gauche sont deux pavillons couverts en ardoises composés de vestibules, salles, salons, cabinet, grenier, étable à vache, toits à pores, poulailler, cave et jardins... ». Un peu plus loin, sur le même acte, il est fait mention d'« un autre bâtiment, appelé l'abbatiale, occupé par la veuve La Rue, composé de cuisine, salle, remise, étable, écurie, sellier et grand jardin... ».

Le pavillon acheté par Senancour serait-il celui qu'habitait la veuve La Rue ? M. d'Harcourt me fait remarquer qu'en 1812, lors de l'établissement du cadastre, tous les immeubles de l'ancienne abbaye appartenaient à Pâris, sauf un seul situé à quelques dizaines de mètres des deux pavillons de l'entrée, et aujourd'hui disparu.

Il existait alors entre la route et l'ancienne abbaye et parmi ses dépendances une sorte de hameau rustique, maison et communs abattus en 1850 par M^{me} de Vatry, quand elle fit l'acquisition de Chaalis.

entrevue l'été 1789 sur le trajet de Villeneuve à Saint-Maurice. Mais impossible de se méprendre : Chessel, comme le petit pays compris entre Fontaine, Chaalis et Ermenonville, se reconnaît à ses bouleaux, ses châtaigniers et ses étangs ; invinciblement il demeure lié aux plus précieux souvenirs d'adolescence, Chessel où Overman eût désiré vivre, se fixer¹.

Le marché conclu, Senancour fut réduit à contempler son modeste domaine par les fentes d'une porte². Un locataire, peu pressé de déguerpir, occupait le pavillon. Pour attendre son bon plaisir, l'acquéreur dut s'installer « dans une auberge à côté »³. Ce fut, selon toute vraisemblance, à Ermenonville, chez Antoine Maurice, qui, dans son cabaret villageois, conservait des reliques de Jean-Jacques et fournissait les pèlerins d'anecdotes sur les derniers jours du Promeneur solitaire⁴. Le village avec ses toits de chaume, ses maisons, d'un simple rez-de-chaussée, aux façades festonnées de vignes et de roses, offrait la plus naïve rusticité⁵.

1. Chessel est nommé dès la première page d'*Overman*. Voir aussi t. II, pp. 58 et 138, etc.

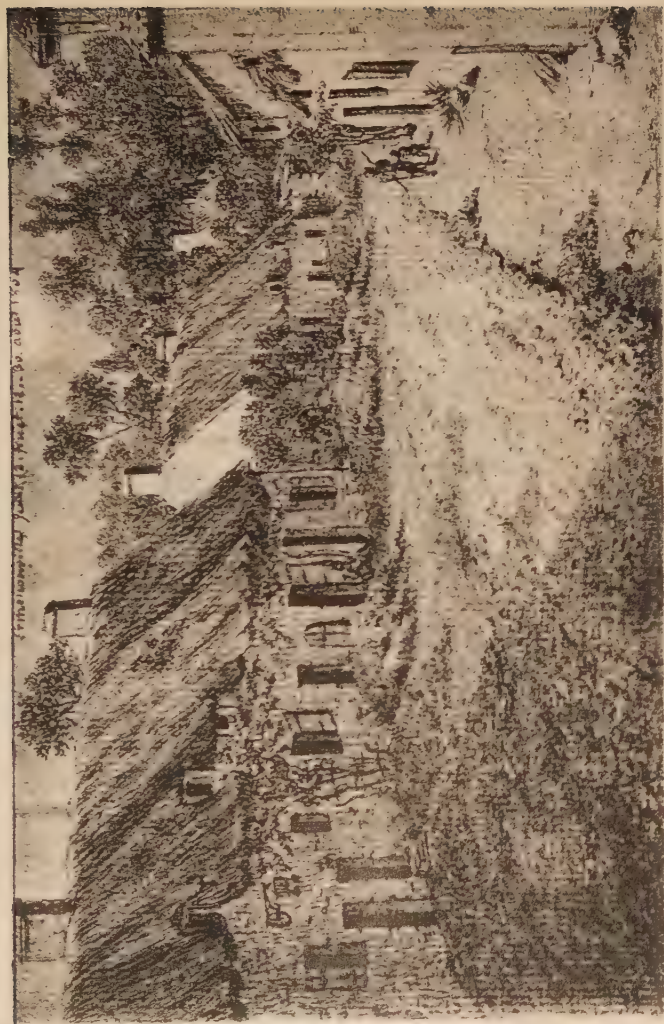
2. Notice, p. 98. — Boisjolin (p. 290) confirme le témoignage de M^{lle} de Senancour : « il n'y a jamais mis le pied. »

3. Notice, p. 98. Cf. aussi *Supplément à ces notes biographiques*. . . Ms. 1998.

4. D'Ermenonville à Chaalis, un peu plus de deux kilomètres. Le texte des *Réveries* suggère le trajet d'Ermenonville à Chaalis par le Désert.

Aristide Marie dans son *Gérard de Nerval* (p. 367) affirme que Senancour « a séjourné, dans sa jeunesse, chez un parent, à Montagny ». Mais il ne dit tenir ce renseignement d'une tradition orale des plus incertaines.

5. Ainsi que le montre un dessin de Ramond, daté du 30 août 1804. Vers 1830 (selon Jacques Boulenger, p. 119) la moitié des maisons étaient encore couvertes de chaume, les autres de tuiles rouges de Fleurines.



ERMENONVILLE, 12 FRUCTIDOR AN XII
dessin à la mine de plomb par Ramond



Dans les jardins d'Ermenonville, dessinés, voici bientôt un tiers de siècle, par René de Girardin assisté de Morel, les fabriques avaient souffert des violences révolutionnaires et rien n'était soigné comme autrefois. Mais, les plantations ayant crû, la nature accomplissait les intentions des deux paysagistes ; même, les années aidant, elle triomphait de l'artifice. Ses ombrages épaissis, le parc avait gagné « dans ses masses et dans ses grands effets » ¹. L'arrondissement de Senlis lui-même apparaissait alors tout entier au promeneur comme un immense jardin de la nature ².

Cet été ou cet automne 1795 ³, aux heures où il désespère de « contenir l'inquiétude qui l'agite », Senancour, repris par sa première vocation pour la peinture de paysage, se dirige vers Chaalis. Un crayon à la main, il reste longuement à rêver au bord des étangs. Tout ici, depuis le départ des Bénédictins, porte le signe de l'abandon. Dans les bassins à demi desséchés les eaux croupissent ⁴. A ces flâneries au bord des étangs Senancour prit les fièvres ⁵.

Allant d'Ermenonville à Chaalis, il lui suffisait de s'écarter un peu sur la gauche pour traverser le Désert : des espaces de sable blanc et nu comme celui des dunes, des blocs de grès sous des pins ; çà et là, parmi les bruyères, quelques bouleaux, de vieux genévriers tortus. Un quart d'heure suffisait pour s'enfoncer au cœur de cette solitude, d'où s'entendaient encore « le bruit des cloches, le fouet

1. Cambry, *Description du département de l'Oise*. Paris, impr. de P. Didot l'aîné, an XI-1803, t. II, pp. 27-28.

2. *Ibid.*, t. II, p. 31.

3. La *Notice* (pp. 97-98) donne nettement 1795 comme date de l'acquisition de Chaalis et des promenades de Senancour autour du pavillon qu'il ne devait jamais habiter.

4. Selon Cambry (t. II, p. 28) il en était de même d'Ermenonville. « Ses eaux, ses étangs ne sont plus. »

5. *Notice*, p. 98.

des rouliers et les chants du village » ¹. Paysages faits de peu, dont l'attrait s'userait vite, si, « creusant d'idée les terrains les plus bas en vallées profondes, changeant en pâturages quelques herbes desséchées, et transformant en chaînes d'âpres rochers et de sommets élevés, les diverses sinuosités de ses buttes sableuses, et les débris de ses grès dispersés » ², l'imagination complaisante de Senancour ne se laissait tour à tour séduire, sur les pas du Promeneur solitaire, par des ressouvenirs de la Suisse, ou bien encore par l'illusion de Fontainebleau. Mais ici, à la différence de la nostalgique forêt, les bois, dans les fonds, bordent des étangs qu'envahissent des roseaux.

Fuyant la vie difficile de Paris, Senancour était toujours là quand vint l'hiver. Maintenant sous les « bouleaux sans feuilles », quelques brebis, seuls êtres vivants, confondues avec les sables et les grès épars, paissaient une herbe jaunie, des touffes séchées de bruyères rougeâtres. Il aimait, vers le soir, gravir dans le Désert la plus élevée des buttes, et sur ce sommet battu des vents, où quelques bouleaux isolés avaient pris racine, ses regards, en direction du couchant, se portaient entre Montlignon et Asnières-sur-Oise, vers les forêts de Montmorency, de l'Isle-Adam, de Carnelle ³. Par les yeux de l'esprit il voyait Toutteville, Baillon. Dans la paix silencieuse les pires angoisses ravaageaient son cœur.

1. Cambry, t. II, p. 27.

2. *Réveries* de l'an VIII, pp. 21-22.

3. « La plus élevée de ces buttes domine assez au loin les forêts voisines ... J'allai jouir des derniers feux du jour sur les grès écroulés le long de la pente qu'elle incline au couchant ... » *Réveries* de l'an VIII, p. 22. Au premier plan et au nord-ouest les forêts de Pontarmé et de Chantilly. Mais par delà et justement à l'ouest les forêts de Montmorency, de l'Isle-Adam et de Carnelle à cinq ou six lieues. Ni Pontarmé, ni Chantilly ne lui donneraient un tel émoi.

Le soleil, sans nuage, éclairait d'une manière fixe la contrée vaste et déserte. Seulement, de temps à autre, l'on entendait dans les bruyères le bêlement de la brebis plaintive. Ce grand calme ajoutait à cette étendue solitaire, son ciel semblait plus profond, plus illimité, sa terre plus abandonnée.

*Plusieurs de ces collines lointaines, à divers points de l'horizon, ramenaient des souvenirs douloureux et des regrets innarrables. J'étais agité dans ce calme général, et je l'étais seul*¹...

En décembre 1812, Senancour écrira : « Il y a dix-sept ans, je voulais m'endormir à jamais ...² » Dix-sept ans : donc très précisément ce décembre 1795. Son père vient de mourir. Le souvenir de cette jeune femme de vingt ans, Joséphine Marcotte, depuis un an et demi M^{me} Walckenaer, ne lui est d'aucun secours. Bien pis. Le songe de cet amour impossible aggrave et jusqu'à l'angoisse mortelle « le sentiment de la vie perdue »³. Comment, dans l'effort pour résister à ce sentiment et ne pas devenir tout à fait incapable de « supporter ailleurs le poids du temps », trouverait-il à cet amour quelque douceur ?

Sans avoir aimé, confesse Oberman, je me voyais dans une sorte d'impuissance d'aimer désormais, ainsi que ces hommes en qui une passion profonde a détruit le pouvoir de sentir une affection nouvelle. Ce souvenir n'était pas l'amour, puisque je n'y trouvais point de consolation, point d'aliment : il me laissait dans le vide, et il semblait m'y retenir : il ne me donnait rien, et il semblait s'opposer à ce qu'il me fût donné quelque chose⁴...

1. *Rêveries* de l'an VIII, p. 23.

2. Texte publié par Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 194.

3. Comme le dit très justement M^{me} Dupin, qui était dans la confidence de Senancour et de sa fille. (*Journal des femmes*, 15 février 1835, article reproduit dans Michaut, *Senancour* ... p. 335. M^{me} Dupin reproduit, au reste, une formule d'Oberman.

4. Oberman, lettre LXXXIX, t. II, pp. 248-249.
Journal Intime d'Oberman.

Décembre 1795 est pour Senancour doublement atroce. Ce n'est point simple jeu du hasard si la lettre XLV, méditation d'Oberman sur la mort de son père, est datée de Chessel, c'est-à-dire de Chaalis. Les lieux mêmes imposaient cette méditation, ramenaient la silhouette du défunt au détour de tel sentier sous les bouleaux. Qu'ils eussent ou non des parents à Montagny¹, les parents de Senancour étaient venus au printemps de 1784, installer leur fils chez le curé de Fontaine et sans doute au cours de la belle saison l'y visiter. Cette année même, quand eut échoué, au printemps de 1795, l'achat d'une propriété à Montlignon, la vraisemblance exige que le père, au cours de l'été, accompagne son fils dans le Valois, que l'achat du pavillon de Chaalis soit la reprise du projet qui, dans la vallée de Montmorency, avait manqué. C'est dans la forêt d'Ermenonville qu'il faut les imaginer s'enfonçant au plus épais des bois, s'asseyant sur un grès, non loin des étangs en vue de l'ancienne abbaye, pour lire ensemble les *Vies des Pères du Désert*. Maintenant qu'il sentait venir la fin, le vieillard se départait de son habituelle réserve. « Si dans ma jeunesse, confiait-il, j'étais entré dans un monastère, comme Dieu m'y appelait, je n'aurais pas eu tous les chagrins que j'ai eus dans le monde, je ne serais pas aujourd'hui si infirme et si cassé ; mais je n'aurais point de fils, et en mourant, je ne laisserais rien sur la terre². »

1. Aristide Marie, *Gérard de Nerval*, p. 367, note 13. Voir ci-dessus p. 142.

2. *Oberman*, t. I, p. 18. Oberman rapporte bien les promenades et les confidences de son père aux « derniers temps de sa vie ». Si, dans cette page et celle qui la suit, l'imagination, malgré les bois du Forez (évident alibi), est, çà et là, attirée vers Fontainebleau, les rochers non loin de l'eau, et la date, qui ne peut être que l'été ou l'automne 1795, font plus vraisemblable, presque nécessaire, l'allusion à la forêt d'Ermenonville et au Désert. L'espace de « dix

Quelques semaines plus tard, en décembre, quand il fut mort, les lieux, la solitude, l'événement même, dans le cœur de Senancour renouvelèrent avec violence tous les souvenirs. Il rendit à son père la justice qu'une âme généreuse doit aux disparus. Esprit de justice qui s'avivait de remords. Il se ressouvint des inquiétudes, des contrariétés qu'avaient causées à son père son départ clandestin pour la Suisse, son mariage secret à Fribourg ; torts désormais irréparables. Avec quelle douleur il ressentait la tristesse de ses derniers jours, la solitude de cette vie, et plus que tout la bonté du vieil homme qui, « quoiqu'il en eût eu bien des chagrins, ... lui pardonnait tout, afin de ne pas cesser d'aimer, à son dernier moment, le seul être qui lui restât à aimer » ¹.

Laissons passer une dizaine d'années, et le fils à son tour, devant ses deux enfants, aujourd'hui adolescents et qui commencent de lui échapper, comprendra quelle dureté l'institution sociale, aggravant la nature, a mise dans la condition de père :

Donnez gratuitement vos soins, et n'attendez rien. Ordinairement l'amour paternel est un sentiment, un besoin ; ordinairement l'amour filial n'est qu'un devoir, ou une vertu. Époux ! soutenez-vous mutuellement, quand cela se peut... : pour vos enfants, ils chercheront d'autres appuis, ils se dévoueront

ans » compris entre les souvenirs plus anciens et ceux d'aujourd'hui, est bien à peu près le même qui sépare le séjour à Fontainebleau (1784) de ces dernières promenades (1795).

1. *Oberman*, t. I, p. 156. Il y a certainement du père de Senancour dans le vieillard paralytique de Blamont, rudoyé par sa fille. C'est là une manière de parabole. A preuve l'éveil du remords dans le cœur d'Oberman à ce triste spectacle : « S'il était possible que dans un âge de raison, j'eusse manqué essentiellement à mon père, je serais malheureux toute la vie, parce qu'il n'est plus, et que ma faute serait aussi irréparable que monstrueuse. »

à des amis imaginaires ; et ce ne sera que lorsque vous serez morts, qu'ils sauront quels étaient leurs vrais amis.

Les raisons en sont sensibles. Ce n'est point un vice du cœur de l'homme . . . , c'est une suite de l'état présent des choses.

Le fils a tout reçu, et n'a plus qu'à rendre. Le père a tout donné, il n'a plus qu'à recevoir.

Le fils commence sa vie, il ne peut se retrouver dans celui dont la vie passe : le père va finir sa vie, il se retrouve dans celui dont la vie continue . . .

. . . Toutes les vues de l'homme actuel se portent vers l'avenir : or les pères ne sont point dans l'avenir pour les enfants ; et dans l'avenir, les enfants sont tout pour les pères ¹.

Mais en cette fin de 1795 la clairvoyance de Senancour est surtout aiguïlée par sa propre expérience conjugale. Il comprend enfin le drame auquel il assiste depuis qu'il est né, le malheur de ces deux êtres, doués chacun des plus hautes vertus, et mal assortis, dont l'un au moins, son père, aurait pu, en d'autres liens, être heureux. « Les unions les plus tristes, conclura-t-il en 1806, sont quelquefois, sont fréquemment celles des gens de bien ². »

Aujourd'hui, aigri par les souvenirs de Fribourg, lui qui, au détriment du père, jouit des préférences maternelles, il incline envers sa mère à une sévérité, qui, bien plus tard, lui paraîtra à son tour injuste ³.

Ainsi, dans la sixième année d'*Oberman*, par un chassé-

1. *De l'Amour*, février 1806, pp. 189-191.

2. *Ibid.*, p. 261.

3. Il s'en accusera dans les *Libres Méditations* de 1819 (p. 340 : « Si généreuse, si constamment bonne, ô ma mère ! avez-vous senti que vous étiez aimée de votre fils comme vous deviez l'être ? Je connais mes torts. Je les connaissais alors ; mais je ne les croyais pas irréparables. . . Je les attribuais à la force de certains obstacles, que des résolutions plus fermes eussent fait disparaître. Dans cette absence perpétuelle que je devais mieux prévoir, êtes-vous avertie de mes regrets ? ».

croisé d'allusions souvent presque inextricable, sa méditation le promène du malheur conjugal de ses parents à sa propre infortunè ¹.



Deux ans ², sur les prairies et dans les forêts du Valois, le rythme des saisons nourrit les songes et les émois de Senancour. Il aimait pour ce qu'ils avaient d'instantané et de précaire les brefs hivers au cœur de l'été et les fugaces printemps au cœur de l'hiver. Vers la fin de décembre, quand tous les arbres furent dénudés, il y eut comme un rappel des jours les plus doux de l'automne, et comme une annonce du printemps mais avec plus de délices, car aux joies du vrai printemps manque la douleur. En plein mois des frimas, sous des buissons épineux que l'hiver avait flétris, une violette se montra, fleurie et odorante. Mai venu, dans les sables du Désert les muguetS renouvelèrent le souvenir des premiers contacts avec la nature, au printemps de 1784, et tous les bonheurs de l'âme adolescente. Le muguet signifie : « Émotions vives et franches ; plaisirs des champs ; droiture et joie naïve » ³. Mais aujourd'hui le cœur de Senancour avait « perdu les désirs ». Le narcisse avait fleuri dans l'herbe humide et les liserons enrrou-

1. La chose est particulièrement sensible t. I, p. 147, à la fin de la lettre XXXI.

2. C'est en brumaire au VI, novembre 1797 (Cf. ci-dessous, p. 174), que Senancour revient à Paris. Mais, entre la fin de 1795 et novembre 1797, de brefs séjours à Paris sont possibles, probables.

3. *Isabelle*, p. 104. Dans le *Mercur de France* de janvier 1812 (p. 15) il remarquait : « Le muguet, dont les sables mêmes d'Ermenouville alimentent le parfum rustique et la feuille printanière, ne se trouve nulle part dans ceux de Fontainebleau. »

laient aux arbustes leurs clochettes. Mais sur l'écorce d'un vieux chêne ¹ se lisait cette parole d'Émile : *Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.* Cette inscription ramenait Senancour à soi-même.

Alors « dans ces lieux encore heureux, les regrets flétrirent leur vaine beauté : leur solitude fut trop austère, leur silence fut de l'ennui » ². Même si, « dans le silence d'une nuit éclairée », le chant de quelque rossignol solitaire le haussait jusqu'à « l'éthéré, l'élyséen », c'était pour mieux navrer ce cœur, abandonné « dans un vide intolérable » ³. Émois, angoisses tragiques, qui trouveront leur expression définitive dans la lettre LXIII d'*Oberman*, leur cadre sublime et nécessaire dans la navigation nocturne sur ce lac inconnu, qu'invinciblement l'imagination situe dans un site alpestre. Mais ces émois, ces angoisses ont été vécus pour la première fois les *Réveries* en témoignent, et donc dans toute leur intensité, quelque nuit de printemps du Valois, sereine et douloureuse. Pour les traduire, dans la lettre LXIII, l'artiste maintenant sûr de son instrument, a repris çà et là presque les mêmes mots ou les mêmes images. Et les peupliers, les bouleaux, le rossignol même, ont laissé le signet à Ermenonville.

Non moins secrètement, dans les *Réveries* de l'an VIII, de mystérieux signets nous ramènent à Fribourg. La violette découverte, en plein hiver, au plus secret d'un vallon entre Chaalis et Ermenonville, aussitôt évoque ces violettes de Lu** qu'au printemps de 1790 Senancour cueillait

1. Sur ces impressions et souvenirs du Valois et sur les analogies florales, cf. les *Réveries de l'an VIII*, pp. 123-127, et aussi pp. 73 et 64-65.

2. *Ibid.*, p. 127.

3. *Ibid.*, p. 73.

amoureusement dans des « prés inclinés au midi » ¹. De même, « dans le silence d'une nuit éclairée », une de ces nuits d'été épandues dans la paix du Valois, sur les vastes ombrages, et les eaux calmes d'Ermenonville, de même ces « chants d'une voix lointaine » qui soudain accablent le rêveur désolé « d'un sentiment indéfinissable de [ses] pertes » : cette voix n'est-elle pas la même, à jamais nostalgique, qui en 1790 remuait jusqu'en son tréfonds le cœur d'Oberman dans les nuits printanières de Fribourg ou bien « sous le ciel d'été, dans un jour sans nuages... , un peu au loin, au milieu des murs et des toits d'une grande ville » ².

Ainsi, toute cette année 1796, le harcèlent les souvenirs et nouvelles de Fribourg, illusions perdues, tristes réalités. Au lendemain de Thermidor, laissant le canton catholique, beaucoup d'émigrés avaient regagné la France. Il en restait encore trop qui grevaient l'État, ou qui mettaient en circulation de faux assignats, pour quoi l'ambassadeur de France faisait pression sur Fribourg ³. Aussi le Grand Conseil avait-il décrété, le 7 juin 1796, que tous les émigrés mâles de quinze à quarante-cinq ans devraient partir avant le 15 juillet. Le 5 juillet il étendait l'ordre à tous ceux qui avaient moins de soixante-cinq ans. C'est le 4 juin que la Commission des étrangers avait délibéré sur M^{me} de Senancour et sur son beau-frère Favre de Longry. Le 14 juillet le Conseil secret leur signifiait l'ordre de partir. Mais le canton était toujours disposé à faire exception pour des parents de Fribourgeois. Ils ne se pressaient pas de s'en aller, on ne se hâtait pas de les expulser.

1. Il suffit de confronter le texte des *Réveries* de l'an VIII (pp. 124-125) avec celui d'Oberman (t. I, pp. 65-66).

2. Confronter le texte des *Réveries* de l'an VIII (p. 73) avec celui d'Oberman (t. I, p. 162).

3. *Papiers de Barthélemy*, tomes III et IV.

Le 19 décembre 1796, à une séance du Petit Conseil. Nanette Risso, de Chevrilles, demandait que sans autre délai fût retiré par M^{me} de Senancour l'enfant qu'elle avait mis en nourrice chez elle, et qu'on payât l'arriéré de la pension. M. Daguet, au nom de sa fille, promettait le paiement à peine son gendre aurait-il fait passer de l'argent. Nanette de répliquer qu'elle patienterait si M. Daguet voulait bien lui verser huit louis qu'il avait reçus de M. de Senancour à cet effet. Le beau-père fut contraint de payer ¹.

A cette fin de 1796, la fille de Senancour, Eulalie, a cinq ans, son fils Florian-Julien, ici en cause, trois ans. Ce n'est plus l'âge d'être en nourrice. Sur Eulalie, veille la grand'mère Daguet. La mère se désintéresse de ses enfants. Aux nouvelles qu'il reçoit de la Suisse, Senancour dans sa solitude a tout loisir de remâcher d'amers souvenirs. L'image de sa femme passe et revient dans la sixième année d'*Oberman*. Les rancœurs, à distance, s'aggravent, comme s'exaspèrent les regrets. Les violettes du Valois ressuscitaient, avec quelle force, les « vingt jours d'oubli et d'espérance » vécus à Fribourg vers l'équinoxe de mars 1790, ineffables promesses aussitôt retirées. Senancour, comme Oberman, était alors dans sa vingt-septième année. Ces ressouvenirs, qu'un rien provoque ou endolorit et qui se compliquent des regrets et désirs suscités par les jonquilles de mars, font encore plus poignant le « sentiment de la vie perdue » ².

1. A. Monglond, *Jeunesses*. Paris, Bernard Grasset, 1933, pp. 249-254.

2. *Oberman*, t. I, pp. 152-153, et *passim* dans tout le premier volume d'*Oberman*, et particulièrement dans la troisième et cinquième année.



Que l'idée d'une mort volontaire ait, de longs mois, hanté Senancour, les lettres XLI et XLII d'*Oberman* ne permettent pas d'en douter. Mais à nul moment (nous avons vu qu'en décembre 1812 il en faisait lui-même l'aveu) la tentation ne fut aussi forte qu'à la fin de 1795, alors qu'au désespoir d'un amour impossible s'ajoutait soudain la mort de son père. A Paris, tout ce dur hiver, que de malheureux s'abandonnent. Oberman tourne et retourne en trop de sens l'idée sinistre pour qu'elle n'ait pas possédé Senancour de longs mois, du moment où il se vit seul, « sans désirs, sans illusions, sans but », non seulement tout cet hiver, mais le printemps et l'été qui suivirent, quand la douceur de la saison heureuse fit plus violent le contraste de sa désolation intérieure¹.

L'atmosphère d'Ermenonville était de mauvais conseil. Au moment où il écrit les *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, Senancour est encore dominé par Rousseau. Or le suicide de ce dernier était alors, contre toute vérité, accrédité auprès de beaucoup avec toute la force d'une légende. Errant autour de l'île funèbre, Senancour évoquait le Promeneur Solitaire à ses derniers jours², saisi de « l'irréremédiable ennui des choses connues », et lui, le pauvre Jean-Jacques, jadis l'âme la plus expansive, le cœur le plus ardent, étranger désormais à tout le mouvement des hommes, ne désirant plus qu'« une pierre silencieuse dans la paix d'Ermenonville »³.

1. Les lettres XLI et XLII sont datées des 18 et 29 mai, VI.

2. Senancour, *Sur Jean-Jacques Rousseau*, dans la *Minerve littéraire* de 1821.

3. Senancour, *Sur Jean-Jacques Rousseau*, dans la *Minerve littéraire* de 1821.

Entre le Temple de la Philosophie et le rond-point de la Danse se voyait la tombe de l'Inconnu. Cet homme d'environ trente ans, en habit bleu, était arrivé à Ermenonville au début de mai 1791. Le vendredi 3 juin, avant midi, les officiers municipaux relevaient son cadavre dans la grotte de verdure, la tête trouée d'une balle. Près de lui un pistolet anglais à pompe de cuivre. Dans une lettre au marquis René de Girardin, pour demander la sépulture, il se disait « victime de l'amour » et « malheureux rêveur mélancolique », « d'une naissance la plus obscure ». Le 5 juin deux femmes, en longs habits de deuil, étaient venues, et, sans mot dire, avaient coupé une mèche de ses cheveux. Jusqu'en 1802, la plus jeune revint sur la tombe, une fois l'an ¹.

Une fin aussi brutale répugnerait à Overman. Il ne rêve que de s'endormir dans les Alpes, parmi la neige. Et c'est déjà, en 1796, éloigner la tentation.

Malgré une allusion à la *Nouvelle Héloïse*, et bien qu'elles reprennent quelques arguments de Saint-Preux, les deux lettres d'*Overman* sur le suicide sont d'un tout autre accent. L'amant de Julie, quand il menace d'en finir, n'est qu'un rhéteur, et Mylord Édouard n'a pas grand mal à le persuader de n'en rien faire. « L'ennui, confesse Overman, m'accable, le dégoût m'atterrit. Je sais que ce mal est en moi... Chacun de mes jours est supportable, mais leur ensemble m'accable... L'apathie m'est devenue comme naturelle ; il semble que l'idée d'une vie active m'effraie ou m'étonne... Je ne sais ce que je suis, ce que j'aime, ce que je veux ; je gémis sans cause,

1. A. Martin-Decaen, *Le marquis René de Girardin...* Paris, Perrin, 1912, pp. 238-242. — J. H. Volbertal, *Ermenonville...* Senlis, 1923, pp. 59-62. Le texte de la lettre n'est pas tout à fait le même dans ces deux ouvrages, et la date du décès diffère.

je désire sans objet, et je ne vois rien, sinon que je ne suis pas à ma place¹. »

Comme Oberman, Senancour avait hérité des siens « ce principe général de refroidissement, et d'aversion ou d'indifférence ». Il était né ennuyé. Le mal, ancré par une enfance solitaire, avait connu chez l'adolescent une recrudescence, mais, par instants, pleine de délices, quand sous les futaies et sur les bruyères de Fontainebleau, il découvrait « cette attente expansive que donne à un cœur jeune tout un monde à expérimenter ». Il crut, en mars 1790, toucher à la guérison, dans ces *vingt jours d'oubli et d'espérance*, dont il gardera jusqu'à la mort la douloureuse nostalgie. De ce bref, de cet illusoire enchantement il fut, presque aussitôt, précipité dans le silence des passions. De nouveau l'ennui s'empara de lui et à un degré insoupçonné, mais qui par sa violence même était signe de vie.

Puis, comme tant d'émigrés, détaché de son passé, il vécut, au jour le jour, des années pleines d'incertitude, sans suite et sans but. De cette expérience il ne lui restait aujourd'hui que « le triste souvenir » de ces « longues années perdues », d'une attente toujours trompée. Maintenant, dans ce Valois où l'ont ramené de nouvelles détresses, et les fantômes de l'adolescence, si dangereux dans l'âge où il conviendrait d'agir, il s'enlise dans une morne apathie. C'est dans les *Réveries* de l'an VIII qu'il faut recueillir le témoignage immédiatement contemporain de la crise à son paroxysme. Jamais peut-être l'ennui n'avait été ressenti avec cette profondeur de désolation, ni la douleur de vivre ne s'était exprimée avec une aussi troublante sincérité.

1. Oberman, t. I, pp. 194-195.

Cet état de langueur et de dégoût est la plus funeste et la plus sinistre altération de notre nature ; il se nourrit de lui-même, il se fortifie par sa propre durée... Il produit l'inaction, et l'inaction le perpétue ; il fait taire les passions, et leur silence le livre à lui-même. Il décolore et flétrit la perpétuelle régénération des jours... Serait-il quelque heureuse attente pour nous qui n'avons plus de désirs, ou quelque ardeur vers un terme dédaigné ? La suite de nos années n'est plus qu'une longue fatigue, parce que nous n'aimons rien dans leur durée... L'ennui de nos jours rend chacun d'eux pénible ; et le poids de chacun d'eux ajoute à l'ennui de tous¹.

Les racines du mal, Senancour à cette heure les découvre avec l'inexorable pénétration d'un être depuis l'enfance replié sur soi-même. Cet état tire son origine de la perpétuelle inquiétude d'une imagination trop active qui use et décolore toute joie avant même qu'on ait joui. Le cœur alors se lasse de poursuivre un objet chimérique, qui chaque fois se dérobe à l'instant qu'on croit le toucher :

Quand le plaisir imaginaire, fantastique enfant de notre délire, s'avance sous ses formes douteuses, exagérées, l'illusion le précède, le revêt et l'embellit ; mais sa fuite le découvre et le spectre est suivi de satiété, de regrets, de dégoûts, et sur ses pas sinistres le désespoir s'élève et couvre l'univers flétri².

Toujours déçu dans sa vaine attente, le cœur cesse de désirer et d'attendre. Or « la perte vraiment irréparable est celle des désirs... Sans les désirs que faire de la vie ? ...Qui rendra, gémit Overman, des désirs à ma vie, et une attente à ma volonté³ ? »

L'imagination fut la coupable, pour trop poursuivre

1. *Réveries* de l'an VIII, pp. 261-262.

2. *Réveries* de l'an VIII, p. 180.

3. *Overman*, lettre XLI.

d'une convoitise désordonnée, pour s'être soulée d'innombrables et confus désirs. Ses écarts ont justement produit

cette inquiétude vague et pénible qui remplace chez tant d'hommes l'heureux sentiment du désir. Le désir donne déjà quelque chose des jouissances qu'il demande, parce qu'il cherche une chose réelle... Mais l'inquiétude sans objet fixe, toujours plus avide parce qu'elle n'est point satisfaite, n'atteste que son impuissance et le néant de la vie. Épuisé d'un besoin dont l'objet, toujours cherché, n'est jamais atteint, jamais connu, [l'homme] succombe à l'irrésistible ennui, à l'ennui irrémédiable qui opprime sans relâche et consume avec une froide lenteur¹.

Mal produit par une civilisation extrême, où l'homme est victime de toutes les déviations qu'il fit subir à la nature, et, pour recourir au vocabulaire de Senancour, souffre de trop d'*extension*. Le remède serait de se « circonscrire », et, comme l'enseigna Jean-Jacques, de restaurer chez l'homme d'aujourd'hui, dans leur naïve pureté, les besoins et désirs de l'être primitif, si la chose était possible. C'est le problème que Senancour essaiera de résoudre dans les *Réveries sur la nature primitive de l'homme*. Il passe ces deux années du Valois à y songer.

Pour secouer le « sentiment pénible d'une vie léthargique et fatiguée de sa triste indolence », il est d'autres remèdes d'un effet immédiat, mais précaire : les boissons fortes, le thé, le café, l'opium. Il arriva certainement à Senancour, et particulièrement en ces jours de pire détresse², de chercher dans les stimulants l'oubli de sa misère. Pour un moment les liqueurs spiritueuses ren-

1. *Réveries* de l'an VIII, pp. 180-181.

2. Dans les *Réveries* de l'an VIII, la *Sixième Réverie* (pp. 104-108) est toute consacrée à ces sortes de consolations et à leurs dangers, et dans *Oberman* la lettre LXIV.

dirent à son imagination « tout le charme de son délire » et aux sensations « leur force victorieuse » ¹. Mais il eut tôt fait de s'apercevoir que par ces moyens artificiels nous troublons l'accord entre les choses et nous, que nous vieillissons prématurément les organes, qu'une tristesse accablante suit toute joie immodérée.

Le mal dont pâtit Senancour, et c'est la grandeur d'Oberman, ne peut céder aux moyens faciles. Au moment où il écrit les *Réveries*, Senancour adhère encore à l'Idéologie, qui ramène à la sensation toute la vie de l'âme. La nature lui apparaît comme une force aveugle et indifférente qui compose, dissout et recompose indéfiniment. Devant cette force et cette indifférence avec quel effroi il ressent sa solitude et son néant. Comme le poète à Éva, déjà il pourrait dire (si pour lui Éva n'était absente) :

Ne me laisse jamais seul avec la Nature :

Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Sur ce fleuve éternel de continuelle désagrégation l'homme n'est qu'un composé éphémère. Au Senancour des *Réveries* l'anéantissement paraît contradictoire, mais l'immortalité impossible. D'autres vivaient tranquilles dans ce système. Senancour ne peut détacher sa pensée de la tombe, ni se résigner à cette nécessité. « Force vivante ! Dieu du monde ! s'écriera Oberman, j'admire ton œuvre, si l'homme doit rester ; et j'en suis atterré, s'il ne reste pas ². »

Durant son séjour près de Chaalis, Senancour était doublement seul, et par la privation de tout contact

1. *Réveries* de l'an VIII, p. 49.

2. *Oberman*, t. II, p. 23. Dans les *Réveries* de l'an VIII voir surtout les *Réveries* I, II et XIII.

humain, et par le silence de Dieu. Et c'est bien pourquoi le printemps dans la forêt, la plus belle nuit d'été sur un lac, lui étaient d'une sévérité intolérable. « Si je restais seul sur la terre, constate Oberman, que me feraient, et les sons de la nuit austère, et le silence solennel des grandes vallées, et la lumière du couchant dans un ciel rempli de mélancolie, sur les eaux calmes. *La nature sentie n'est que dans les rapports humains* ¹. »

A ce malaise tout intérieur l'époque ajoutait ses venins. On se tromperait en affirmant que les *Réveries* de l'an VIII restent étrangères aux événements du Directoire ². Dans sa détresse, et les nerfs à vif, Senancour souffre plus que tout autre de l'insécurité des temps, et de l'inquiétude d'une génération indécise entre un monde aboli, et un lendemain imprévisible.

1. *Oberman*, t. I, p. 148.

2. Comme l'a fait Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. I, p. 157) : « Chose étrange ! la Révolution française, en grondant autour de lui, n'avait apporté aucune perturbation notable, aucun exemple de circonstance, à travers la suite de ses pensées... Il continue donc sans faire la moindre allusion à l'expérience flagrante. »

Il n'est que de lire les *Réveries* pour s'apercevoir du contraire, notamment les réveries IX, XI, XIV et XVI. Senancour s'y attaque aux « enthousiastes d'un vain songe de perfectibilité ». Il condamne les injustices d'une égalité et d'une liberté illusoire. Il constate que les meilleurs lois sont impuissantes sans les mœurs, que, du reste, les lois de la cité ne sont l'ouvrage que « d'une très faible minorité », que le peuple se lasse bientôt de son autorité « dans un ordre de choses étranger à ses besoins » pour se livrer à l'adresse des factieux. Il a des remarques qui portent loin, qui même par éclairs, ont un caractère prophétique, quand il affirme qu'« une longue civilisation mûrit les folies orgueilleuses », ou bien que « la véritable liberté sociale est impossible aux grandes sociétés ». De même sur l'état de guerre permanent où vit la France du Directoire, et sur le malheur d'une « société où l'argent représente tout ». Mais s'il aperçoit les tares de la société issue de la Révolution, ce n'est point pour regretter l'ancien régime et croire sa restauration possible.

Pour lui à cette date la situation paraît sans issue, et Overman, à la fin de la lettre XXXIX, tire la conclusion nécessaire : « Voilà plusieurs années que le mal menace, se prépare, se décide, se fixe. Si le malheur du moins ne vient pas rompre cet uniforme ennui, il faudra que tout cela finisse. » C'est immédiatement après cette lettre que les lettres XLI et XLII sur le suicide seraient à leur juste place. La lettre XL, où est conté comment Overman retrouve sur les bords de la Saône M^{me} Del*** mariée et mère d'une fille âgée de six ans, est ici intercalée pour un effet purement littéraire. Dans la réalité quand Senancour revit M^{me} Walckenaer, sa « grâce riante et fatiguée » eut sur lui une tout autre influence. Si les faits sont de la sorte intervertis, et les dates, c'est peut-être comme ailleurs dans *Overman* — et le roman autant que le journal intime en souffre — pour brouiller les pistes. Si cet amour d'Overman eut son heure de désespoir tragique, ce fut sans nul doute dans les derniers mois de 1795. Les passages des *Réveries* invoqués plus haut sont décisifs. Mais il fallait introduire M^{me} Del*** dans le roman. Or, jusqu'ici, elle n'avait paru qu'aux indéchiffrables allusions de l'idylle grecque, si adroitement dissimulée qu'aucun lecteur, semble-t-il, ne l'ait reconnue.



Senancour à vingt ans avait souffert d'un double malheur : d'être fils unique et né dans l'opulence. Héritier présomptif de plusieurs parents fortunés, il pouvait compter sur cent mille livres de rente ¹. Dès avant la mort de son père cette fortune s'évaporait en assignats. Une nouvelle brèche à son revenu le contraignit de renoncer au pavillon

1. *Notice*, p. 57.

de Chaalis avant même d'en avoir les clés. Pour résilier l'achat il fallut consentir « un sacrifice d'argent assez considérable » ¹. Comme Oberman, Senancour savait s'amuser à être un peu victime sans être dupe : il avait à débattre des affaires d'intérêt une répugnance innée, faiblesse que les natures grossières excellent à exploiter. Pâris, acquéreur en second de l'abbaye, négociant de son état, homme brun aux yeux gris, au teint coloré, au nez volontaire ², mit à profit la facilité de l'adversaire en matière d'argent.

Dégagé de son acquisition, Senancour chercha un autre gîte. A deux lieues de Chaalis se trouvait le château de Mont-l'Évêque, ci-devant campagne des évêques de Senlis et vendue le 23 avril 1791 comme bien national à Jean Guillaume, Trésorier Payeur des gages de MM. les Officiers de la Chambre des comptes de Paris, pour la somme de six cent mille cent livres ³, et revendue le 30 septembre 1792 à Mirel ⁴. Il se peut que Pâris, qui se trouvait à Chaalis dans la même position que Mirel à Mont-l'Évêque, ait mis Senancour en relation avec ce dernier, se donnant, après l'avoir exploité, l'air de le protéger ⁵.

1. M^{lle} de Senancour, *Supplément à ces notes biographiques trop insuffisantes* (Ms. 1998).

2. D'après sa déclaration de résidence (19 vendémiaire an IV, 11 octobre 1795) et son signalement (registre de la mairie de Fontaine). Il est donné comme âgé de 41 ans et demi. Taille 5 pieds 4 pouces. Cheveux et sourcils bruns.

3. Guillaume résidait à Paris, rue Louis-le-Grand, paroisse Saint-Roch. L'acte de vente à Guillaume, aux Archives de l'Oise, A. 676, n° 258.

4. En 1807 Mont-l'Évêque fut acheté à Mirel par le baron de Pontalba.

5. L'homme de bien « peut avoir à souffrir de quelques fripons : il n'est pas leur jouet. Il laissera parfois à certains hommes à qui il est utile, le petit plaisir de se donner en cachette les airs de le protéger ». (Oberman, t. I, p. 141.)

Entouré de fossés d'eau vive, le château est établi sur une terrasse qui domine une vaste campagne. La Nonette traversait un parc étendu et alimentait au bas de la terrasse une agréable pièce d'eau. En face du château et vers le couchant, une charmille¹.

Senancour put habiter comme locataire quelques pièces du grand château, mais, bien plus vraisemblablement, le petit château, à trente mètres du bâtiment principal, et qui comprenait « un vestibule, un escalier, trois chambres à coucher plafonnées et parquetées, au premier trois chambres à feu, plusieurs chambres de domestiques, et une chapelle à l'entresol »².

Il vécut là sans doute quelques mois de 1796 et une partie de 1797³, dans une solitude sévère, méditant, dans

1. D'après l'acte de mise en vente. L'ensemble de la propriété comprenait « un jardin potager en face du balcon du château, une melonnière à côté dudit jardin, un autre petit jardin derrière l'écurie, ledit jardin planté de huit cents pieds d'arbres à fruit de toutes espèces, le parc entre la chaussée de la garenne et la rivière, et l'allée de tilleuls qui conduit de la garenne à la Grande Vente et de l'autre de ladite garenne au Bois du Buat ». En outre des vergers, prés et marais, deux étangs, un moulin à eau, divers bâtiments, trois corps de fermes, le tout pris à bail par différents particuliers au moment de la mise en vente. (Arch. de l'Oise, A. 676, n° 258.)

2. A. 676, n° 258.

3. Le séjour à Mont-l'Évêque est attesté par Boisjolin (p. 291) qui écrivait sous la dictée de Senancour : « Autour de Paris, il a demeuré au château de Mont-l'Évêque, et plus près encore d'Ermenonville... » De son côté Sainte-Beuve, renseigné aux mêmes sources, écrit (*Portraits contemporains*, t. I, pp. 155-156) : « Les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* parurent en 1799. L'auteur les avait composées deux ans auparavant (donc 1797), tout en se promenant chaque jour dans le parc d'un château où il passait quelques mois... » Il ne paraît pas douteux, malgré l'affirmation contraire de M. Michaut, que le parc soit celui du château de Mont-l'Évêque. Levalloisignorait lui aussi le séjour à Mont-l'Évêque. A Villemétrie, Senancour n'a résidé que quelques semaines.

On ne peut, du reste, confondre Mont-l'Évêque avec Villemétrie. Bien que ces deux localités ne soient distantes que d'un kilomètre,



Paris, par Del.

VUE DU MONT-L'ÉVÊQUE
Maison de Campagne des Evêques de Sens,
dans le Val-de-Sens.

1789



ses promenades à travers le parc, sur les thèmes de ses *Réveries*, ayant rompu avec toutes les habitudes communes. Souvent il se couchait à l'aube pour réduire l'ennui des interminables jours d'été, à moins qu'en plein jour il ne fît la nuit dans sa chambre pour ignorer que le ciel était sans nuages ¹. Même dans le sommeil il échappait difficilement à un sentiment « d'amertumes, de contrainte et d'ennuis inquiets » ².

ce sont bien deux communes distinctes. D'autre part, Senancour figure sur le rôle de la garde nationale de Villemétrie, faubourg de Senlis, rôle sur lequel ne figure aucun habitant de Mont-l'Évêque. A lire *Oberman* on voit que le séjour à Villemétrie a été de très brève durée, quelques semaines. Nous ne savons pas si la propriété de M. de Sautray avait un parc. C'est donc bien le parc du château de Mont-l'Évêque que désigne le texte de Sainte-Beuve.

1. « ...très peu touché d'un beau matin depuis que je ne sais pas employer le jour, je vais me coucher. Je ne suis point fâché quand le jour paraît, d'avoir encore une nuit tout entière à passer, afin d'arriver sans peine à l'après-midi dont je me soucie peu. » (*Oberman*, t. II, p. 44.) Cette vie, évoquée dans la lettre L, *Lyon*, 22 juin, VII, mais avec une allusion à Chessel, était plus aisée dans le Valois qu'à Paris, où Senancour, dès la fin de 1798, eut des obligations. Il est vrai que dans la société de l'hôtel Beauvau, qui devait garder les habitudes du dix-huitième siècle, la journée pouvait commencer tard, au début de l'après-midi.

En juillet, VIII, *Oberman* menait la même vie à Saint-Saphorin, passant sur le lac la moitié du jour et la moitié de la nuit. Il se couchait au retour du lac, alors qu'il faisait déjà grand jour, et ne se levait qu'à midi, ou même à une heure. (Lettre LXIV.)

Selon un procédé fréquent dans *Oberman*, il se peut qu'il y ait dans la lettre LXIV dépaysement des souvenirs ou changement de date, et que nous devions nous reporter à l'auberge d'Ermenonville et à Mont-l'Évêque.

2. *Oberman*, t. I, pp. 231-232.

VII

L'AUTOMNE A MÉTERVILLE

PAS un sentiment de joie dans deux années, ajoutait Oberman dans la partie de la lettre XLVI datée du 2 août VI¹. Il est évident qu'il désigne les deux années comprises entre août 1795 et août 1797. Ce mois d'août 1797 nous retrouvons justement Senancour dans le voisinage immédiat de Senlis. Il figure sur le Rôle de la garde nationale sédentaire de cette commune comme habitant le faubourg de Villemétrie². Il y est l'hôte d'un ami, M. de Sautray, ancien garde du corps³.

Une lettre où sont présentés ses titres pour la croix de

1. Ce sont évidemment les deux mêmes années auxquelles font allusion les *Réveries* de l'an VIII (p. 128) : « C'est bien déjà une passion, et la plus irrémédiable peut-être, que cette soif vague et intarissable d'en sentir une plus déterminée. Quand une âme forte a connu deux années ce vaste besoin, l'occasion seule lui manque pour entraîner le monde. »

2. *Jeunesses*, p. 254.

3. Levallois, *Senancour*, p. 2. Levallois n'en dit pas davantage. Mais la chance m'a fait acquérir un exemplaire des *Réveries* de l'an VIII dans l'édition de l'an X-1802, qui ne fait que remettre en vente avec un nouveau titre les exemplaires invendus de l'an VIII. Cet exemplaire porte dans les marges des notes au crayon et dans le texte des passages soulignés, qui tous visent les passages des *Réveries* utilisés par Levallois dans son livre sur Senancour. D'autre part j'ai comparé l'écriture de ces annotations avec une lettre autographe de Levallois, datée de Paris, 11 octobre 1900. L'écriture

Saint-Louis nous fait parcourir toute la carrière militaire de Sautray. Cadet du 12 juin 1752 au 15 décembre 1756 dans la compagnie entretenue à Rochefort, il avait ensuite, du 1^{er} janvier 1757 au 1^{er} février 1761, été garde du corps de S. M. Polonoise. Le 16 de ce même février il entra comme lieutenant en second au régiment de Royal Cantabre, où il resta jusqu'en 1763 que ce corps fut réformé. Puis il servit dans le régiment de la Recrue d'Orléans jusqu'au 1^{er} octobre 1773 qu'il entra dans les gardes du corps de la Compagnie d'Alsace, où il eut, en juin 1777, la commission de capitaine de cavalerie. Et c'est le 16 septembre 1779 comme premier maréchal des logis des gardes du corps de Monseigneur le Comte d'Artois qu'il était proposé par le Prince d'Henin au Prince de Montbarey pour être admis, après vingt-sept ans de services, dans l'ordre royal de Saint-Louis¹. Alors sans doute,

est bien la même. C'est donc bien Jules Levallois qui annota cet exemplaire des *Réveries*.

Au bas de la page xvii, dans le blanc laissé à la fin des *Préliminaires*, je lis cette note au crayon, de la main de Levallois : « D'après les notes biographiques de Senancour qui m'ont été confiées par ses enfants, les *Réveries* furent écrites en 1797 au château de Villemétrie près Senlis chez un de ses amis, ancien garde du corps, nommé de Sautray (1886). »

P. 20 du même exemplaire, en face de ces lignes du texte : « Si je dois finir le mois dans cette retraite, terre automnale ! nourris-moi de ta douce langueur... », je lis au crayon et de la même écriture : « Villemétrie (Méteville) ». Voilà donc identifié ce nom de lieu dans *Oberman*.

On trouve dans le *Senancour* de Levallois (pp. 109-110) une autre allusion à ces notes intimes ou biographiques rédigées par Senancour lui-même et communiquées par M^{lle} de Senancour à Levallois, et quelques extraits de ces notes. Comme elles ne se trouvent point parmi les manuscrits de Fribourg, on doit se demander ce qu'elles sont devenues. Ont-elles été gardées par Levallois et de là ont-elles passé dans quelque collection privée ?

1. Archives du ministère de la Guerre. Carton 414. Ancien Régime. Je dois ces renseignements à M. Jean Bonnerot.

passé la quarantaine, était-il venu vivre sur ses terres.

De la même génération que le père de Senancour, Sautray était peut-être une vieille relation de famille, et Senancour adolescent avait pu le fréquenter dès 1781 lors de son premier séjour dans le Valois. Mais il se peut aussi qu'il ne l'ait connu qu'en 1797, du temps qu'il était à Mont-l'Évêque, et que s'étant découvert des affinités avec ce voisin de campagne alors sexagénaire, il en ait fait un ami.

A travers les *Réveries* de l'an VIII, les lettres IX¹, XLVIII et XLIX d'Oberman, nous entrevoyons, par échappées, la vie qui se menait à Villemétrie. La terre de Sautray était peu considérable, mais sur son antique héritage, loin de l'amertume des villes, l'ancien garde du corps menait dans la paix domestique cette vie patriarcale dont Senancour n'avait cessé de rêver². Le maître et les siens avaient dans l'amitié cette simplicité directe, délicate et affectueuse qui allait au cœur d'Oberman. On était au temps de la chasse. Les chiens, habiles à déterrer les taupes dans la prairie, ne l'étaient pas moins à courir les lièvres dans les forêts voisines et sur les champs. Quand on avait, le jour durant, battu la campagne ou cueilli des fruits, le soir venu « on versait du thé dans du lait encore chaud, on riait des hommes qui cherchent le plaisir, on se promenait derrière de vieilles charmilles, et l'on se couchait content ».

En la saison où les nuits éclairées du solstice ajoutent encore à la durée des jours, Senancour, comme Oberman,

1. Cette lettre IX n'est évidemment pas à sa place dans la première année d'Oberman. A l'automne de 1789 Senancour était dans le Valais. Il est évident que les dix-huit jours passés à Méterville, dont Oberman fait le récit dans une lettre datée de *Lyon*, 22 octobre, I, se rapportent à l'automne de 1797.

2. Oberman, t. I, p. 57. — *Réveries* de l'an VIII, p. 69.

était accablé par l'été « dans sa puissance et toute sa splendeur », par « cette profusion et de vie et de lumière ». Mais, l'automne venu, sous les cieux « calmés », sur la terre « mûrie et reposée », son cœur s'abandonnait avec délices « au charme ... des illusions perdues ». Les nuits plus longues, l'aube plus tardive lui semblaient abréger ses maux en abrégeant les jours. Cette année, quand la Nonette répandit sur les prairies et les bois ses premiers brouillards, il ressentit comme un attendrissement qui le pacifiait. A travers ces brumes l'aurore elle-même paraissait retarder sa venue. « Le voile vapoureux » laissait « au matin le silence de la nuit et la paix des ténèbres ». Dans cette pénombre prolongée il s'éveillait libre « du poids des heures écoulées » et demeurait quelque temps incertain entre la veille et le repos.

Après deux essais (*Sur les Générations actuelles et Aldomen*), malgré tout médiocres, en écrivant les *Réveries* il découvrait enfin ses dons de poète, révélation qui lui communiquait une force inconnue. « Cette année du moins ma volonté paraît moins impuissante », remarque-t-il lui-même au seuil de son livre ¹.

La régénération s'était accomplie en lui insensiblement, presque à son insu. Mais de la fin de la troisième année d'*Overman* aux premiers mois de la sixième, ce lent travail de renouvellement intime est très nettement analysé. A distance Senancour en reconnaissait plus aisément et la suite continue et les raisons.

Longtemps il avait appelé de ses vœux une catastrophe

1. Dans une lettre à Sainte-Beuve, du 29 juillet (1845), Senancour affirme très nettement que les *Réveries* ont été « faites en 1797 ». *Revue latine*, 1906, p. 381. J. Merlant, *Senancour et Sainte-Beuve*.

Il est vrai que dans les *préliminaires* des *Réveries* de l'an VIII (p. II) Senancour déclare : « Presque tout ce volume a été écrit l'an VI. » Or l'an VI va du 22 septembre 1797 au 21 septembre 1798.

qui vint secouer son apathie. Il était « las d'être inutilement heureux ». Le malheur était venu et il lui révélait une énergie qui s'ignorait, qui, désormais, saurait où s'exercer. Un accident qui longtemps menace trouble moins quand il est enfin arrivé. Il allait éprouver que les maux réels sont moins durs à porter que ceux-là qu'enfante l'imagination. Ruiné, il ne lui restait même pas « de quoi subsister... Je ne vois pas, se dit-il, que j'aie beaucoup perdu en perdant tout, puisque je ne jouissais de rien ». Revigoré d'avoir le sort nettement contre soi, il éprouva qu'on est « bien moins malheureux quand on ne veut plus que vivre ». Il songeait aussi que le malheur ouvre dans le cœur les sources de la bonté, et qu'il faut avoir participé à la souffrance des hommes pour être capable et digne de la secourir.

Ce n'est pas au hasard qu'Oberman date de Méterville et « le sentiment des grandes choses sociales » et la lecture de Marc-Aurèle. Quand la foi chrétienne en lui se fut obscurcie, un certain jansénisme latent, légué par l'éducation familiale, l'inclina tout naturellement vers la sagesse du Portique ¹. Alors, pour plusieurs années, le *Manuel de Pseusophanes*, qu'il insère dans la troisième année ², devint sa règle de vie. Ce fragment, qu'il feint de

1. Sainte-Beuve a relevé chez Arnauld (du reste comme une inconséquence de la part d'un chrétien, l'esprit des Stoïciens. (*Port-Royal*. Paris, Hachette, 1848, t. III, p. 282.)

2. *Oberman*, t. I, pp. 120-126 (lettre XXXIII). Senancour nous dit (*Réveries de l'an VIII*, p. II) que c'est à vingt-deux ans qu'il fut dans toute sa ferveur stoïcienne, donc en 1792. « J'ai connu, dira Oberman dans la nuit de Thiel, c'est-à-dire l'été 1793, l'enthousiasme des vertus difficiles..., ma fermeté stoïque bravait le malheur comme les passions. » Mais il a encore besoin du *Manuel de Pseusophanes* en juillet, VIII. (*Oberman*, t. II, p. 82.) A vrai dire la destinée se chargea de lui rendre le stoïcisme nécessaire sa vie durant.

découvrir manuscrit dans un Plutarque d'Amyot, est aussi apocryphe que l'églogue supposée de Bion ou de Théocrite.

Il le dit d'Aristippe le Cyrénaïque, attribution prudente, car nous n'avons de lui rien, ou presque : quelques bons mots transmis par Diogène de Laërce, quelques lettres fabriquées. Aristippe a professé un épicurisme plus positif que celui d'Épicure et qui mène tout droit à l'hédonisme d'Horace, sagesse dont s'accommodaient les sceptiques du dix-huitième siècle, et dont les rapprochait le sensualisme des Idéologues. Or ce *Manuel de Pseudophanes*¹, au titre symbolique, tire sa doctrine empruntée bien moins d'Épicure que des Stoïciens, et très directement de Marc-Aurèle. Dans les *Réflexions intimes* Τὰ εἰς ἑαυτόν) de cet homme mélancolique et vrai, Overman pouvait se regarder comme en un miroir. Certes le Manuel d'Overman doit à Marc-Aurèle l'essentiel de la doctrine : dédain de la science, primauté de la morale, dualisme de l'intelligence et de la matière, nécessité de se soumettre à l'ordre du monde, devoir de consoler et soutenir ses semblables. Il lui doit plus encore le ton, qui est celui de l'exhortation envers soi-même. Et pourtant, comme dans l'idylle apocryphe perce la confiance la plus directe, çà et là s'échappe un cri de douleur.

Tu viens de t'éveiller sombre, abattu, déjà fatigué du temps qui commence. Tu as porté sur la vie le regard du dégoût... Quelles pertes peuvent l'accabler ainsi ?... Si tu te livres aux alarmes, tes sollicitudes seront sans terme... Quels sont tes maux ? des craintes imaginaires... Tes jours écoulés se reproduiront-ils dans un temps meilleur ?... Vis en toi-même, et

1. Ou mieux Pseudophanès, c'est-à-dire « qui brille d'une lumière fausse », donc empruntée, comme la lune tire son éclat du soleil.

cherche ce qui ne périt point... L'énergie dans les peines est meilleure que l'apathie dans les voluptés...

Après d'interminables mois de solitude, Senancour à Villemétrie se sentait le cœur comme réchauffé au foyer de ses hôtes. Dans « la sécurité de ce court intervalle » entre des sollicitudes dont il ne pouvait prévoir le terme, il s'essayait à des travaux dont la monotonie même était salulaire à son inquiétude.

En ce temps-là, le département de l'Oise produisait encore du vin, d'assez médiocre qualité¹. Sur un front de bois qui, à Villemétrie, ferme l'horizon au midi, Sautray avait un treillage bien exposé et qui donnait un vin plus délicat. Mais il fallait cueillir les grappes à mesure qu'elles mûrissaient, ce qui réclamait bien des soins. « Je voudrais avoir un métier ; il animerait mes bras et endormirait ma tête », se disait naguère Oberman. Comme lui sans doute Senancour voulut faire la vendange. Il y mit bien douze jours, occupé, pacifié par le soin de choisir les raisins, par le mouvement lent et monotone de sa brouette allant et venant dans les vieux sentiers qu'envahissait l'herbe. « Et les jours coulaient ainsi dans l'oubli, au milieu des brouillards, parmi les fruits, au soleil d'automne. »



Méditant sur Mahomet, sur la tragédie de Voltaire dont il est le héros, sur les interprètes de ce rôle, Oberman trouvait l'amour du Prophète peu compatible avec sa mission. « L'amour n'est point à sa place dans un cœur

1. Et encore sous la Monarchie de Juillet, selon le *Guide pittoresque du Voyageur en France*. Paris, F. Didot, 1838, t. II, p. 4 du *Département de l'Oise*.

sévère que ses projets remplissent ... Qui a de grandes choses à faire, a bien moins besoin d'amour... » ¹. Ainsi Overman faisait-il effort pour endormir les regrets d'un amour interdit. Et, dans son orgueil, il maugréait de voir livré aux prédicateurs, à des barbouilleurs de papier, le soin de la morale et de la politique. Il ambitionnait pour lui-même la tâche « de ramener à des mœurs primordiales une contrée circonscrite et isolée » ².

Cet automne 1797, le coup d'État du 18 fructidor faisait justement de François de Neufchâteau un des cinq membres du Directoire. A Senlis vivait retiré depuis 1794 un premier beau-père de François, l'acteur Prévillle presque octogénaire, et qui, une dernière fois, en 1795, avait reparu sur le théâtre de la Nation. Une vingtaine d'années plus tôt, en 1776, il avait marié au futur Directeur sa fille Marie-Madeleine, âgée de dix-sept ans, et qui mourut trois mois plus tard. Maintenant le célèbre comédien végétait dans une décrépitude senile, assisté de sa fille aînée et de son gendre ³. Peut-être y a-t-il quelque ressouvenir de Prévillle dans le vieillard de Blammont ⁴.

Est-ce sous les auspices de Prévillle, ou simplement parce qu'après d'un gouvernement qui se proclame « paternel » il est permis au citoyen le plus obscur de s'épancher avec candeur ? Dans la solitude aisément s'exalte un cœur chimérique. Le 3 vendémiaire (24 septembre 1797), Senancour adressait aux Directeurs, non sans quelque appréhension, sentiment confus du ridicule, une étonnante supplique ⁵. Longuement, dans le plus

1. *Overman*, lettre XXXIV.

2. *Ibid.*, t. I, pp. 143 et 154.

3. Article Prévillle dans la *Biographie Rabbe*.

4. *Overman*, t. I, pp. 155-156.

5. *Jeunesses*, pp. 255-261, et pp. 295-303 une minute de la lettre de Senancour au Directoire, dont l'original me fut communiqué, au

minutieux détail, il conte sa misérable aventure. Né dans une condition très honnête, avec une fortune qui lui facilitait une vie indépendante, il avait espéré consacrer « non aux emplois, mais aux hommes » sa pensée, toute son activité. Il se maria, eut deux enfants. Par des malheurs particuliers et les circonstances publiques, sans qu'aucune dissipation, inconduite ou mœurs irrégulières y aient contribué, il est ruiné.

L'expérience, en lui donnant de connaître l'amertume de l'égoïsme, la vanité d'une méditation gratuite, lui a révélé l'obligation sociale. A remplir ce devoir, l'individu doit trouver son équilibre et peut-être quelque bonheur. Dans le silence des désirs, ce qu'il souhaite, ce n'est pas un emploi quelconque (il aurait suivi les voies ordinaires), mais de « servir l'humanité, partout égarée et souffrante..., fût-ce dans les contrées les plus éloignées, ...au milieu des hommes simples et au sein d'une belle nature ». Bref, comme le résume une note officielle, il « demande à être livré à des occupations concernant la morale et la politique universelles ». Si on ne peut lui proposer rien de tel, qu'au moins on lui permette de chercher un asile dans l'Helvétie, patrie de sa femme. Là du moins, chez ces peuples pasteurs, « la pauvreté est aimable ».

Singulière requête, qui n'est au fond qu'un examen de conscience. Malgré l'étrangeté du style qui, rapportée au jargon de l'époque, s'atténue, ce qui frappe c'est la sincérité de l'accent, plus encore le désarroi de la volonté. Ah ! cette fuite instinctive devant les décisions. Toutes

printemps de 1933, par Jean Giraudoux. (Le double se trouve aux Archives Nationales.) En plus des pièces mentionnées dans *Jeunesses*, j'utilise aujourd'hui d'autres documents plus récemment découverts aux Archives Nationales sous les cotes AF³ 86, n° 149 et 313, et AF³* 88, n° 3065.

celles qu'il a fallu prendre jusqu'ici ont porté des fruits si amers ! Une supplication efface les autres : quelle que soit sa réponse, que le Directoire donne ses ordres. Senancour les recevra « comme sa loi..., comme la voix de sa destinée ».

En sourdine se perçoit l'obscur désir d'être dispensé de poursuivre, l'appétit de la mort : « Je ne veux pas lutter contre ma destinée : quelquefois elle dispense de l'avenir. je cherche donc à lire dans ses pages irrévocables. »

Un tel document, de façon plus directe et profonde que les lettres de la sixième année, nous laisse toucher en quel désespoir, depuis deux ans, s'abîmait Senancour.

Il écrivait de Senlis, mais il donnait son adresse à Paris, chez De La Tynna, libraire cloître Honoré. Que durant son séjour dans le Valois il fit de temps à autre quelques échappées vers Paris, il est vraisemblable. Impatient d'une réponse, qu'il attendait comme un oracle, dans le courant de brumaire il vint se fixer à Paris, place du Vieux-Louvre. Dans la grande ville, sa misère lui parut plus dure, et dans ce logis provisoire les jours plus vides. Trois fois au moins au cours de l'hiver, les 18 et 25 novembre 1797, le 12 février 1798, il renouvela sa requête. La pauvreté le pressant, il se déclarait, le 25 novembre, disposé à se contenter, comme pis-aller, d'un emploi « fixe et assuré », au fond des départements, « parmi des hommes simples et vrais et au sein d'une belle nature ». Il accepterait une fonction même modeste qui lui rendit « sa libre obscurité et ses études philosophiques » avec l'espoir d'être appelé plus tard à des tâches « seulement différées ».

Merlin d'abord, puis François de Neufchâteau suivaient la demande, ce dernier, un de ces égoïstes à phraséologie d'âme sensible, flagorneur adroit à se plier à tous les régimes et que sa médiocrité remuante, des convictions

ardentes et mobiles, un robuste appétit, promenèrent jusqu'à la fin de l'Empire parmi les hautes fonctions.

Un Directeur lui ayant fait, le 24 janvier, de vagues promesses, Senancour, le 12 février, se hasarda à les rappeler, et comme ce jour-là sans doute il s'adressait à François de Neufchâteau¹ qui, de 1783 à 1786, avait exercé à Saint-Domingue ses talents de magistrat philosophe, il s'enhardissait à préciser la grandeur de ses desseins : être, dans quelque île du Pacifique, le Lycurgue « d'un peuple encore neuf », créer là-bas « une institution heureuse, premier exemple pour l'univers social ». Excédé d'avoir, contre son caractère, accumulé tant de démarches vaines, et d'attendre depuis quatre mois, il se redressait pour finir : « Je m'offre et ne sollicite point. » Le meilleur service qu'aurait pu lui rendre François de Neufchâteau, c'eût été justement de l'initier dans l'art de solliciter, si un tel art était à la portée d'Oberman².



En germinal, un ami offrait une consolation au pétitionnaire leurré en faisant imprimer un premier cahier des

1. Cf. Jean Lhomer, *François de Neufchâteau, 1750-1828, d'après des documents inédits*. Paris et Nancy, 1913.

2. Peu de semaines avant le 18 fructidor, François de Neufchâteau n'étant alors que ministre, assis parmi ses collègues, mais bien en vue des membres du Directoire, « affectait de se tenir très avant de son siège, pour faire remarquer à quelques-uns des Directeurs, dont il épiait les regards avec une grande complaisance, qu'il battait avec enthousiasme la mesure des chants patriotiques qu'on exécutait. Je m'aperçus, conte Barthélemy, l'un des Directeurs, que la lâcheté de cet homme dans cette circonstance n'échappait à personne ». Mais quelques semaines plus tard il était l'un des cinq membres du nouveau Directoire. (Barthélemy, *Mémoires...* Paris, Plon, 1914, p. 232.)

Réveries ¹, qui parut ce printemps de 1798 chez de La Tynna et Cérioux, et auquel le *Mercure* du 30 messidor devait consacrer un assez long article.

Dès l'automne précédent nous avons vu Senancour donner son adresse à Paris chez Jacques de La Tynna. Il est tout naturel qu'il se fût lié avec ce Fribourgeois, natif de Grandvillard dans la Gruyère, et qui, venu à Paris en 1785, à l'âge de vingt-et-un ans, pour y achever ses études, s'y était fixé. Après avoir tâté de l'enseignement, puis de l'administration [il avait fait partie de la commission municipale des contributions directes de Paris], il s'était fait *éditeur* (c'est le titre qu'il prend sur le premier cahier des *Réveries*), rue Honoré, n° 100. Il devait exercer cette profession jusqu'en 1818, date de sa mort. Cet homme probe et modeste, d'un commerce aimable, et très sûr ², de six ans l'aîné de Senancour, devait par la suite lui rendre bien d'autres services et, sous l'Empire, l'associer à divers travaux de librairie ³.

Évanouis les espoirs que des mois durant il avait échaufaudés sur sa pétition au Directoire, Senancour au prin-

1 Sur ce premier cahier des *Réveries*, cf. ma *France révolutionnaire et impériale*, t. IV, col. 525.

2. Qualités que lui reconnaît la *Biographie des Contemporains* de Rabbe et Boisjolin, dans la notice qu'elle lui consacre, et qui ne peut avoir été rédigée que par un ami et le connaissant bien. Au ton et au style on reconnaît là un des trois cents et quelques articles que Senancour fit pour ce dictionnaire. Cf. ci-dessus, p. 9, note 2.

3. La Tynna avait entrepris d'importantes publications collectives : un *Almanach du Commerce*, un *Dictionnaire des rues de Paris*, un *Annuaire de l'Imprimerie*, une *Jurisprudence commerciale*, publiée par cahiers mensuels de 1814 à 1817, et qui, selon toute vraisemblance, est cet ouvrage « qui traitait de jurisprudence » que M^{lle} de Senancour cite (*Notice*, p. 111) parmi les travaux de librairie auxquels son père dut sa subsistance. « Il n'y comprenait rien, dit-elle ; n'importe, il fallut s'exécuter. Ce fut un des supplices de sa vie. »

temps se trouva tout déconfit. Il fut contraint de passer la belle saison à Paris, à l'hôtel Marigny ¹, place du Vieux-Louvre, où il s'était logé l'hiver précédent.

La lettre X d'*Oberman*, qui fait suite à l'évocation de l'automne à Méterville ², condense souvenirs et impressions de cet été 1798. Occupé sans doute à recueillir les débris de la fortune paternelle, Senancour, comme Oberman, était la proie de quelque homme d'affaires, qui, avec une astucieuse lenteur, le promenait « de difficultés en difficultés ». S'il cherchait dans son logis « une sorte d'asile contre ces longs ennuis » il y trouvait « un ennui plus intolérable ». Le silence même de cet intérieur emprunté faisait plus douloureux le tumulte du voisinage. Sur la place du Vieux-Louvre brûlée du soleil, vociféraient agioteurs

1. L'hôtel de Marigny, qui avait été successivement hôtel de Pontchartrain, hôtel de Gramont (1707), de Lesdiguières (1740), enfin de Marigny depuis 1752. Il existait encore en 1848, mais converti en caserne. (A. Berty, *Région du Louvre et des Tuileries*, Paris, Impr. Nationale, 1885, in-fol., pp. 41-42, dans l'*Histoire générale de Paris. Topographie historique du Vieux Paris*.)

Ainsi qu'on peut le voir sur le plan publié dans Parrot et Monin, *Atlas pittoresque du département de la Seine* (1836), l'hôtel de Marigny, qui à cette date sert de caserne, était situé presque au départ de la rue Saint-Thomas-du-Louvre pour qui vient de la Seine. Il donnait à l'ouest sur la rue Thomas-du-Louvre (ainsi nommée sur un almanach de l'an III), au midi et l'est sur la place du Vieux-Louvre. Parties de cette place, à l'ouest la rue Thomas-du-Louvre et à l'est la rue Fromenteau menaient à la place du Palais-Royal. (Renseignements communiqués par M. Georges Baillache.)

Quand il habitera rue du Doyenné, Nerval vivra comme dans le Valois, mais ici sans le savoir, à l'ombre d'Oberman.

2. Et cette lettre X est aussi fausement rapportée au 20 juin de la deuxième année que la lettre IX à l'automne de la première. A supposer même que cette lettre X retienne quelques impressions d'un séjour cloître Saint-Sépulchre en 1791 ou 1792, certainement les souvenirs de l'été 1798 commandent tout et se rattachent très nettement à la topographie de ce coin de Paris, non moins qu'à son aspect particulier au temps du Directoire.

de la Bourse, colporteurs de journaux, marchands de vieilles défroques ¹. Au coin de la rue Thomas du Louvre, un pauvre « estropié et ulcéré » demandait « d'une voix élevée et lamentable durant douze grandes heures » ². Et tout un interminable après-midi d'été, face à la fenêtre d'Oberman « le mur élevé » du Louvre recevait sur sa surface aride toute l'ardeur du soleil. Non loin les jardins du Palais Royal et des Tuileries, les Champs-Élysées, offraient leurs ombrages et leur fraîcheur. Mais, tourmenté par une inquiétude de solitaire, Senancour non plus qu'Oberman n'y pouvait « rester une demi-heure sans ennui ».

Dans ce nouveau Paris, où, ses parents morts, il connaissait « très peu de monde », Jacques de La Tynna lui était une ressource. De l'hôtel Marigny quelques minutes suffisaient pour atteindre, en amont, le 100 de la rue Saint-Honoré, face à la rue de l'Arbre-Sec où se trouvait, à peine dépassée la colonnade du Louvre, la boutique du Fribourgeois. Avec lui il pouvait s'entretenir de la Suisse, par lui peut-être en recevoir des nouvelles. Or, dans sa détresse croissante, les lettres au Directoire en témoignent, ses pensées se tournaient, suprême recours, vers les montagnes et les lacs de l'Helvétie. Ces nostalgies ont laissé leur trace dans la XVII^e *Réverie* de l'an VIII. Dans *Oberman* elles s'insèrent à leur juste place : dans le Troisième

1. Dans le Louvre même étaient alors logés les artistes. Au rez-de-chaussée, sous la galerie d'Apollon, siégea la Bourse, et, dans le voisinage du Louvre, jusqu'en messidor an VI, la Bourse des vieux marchands d'habits. Sur le quai, des échoppes sans toit, « enguirlandées de harengs et de boudins ; des marmites bouillent et chantent entre des pierres ». Cf. L. Mercier, *Le Nouveau Paris*. — E. et J. de Goncourt, *Histoire de la Société française pendant le Directoire*.

2. Probablement près d'une église Saint-Louis, qui, depuis 1744, remplaçait la collégiale Saint-Thomas effondrée en 1739.

Fragment (*Du Ranz des Vaches*), entre les lettres XXXVIII et XXXIX, des 8 et 11 mai, sixième année.

Ce printemps de 1798, Genève était réunie à la France. La République helvétique une et indivisible proclamée dans les vingt-deux cantons recevait une constitution calquée sur celle de la France. Ce n'était plus être séditieux ni renoncer à sa patrie que de se retirer chez une nation amie, quand au surplus on y avait pris femme. Aussi bien, une annotation sur une des lettres du Directoire en témoigne, le membre du Directoire qui avait reçu Senancour l'avait assuré qu'il « était libre de se retirer en Suisse ».

A l'automne de 1798, il profita de la permission ¹. Mais il était parti sans passeport. Il fut arrêté dans le Jura, non loin de la frontière. Les gendarmes qui venaient de saisir son contrat de mariage, mais qui ne savaient pas lire, le conduisirent à Besançon comme jeune prêtre déporté, rentré pour *fanatiser* les campagnes. Il en fut quitte pour trois jours de prison, et contraint de revenir à Paris.

Blammont ², ce bourg du Jura français, dont le nom est

1. La date est donnée par Boisjolin p. 291. Je complète le récit de Boisjolin par les explications que donna Senancour en août 1827, lors du procès qui lui fut intenté pour son *Résumé des traditions morales et religieuses*. (Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 197.) M^{lle} de Senancour (*Notice*, pp. 101-102, rapporte à différents voyages des incidents qui se rattachent à la tentative qu'il fit, à l'automne de 1798, pour pénétrer en Suisse.

2. Que l'on écrivait déjà comme aujourd'hui Blamont (nom porté aussi par une petite ville de Lorraine), est ici ce bourg de Franche-Comté, alors d'environ 600 habitants, situé entre les deux routes Besançon-Bâle par Monthéliard, et Besançon-Porentruy, mais beaucoup plus près de cette dernière. Pour aller de Besançon à Blamont, dit l'*Itinéraire complet de la France* (Paris, Louette, 1788), il faut prendre la route de Porentruy. Serait-ce dans les parages de Blamont, ou à Blamont, que Senancour, essayant d'échapper aux poursuites, fut arrêté ?

jeté comme à l'aventure dans la lettre XXXVIII. pourrait bien être un de ces signets, à lui seul reconnaissables, que Senancour a mis çà et là dans *Oberman*. Et l'anecdote sur le vieillard de Blammont serait une parabole à double sens, symbolisant à la fois la générosité dont usa pour son fils le père de Senancour, et les dispositions indulgentes de Senancour lui-même à l'égard de sa femme au moment où il se préparait à la rejoindre.

VIII

A L'HOTEL BEAUVAU

SENA NCOUR se retrouvait à Paris sans asile, sans ressources, dans une situation presque désespérée. Déjà il avait réputation d'émigré. Cette nouvelle équipée menaçait de le faire inscrire sur « la liste fatale ». Alors, pour la première fois, il connut « la faveur marquée du sort » ¹.

Parmi les papiers saisis sur lui on avait trouvé le manuscrit des *Réveries*, ce qui dut amener la police chez La Tynna, qui au printemps avait publié le premier cahier de cet ouvrage. La Tynna, éditeur rue Honoré, était en relations d'affaires avec l'imprimeur Thiébault de Laveaux, dont les ateliers étaient installés « rue du faubourg Honoré, maison ci-devant Beauvau ». Quelques mois plus tôt le premier cahier des *Réveries* avait peut-être été tiré sur les presses de Laveaux. C'est chez lui que seront imprimées les *Réveries* de l'an VIII, dans le courant de 1799 et il s'en fera l'éditeur, de concert avec La Tynna, Moutardier et Cérioux.

Ce Champenois approchant de la cinquantaine (il était né à Troyes le 17 novembre 1749) était justement le pro-

1. « La faveur marquée du sort en 1798 », dit-il lui-même dans la *Note commencée au printemps de 1810*. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 187.

tecteur qu'il fallait à Senancour à ce moment trouble du Directoire. Il avait avant 89 enseigné la littérature française en Suisse et en Allemagne. La Révolution venue, Treuttel l'avait chargé de rédiger le *Courrier de Strasbourg*.

Le maréchal de Beauvau était mort dans son hôtel le 2 mai 1793. Sa veuve, la *Dominante*, ainsi l'avait-on surnommée à Chanteloup, était allée habiter « dans une chétive maison du faubourg Saint-Honoré, un petit appartement meublé des restes élégants de son ancien mobilier » ¹. Le fils du maréchal ² avait hérité de l'hôtel. Il eut deux fils, qui devaient prendre part aux dernières batailles de l'Empire, mais tout jeunes enfants en 1798 ³. Du reste M^{lle} de Senancour dit très nettement que son père fut par la maîtresse de la maison chargé « en partie de l'éducation de deux de ses fils les plus âgés », ce qui suppose d'autres enfants.

Tous les indices nous conduisent vers la famille d'Houdetot. Nous savons en effet par les *Souvenirs* de Frénilly et par ceux du comte Molé que la colonie du faubourg Saint-Honoré ⁴ comprenait Saint-Lambert et les d'Houdetot et qu'elle campait à l'hôtel Beauvau. Ami de jeunesse du maréchal Beauvau et son confrère à l'Académie, Saint-Lambert jouissait d'un logement dans son hôtel et l'avait gardé à la mort de Beauvau, en devenant l'hôte de sa veille maîtresse, la comtesse d'Houdetot. Il « logeait

1. Cf. *Vie de la princesse de Poix, née Beauvau*, par la vicomtesse de Noailles, sa petite-fille. Paris. Lahure, 1855.

2. Marc-Étienne-Gabriel, 22 septembre 1733-1849, époux de Nathalie de Rochechouart-Mortemart.

3. Tous les deux ont leur notice dans la *Biographie des Contemporains* de Rabbe, mais sans date de naissance.

4. *Souvenirs du Baron de Frénilly, pair de France*, publiés par A. Chuquet. Paris Plon, 1908, in-8, p. 232.



AVEUE DE L'HOTEL DE BEAUVEAU.

(A. B.)

chez elle, conte Frénilly, avec toutes les bienséances d'une liaison respectable, . . . arbitre et maître de la dame et de la maison » ¹.

Le mari de M^{me} d'Houdetot, cette même année 1793 où mourut le maréchal, avait perdu la maîtresse qui le gouvernait avant même son mariage. Dès lors il était devenu inséparable de sa femme légitime et de Saint-Lambert. Ce « gros et grand vicomte d'Houdetot » était venu vivre sous leur toit, « poli comme un homme qui n'est pas chez lui ». (Les deux époux devaient même, en 1798, célébrer le cinquantième anniversaire de leur mariage, ce dont le poète des *Saisons* fut irrité.) Mais d'habitude, « les deux titulaires *logés, couchés porte à porte*, vivaient ensemble dans une parfaite amitié » ².

C'est du reste à l'hôtel Beauvau que M^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert devaient finir, elle le 18 janvier 1813, administrée par l'abbé Jerphanion, curé de la Madeleine, lui, dix ans plus tôt, d'une mort philosophique, le mercredi 9 février 1803. Une légère atteinte de grippe avait soudain aggravé l'état du quasi nonagénaire. M^{me} d'Houdetot n'en continuait pas moins de recevoir à ses jours. Le mercredi elle donnait un dîner où les femmes n'étaient pas admises, mais où se retrouvaient quelques familiers, M. Suard, M. de Pastoret, Laborie, Alexandre de Laborde. Au milieu de la table, en face de la maîtresse de maison, trônait l'abbé Morellet, « ce colosse ». Il « se chargeait de découper les pièces importantes tout en laissant glisser négligemment, avec une dextérité merveilleuse, le meilleur morceau dans un coin du plat où il le retrouvait quand tout le monde était servi » ³. Ce second mercredi de

1. *Souvenirs du Baron de Frénilly*, p. 233.

2. *Ibid.*, 232-233.

3. *Ibid.*, pp. 277-278.

février 1803 les convives furent un peu moins nombreux. Mais le jeune comte Molé, témoin sans indulgence, était là, et Sommariva, qui devait succéder à Saint-Lambert. En arrivant Molé apprit de M^{me} d'Houdetot que le moribond, ce vieillard « si froid, si dénigrant, qui attirait et accueillait si peu la jeunesse », avait exprimé le désir de le voir. Laissons Molé conter la scène avec son âpreté coutumière :

Je montai aussitôt chez lui ¹. « Monsieur, me dit-il, les vœux d'un mourant ne sont pas à dédaigner ... Je vous souhaite une carrière et un fils. ... » *Je redescendis* ému, et je ne vis pas sans tristesse, pendant et après le dîner, l'oubli qui menaçait la tombe de celui qui, au-dessus de nos têtes, luttait avec la mort ².

Il est donc certain que les d'Houdetot logeaient à l'hôtel Beauvau ³ quand Senancour, vers la fin de 1798, fut appelé à diriger l'éducation de deux jeunes gens, appartenant, comme le dit Boisjolin, à « une maison opulente et puissante de Paris ». Quelle maison était plus digne de ces épithètes que celle des La Live, cette dynastie de fermiers généraux. A la veille de 89, « on ne voyait pas dans l'État beaucoup de dignités supérieures à un brevet

1. « Je montai... Je redescendis... », donc M^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert habitent sous le même toit.

2. Mathieu Molé, *Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire* (1791-1803), pages inédites, retrouvées en 1939, publiées ... par la marquise de Noailles, Genève, 1943, pp. 337-339. Molé (p. 84) dit que Saint-Lambert loge chez M^{me} d'Houdetot.

3. M^{me} de Rémusat qui, jeune femme, fut la voisine de M^{me} d'Houdetot dans la vallée de Montmorency, et la voyait « fort souvent » tant à Sannois qu'à Paris, affirme, elle aussi, que Saint-Lambert mourut « chez » M^{me} d'Houdetot. *Mémoires de M^{me} de Rémusat*, publiés par Paul de Rémusat, Paris, Calmann-Lévy, t. I, p. 217.) Et Girault de Saint-Fargeau (*Les Quarante-huit quartiers de Paris*, 3^e éd. Paris, Blanchard, 1850, p. 50) nous dit que Saint-Lambert mourut à l'hôtel Beauvau.

de fermier général ou à un fauteuil de l'Académie » ^{1.}) M^{me} d'Houdetot ^{2.}, une La Live de Bellegarde, était la sœur de La Live d'Épinay, de La Live de Jully et de La Live de La Briche. (Ces deux derniers avaient été introducteurs des ambassadeurs.) Elle était la belle-sœur de la célèbre M^{me} d'Épinay, de M^{me} de La Briche, la tante de M^{me} de Vintimille. Et comme les Beauvau, dans la société nouvelle, issue de la Révolution, les d'Houdetot se trouvaient protégés par l'ombre des Philosophes, jadis admis chez eux sur un pied d'égalité. Leur adhésion ancienne aux idées du siècle était connue. Les Idéologues avaient chez eux un de leurs points d'appui.

Au printemps, de cette année 1798, le fils de M^{me} d'Houdetot, César d'Houdetot, âgé de quarante-neuf ans, venait de rentrer à Paris après une absence de vingt ans. Vingt ans plus tôt après des pertes au jeu, il s'était embarqué pour les Indes. En qualité de maréchal de camp il avait participé aux trois campagnes de Suffren contre les Anglais. Veuf, en 1781, d'une première femme, il s'était remarié en 1784 à l'Ile-de-France avec une créole de quinze ans, Constance-Joséphine de Céré, dont le père était directeur du jardin botanique. Il en devait avoir treize enfants, sept filles et six garçons ^{3.} Neuf vécurent.

Quand César d'Houdetot, qu'on avait eu grand temps

1. Frénilly, p. 3.

2. Sophie de La Live, M^{me} d'Houdetot, « avait (en 1748) apporté en dot un million cinq cent mille livres environ, et sa fortune est demeurée considérable, même pendant la Révolution ». Lefeuvre, *Le Tour de la Vallée*. Montmorency, 1867, t. II, p. 234.

3. *La Baronne de Barante, née Césarine d'Houdetot (1794-1877), par une de ses arrière-petites-filles*. Paris, Spes (1935), p. 2. Une des filles, née en 1798 pendant la traversée, ne vécut pas. En tout deux fils et deux filles moururent en bas âge, selon cet ouvrage.

d'oublier, reparut un beau matin dans le cabinet de sa mère, escorté de sa « grande créole » et de toute leur nichée, M^{me} d'Houdetot « inépuisable de bonté, sans hésitation, sans un murmure... adopta cette famille improvisée qui venait lui enlever son aisance, et le repos de ses vieux jours » ¹. Et la bonne vieille se ranima aux ébats de ses petits-enfants. Elle l'a dit elle-même :

Quand vous offrez aux regards de Sophie
 Vos grâces, vos jeux, vos amours,
 Son âme par vous rajeunie
 Semble retrouver ses beaux jours !

Toutefois elle ne garda pas auprès d'elle tous ces enfants, dont quelques-uns, encore en bas âge, réclamaient d'abord les soins maternels. Du reste le dernier de ses petits-fils, François-Adolphe ², ne devait naître qu'en 1799. Frénilly ne se souvient d'avoir vu chez M^{me} d'Houdetot que quatre filles et trois garçons. Or, les filles étaient au nombre de cinq : Élisabeth, l'aînée, « la compagne inséparable de son aïeule, bonne et douce fille qui eût été belle sans les boutons qui couvraient sa figure, d'ailleurs pleine de raison avec un esprit médiocre », Constance, qui, à dix-sept ans

Avait le port, les traits et les pieds d'Atalante,

Césarine, à dix ans « laide, sans esprit, bonne enfant d'ailleurs », Céline, « petite poupée charmante », et la dernière, Ernestine, « point jolie, mais fille de sens et de mérite » ³.

1. Frénilly, p. 233.

2. Le 15 août 1799, il épousa Augustine-Izoline de La Roque de Mons. Mort en 1869 au Havre, où il fut receveur des finances. Il a publié des ouvrages sur la chasse.

3. Frénilly, pp. 328-329 et p. 296.

Elles furent toutes mariées : Élisabeth à M. de Bazancourt, Constance à M. Germain, fils de l'orfèvre et chambellan de Napoléon, Césa-

Leur grand'tante, M^{me} de La Briche, qui, le 18 août 1798, avait marié au jeune comte Molé sa fille unique, pour sa part et afin de soulager son neveu de cet « engorgement de filles ¹ » avait adopté Céline. Mais un jour, à Sannois, séduite par le charme de Césarine, elle échangea Céline contre son aînée Césarine ².

Des quatre ou cinq ³ garçons, trois étaient échus à la vieille d'Houdetot, s'il en faut croire Frénilly. Deux, les plus jeunes après François-Adolphe, devaient rester sur les champs de bataille du premier Empire, Henri-César devant Lérída en 1810, Aurèle à Leipzig en 1813 ⁴. Les deux aînés avaient à la fin de 1798 l'un onze ans, et l'autre neuf. Armand-Maxime, né vers 1787, servira dans la Grande Armée ⁵. Son cadet Charles-Ile-de-France, né le 6 juillet 1787, marin à quinze ans, blessé à Trafalgar, passa dans l'armée avec le grade de lieutenant, prit part à la campagne de Russie et à celle de France ⁶.

Que ces enfants aient vécu à l'hôtel Beauvau, dans le voisinage et la familiarité de Saint-Lambert, le codicille,

rine à Prosper de Barante, Céline à M. Langlois d'Amilly, « célèbre par les plus belles jambes de France », Ernestine à un Suisse « qui avait hérité d'un premier mariage en Angleterre une belle fortune et le nom de Flemming ».

1. Frénilly, p. 296.

2. *La Baronne de Barante...*, p. 25. Si Césarine avait alors, comme il est dit, huit ans, le troc eut lieu en 1802.

3. Dans *La Baronne de Barante*, de même que dans les ouvrages de Buffenoir, il n'est fait état que de quatre garçons, Armand-Maxime étant passé sous silence.

4. *Ibid.*, p. 21.

5. Buffenoir ne le nomme pas, mais la biographie Rabbe lui consacre un article. Page de Napoléon, officier dans un régiment de ligne, en 1815 lieutenant-colonel dans la garde royale, colonel d'infanterie le 30 octobre 1816.

6. Il devait reprendre du service lors de l'expédition d'Espagne (1823). Lieutenant-général (1842), et député de Bayeux de 1837 à 1848.

que le 10 janvier 1800 il ajoute à son testament, le laisserait déjà soupçonner, et les dispositions qu'il prend en leur faveur. Il veut qu'à son décès on remette à son « ami » Frédéric, le seul fils que César d'Houdetot ait eu de son premier mariage, les cent et quelques louis qui lui resteront à sa mort, pour qu'il les emploie « pendant l'espace de deux ans, à pourvoir aux petits besoins, et quelquefois même aux petites fantaisies de ses frères et sœurs. Il délivrera pendant quelque temps de ces petites dépenses madame sa belle-mère » ¹.

Dans le même testament (et c'est un autre signe de la cohabitation avec les d'Houdetot), Saint-Lambert partage ses générosités entre Jacques, son propre domestique, et les serviteurs du comte et de la comtesse d'Houdetot : La Jeunesse, le frotteur, Villemot, le cuisinier, Labbé, le portier, Claude, le jardinier, Désandrès, domestique de M^{me} d'Houdetot, et Charles, attaché à son mari ².

M^{lle} de Senancour nous dit que son père, à l'hôtel Beauvau traité en ami, disposait « des domestiques et de la voiture comme le maître de la maison » ³. Cette domesticité, on le voit, était nombreuse ⁴.

M^{lle} de Senancour ajoute que « la maîtresse de maison, ... femme distinguée à tous égards... montra un vif intérêt » pour son père. Boisjolin affirme de son côté que Senancour « était sûr d'être traité avec distinction dans cette maison, où bientôt la liaison fut intime » ⁵. C'est donc que la répu-

1. Buffenoir, *La Comtesse d'Houdetot. Sa famille et ses amis* Paris, Henri Leclerc, 1905, p. 267.

2. *Ibid.*, p. 264.

3. *Notice*, p. 103.

4. Quatre domestiques pour M. d'Houdetot, deux pour sa femme, dont le jardinier, à ne tenir compte que des legs de Saint-Lambert, où il n'est pas fait état du cocher, ni des femmes.

5. Boisjolin, p. 291.

tation de ses hôtes était publiquement établie. Tous les contemporains s'accordent en effet à célébrer la bonté de M^{me} d'Houdetot. Saint-John de Crèveœur qui, rentrant en France après vingt-cinq ans d'Amérique, se plaît à reconnaître tout ce qu'il lui doit pour l'usage de la langue et du monde ¹, la dit « également éloignée par goût et par principe de tout ce qui tient à la médisance et à la malignité ». L'indulgence était son génie.

On ne peut guère porter plus loin, déclare M^{me} de Rémusat qui a beaucoup fréquenté la vieille d'Houdetot tant à Sannois qu'à Paris, je ne dirai pas la bonté, mais la bienveillance. La bonté demande un certain discernement du mal... M^{me} d'Houdetot ne l'a jamais observé dans qui que ce soit. Nous l'avons vue souffrir à cet égard, souffrir réellement, lorsqu'on exprimait le moindre blâme devant elle, et dans ces occasions elle imposait silence d'une manière qui n'était jamais désobligeante, car elle montrait tout simplement la peine qu'on lui faisait éprouver ².

« Elle découvrait, affirme M^{me} Suard, qui renchérit sur les autres, le mérite des choses et des gens avec une promptitude et une sagacité qui semblaient appartenir à l'instinct. »

S'ils mettent quelques ombres à ce portrait, même Frénilly et Molé, en dépit de leur humeur caustique, lui rendent justice. Frénilly, qui la peint déjà vieille, laide « d'une laideur ignoble », avec une voix de *rogomme* et un « traître d'œil » qui regarde de côté quand il semble vous regarder en face, reconnaît qu'elle ne médissait jamais « de qui que ce soit, ni de quoi que ce soit » ³.

1. Robert de Crèveœur, *Saint-John de Crèveœur. Sa vie et ses ouvrages...* Paris, 1883 ; in-8, pp. 70-72.

2. *Mémoires de M^{me} de Rémusat*, t. II, pp. 156-157.

3. Frénilly, p. 232.

Molé, à qui n'a pas échappé le faible de cet esprit, prompt à glisser sur tout sujet sans rien pénétrer à fond, et, lorsqu'elle avait de la conversation tiré un bon mot, une jolie sentence, n'écoutant plus, passant à autre chose, par là-même frappant « un peu de stérilité l'esprit d'autrui », le jeune Molé se laissait pourtant vers 1800, gagner par cette « fraîcheur inépuisable... cette aptitude à jouir des plus petits plaisirs, qu'elle conservait dans sa vieillesse, et qui, loin d'être ridicules, restaient toutes sympathiques » ¹.

Ce sont bien ces mêmes traits que Senancour, unissant à la gratitude une répulsion innée pour toute exagération, a su voir et peindre. Comment ne pas reconnaître en ces quelques lignes la démarche habituelle de son esprit et de sa plume.

Sans talents supérieurs, mais non sans mérite, et avec plus de grâce que de beauté, la comtesse d'Houdetot était une de ces femmes dont l'amabilité résultant d'une certaine harmonie générale, est faite pour captiver ceux qui tels Rousseau ou Saint-Lambert, dont il vient de parler, avec plus de tendresse que d'amour-propre, n'exigent pas d'éclat. Ses contemporains ont rendu justice aux agréments de sa société, à la solidité de ses attachements, à la délicatesse d'un cœur incapable d'offenser ou de nuire ².

Est-ce le spectacle de ce trio conjugal qui conduisit Senancour à rêver sur le partage, et l'enhardira, en 1806,

1. *Souvenirs d'un témoin*, pp. 248-249.

2. Article Houdetot (Élisabeth-Françoise-Sophie de La Live de Bellegarde, comtesse n° dans la Biographie Rabbe. On lit dans cet article, « ...Rousseau dont la jeunesse d'ailleurs se prolongea peu. » Qui ne sent dans ce fragment de phrase la manière de Senancour ? Par diverses allusions et particularités, qui tranchent sur le caractère banal, uniforme, des notices dans un dictionnaire biographique, les articles sur le fils de M^{me} d'Houdetot, sur ses petits-fils Frédéric et Armand-Maxime, me paraissent l'œuvre de Senancour, aussi bien que l'article sur Saint-Lambert.

à insérer dans la première édition de *L'Amour* des réflexions si osées ¹ ?

Frédéric d'Houdetot, qui a dessiné ou peint plusieurs fois sa grand-mère, nous la montre justement, en 1802, dans sa maison de Sannois, entourée de ses deux « maris ». Frédéric, dans un coin de la pièce, croque la scène, une jeune fille (sa demi-sœur Elisa) debout près de lui. La vieille d'Houdetot, tournant le dos à la fenêtre qui s'ouvre sur le jardin et le coteau, est assise devant la table à jeu. Elle concentre sur les cartes toute l'attention d'un visage sillonné de rides et qu'abrite un bonnet tuyauté. A sa gauche le vieux d'Houdetot, grand, maigre et voûté. A sa droite Saint-Lambert, narquois, court et replet, ne perdant pas un pouce de sa taille, presque grand d'être assis ². Vieillard de plus en plus décrépit, il déraisonnait maintenant sur tout sujet. Il avait de tout temps sous le couvert d'une politesse froide prodigué « l'esprit de critique, de causticité, de domination et d'amertume » ³, mais il se faisait de plus en plus « exigeant et chagrin » ⁴ à mesure que son humeur s'affranchissait du contrôle de la raison ⁵. Sa vieille amie, toujours empressée, voulait-elle ranimer le feu, arranger les coussins du fauteuil : — Laissez faire votre mari, lui disait-il durement, « il sait cela mieux que vous » ⁶. La bonne vieille souffrait toutes ces rebuffades « avec beaucoup de douceur » ⁷.

1. Dans la Section IV, et la note 32 (rattachée à la p. 129), dont la conclusion, simplement suggérée, demeure quelque peu énigmatique.

2. Dessin d'après ce tableau, dans Buffenoir, *La Comtesse d'Houdetot*, p. 186. Cf. aussi Buffenoir, *La Comtesse d'Houdetot, sa famille et ses amis*, p. 290.

3. Norvins, *Mémorial*. Paris, 1896, t. I, p. 84.

4. Article sur M^{me} d'Houdetot dans la Biographie Rabbe.

5. Molé, *Souvenirs d'un témoin*, pp. 336-337.

6. Norvins, t. I, p. 81.

7. Article sur M^{me} d'Houdetot dans la Biographie Rabbe.

M^{me} d'Houdetot, toute indulgence et sympathie, davantage peut-être sa belle-fille ¹, la douce créole dont la jeunesse avait échappé aux préjugés du goût parisien, avaient apprécié le premier cahier des *Réveries*. On dut soumettre à Saint-Lambert, comme à un arbitre du goût, le manuscrit des *Réveries* de l'an VIII. Mais comment n'aurait-il pas repoussé avec horreur ces nouveautés ? Senancour s'est défendu et même vengé. Saint-Lambert paraît nettement visé dans les *Observations* qui précèdent *Oberman*. Quel poète en effet, autant que l'auteur des *Saisons*, prodigua l'émail des prés, l'azur des cieux, le cristal des eaux ².



Maintenant rouvrons *Oberman* à la septième année : nous y retrouvons la société de l'hôtel Beauvau. Pour un être aussi réservé que Senancour, timide et peu répandu, la plupart de ses relations et amitiés aux alentours de la trentaine ne se peuvent expliquer que par un séjour prolongé dans la famille et le monde des d'Houdetot.

Si « le sort parfois facétieux » ³, pour parler comme M^{lle} de Senancour, rapproche l'auteur d'*Oberman* ⁴ d'un

1. Une note de M^{re} de Senancour dans *Simple documents* (Ms. 590) et une variante du Ms. D. 1998 me laissent incertain entre M^{me} d'Houdetot et sa belle-fille.

2. Ce sont les propres termes de Senancour, et il suffit d'entr'ouvrir les *Saisons* pour y retrouver l'émail de la verdure, l'émail des coteaux, l'émail du gazon, les rubis émaillés (ce sont les groseilles), les champs azurés des airs, l'azur du couchant, le cristal liquide. Rien de cette enluminure artificielle dans la poésie de Boufflers. Sur *Les Saisons* de Saint-Lambert, *Les Mois* de Roucher et *Les Jardins* de Delille, Buffon était tout aussi sévère que Senancour.

3. *Notice*, p. 115.

4. D'une lettre que Senancour écrit à Boufflers *Revue d'histoire littéraire*, 1906, pp. 344-345) en lui faisant remettre un exemplaire

des poètes et des hommes les plus légers de l'âge précédent, n'est-ce parce que le chevalier de Boufflers, par sa mère neveu du maréchal de Beauvau ¹, est de très ancienne date lié d'amitié avec l'auteur des *Saisons* ? (Dans le codicille de juillet 1800, Saint-Lambert, pour marque d'une affection qui remonte à l'enfance de Boufflers, le prie d'accepter à sa mort les six volumes de ses *Œuvres philosophiques*, qu'il enverra prendre chez Agasse, l'éditeur ².)

Quand, après une absence de huit ans ³, Boufflers regagne la France, au printemps de 1800, il s'installe non loin de l'hôtel Beauvau, 114 rue du faubourg Saint-Hono-

des *Réveries* de l'an VIII et ce au moment où il publie la nouvelle édition, donc en 1809, on serait tenté de conclure que leurs relations sont de date récente. Senancour parle du chevalier comme d'une « connaissance nouvelle ». Mais dans cette même lettre Senancour dit à Boufflers le plaisir qu'il aura de le « revoir ». Il présente ses respects à Madame de Boufflers. L'année précédente, dans l'article du *Mercur* qu'il consacre à la deuxième édition de *L'Amour*, Boufflers parle de Senancour comme d'un homme dont le caractère lui est bien connu. Le chevalier étant rentré à Paris au printemps de 1800 et Senancour n'étant parti pour la Suisse qu'en février 1802, il est impossible que Senancour n'ait pas vu Boufflers à l'hôtel Beauvau. Circonspect et timide, Senancour était lent à se lier. Leurs relations se bornèrent sans doute à l'échange de quelques propos. Et par la suite il appartint à Elzéar de Sabran, beau-fils de Boufflers, de maintenir ou de rétablir le contact entre les deux hommes.

1. Dont Boufflers fera l'éloge, le 12 thermidor an XIII, devant la deuxième classe de l'Institut, (*Œuvres complètes de Boufflers*, Paris, Furne, 1827, t. II, pp. 317-413.)

2. Buffenoir, *La Comtesse d'Houdetot, sa famille et ses amis*, p. 267.

3. Dans la notice qu'il consacre à Boufflers (*Biographie nouvelle des contemporains* d'Arnault, Jay, Jouy, etc., notice qui est bien de Senancour, sa fille nous l'apprend dans *Nouveaux renseignements* destinés à M. Jay (Ms. 380), Senancour affirme que Boufflers entra en France « au printemps de 1800 ». Cette date est confirmée par les documents d'archives. Boufflers quitta l'Allemagne au début du printemps 1800. Sa femme, prudemment, attendit

ré ¹, comme pour être plus près de ses anciens amis. Il revient d'Allemagne, marié depuis trois ans avec la vive, piquante et mélancolique comtesse de Sabran, qui, depuis 1777, n'a cessé, même durant les longs séjours de Boufflers au Sénégal, de l'entourer de la plus constante tendresse. A leur retour d'émigration, elle a tout juste la cinquantaine. Mais, à soixante-deux ans ², malgré sa réputation d'aimable étourdi, le sémillant chevalier de jadis s'est alourdi au point de ressembler à « un maître d'école de village » ³. Son humeur est « devenue triste », autant que sa figure « sexagénaire » ⁴. L'homme qui jadis fut si léger, et qui avait « consumé sa jeunesse dans l'insouciance ou dans les fêtes, au milieu des plus jolies femmes et des beaux-esprits » ⁵, se trouve aujourd'hui, par l'effet de l'âge mieux assorti à l'humeur d'Oberman.

Senancour fut du reste attiré par deux qualités qui très vite entraînèrent son estime, qu'il se plait à mettre en relief, et qui jamais ne firent défaut à Boufflers : la

novembre. Leur radiation n'avait été définitive que le 5 juin 1800. (F. Baldensperger, *L'Émigration du chevalier de Boufflers*, *Revue de Paris*, 1912, t. III, pp. 813-814.)

Même si M^{lle} de Senancour ne l'affirmait, on reconnaîtrait la plume de Senancour dans la notice sur Boufflers, par exemple lorsqu'il écrit de M^{me} de Sabran qu'en épousant Boufflers elle « pouvait sans crainte hériter en quelque sorte du nom de l'ancienne marquise de Boufflers ».

1. *Correspondance inédite de la Comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers*, publiée par E. de Magnieu et H. Prat. Paris. Plon, p. xv.

2. Il était né le 11 mai 1738, et non pas en 1737. Cf. P. de Croze, *Le Chevalier de Boufflers et la Comtesse de Sabran*. Paris. Calmann-Lévy, 1894, p. 102.

3. Molé, *Souvenirs d'un témoin*, p. 310. Voir le portrait de Boufflers qui sert de frontispice à ses *Œuvres*. Paris, Briand, 1813, tome I.

4. Frénilly, p. 278.

5. Notice de Senancour sur Boufflers.

droiture et la bonté. Pourvu par la faveur du roi Stanislas et dès l'âge de dix-sept ans d'une riche abbaye, appelé par sa naissance aux plus hautes dignités ecclésiastiques, le galant abbé avait fait preuve d'une « loyauté assez rare alors « en déclarant que » son penchant pour les plaisirs s'accorderait mal avec les devoirs de cette profession » et en refusant d'entrer dans les ordres. Au surplus, à défaut d'« une grande fermeté dans ses habitudes personnelles », il avait une bonté qui le préservait de toute passion haineuse comme de tout fanatisme, et lui faisait conserver « à l'égard des autres la plus sincère indulgence » ¹.

Mais c'est avec le beau-fils de Boufflers que Senancour se découvrit le plus d'affinités ². Elzéar de Sabran est à maints égards une épreuve affaiblie d'Oberman. De quatre ans le cadet de Senancour et né d'un vieillard (sa mère, au sortir du couvent, avait épousé un quasi septuagénaire) Elzéar, « venu au monde à demi mort, bègue et boiteux » ³, enfant timide, chétif, trop tôt sérieux, Elzéar avait comme Senancour et par un contraste identique, allié à la prématurité de l'esprit une puberté tardive ⁴, compliquée de malaises nerveux.

1. Notice de Senancour sur Boufflers.

2. M^l^{le} de Senancour, *Notice*, p. 116.

3. Article sur le comte Louis-Marie-Elzéar de Sabran dans le *Biographie Rabbe*, où il est dit de sa mère, qui s'était remariée à Boufflers, qu'« elle était la plus jolie personne de son temps ». Cette notice d'une rare précision dans le plus menu et intime détail et qui ne peut avoir été rédigée qu'avec des renseignements fournis par Sabran lui-même, me paraît porter la marque de Senancour.

4. Senancour sortit de l'enfance « tard », nous révèle Boisjolin (p. 288). « Presque enfant quant à l'aspect », lorsqu'il se marie à dix-neuf ans, « il n'a commencé à avoir de la barbe et à prendre l'aspect viril qu'à trente ans ». *Confidences de Senancour à Ferdi*

En juillet 1791, âgé de dix sept-ans, il avait avec sa mère émigré en Allemagne. Sa sœur, M^{me} de Custine, son aînée de quatre ans, demeurée à Paris, lui fait confiance de toutes ses amours. Elle lui envoie copie fidèle de toutes les lettres que lui adressent ses soupirants. En 1794, à la prison des Carmes, quand elle devient la maîtresse du général Beauharnais, les deux amants veulent qu'Elzéar soit, en quelque façon, associé à leurs amours. Et Elzéar saura gré au condamné d'avoir « fait goûter le bonheur » à Delphine « à l'ombre même de l'échafaud ». Tant cette époque violente imprimait à tous les sentiments un caractère morbide. Après avoir lu ces lettres on est moins étonné de certaines étrangetés que Senancour, dix ans plus tard, introduisait dans le livre *De l'Amour*.

L'année même que, dans le calme d'une nuit de juillet éclairée, Senancour anxieusement s'interrogeait sur sa destinée incertaine, sondait ce que son cœur pouvait contenir de besoins et d'ennuis profonds, et, entre Thiel et le lac de Neuchâtel, se sentait en quelques heures vieillir de dix ans, cette même année, quelques semaines plus tard, le 3 octobre 1793, à Rheinsberg, Sabran s'échappait de la vie de cour pour s'enfoncer dans les bois, les lieux les plus sombres et les plus déserts. Là, ne cherchant plus que les ténèbres, que les voûtes sépulcrales, que les

mand Denis, le 11 octobre 1844, dans le *Journal de F. Denis*, p. 141.)

Delphine de Custine qui n'avait revu Elzéar depuis l'automne 1795 (à cette date il avait dix-neuf ans), lui écrivait le 27 octobre 1797 : « Tu me désolés par ta santé. Quoi ! toujours malingre et souffrant ! .. Es-tu grandi ? As-tu de la barbe ? » (G. Maugras et P. de Croze, *Delphine de Sabran, marquise de Custine*, p. 338.)

1. Maugras et P. de Croze, *Delphine de Sabran, marquise de Custine*, pp. 232-241 et pp. 271-275.

lieux habités par les morts », s'exaltant par la marche, sous les feuilles jaunies qui tombent il s'enivrait de mélancolie ¹.

Un autre jour d'automne, en 1795, recopiant les lettres de Beauharnais à Delphine, à ces images de volupté et de mort il se sent gagner par « une langueur mortelle », et lui qui ne mourra qu'en 1846, à l'âge de soixante-douze ans, il se voit déjà au tombeau ².

Nous ignorons jusqu'où allaient entre Elzéar et Senancour les confidences réciproques. Mais à lire les lettres d'Elzéar les analogies de leur complexion éclatent. Plus librement sans doute il pouvait s'entretenir avec Senancour de leur commune passion pour les Alpes. Quand, le 20 septembre 1795 à Bâle, Sabran et sa mère eurent fait leurs adieux à Delphine venue de Paris pour les embrasser, ils avaient voulu mettre à profit l'occasion. Avant de rejoindre l'Allemagne, à petites journées, tantôt en carriole, tantôt à cheval, ils visitèrent une partie de la Suisse. Reprenant à rebours une partie de l'itinéraire suivi par Ramond au printemps de 1777, ils passent par Thoune, Lauterbrunnen, Grindelwald, Meiringen, et avant de revenir à Zurich ils s'arrêtent à l'abbaye d'Engelberg, où M^{me} de Sabran a fait vœu de venir en pèlerinage si sa fille sortait vivante de la Terreur ³. A son tour Obermann datera de Thoune, 2 mai, VIII^e année, une brève lettre, si peu justifiée que soit sa présence en ce lieu, entre deux lettres l'une de Fribourg et l'autre des bains du Schwartzsee.

L'été 1789, quand son père le pressait d'entrer à Saint-Sulpice, Senancour aurait pu prendre à son compte les

1. Maugras et P. de Croze, p. 187.

2. *Ibid.*, p. 275.

3. *Ibid.*, pp. 286-288.

déclarations d'Elzéar à sa mère : « Je ne suis point assez dévot, lui écrivait-il le 7 juin 1800, pour communier, ni assez incrédule pour ne pas me croire sacrilège en foulant aux pieds les hosties. Le respect des siècles m'en inspire pour l'objet de leur vénération ¹ ».

Après bien des résistances et tergiversations Elzéar de Sabran s'était rendu aux supplications de M^{me} de Boufflers et, à la fin de 1800, il était rentré en France avec elle ². Presque aussitôt il s'éprenait de M^{me} de Staël ³. Ami (ou amant ?) souvent morfondu, si ce fut par son intermédiaire que Senancour communiqua à cette dernière le manuscrit d'*Isabelle*, ce dut être avant 1813 ⁴. En avril de cette année, pour une correspondance entre M^{me} de Staël et Elzéar que la police avait saisie, Sabran passa plusieurs semaines au donjon de Vincennes ⁵. Cette suprême épreuve le guérit de sa passion ⁶.

1. P. de Croze, *Le Chevalier de Boufflers et la Comtesse de Sabran*, p. 37.

2. P. de Croze, p. 39.

3. Maugras et P. de Croze, p. 370.

4. Cf. ci-dessus, p. 36.

5. Maugras et P. de Croze, pp. 450-451.

6. P. de Croze, p. 61. Il ne semble pas qu'après Vincennes il ait beaucoup fréquenté M^{me} de Staël, « cette femme, écrivait-il, qui ne s'est souvenue de moi que pour me faire du mal », dernière allusion qu'on relève désormais dans ses lettres. Or, vers 1814, Astolphe, le neveu d'Elzéar, avait failli l'avoir pour belle-mère.

Astolphe de Custine, fils de Delphine et de seize ans plus jeune que son oncle (il était né en 1790), présente aggravés les maux dont souffrit Elzéar, mais avec toutes les différences tranchées qui opposent deux générations.

Elzéar tenait au monde de Coppet. Malgré l'habitude qu'il avait eue jusque là d'adopter en quelque sorte les amants de sa sœur, il ne put souffrir Chateaubriand. Entre les deux hommes l'antipathie fut immédiate et réciproque.

Astolphe, bien qu'il ait été sur le point, en épousant Albertine, de devenir le gendre de M^{me} de Staël, avait dès la première lecture réagi contre *Corinne*. Longtemps sous le charme, sous la domina-

Entre 1798 et 1802 Senancour a pu voir à l'hôtel Beauvau M^{me} de Staël elle-même, dans tout son éclat. Depuis l'enfance elle connaissait M^{me} d'Houdetot. S'il en faut croire Sénac de Meilhan, en juillet 1789 c'est à l'hôtel Beauvau que s'ourdissent les trames pour le retour de Necker. En 1797, après avoir lu son livre sur les *Passions*, l'amie de Saint-Lambert prodiguait à l'ardente femme de trente ans les conseils d'une vieillesse assagie et d'une nature placide.

Qui sait même si, en 1801¹, Senancour n'a pas entrevu

tion directe de Chateaubriand, qu'il voyait souvent à Paris et à Fervaques, il se proclame le fils de *René*. Au moins par l'extrême lucidité qu'il apporte dans l'analyse de son mal il se rapprocherait davantage d'*Oberman*, qu'il ne nomme jamais. Il est vraisemblable qu'il ait rencontré Senancour chez sa grand'mère et son oncle. (Cf. *Lettres inédites d'Astolphe de Custine au marquis de La Grange*, publiées par le comte de Luppé, 1925. Voir aussi P. Kohler, *M^{me} de Staël et la Suisse*, pp. 211 et 639. — Comtesse de Pange, A. G. *Schlegel et M^{me} de Staël*, 1938, pp. 508-509.)

1. Chateaubriand était rentré d'émigration au début de mai 1800. Au moment où Molé le présente à l'hôtel Beauvau, Chateaubriand garde encore les habitudes de sauvagerie contractées en exil et il commence seulement de renouer avec la bonne compagnie. (*Souvenirs d'un témoin*, p. 318.) Molé (p. 315) vient de dire que Chateaubriand a passé tout l'été avec Pauline de Beaumont, chez Joubert, à Villeneuve-sur-Yonne. Confusion évidente. Six mois, toute la belle saison de 1801, Chateaubriand reçoit l'hospitalité à Savigny, chez Pauline de Beaumont. Joubert y vient vers la fin de mai et pour quelques jours seulement. (*Mémoires d'outre tombe*, éd. Biré, t. II, pp. 266-268.) Du reste en mai 1803, quand Chateaubriand, traversant la Bourgogne, passe à Villeneuve, à quatre heures du matin, il est clair qu'il n'a pas encore séjourné chez Joubert. (*Correspondance générale de Chateaubriand*, t. I, pp. 90-91. Il est vrai que le 12 septembre 1801 Joubert tentait d'attirer Chateaubriand à Villeneuve. *Pensées, essais, maximes et correspondance* de J. Joubert, publ. par P. Raynal, Paris, Lenormant, 1850, t. II, p. 291 et 297.) Il est fort vraisemblable du reste que Chateaubriand ait laissé ignorer à Molé sa retraite amoureuse à Savigny.

Chateaubriand de son côté affirme avoir rencontré M^{me} d'Houdetot avant la mort de Saint-Lambert (donc avant 1803), au Marais.

l'auteur d'*Atala*. Molé se flatte de l'avoir mené le matin chez M^{me} d'Houdetot. L'hostilité tenace d'Oberman contre l'auteur du *Génie du Christianisme* se fonde assurément sur une opposition d'idées aussi bien que de caractère. Mais quel stimulant n'aura pas trouvé cette animosité à surprendre l'homme en ses gestes et attitudes, à entendre sa voix. Attiré au contraire vers Elzéar de Sabran, séduit « par la gravité de sa pensée » ¹, Senancour communiait avec lui dans la même antipathie profonde contre Chateaubriand. Dès 1803, donc treize ans avant Senancour et par des arguments où se marque la concordance de leurs pensées ², Elzéar s'essayait à réfuter le *Génie du Christianisme*. Vers le temps où le jeune Sabran publiait ses *Notes critiques*, sa propre sœur Delphine la « reine des roses », dans la splendeur de ses trente-trois ans et avec tout son prestige de veuve tragique, devenait la maîtresse de Chateaubriand. A rapprocher la lettre XLIX d'Oberman des réflexions insérées dans les *Notes... sur le « Génie du Christianisme »* et par lesquelles l'auteur entend démontrer l'inutilité d'une autre vie ou de la foi pour fonder la

château de M^{me} de La Briche, et, semble-t-il, à Sannois. (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, pp. 304-307.) Il lui offrit un peu plus tard un exemplaire du *Génie*. (*Correspondance générale*, t. I, p. 84.)

1. *Notice*, p. 116.

2. Les *Notes critiques, remarques et réflexions sur le « Génie du Christianisme »*. Paris, Pelletier, an XI, 1803, furent le 7 ventôse an XI (26 février 1803) dans le *Mercure* de Fontanes l'objet d'un article de sept pages, courtis et aigre-doux.

Senancour qui, au seuil même de ses *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé Génie du Christianisme* Paris, Delaunay, 1816, fait une allusion flatteuse à Sabran et à sa brochure de 1803, reprend en 1816 quelques unes des critiques de Sabran. Senancour (p. 41), avec moins d'esprit et de légèreté qu'Elzéar (p. 15), s'égaye à propos du chapitre sur la virginité. Après Sabran (p. 26 et p. 15) il insiste sur la faiblesse des arguments fondés sur le sentiment, ou tirés des merveilles de la nature (pp. 38, 88 et suiv.).

morale ¹, on croit reconnaître comme un écho des conversations qu'échangeaient vers 1801 Senancour et Sabran. Mais à cet homme du monde fait défaut le tragique pascalien d'Oberman.



Marcotte et Sabran, ces amis de jeunesse, ont avec Senancour un trait commun : la délicatesse de leur complexion qui, se reliant à la finesse de leur sensibilité, les rapproche, alors qu'une santé insolente offrirait un contraste presque offensant. De même Frédéric d'Houdetot, que son père avait eu d'un premier mariage. De sa mère, morte à vingt-trois ans d'une maladie de langueur, il avait hérité une fragilité de poitrine ². Encore enfant au seuil de la Révolution, ses études, comme il arriva aux jeunes gens de son âge, furent quelque peu décousues ³. Quand, à la fin de 1798, Senancour devient gouverneur de deux des enfants que César d'Houdetot, parmi une si nombreuse nichée, ramène des Iles, peut-être de surcroît est-il chargé de combler quelques lacunes dans la culture de leur demi-frère Frédéric, alors âgé de vingt ans.

Environné d'égards par une famille qui s'efforçait « d'adoucir les conditions en quelque sorte imposées » ⁴, d'avance Senancour n'était-il pas « sûr d'être traité avec distinction ». Bientôt avec tous « la liaison fut intime » ⁵, mais avec nul autre peut-être autant qu'avec Frédéric d'Houdetot.

« Simple, bon, gai, naturel, plein d'esprit et d'une

1. *Notes critiques*, p. 58.

2. Molé, *Souvenirs d'un témoin*, pp. 107-108.

3. Comme celles de Molé, de Delécluze, et de toute cette génération. Cf. E.-J. Delécluze, *Louis David, son école et son temps. Souvenirs*. Paris, Didier, 1855.

4. *Simple documents*. Ms. 590. Variante du Ms. 1998.

5. Boisjolin, p. 291.

bonhomie piquante », Frédéric entourait son aïeule, la vieille comtesse d'Houdetot, « des plus tendres soins »¹. Sa gaieté jouait sur un fonds de mélancolie. « Toujours amoureux de quelque femme », sans cesse emporté vers de nouvelles et volages tendresses, il aimait l'amour plus que ses changeantes maîtresses.

Par caprices et passades le goût de la rêverie ou de l'étude l'éloignait du monde. Alors il avait toute licence de prendre dans la bibliothèque de Saint-Lambert les livres qui lui plaisaient. Par le codicille de juillet 1800 il sera même prié de garder tous ceux qu'il aurait encore au décès de son vieil ami. Pour entretenir « les sentiments élevés et purs » qu'il avait eu « le plaisir de voir naître », Saint-Lambert lui léguaient en outre les *Vies* de Plutarque, avec la recommandation d'en renouveler souvent la lecture². Mais il arrivait à Frédéric d'Houdetot de tout laisser, livres et amours, pour sa « fatale passion », la peinture, qu'il avait étudiée dans les ateliers de Regnault et de David³.

Relisons maintenant la lettre LII, datée de Paris, 9 octobre, VII. Suivons sur un plan, comme le veut Overman, le tracé de la promenade qu'il entreprend avec un jeune homme, dans la seconde quinzaine de septembre, et qui dessine, autour de la Ville, un cercle, dont il faut retrancher la section comprise entre Antony et la Marne. Nous voyons que partis de la Marne vers Charenton et choisissant « les sites les plus boisés », ils ont passé par le bois de Vincennes, Romain-

1. Frénilly, p. 233.

2. Buffenoir, *La Comtesse d'Houdetot. Sa famille et ses amis*, pp. 258-259.

3. Ces traits sont empruntés aux *Souvenirs* de Molé, pp. 72, 86-87, 107, 108, 237, 355-357.

ville ; si, en remontant vers le Nord, ils se sont un peu détournés vers l'Ouest pour traverser la forêt de Bondy, ils ont passé à Livry. Puis, se tenant entre Saint-Denis et le Bourget, ils ont atteint la vallée de Montmorency, où se trouve Sannois. Ils ont traversé la forêt de Saint-Germain, ce qui leur a permis de passer au château du Val. Enfin, par Marly et Versailles ils ont pénétré dans la vallée de Bièvre pour aboutir aux bois de Verrières. Or nous savons que M^{me} d'Houdetot, qui avait une maison à Sannois, où elle séjournait dans la belle saison, allait aussi « à Livry et au Val chez M^{me} de Damas et la maréchale de Beauvau, autant pour M. de Saint-Lambert que pour elle » ¹.

Ainsi l'itinéraire choisi pour cette promenade d'automne plusieurs fois nous ramène vers les hôtes ou les habitués de l'hôtel Beauvau ². Quant au compagnon qu'Oberman s'est donné, peut-on hésiter à le reconnaître ? Comme Frédéric d'Houdetot il est orphelin, mais de père, afin de n'être pas trop clairement désigné ³. Tout jeune encore (Frédéric, quand Senancour entre à l'hôtel Beauvau n'a que vingt ans), il est justement à l'âge où le sentiment des choses factices n'est pas encore aussi familier que celui des choses simples, et où l'on préfère la paix des bois à « la turbulente mollesse de nos prisons », à l'inquiète agitation d'une capitale. « Malgré son goût naissant pour les arts », un soleil levant de Vernet, le paysage « le

1. Molé, *Souvenirs d'un témoin*, p. 260.

2. De même du reste que la course de deux jours à travers la forêt de Fontainebleau me paraît une promenade arrangée pour nous en faire visiter les plus beaux sites, il se pourrait que cet itinéraire autour de Paris fût un peu factice et lui aussi combiné pour nous conduire chez les principaux habitués de l'hôtel Beauvau.

3. Pour la même raison, dans sa promenade sur les bords de la Saône, M^{me} Del*** aura près d'elle une fille au lieu d'un fils.

plus vrai » de Hue ne valent pas pour lui les vallons de Bièvre ou de Montmorency. Pourtant « c'est bien avec un œil de peintre qu'il apprécie l'effet d'un château ruiné dans les bois ». Prompt à s'enflammer et de plusieurs femmes à la fois, serait-il trop sensible au charme de celle qui fut naguère « la belle M^{lle} de Céré »¹, et qui, « digne de l'aimer en mère », est « trop aimable pour n'être pas aimée d'une autre manière ». Aussi, crainte que trop d'ardeur ne pénètre » dans un attachement d'ailleurs si légitime », est-il prudent d'éloigner le jeune homme qui avait tout juste vingt ans quand sa belle-mère arrivait à Paris n'en avait pas encore tout à fait trente².

Oberman est-il lui-même insensible au charme de la belle créole ? Ne réveille-t-elle pas en lui la nostalgie des Iles ? Ce songe, à l'hôtel Beauvau, d'autres encore se chargeaient de l'entretenir. Derrière l'hôtel et lui appartenant était un jardin. Vers le soir, quand il y avait du monde, Senancour aimait y descendre pour s'isoler dans une conversation tête-à-tête³. De même qu'Oberman, il aimait deviser avec quelque officier revenu du service et qui avait vu ces terres lointaines, mystérieuses et enchantées dont lui-même avait tant rêvé, qu'il ne verrait jamais. César d'Houdetot avait fait campagne dans

1. Selon la formule, un peu insolite dans un dictionnaire, à l'article consacré au mari, au comte d'Houdetot, par la Biographie Rabbe.

2. *Oberman*, t. II, pp. 50-54.

Madame T***, à qui il est fait trois fois allusion dans *Oberman* (t. II, pp. 52, 78 et 159), me paraît être, sans nul doute, la belle créole, seconde femme de César d'Houdetot et belle-mère de Frédéric. Senancour la désigne par la dernière lettre de son nom, de même qu'il signera R., de la dernière lettre de son propre nom, les *Souvenirs d'un voyageur étranger* dans le *Mercur* du XIX^e siècle (t. III, 1823, p. 451).

3. *Oberman*, lettre LXXII, t. II, pp. 159-162.



FRÉDÉRIC D'HOUDETOT
peint par lui-même

les Indes et vécu à l'Ile de France. Saint-John de Crève-cœur, un ami de la vieille d'Houdetot et qu'alors on rencontrait souvent chez elle ¹, avait passé une trentaine d'années en Amérique, soldat et planteur. (En 1801, âgé de soixante-six ans, il publiait son *Voyage dans la Haute Pensylvanie*.) Mais c'est Boufflers, qui avait gouverné le Sénégal ² avant la Révolution, et, voyageur ou émigré, visité une partie de l'Europe, qui pouvait parler de la Suisse, de ses montagnes et de ses lacs, avec cette désinvolture d'un pur homme d'esprit, et comme pour rabattre l'enthousiasme d'Oberman : il suffit de comparer aux propos de « l'officier de distinction » les lettres que Boufflers dans sa jeunesse écrivait de Suisse à sa mère ³. Et c'est bien encore Boufflers qui, avec quelques émigrés français, ayant réellement tâté de l'agriculture sur les terres à eux concédées par Frédéric-Guillaume II en Pologne prussienne ⁴, pouvait s'égayer des illusions

1. Molé, *Souvenirs d'un témoin*, p. 398. Cf. aussi Robert de Crève-cœur, *Saint-John de Crève-cœur. Sa vie et ses ouvrages* (1735-1813). Paris, 1883, in-8, IV, 435 pp.

2. Senancour qui, en 1797, avait rêvé d'être le Lycurgue de quelque peuple primitif, dans la notice de la *Biographie nouvelle* sur Boufflers le félicite pour les « institutions utiles et bienfaisantes » qui signalèrent son administration du Sénégal.

3. En voici un échantillon : « Où est l'abbé Porquet (qui avait été chargé de l'éducation de Boufflers, ? que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne, pour la première fois, le point le plus élevé de la terre... » Etc. (*Œuvres de Boufflers*. Paris, Briand, 1813, t. I, pp. 319-345.)

4. Cf. F. Baldensperger, *L'émigration du chevalier de Boufflers*, pp. 803-812 et *Oberman*, t. II, pp. 160-161. La preuve que Senancour connaissait cet épisode dans la vie du chevalier, nous la trouvons dans sa notice sur Boufflers, où il nous dit que Boufflers obtint de Frédéric-Guillaume « dans la Pologne prussienne une concession étendue où devait s'établir une colonie de Français émigrés ; la mobilité des événements empêcha l'exécution de ce projet ». Mais Boufflers eut le temps, telle Perrette, de voir son pot au lait en miettes.

pastorales de Senancour et lui dire « l'ennui des plaines » non pas russes, mais polonaises ¹. Lui aussi du reste, après tant de voyages et d'aventures, préférait finir ses jours dans Paris, près de la charmante Sabran devenue son épouse, « à faire sa partie, à diner et à parler d'une actrice nouvelle » ².

Plus d'une fois Senancour dut entendre Saint-Lambert et le vieux comte d'Houdetot, et sans doute Boufflers, regretter les paniers, les talons juchés et les coiffures à la frégate, et après avoir « contribué à faire perdre les mœurs sévères qui les gênaient », déclamer maintenant, les bons apôtres, « contre les mœurs libres qui les inquiètent » ³.

Dans le monde des Beauvau et de la princesse de Poix devait se prolonger jusque sous l'Empire le pur esprit du dix-huitième siècle et passer comme un suprême reflet de cet atticisme ⁴ dont une du Deffand avait été le modèle accompli. Il en reste je ne sais quoi, malgré leur romantique nouveauté, dans la langue et le style d'*Oberman*.

Senancour, qui atteint la trentaine en 1800, entièrement formé par le siècle finissant, devait être parmi ceux-là de sa génération que leur longévité chargea d'en prolonger les vestiges jusqu'aux dernières années de la Monarchie de Juillet. Dès 1833, David d'Angers, pourtant âgé lui-même de quarante-cinq ans, était frappé des allures

1. Il suffit *Oberman*, t. II, pp. 160-161 de remplacer la Volga par la Vistule.

2. *Oberman*, lettre LXXII.

3. *Oberman*, lettre L, t. II, pp. 31-32.

Sur le triomphe des modes grecques, au cours de l'hiver 1799, voir le témoignage de Frémilly, un des habitués de l'hôtel Beauvau, lui-même scandalisé, bien qu'il n'ait alors que trente ans. Frémilly. *Souvenirs*, pp. 235-236.)

4. Comme l'a remarqué Sainte-Beuve, juge si attentif et averti en ces matières. (*Causeries du Lundi*, t. XII, pp. 485-486.)

qui faisaient de ce sexagénaire comme un revenant. Si réservé déjà, si délicat de nature, d'éducation, Senancour trouvait à l'hôtel Beauvau l'occasion d'affiner encore ses manières d'ancien régime. La société qu'il y fréquenta, la situation, à tant d'égards complexe, de la famille d'Houdetot, n'étaient-elles point particulièrement propres à lui donner une profonde connaissance du monde et cet air de marcher « comme sur des charbons ardents ».



Après huit ou neuf ans de vie errante, dans la demi-sécurité d'un asile provisoire la crise de maturité se dénoua. Entre Paris, Ermenonville et Villemétrie, comme dans un été de la Saint-Martin, tous les sentiments de la première jeunesse avaient, par moments, retrouvé une ardeur trompeuse, et l'ennui même avait atteint son paroxysme. Mais, dans le même temps et par d'insensibles transitions, les couleurs de la vie changeaient. Naguère encore Oberman, aux premières heures du jour, dans l'attente d'un bonheur inconnu, mais pressenti, le cœur transporté d'espoir, contemplait « la vallée doucement éclairée dans l'ombre, sous le voile humide, charme vapoureux du matin » ¹. Maintenant les choses avaient perdu l'apparence qui les laissant encore incertaines, les faisait riches de promesses. Aujourd'hui le soleil de midi, dissipant ombres et illusions, éclairait tout de son implacable lumière.

Jour après jour le cœur d'Oberman avait senti décroître son avidité. L'esprit n'avait plus le même besoin d'absolu.

1. *Oberman*, t. I, pp. 166-167.)

Oberman lui-même le tout premier était étonné de la confiance qu'il avait mise dans les systèmes qu'il forgeait. Sa ferveur stoïcienne baissait. Chez M^{me} d'Houdetot, chez cette fille et sœur de fermiers généraux, il voyait ce que les délicats peuvent tirer de la fortune et il jugeait absurde le mépris de l'or qu'il avait professé. La présence d'une femme aimable, ou vive, ou gaie, lui faisait paraître ridicule le penchant, qui, dans sa vingtième année, l'avait incliné vers une femme sérieuse et mélancolique.

« La jeunesse, dit Bossuet, qui ne songe pas que rien ne lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, elle ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées. » Mais cette première saison de la jeunesse était déjà fort loin d'Oberman. Aux approches de la trentaine, rien qu'à se retourner il avait devant lui une longue suite d'années vaines, d'années à jamais perdues. Pour la première fois il ressentait, avec une angoisse mortelle, une manière d'effroi devant l'écoulement du temps, de son propre moi, rien qu'à considérer son cœur qui avait changé « plus rapidement que les saisons nouvelles ». Par moments il était tenté de s'aigrir, mais plus souvent il était enclin à recevoir les choses telles que sa destinée les lui donnait. Malgré lui prévalait sur la révolte la résignation à l'inévitable. Le calme le gagnait par degrés. Il commençait « à se lasser de son impatience elle-même... Je suis, se disait-il, un homme fait, les dégoûts m'ont mûri ».

Ainsi s'achève la septième année d'*Oberman*, sur un demi-apaisement attristé, en attendant que s'ouvrent à lui, dans les jours qui viennent, de nouvelles voies d'espérance.

Par prématurité Oberman accomplissait, avant même trente ans, ce passage de la jeunesse à l'âge mûr que

Cabanis place vers trente-cinq ans ¹. (Au moment où il publie *Oberman*, Senancour est du reste dans sa trente-cinquième année.)

Le commun des êtres voit se dérouler les âges de la vie humaine sans qu'il prenne garde qu'à leurs grands accidents. Il a fallu attendre Balzac pour que fût découverte, ou tout au moins nommée la femme de trente ans. Avant lui Senancour, averti par Cabanis, et plus encore éclairé par l'habitude de se regarder vivre, a dessiné, d'un trait net et sûr, le drame intérieur d'où naît l'homme de trente ans. Mais ce n'est qu'en 1839 que ce personnage nouveau parmi les créatures littéraires recevra son nom, par les soins d'un romantique normand ², qui se réclame de Balzac ³.

1. *Rapports du physique et du moral ...*, seconde éd., t. I, p. 287.

2. Édouard Bergounioux (1806-1872), auditeur au Conseil d'État, *L'Homme de trente ans*. Paris, Desessart, 1839, 2 vol. in-8. (Un J. Bergounioux figure en 1835 au verso du faux-titre, édition originale du Père Goriot, parmi les dépositaires chez qui trouver le Père Goriot.)

A vrai dire Édouard Bergounioux nous présente deux hommes de trente ans. Le premier, François Aubert, épouse, déjà rassis, à trente ans, une jeune fille qui, en l'ardeur exclusive d'un premier amour, le détache de ses amis et le séquestre du monde. Par ce traitement elle a vite fait de l'user et de le détruire. Le second, Selmours, a trente-cinq ans. Revenu des passions et aspirant aux Invalides, il croit trouver dans la veuve de François Aubert, pour lors promue femme de trente ans, l'épouse qui lui ménagera la vie casanière à laquelle il aspire et le loisir de soigner ses rhumatismes. Malheureusement avec l'âge elle a changé d'humeur. Elle tue son second mari plus vite encore qu'elle n'avait fait le premier, car elle le précipite malgré lui et malgré ses rhumatismes dans le torrent de la vie mondaine. On vieillissait rapidement vers 1830, et, du moins dans les romans, on mourait tôt.

3. Balzac lui-même, dans *le Lys de la vallée* (1836), s'est proposé avec Félix de Vandenesse l'histoire d'un homme de trente ans. Et ce, dans le roman où il se montre le plus pénétré d'*Oberman*.

Alors qu'il écrit *le Lys*, il s'essaye dans *Un Drame au bord de la Journal Intime d'Oberman*.

Sur les traces mêmes de Senancour, précisément trente ans après lui, l'espace d'une génération, Sainte-Beuve, dans *Volupté*, s'est proposé de recommencer en l'approfondissant la biographie intérieure de l'homme de trente ans. A la pénétration enveloppante du confesseur il a su allier je ne sais quelle onction, innée certes, et en même temps apprise de Du Guet et de Massillon. Comme Overman, mais avec toutes les nuances que requiert sa propre complexion. Amaury discerne deux âges dans la jeunesse : le premier tout d'allègre et victorieuse exubérance, « ne croyant pas à la fatigue, n'en faisant nul compte, embrassant à la fois les choses contraires » ; le second, peu discernable aux yeux du monde, sensibles aux seules apparences, mais nettement distinct pour qui se connaît. Cette seconde jeunesse, la même ou presque au dehors, mais « déjà fatiguée et avertie », à qui « une voix crie souvent holà ! en dedans, ne cède guère qu'à regret, se repent vite d'avoir cédé, et ne mène plus d'un train égal l'âme et le corps tout ensemble ». Amaury ne passe point de l'une à l'autre de ces deux jeunesse sans de multiples transitions et retours. Il a « un jour vingt ans et le lendemain trente, puis vingt ans de nouveau ». En lui illusion et réalité se chassent l'une l'autre, et souvent « plusieurs fois en l'es-

mer (1835) à définir d'après sa propre expérience, mais aussi en homme qui a médité Senancour et Cabanis « cet âge, qui pour tous les hommes se trouve entre vingt-deux et vingt-huit ans, l'âge « des conceptions premières, parce qu'il est l'âge des immenses désirs, l'âge où l'on ne doute de rien ... Après cet âge rapide comme une saison, vient celui de l'exécution. Il est en quelque sorte deux jeunesse : la jeunesse durant laquelle on croit, la jeunesse pendant laquelle on agit ; souvent elles se confondent chez les hommes que la nature a favorisés, et qui sont, comme César, Newton et Bonaparte, les plus grands parmi les grands hommes ».

On voit du reste tout ce qui distingue Balzac d'Overman, l'homme du doute.

pace de peu d'heures ». Cependant, par l'effet d'une dégradation continue, se produit enfin entièrement formée l'âme de trente ans, dont M^{me} de Couaën ébauche pour Amaury le portrait.

Elle disait qu'il y a un jour dans la vie de l'âme où l'on a trente ans ; que les choses apparaissent alors ce qu'elles sont ; que cette illusion d'amour qui, sous la forme d'un bel oiseau bleu, a voltigé devant nous, sauté et reculé sans cesse pour nous inviter à avancer, nous voyant, au milieu, bien engagés dans la forêt et les ronces s'envole tout de bon ; qu'on ne le distingue plus que de loin par moments au ciel, fixé en étoile qui nous dit de venir ; que, vivrait-on alors trente ans encore et trente autres sur cette terre, ce serait toujours de même, et que le mieux serait donc de mourir, s'il plaisait à Dieu, avant d'avoir épuisé cette uniformité¹ ...

Moins pur qu'Oberman, mais aussi plus attendri sur soi-même, plus détendu, Amaury trouve, préservatif contre l'aride désespoir d'Oberman, dans la source toujours prête à jaillir des larmes, comme une rosée rafraîchissante, qui vient réparer le cœur d'un renouveau printanier. Enfin, malgré chutes et souillures, le jour vient où l'âme d'Amaury tout entière s'ouvre aux appels de la grâce convertissante.

Lui aussi, mais plus dénué qu'Amaury, ballotté de la détresse au renoncement, Oberman, sur le seuil de la trentaine, entendait les mêmes appels. Mais les temps étaient autres. Entre les *Consolations* et *Volupté* l'atmosphère romantique, aussi bien que l'amitié d'Ulric Guttinguer ou le voisinage de Gerbet, disposaient mieux à écouter ces appels. On respirait au contraire dans le monde des Beauvau comme des d'Houdetot l'incrédulité la plus sereine. En 1807 les derniers moments de la vieille maréchale de Beauvau seront empreints, relate sa petite-fille, « d'une

1. *Volupté*. Paris, Eugène Renduel, 1834, t. II, p. 85.

paix toute philosophique, les cérémonies religieuses n'y [tiendront] point leur place, mais les apparences [seront] assez heureusement conservées pour qu'il fût dit que jusqu'au dernier jour l'indépendance des idées s'était alliée à la convenance des formes » ¹.

Morte à vingt-trois ans, en mai 1781, la première femme de César d'Houdetot, une Perrinet de Faugnes, fille d'un avocat au Parlement et receveur général des finances, laissait un recueil de poésies et de pensées, dont le cardinal Loménie de Brienne fit la préface sans marquer la moindre surprise, sans formuler la moindre réserve.

Certainement, avait écrit la jeune femme sur qui pesait déjà une menace de mort, il n'est pas besoin... de supposer un Dieu qui détermine nos maladies et le moment de notre destruction, tout cela naît du hasard... La meilleure philosophie est de se borner à jouir des avantages de la nature... Il est plus naturel de croire... que l'Être suprême de la nature ne conduit que la cause première de tous les événements... Il est nécessaire d'entretenir une croyance parmi le peuple, pour le retenir... J'attends en paix mon sort ².

Ce disant la vicomtesse César d'Houdetot ne faisait qu'exprimer les idées communes au milieu dans lequel elle avait été élevée, à la famille où elle était entrée. On ne peut imaginer monde plus étranger à toute inquiétude religieuse. Mais ces femmes de la bonne compagnie menageaient les convenances. Saint-Lambert les heurtait de front en professant l'athéisme le plus agressif. Jadis, dans

1. Vicomtesse de Noailles, *Vie de la princesse de Poix*. Paris, 1855.

2. *Poésies de la vicomtesse d'Houdetot*. Paris, Didot l'aîné, 1782, 63 p. Le texte vraiment complet des *Poésies et Œuvres en prose* de la vicomtesse d'Houdetot a été publié par Buffenoir, dans la *Comtesse d'Houdetot, sa famille et ses amis*, pp. 101-136.

les soupers chez M^{lle} Quinault, il ne faisait grâce pas même à la religion naturelle.

Ni la quiétude de ces femmes philosophes, ni les violences de Saint-Lambert ne s'accordent à l'âme profonde de Senancour. Si en écrivant *Sur les Générations actuelles*¹, il s'est emporté à des propos très vifs contre le christianisme et les moines, si, dans *Oberman*, on relève, surtout au début, quelques traces de la même animosité contre les prêtres et la « superstition », ce sont restes d'une irritation provoquée par l'austérité du milieu familial, renouvelée par l'ecclésiastique Fribourg, rancœurs d'un mariage malheureux. A la longue un Saint-Lambert mettrait Senancour dans des dispositions bien différentes. Bientôt Oberman dira : « L'homme de bien n'est pas l'ennemi du superstitieux, car il n'a pas de superstitions contraires². » Il n'aimera « pas plus que l'on soit intolérant contre la religion qu'en sa faveur »³.

Quand Senancour revint de Suisse après Thermidor, ses parents, en voulant le convertir, l'agaçaient. Mais aujourd'hui qu'au contact direct des Philosophes, non plus seulement de leurs livres, il se découvre plus d'affinités avec ses amis chrétiens, les efforts de Marcotte ou de ses hôtes de Villemétrie⁴ pour le gagner à leur croyance ne provoquaient plus la même réaction. Il reconnaît que la foi fournirait une règle à sa volonté, une attente à son cœur. Le doute demeure pour lui un état douloureux, violent même. Il garde de sa formation chrétienne la hantise de la mort.

1. Cf. surtout dans *Générations actuelles* (1793), pp. 142, 150, 192-193, 343-344, 352-354.

2. *Oberman*, t. I, p. 140.

3. *Oberman*, t. II, p. 29.

4. Cf. la lettre XLIV qui me paraît répondre à Marcotte, et la lettre XLIX, qui, datée de Météville, me paraît répondre à son ami de Sautray.

L'heure qui viendra dans cinquante ans est déjà près de lui. Il voudrait croire. Son cœur ne peut se passer de la foi. Mais son esprit est ingénieux à multiplier les difficultés. Si, dans les lettres XLIV et XLIX d'*Overman*, la discussion avec ses amis reste si serrée, n'est-ce point que Senancour lui-même a cherché appui, consolation, espoir en les mêmes arguments, mais que son intelligence s'est rebellée. Autour de lui il voit la croyance ruinée chez tant de ses contemporains. La démonstration des apologistes ni ne le convainc ni ne le persuade. L'immoralité de quelques prêtres, la médiocrité de tant d'autres le troublent. Il s'offusque de leur nombre même. L'anthropomorphisme des symboles religieux le choque. S'il ouvre Pascal, la preuve par les martyrs n'ébranle point ses doutes : tous les fanatismes ont leurs martyrs. L'argument du pari est sur lui inopérant. « Croire a-t-il jamais dépendu de la volonté ? » Le problème historique du christianisme l'obsédera sa vie entière. Mais à cette date il s'adresse, pour le résoudre, à l'*Antiquité dévoilée* de Boulanger, à l'*Origine de tous les cultes* de Dupuis.

Si tourmenté qu'il soit de tant d'incertitudes et de difficultés, « l'homme de désir » s'est éveillé en Senancour. Né mystique, il demandera un jour aux révélations du moi profond quelques-unes des espérances que la raison semble lui refuser ¹. Mais entre 1800 et 1803 il s'arrête encore à une religion qui soit, plutôt « qu'une simple partie du code civil », « le résultat le plus révérend des conceptions humaines, le seul édifice moral des lois naturelles, ayant pour sanction nécessaire et adorée... l'intelligence des

1. L'expérience religieuse de Senancour ne fait que commencer avec l'*Overman* de 1804. Elle sera étudiée dans le tome IV du *Pré-romantisme français*.

mondes, sentie dans l'homme et dans toutes choses, mais non expliquée et personnifiée par l'homme » ¹.



Senancour vécut à l'hôtel Beauvau un peu plus de trois années, libéré des soucis les plus cuisants, astreint à des « occupations un peu commandées » ² qui, après un si long temps de vie errante et incertaine, lui furent salutaires. Sans être chez lui, « sans rien posséder, sans dépendance comme sans embarras », il avait « un logement décent, des chevaux, une table où il pouvait recevoir » ³.

Entre les lignes de l'article que Boufflers, une huitaine d'années plus tard, consacrera au livre *De l'Amour* ⁴, on peut imaginer les dispositions de l'hôtel Beauvau à l'endroit de Senancour : une sympathie sans réserve, bien qu'elle fût mêlée d'un peu d'étonnement amusé. Boufflers particulièrement aimait en Senancour un cœur vrai, « cette franchise, cette probité ennemie de tout détour, de tout subterfuge » ⁵. Il s'égayait, sans malice, de ses utopies. Oberman voulait « des sensations fortes, des émotions

1. « Pour les prêtres, ajoute-t-il, qu'ils ne soient rien que des ministres de paix, que les pères de famille des communes : qu'ils soient dans l'entière dépendance du gouvernement, et surtout qu'ils soient payés par lui. Qu'il y en ait peu, afin qu'ils ne soient ni dangereux, ni corrompus ; qu'il y en ait peu, afin qu'ils soient vénérés. » (*Énoncé rapide et simple de quelques considérations relatives à l'acte constitutionnel qui doit être proposé à la République helvétique*, que Senancour adresse en brumaire an IX (1800) à Stapfer, ministre de la République helvétique à Paris, mais qu'il n'imprime qu'en ventôse an X. Les idées ci-dessus exprimées se raccordent avec maint passage d'Oberman.

2. Oberman, t. I, p. 61.

3. Oberman, t. II, p. 55. Cf. avec la *Notice*, p. 103.

4. Sur la deuxième édition du livre *De l'Amour*, dans le *Mer-cure de France* du 17 septembre 1808, pp. 534-551.

5. *Ibid.*, p. 547.

extrêmes » ¹. Il gardait en amour les désirs et les illusions d'un jeune homme et qui croit sa propre jeunesse éternelle. Sexagénaire apaisé, Boufflers avait peine à consentir à l'union libre ou même au divorce. Senancour, dans son animosité contre le mariage, n'allait-il pas jusqu'à souhaiter qu'on pût le rompre « à la première fantaisie » et, si cette fantaisie n'était pas venue plus tôt, « à la première annonce visible des outrages du temps » ². Boufflers, qu'un mariage tardif unissait à la tendre et constante Sabran, faisait l'épreuve toute contraire. Il soutenait donc contre Senancour que de toutes les saisons de la vie la dernière est celle sur qui la « sage institution du mariage répand le plus de bienfaits ». Ce ne sont là, lui disait-il, « si vous voulez . . . que des consolations, mais à cet âge on en a plus besoin que de plaisirs » ³. Homme d'esprit et léger à la mode du pur dix-huitième siècle, le chevalier de Boufflers, à la différence de Saint-Lambert, avait néanmoins assez de tendresse dans le cœur, de caprice dans l'imagination pour pressentir quel renouveau printanier recélait l'inspiration d'Oberman ⁴. Et, de son côté, Senancour, au tournant de la trentaine, alors que commençaient de baisser les flammes de l'âge impatient et avide, inclinait à comprendre les sagesse de l'âge apaisé ⁵.

1. *Oberman*, t. II, p. 162.

2. *Mercure*, 17 septembre 1808, p. 547.

3. *Ibid.*, p. 547.

4. Dans l'article du *Mercure*, Boufflers (p. 549) citera comme un morceau de maître les pages sur la découverte de l'amour par un cœur innocent (pp. 27-29 de l'édition originale). Ces pages reprennent les thèmes de la lettre LXIII d'*Oberman*. La première idée du livre *De l'Amour* remonte donc à la rédaction d'*Oberman*. L'article de Boufflers pourrait bien être comme un écho de ses conversations avec Senancour dans le jardin de l'hôtel Beauvau.

5. Comme il ressort nettement de la lettre LXXII d'*Oberman*, surtout t. II, p. 162. Cette lettre et l'article de Boufflers dans le *Mercure* semblent se répondre et s'éclairent mutuellement.

Il trouvait maintenant à vivre « une sorte de mollesse assez heureuse ». Il occupait son ennui. Il imprimait les *Réveries*, qui, à la fin de 1799, obtenaient un commencement de succès. Un succès d'un jour ne saurait combler un être aussi exempt de vanité, pas même « une grande réputation ». « Que peut faire, songe Oberman, au bonheur de mes jours une renommée qui, pendant que je vis, n'est presque rien encore, et qui s'agrandira quand je ne serai plus ¹. » La gloire n'est que jeu du hasard. Il ambitionnait davantage : être du petit nombre des sages qui ennoblissent la condition humaine.



Il commençait d'écrire *Oberman*, dont *Aldomen*, cinq ou six ans plus tôt, était une rudimentaire ébauche, dont la dix-septième *Réverie* est une manière de prélude ².

Qu'il ait commencé d'écrire *Oberman* en 1799, 1800 ou 1801 ³, il importe peu. Depuis des années Oberman vivait en lui, et, à travers expériences, enchantements et douleurs, se nourrissait de sa propre substance. Au plus intime de lui-même, les détresses et désespoirs extrêmes de 1795 et de 1796 lui avaient révélé le secret d'une poésie, d'une musique, source d'ineffable renouveau pour notre prose.

1. *Oberman*, t. II, p. 46.

2. Non seulement par les thèmes de l'alpe, de la vie pastorale et de la Suisse, du ranz, mais surtout par le rythme musical sur lequel ces thèmes sont interprétés pour la première fois par Senancour dans cette XVII^e *Réverie*.

3. Dès l'an VIII (1799-1800 selon M^{lle} de Senancour (*Notice*, p. 72-73, note 2). En 1801 selon Levallois (pp. 2, 20 et 110, qui fonde son affirmation sur un petit papier de Senancour, où l'auteur lui-même déclare : « *Oberman* a été fait en 1801 à Paris et en 1802-1803 en Suisse. » Malgré tout il me paraît possible qu'*Oberman* ait été commencé, comme l'affirme M^{lle} de Senancour, dès la fin de 1799 ou en 1800.

Quand donc, vers 1800, il commence d'écrire *Oberman*, à mesure qu'il revoit des années détachées de lui, à travers l'évocation du passé percent ses dispositions actuelles, passent et reviennent quelques obsessions lancinantes. Fribourg, malgré les enchantements illusoires de l'équinoxe de mars, lui a laissé plus d'amertume que de douceur. Sa fille et son fils qu'il a quittés en nourrice, voici cinq ou six ans, ces inconnus ne sont encore pour lui qu'un empêchement. De son triste mariage il ne garde que l'oppression d'une charge. Avec « un ménage et point d'argent », comment ne se sentirait-il « entravé de toutes parts » ¹ ?

Mais, à d'autres moments, le spectacle même de l'heureuse famille au sein de laquelle il vivait lui faisait plus amer le sentiment de sa propre solitude. Il était ballotté rudement du besoin farouche d'être libre pleinement à la détresse de n'avoir rien qu'il pût aimer. « Il ne faut être ni époux ni père, se disait-il, si l'on veut vivre indépendant : il faudrait peut-être n'avoir pas même d'amis : mais être ainsi seul, c'est vivre bien tristement, c'est vivre inutile . . . Il est affreux de finir ses jours en disant : nul cœur n'a été heureux par mon moyen. » Seul, toujours seul. « La paix elle-même est un triste bien si on n'espère point la partager ². »

Cependant la vie le reprenait : des séances de lecture à la Bibliothèque ³, où il s'évadait dans ses songes, dans le

1. *Oberman*, t. I, p. 85 et pp. 205-206. Cette inquiétude se répercute de la seconde à la sixième année d'*Oberman*, tantôt contemporaine de la rédaction du livre, et tantôt à sa vraie place dans la vie d'*Oberman*.

2. *Oberman* t. I, p. 206 et p. 81. Ici encore même correspondance entre la seconde et la sixième année d'*Oberman*.

3. *Oberman*, lettre XI, Paris, juin. II. Toujours la correspondance entre la seconde et la sixième ou septième année.

jardin Beauvau quelque conversation intime, le théâtre, des concerts, des soirées dans le monde ¹, et, l'automne venu, d'oiseuses promenades autour de Paris. Peut-être revenait-il chez ses amis de Villemétrie (les lettres XLVIII et XLIX, 1^{er} et 14 septembre de la sixième année sont datées de Méterville) ². Sans doute est-ce à la mi-septembre de 1800 ou 1801 ³ qu'il entreprit avec Frédéric d'Houdetot la promenade en cercle autour de la ville, qui les conduisit par les vallons de Montmorency et de la Bièvre et où Senancour savoura toutes les délices de l'automne sous le ciel de l'Ile-de-France :

Ciel calme, soleil faible et souvent caché, matinées de brouillards, belles soirées, terre humide et chemins propres ; le temps enfin le plus favorable, et partout beaucoup de fruits ⁴.

L'un de ces trois automnes, entre 1799 et 1800, il revit Fontainebleau ⁵. En vain voulait-il y retrouver les extases et les pressentiments de jadis. A confronter l'adolescent à l'homme d'aujourd'hui, il eut, aigu jusqu'à l'angoisse, le sentiment de l'altération de son propre moi, des jours

1. *Oberman*, t. II, p. 46.

2. La première évocation de Méterville est dans la lettre IX, 22 octobre, I. Toujours l'intervention des années contemporaines de la rédaction dans les deux premières années d'*Oberman*. En 1789 Senancour ne pouvait être à Villemétrie.

3. L'allusion aux paysages de Hue, qui avait exposé aux salons de 1800 ou 1801, fournit un repère. (*Oberman*, t. II, p. 56, et Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française au XIX^e siècle*. Paris, M^{me} Vergne, 1831, p. 359.)

4. *Oberman*, t. II, p. 56.

5. Aucun document n'atteste ce séjour à Fontainebleau, mais le texte d'*Oberman* le rend nécessaire, non pas seulement l'allusion de la lettre LI (2 septembre, VII), mais les lettres XII à XXV d'*Oberman*, où les dispositions les plus intimes de Senancour vers 1800 sont si étroitement reliées aux sites de la forêt.

irréremédiablement perdus. « Maintenant, était-il réduit à constater, je suis homme, je connais l'amertume qui navre et les dégoûts qui ôtent les forces ¹. » Qu'il y avait loin « du vide de [son] cœur à l'amour qu' [il avait] tant désiré ». Il n'attendait plus rien.

1. Lettre XII, t. I, p. 69. Et dans la lettre XL de la sixième année (où est contée la rencontre au bord la Saône, il dit en termes presque identiques : « Car je suis un homme fait : les dégoûts m'ont mûri. » Tant il est vrai que les états d'âme de 1800-1801 se reflètent sur les évocations de la deuxième année.

IX

LA RENCONTRE SUR LES BORDS DE LA SAONE

L la revit. Et pour la première fois, dans la lettre XL, il lui donne un nom abrégé : M^{me} Del^{**}, qu'il complétera, dans la lettre LXIX, en celui de M^{me} Dellemar. Ce nom est conforme à l'onomastique romanesque du temps, et la dernière syllabe correspond discrètement à la syllabe finale du nom véritable que M^{lle} de Senancour désignera par une initiale transparente : M^{me} W^{**} et que Levallois, éclairé par la fille de Senancour, écrira en toutes lettres : M^{me} Walckenaer ¹.

Après les allusions, presque indéchiffrables, de la troisième année, qui d'elle ne nous disent presque rien, mais seulement jettent quelques clartés, fugaces, sur le cœur d'Oberman et ses mystérieuses amours, voici enfin qu'apparaît, personnage bien réel, la femme aimée, et que nous sont successivement révélés son âge, sa condition, sa voix, ses yeux, ses gestes familiers, ses attitudes et tout ce je ne sais quoi par où l'âme se laisse pénétrer jusqu'en son tréfonds. Elle n'a pas vingt-cinq-ans. Son mari, « qui n'a guère que trente ans de plus qu'elle », est « une

1. *Notice*, pp. 94-96. — Levallois, pp. 197-198.

sorte de financier ». Ainsi feu maître Ducloz, l'oncle de Joséphine Marcotte, vient fort à propos écarter la pensée du mari véritable. En même temps Senancour suggère l'idée d'une jeune fille sacrifiée à des arrangements de convenance. Mais comme tous ces subterfuges, un peu maladroits, pourraient de l'« oncle sexagénaire » ramener au « neveu », qui, au début de 1800, n'a pas tout à fait trente ans, le romancier s'empresse d'ajouter que ce mari « fort instruit quand il s'agit de l'or » est nul pour tout le reste », s'efforçant de façon un peu trop appuyée d'éloigner notre pensée aussi bien de l'amateur averti, du bibliophile et du parfait homme du monde que fut le notaire parisien Ducloz-Dufresnoy que du savant Walckenaer. Au surplus il donne à M^{me} Del** une fille alors qu'à cette date elle n'a qu'un fils. Il situe la scène dans la campagne lyonnaise, sur les bords de la Saône, et, bien que la lettre soit datée du 14 mai, le vent promène sur l'herbe des feuilles jaunies et cette rencontre est toute enveloppée d'une atmosphère d'automne. A l'abri de tant de précautions et bien persuadé que les deux héros ne seront pas reconnus, il ose la confession la plus directe, et si vraie qu'il est difficile de croire que l'invention ait ici la moindre part.

Senancour est toujours l'ami de Marcotte, à qui du reste la lettre XL est comme dédiée. Installé à Paris, comment se pourrait-il qu'Overman fût resté sans la moindre nouvelle de la sœur de son plus intime ami ? Mais vers quelle date, en quel lieu placer la rencontre fortuite ? Le texte offre quelques repères précis, mais sans concordance rigoureuse, précaution fréquente dans *Overman*. M^{me} Del** n'a pas vingt-cinq ans, ce qui nous mettrait en 1800. Elle a près d'elle dans sa voiture sa fille, âgée de six ans. Or le premier enfant de M^{me} Walckenaer, un gar-

çon, est né le 5 novembre 1796 ¹, ce qui nous repousse jusqu'en 1802, date impossible. A ce moment Senancour est en Suisse. Mais l'enfant est à dessein vieilli pour ôter à la rencontre tout caractère équivoque. Enfin Oberman affirme qu'il y a « bientôt cinq ans » qu'il n'a vu M^{me} Del^{**}. Cinq ans : parmi tant de dates et de faits à dessein altérés pour égarer le lecteur trop curieux, voilà bien le nombre qui lumineusement se détache, laps de temps nécessaire pour donner aux dispositions actuelles d'Oberman toute leur vérité. S'il ne l'a pas revue depuis l'automne de 1795, nous sommes à l'automne de 1800, date vers laquelle convergent toutes les vraisemblances et qui concorde avec l'âge de M^{me} Walckenaer.

Pour le lieu l'imagination est attirée vers un paysage non moins nécessaire. Lyon, je l'ai dit, se substitue à Paris toutes les fois que l'auteur a besoin d'un alibi. Nul doute : nous sommes bien ici sur les rives de la Seine. Senancour habite l'hôtel Beauvau, à l'extrémité de ce faubourg Saint-Honoré dont le développement au cours du siècle marque la poussée de la Ville vers l'Ouest. De l'hôtel Beauvau, les Champs-Élysées sont à quelques pas, promenade avec ses belles allées d'ormes encore à demi champêtre, mais, depuis la Révolution, bien plus fréquentée. Parmi les bonnes, les enfants et leurs nourrices, des songe-creux, hommes de lettres assez gueux, assis sur les tertres gazonnés, méditent quelque brochure, en mangeant une brioche, tandis qu'un vendeur de tisane, allant et venant, le bonnet garni de plumes de héron, une fon-

1. Charles-Athanase-Marie, né à Paris le 5 novembre 1796. Deux filles vinrent ensuite, Marie en 1803 et Marie-Louise en 1805, qui ne peuvent jouer de rôle dans l'*Oberman* de 1804. (Cf. Vicomte A. Révérend. *Titres, anoblissements et pairies de la Restauration* Paris, Champion, 1906.)

taine de fer-blanc sur le dos, répète sans relâche : *A la fraîche, qui veut boire* ¹ ?

Ce jour-là Senancour, traversant les Champs-Élysées, par besoin de marcher et après avoir hésité sur la direction qu'il prendrait, a gagné la rive du fleuve, ici encore à demi agreste, et maintenant il le descend, longtemps. « comme entraîné », poussé « par le besoin d'une tristesse qui pût convenir à celle dont [il était] déjà rempli ». Il doit savoir par l'ami Marcotte que M^{me} Walckenaer passe la belle saison dans quelque-une de ces localités au bord de l'eau, entre Passy et Sèvres, bourgs ou villages, de trois mille à cinq cents habitants, dont les agréables maisons de campagne offrent un séjour d'été aux Parisiens ².

1. Overman (lettre XX, 27 août, III, t. I, pp. 85-86). Toujours la même intervention du présent dans les deux premières années d'Overman, les impressions d'aujourd'hui aidant à ranimer le passé. Car il est de toute évidence que c'est durant son séjour à Beauvau que les Champs-Élysées devinrent la promenade habituelle de Senancour.

2. Cf. Dulaure, *Histoire des environs de Paris*, 1825, t. I, pp. 27, 36, 104, 136, 154.

M^{me} Walckenaer, dans les premiers temps de son mariage, passait l'été au château de Toutteville, chez sa mère qui avait hérité cette propriété de son frère le notaire. Dans les lettres qu'elle adresse à son mari, quand il s'absente, elle lui raconte qu'elle a mis dans l'alcool quelques belles araignées d'une espèce peut-être inconnue.

Il est certain d'après leur correspondance inédite que les Walckenaer passèrent les étés de 1806 et 1807 à Sèvres, de 1818 à Saint-Cloud, de 1824 à Passy. A cette liste Paul Lacroix, article Walckenaer de la *Biographie Michaud*, ajoute Ville-d'Avray, mais sans date. Ce qui indique une prédilection pour les bords de la Seine. En 1808 ils passèrent l'été à Ermenonville. Pourquoi ce choix ? L'imagination est tentée par des hypothèses qui peuvent être imprudentes.

L'été 1800 une vraisemblance existe pour un séjour plus rapproché de Paris. A cette date C. A. Walckenaer ambitionnait une fonction, comme l'indique une lettre de Bonaparte à Talleyrand (Lausanne, 14 mai 1800) : « Il vaut mieux que le citoyen Walckenaer soit am-

C'était pourtant chose résolue qu'il n'en la reverrait « jamais ». « Il est certain, ajoute Oberman, que si j'avais su la rencontrer, je n'aurais pas été de ce côté. » Il y allait pourtant mené malgré lui par des souvenirs encore trop puissants.

Une voiture venait : je me retirai insensiblement ; et je continuai à marcher les yeux occupés des feuilles jaunies que le vent promenait sur l'herbe sèche, et dans la poussière du chemin. La voiture s'arrêta, M^{me} Del** était seule avec sa fille, âgée de six ans. Je montai et j'allai jusqu'à sa campagne, où je ne voulus pas entrer... Elle renvoyait sa voiture à la ville : je me fis descendre auprès de l'endroit où elle m'avait rencontré ; j'y restai fort tard.

Le mariage et la maternité, en développant toutes les virtualités de l'âme, révélaient en M^{me} Del** un être presque nouveau avec lequel Oberman se reconnaissait de ces affinités secrètes qui prédestinent deux cœurs l'un à l'autre et ne se rencontrent qu'une fois. Pour l'indifférent ce pouvait bien être les mêmes yeux, la même voix, les mêmes attitudes, mais sous « la grâce riante et fatiguée » Oberman découvrait maintenant la jeune femme en ce qu'elle avait de plus réservé. Les yeux avaient pris « une expression plus douloureuse et non moins belle », et dans cette « âme ardente et tranquille, fatiguée, désabusée »¹, il se contemplait lui-même comme en un miroir.

La rencontre au bord de la Saône donne prétexte aux deux lettres sur le suicide, qui font suite à la lettre XL. Mais le désespoir qu'elles traduisent est, je l'ai dit, à sa

bassadeur à Madrid que directeur à La Haye. D'ailleurs une trop grande importance envers ce particulier serait ridicule. » (*Lettres inédites de Napoléon*, publiées par Lecestre, t. I, p. 14.)

1. Oberman, t. II, p. 250.

vraie place en décembre 1795. A retrouver M^{me} Walckenaer, après une séparation de plusieurs années, Senancour eut sans doute le cœur inondé de mélancolie. Mais insensiblement l'influence que la jeune femme exerça sur lui se faisait pacifiante. Il apprenait d'elle le « sourire des peines cachées », les « regrets sans plainte ¹ ». La conformité même de leur humeur aida au dénouement de la crise d'où allait sortir accompli l'homme de trente ans.

La douleur à son paroxysme lui avait révélé, tandis qu'il écrivait les *Rêveries*, ses dons de poète. Aujourd'hui M^{me} Del** est la Muse qui inspire l'*Oberman* de 1804, au moment même que Senancour le commence, et jusqu'à la dernière page de la dernière lettre. Trente ans après, son image, transfigurée par le temps, domine encore le supplément de 1833.

La crainte que l'amour ne se réveillât dans toute sa violence l'eût écarté. Mais, rassuré par des arguments illusoires contre un nouvel entraînement passionné, il avait accepté de la revoir dès qu'elle aurait quitté la campagne. A Paris les Walckenaer habitaient la maison laissée par Ducloz-Dufresnoy, 111 rue du faubourg Poissonnière ². Cette maison, ses jardins, l'escalier de pierre donnant accès aux terrasses, tel fut le cadre du drame d'où l'âme d'Oberman devait sortir définitivement façonnée, mûrie.



Toute vie a son mystère et difficile à pénétrer. Rien de plus délicat, quand il s'agit de M^{me} Del**, que d'interpréter

1. *Oberman*, t. II, p. 253.

2. Ainsi qu'en témoignent les adresses des lettres reçues par C.-A. Walckenaer l'an VIII et l'an IX. L'une de ces lettres porte en outre : « Dans le haut de la rue à gauche. »



MADAME C. A. WALCKENAER EN 1798 OU 1799
peinte par un inconnu

l'allusion, du reste voilée, d'Oberman aux dégoût d'un mariage trompeur » ¹. L'homme, qui aime sans espoir une femme mariée, que tant d'affinités inclinent vers elle alors qu'un obstacle insurmontable les sépare, demeure un témoin passionné. Mais justement l'amour aiguë par la jalousie n'est-il pas doué d'une clairvoyance singulière ? La mélancolie, une douceur résignée ne sont-elles pas l'expression dominante que dégagent de la physionomie de M^{me} Walckenaer, à une trentaine d'années l'un de l'autre, aussi bien un peintre maladroit que la géniale divination d'Ingres portraitiste. Ces qualités de l'âme étaient sans doute innées. Entre Marcotte, tel que nous le font voir le crayon et le pinceau d'Ingres, et sa sœur Joséphine elles créent comme un air de famille. Que ces dispositions profondes, primitives de l'être établissent entre l'âme d'Oberman et celle de M^{me} Del** un accord spontané, en même temps qu'elles accusent le contraste entre M^{me} Walckenaer et son mari, qui pourrait le nier ? Quelles affinités sentimentales avec sa cousine germaine devenue son épouse pouvons-nous découvrir chez le trop élégant blondin que peignit Greuze, cheveux bouclés, bouche sensuelle et visage riant, par l'effort des années, et tel que le dessinera Ingres en 1826 : épaissi et, sous le front chauve qu'encadrent des ailes de pigeon, la mine épanouie de l'homme satisfait.

M^{lle} de Senancour et, d'après ce qu'elle lui avait conté, Jules Levallois ont un peu lourdement accentué l'incompatibilité entre M^{me} Walckenaer et son mari. Ce n'est pas la passion du naturaliste pour les araignées qui suffit à justifier une opposition d'humeur, mais le fond même de la nature. Essentiellement actif, peut-être un peu

1. *Oberman*, t. I, p. 172.

brusque ¹, au demeurant « la droiture, l'antique probité, la candeur et la conscience même » ², Charles-Athanase Walckenaer nous apparaît de complexion peu enclin au rêve, médiocrement artiste, peu ouvert à la véritable poésie. En 1803, dans la préface de son petit roman d'*Eugénie*, il persiflait *Atala* ³ avec autant de pertinence que l'abbé Morellet ou tel autre critique de la *Décade*. Il ne dut pas goûter davantage *Oberman*, si seulement il l'entrouvrit. Après une vie d'indifférence, il se laissa, il est vrai, mais sur le tard, gagner par sa femme « aux impressions et aux croyances chrétiennes » ⁴.

Comme pour beaucoup parmi cette génération dont Napoléon surexcitait la volonté de parvenir, dix à quinze heures de travail furent bientôt son régime quotidien. Il a, et jusqu'à la fin, mené de front une carrière d'administrateur (successivement maire, préfet, bibliothécaire) et une activité de savant dans les domaines les plus variés, allant des sciences naturelles et la géographie à l'histoire littéraire. Le Bibliophile Jacob exagère à peine quand il affirme que l'ensemble de ses écrits formerait une centaine de volumes in-octavo. Non peut-être sans quelque malicieuse intention, Naudet, s'essayant à peindre la vie domestique de son confrère à l'Académie des Inscriptions, nous conte que M^{me} Walckenaer « prenant pour elle-même tous les soucis du régime intérieur et des affaires », ménagea à son mari « pour la culture des lettres la liberté d'un célibataire » ⁵. *L'ange*, la *créature angélique* : ainsi nommait-on dans le monde de l'Institut cette femme

1. Selon une tradition de famille dont se faisait l'écho auprès de moi, vers 1930, son arrière-petit-fils.

2. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI, p. 180.

3. *Eugénie*. Paris, Dentu, an XI (1803), pp. II et III.

4. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI, p. 181.

5. Naudet, p. 37.

dont le dévouement, l'abnégation se couronnaient de sérénité ¹.

Tant de vertus n'ont pu masquer à Sainte-Beuve le secret de mélancolie qui est la clé de cette âme. Il lisait trop clairement dans les demi-confidences d'*Oberman*. Il savait trop bien interpréter les renseignements fournis comme à regret par M^{lle} de Senancour. Aussi a-t-il relevé discrètement, mais non sans intention, cette remarque de Léopold Robert : « Combien, disait ce dernier dans une lettre adressée à son ami Marcotte, je me rappelle ce que M^{me} Walckenaer m'a dit *souvent*, que les soucis, les chagrins que l'on peut trouver dans l'état de mariage sont si vifs, qu'elle n'oserait conseiller à personne de prendre l'obligation si sérieuse d'élever une famille ². » Cette douloureuse mélancolie, tel est le lien qui unissait M^{me} Walckenaer à Senancour. Il a refoulé jusqu'à la dernière lettre de l'*Oberman* de 1804 la confession totale.

Sans avoir aimé, je me voyais dans une sorte d'impuissance d'aimer désormais, ainsi que ces hommes en qui une passion profonde a détruit le pouvoir de sentir une affection nouvelle. *Ce souvenir n'était pas l'amour, puisque je n'y trouvais point de consolation, point d'aliment* : il me laissait dans le vide, et il semblait m'y retenir : il ne me donnait rien, et il semblait s'opposer à ce qu'il me fût donné quelque chose. Je restais ainsi sans posséder ni l'ivresse heureuse que l'amour soutient, ni cette mélancolie amère et voluptueuse dont aiment à se consumer nos cœurs encore remplis d'un amour malheureux ³.

Ainsi était-il, le cœur inassouvi et stérilisé, quand il la retrouva « près de la Saône, dans un jour de tristesse ⁴ ».

1. J. Levallois, p. 198.

2. *Causeries du lundi*, t. X, p. 443. (Article sur Léopold Robert.)

3. *Oberman*, t. II, pp. 248-249. (Lettre LXXXIX.)

4. *Oberman*, t. II, p. 252.

Doublément rassuré sur *elle*, sur soi-même, il décida qu'il se remettrait à la voir.

Elle n'attend plus rien ; nous serons bien ensemble. Elle ne sera pas surprise que je sois consumé d'ennui, et je n'ai point à craindre d'ajouter au sien...

Je me figure déjà avec quelle grâce riante et fatiguée, elle reçoit une société qui l'excède ; et avec quelle impatience elle attend le lendemain des jours de plaisir.

Je vois tous les jours à peu près les mêmes ennuis. Les concerts, les soirs, tous ces passe-temps sont le travail des prétendus heureux : il leur est à charge, comme celui de la vigne l'est à l'homme de journée ; et davantage, car il ne porte pas avec lui sa consolation, il ne produit rien ¹.

Fonsalbe est dans *Oberman* chargé de deux rôles nettement distincts. Comme il était trop facile de reconnaître Senancour en Oberman, il est d'abord chargé de figurer les malheurs conjugaux de Senancour. Puis, à Imenström, devenu le compagnon et le confident d'Oberman, Fonsalbe n'est plus, dans la lettre LXXXIX, que le frère de M^{me} Delfemar. Il prend donc à ce moment le visage et le caractère de Marcotte, mais n'obtient d'Oberman qu'une demi-confiance, puisqu'il ignore (dans le roman l'inclination de son ami pour M^{me} Del^{**}. Par surcroît de précaution à l'endroit du lecteur trop curieux, c'est à son correspondant, par ailleurs sosie de Marcotte, qu'Oberman fait cet aveu : « J'ai caché dans mes déserts ma fortune sinistre : elle entraînerait ce qui m'environne : elle a manqué vous envelopper vous-même ². » Paroles mystérieuses dont M^{me} de Senancour nous révélera le sens mystérieux.

Euhardi par une trompeuse sécurité, Senancour avait donc renoué avec M^{me} Walckenaer. Quelles délices à ces

1. *Oberman*, t. I, pp. 172-173.

2. *Ibid.*, t. II, p. 249.

visites du soir. « Elle sentait comme moi, confiera Oberman, une même langue nous était commune : sont-ils si nombreux ceux qui s'entendent ? ¹ » Avec toute la candeur d'un homme sûr de ses intentions, il s'abandonnait à nouveau, chaque jour davantage, à un sentiment dont il méconnaissait lui-même la nature et la force. N'ayant rien à cacher, il livrait d'autant mieux, sans précaution aucune, à la curiosité des témoins familiers tous les secrets de son cœur, d'un cœur qui ne lisait pas en soi aussi clairement que faisaient sur son visage et en ses gestes ces témoins avisés, malicieux peut-être.

Un jour qu'il était venu déposer pour M^{me} Walckenaer une lettre « qui certainement ne renfermait point l'expression de sentiments qu'elle ne pût accueillir », le domestique chargé de remettre le message,

crut faire de l'habileté en y procédant avec mystère, ce qui éveilla la susceptibilité de celle à qui elle était adressée. Il en résulta une sorte de provocation de la part du mari : il ne s'agissait de rien moins que d'un duel. Mon père, poursuit M^{me} de Senancour, repoussa avec force l'intention qu'on lui supposait de chercher à séduire une femme mariée, action si contraire à ses principes.

Prévenu sans doute par Senancour et par sa propre sœur, Marcotte « intervint, une réconciliation eut lieu » ².

De cette mésaventure un peu ridicule Senancour dut éprouver quelque ressentiment à l'égard de M. Walckenaer, même un peu d'amertume à l'endroit de la femme effarouchée qui, maladroitement, et sans doute pour se défendre contre elle-même, provoqua l'intervention du mari. Tardivement, dans la 1^{re} édition du livre *De l'Amour*,

1. *Oberman*, t. II, p. 250.

2. *Notice*, p. 95.

on croit retrouver la trace durable de ce fâcheux souvenir. Mais, toujours prudent en ses allusions, Senancour, intervertissant les rôles, substitue le frère au mari ¹.



La violence même de la scène eut pour effet presque immédiat d'éclairer Senancour sur son cœur, aussi bien que de provoquer chez M^{me} Walekenaer une manière de compassion amoureuse. Le témoignage de M^{me} de Senancour, évidemment instruite par les confidences paternelles, est ici formel, et illumine un des plus beaux épisodes d'*Oberman*.

Par la suite, déclare-t-elle c'est-à-dire après l'incident de la lettre et de la provocation en duel, qu'elle vient de conter), mon père put lire clairement dans son cœur. En le recevant un jour, M^{me} Walekenaer prononça son nom avec un accent tel qu'il en fut assez impressionné pour chercher un appui sur la rampe de l'escalier ².

La scène et son cadre, il n'est pas difficile de les imaginer. La maison du faubourg Poissonnière s'accompagnait d'un jardin. De la cour par un escalier de pierre on accédait à deux terrasses superposées. Sur la première

1. Voici le texte : « Ayons en toute chose plus de rectitude que de rigorisme. Qu'il en soit ainsi de cette espèce de protection que les femmes ont droit de réclamer non seulement de leurs proches parents, mais de tout homme d'honneur... Si donc elles se trouvent compromises par l'imprudent et volontaire effet d'une confiance qui ne peut jamais les justifier, ce n'est pas une raison pour que leurs frères, par exemple, aillent dire aux hommes dont elles seront mécontentes : Il convient que nous succombions, vous ou nous. Ceux-mêmes qui croiraient permis de chercher à faire preuve de courage dans un combat singulier, pourraient attendre, ce semble, des occasions moins ridicules. » (*De l'Amour...*, 4^e éd. Paris, A. Ledoux, 1834, t. I. pp. 179-180.)

2. *Notice*, pp. 95-96.

(qui se prolongeait à gauche par une allée couverte) : des parterres et des massifs, un bassin ovale ombragé d'arbres, des vases de fleurs sur des gradins. Un jardin anglais à prétentions de parc occupait la seconde terrasse : de grands arbres masquant les murs, deux bassins cachés dans un bosquet, des allées sinueuses créaient l'illusion de l'étendue.

Senancour aimait ces minutes crépusculaires, automne de la journée, cette pénombre propice aux épanchements à mi-voix. « Je vous disais donc, murmure Oberman, combien j'aimais être ennuyé avec elle de tout ce qui fait les *délices* de la vie ; j'aimais bien plus les soirées tranquilles. Cela ne pouvait pas durer ¹. »

Un soir, de printemps peut-être ou d'automne avancé, (l'été les Walckenaer sont à la campagne), Senancour est venu faubourg Poissonnière. Il arrive par la cour intérieure. Elle, qui descend des jardins en terrasse, l'apercevant, s'arrête un instant en haut des marches. Elle est telle à peu près qu'elle se fera peindre, cette même année peut-être : un poignard dans les cheveux, en robe blanche de mousseline ou de linon, diaphane, à longue queue traînante, la taille remontée jusque sous les seins qu'elle dégage, les bras nus bien au-dessus du coude, des souliers bas découvrant le pied et que des lanières entrecroisées rattachent à la cheville. Elle est là, à quelques pas au-dessus de lui, dans la demi-incertitude de la nuit qui tombe, « âme ardente et tranquille, fatiguée, désabusée, immense... Cette grâce de tout son être, ce fini inexprimable dans le mouvement, dans la voix ! ²... »

1. *Oberman*, t. II, p. 251.

2. *Ibid.*, t. II, pp. 250-251. Notons ici le témoignage, plus prosaïque, de M^{lle} de Senancour : « Sa grâce était irrésistible, sa voix d'une douceur pénétrante et son regard plein de séduction. Je l'ai connue. » *Notice*, p. 95.

La voix fut toujours le mystérieux talisman qui livrait à Senancour la clé d'une âme, de son propre cœur. Après le drame récent, la surprise de le revoir... Elle mit à prononcer son nom un je ne sais quel accent, jusqu'ici jamais entendu, de compassion sans doute et presque de complicité : il dut s'appuyer à la rampe pour ne pas défaillir. L'amour, qu'il avait cru éteint, se réveillait aussi ardent, plus douloureux.

Émoi indicible dont il a refoulé l'aveu plus de trente ans, minute ineffable, un tiers de siècle plus tard quand il écrit le supplément pour l'*Oberman* de 1833, aussi présente qu'à l'instant même.

Il arriva qu'un peu avant la fin du jour je passai devant un escalier de six à sept marches. Elle était au-dessus ; elle prononça mon nom. C'était bien sa voix, mais avec quelque chose d'imprévu, d'inaccoutumé, de tout à fait inimitable. Je regardai sans répondre, sans savoir que je ne répondais pas. Un demi-jour fantastique, un voile aérien, un brouillard l'environnait. C'était une forme indécise qui faisait presque disparaître tout vêtement ; c'était un parfum de beauté idéale, une illusion voluptueuse, ayant un instant d'inconcevable vérité. Ainsi devait finir mon erreur enfin connue. Il est donc vrai, me disais-je deux pas plus loin, cet attachement tenait de la passion : le joug a existé. De cette faiblesse ont dépendu d'autres incertitudes. Ces années-là sont irrévocables ; mais aujourd'hui demeure libre, aujourd'hui est encore à moi ¹.

Parmi les types immortels du romantisme, Overman a son originalité prononcée, qui le met tout à fait à part. En dépit du ton de sa confidence, douloureux toujours, souvent découragé, désespéré parfois, veille au dedans de lui une énergie latente, qui, pour se dissimuler habituellement, comme par pudeur, n'en est que plus efficace à

1. *Oberman*, t. II, p. 258.



LE JARDIN DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
aquarelle de la Restauration

l'instant nécessaire. Quand donc, dans l'illumination d'une minute crépusculaire, il reçoit la révélation soudaine du danger, il rend, nous dira sa fille, « ses visites plus rares et le penchant est dompté » ¹.

Que le style décidé de M^{lle} de Senancour ne nous abuse. Dans sa dernière lettre, Oberman, l'Oberman de 1804, tout proche encore du drame, s'en explique de façon plus humaine :

Si madame D*** eût été libre, j'y eusse trouvé le plaisir d'être enfin malheureux à ma manière : mais elle ne l'était point et je me retirai avant qu'il me devint impossible de supporter ailleurs le poids du temps. Tout m'ennuyait alors, mais actuellement tout m'est indifférent...

... Je me suis senti à côté du bonheur, j'en ai été épouvanté. Peut-être ces cendres que je crois éteintes se seraient-elles ranimées. Il fallut partir ²...

Mais, une fois de plus, les confidences les plus directes ont été différées jusqu'en 1833. Et, pour les risquer, le romancier vient au secours de l'homme qui se confesse ; il trouve le juste symbole qui met en relief la haute moralité de la décision. Il imagine que madame D*** est devenue veuve, qu'elle a fait à sa famille une promesse sacrée, de ne pas se remarier sans doute. Ainsi « l'union entière se trouve interdite ». Et Oberman de conclure, virilement :

Elle et le désert, ce serait le triomphe du cœur. Non, l'oubli du monde, et sans elle, voilà ma loi. L'austère travail et l'avenir !

... Qu'y aurait-il de digne de l'homme dans l'amusement trompeur d'un stérile amour ? Consacrer au seul plaisir

1. *Notice*, p. 96.

2. *Oberman*, t. II, p. 251.

les facultés de la vie, c'est se livrer soi-même à l'éternelle mort ¹...

Gardons-nous pourtant de faire d'Oberman un héros de Corneille. Il est bien trop vrai pour cela. Ses dispositions, les authentiques dispositions de Senancour à l'heure où, le danger clairement discerné, il espace ses visites, puis, bientôt après, part pour la Suisse retrouver ses enfants, il les confessa avec une netteté, une brièveté où, sous l'émotion contenue, perce à travers chaque mot et dans l'intonation même la vérité toute nue : « *Cela finira puisque je l'ai résolu ; mais à présent tout me semble attristé. Je ne suis pas indécis, mais ému jusqu'à une sorte de stupeur et de lassitude. Je continue ma lettre pour m'appuyer sur vous* ². »

La dernière phrase dit le rôle de l'ami, du frère doublement confident, dans *Oberman* alternativement Fonsalbe et le correspondant anonyme, dans la réalité Marcotte. A ce rôle délicat l'ami d'adolescence et de jeunesse mettait, avec sa naturelle discrétion, je ne sais quoi de cette pitié tonique et très lucide qu'il devait dispenser plus tard à Léopold Robert, une aide compatissante, exempte de tout orgueil, et plus encore de toute rigueur, qui, en la contrariant, eût attisé la flamme.

1. Et, un peu plus loin : « Un an, dix ans de volupté, c'est un futile amusement et une trop prompt amertume. » *Oberman*, t. II, pp. 259-260.

2. *Oberman*, t. II, p. 263.

X

RETOUR EN SUISSE ET INFORTUNES CONJUGALES

P EUT-ÊTRE ces cendres que je crois éteintes se seraient-elles ranimées. Il fallut partir... » Si l'on en devait croire Oberman, le retour en Suisse n'aurait d'autre raison que la nécessité de fuir le danger d'un amour interdit. Pourtant un autre motif l'éloignait de Paris, aussi impérieux, et que Senancour, lorsqu'il publie *Oberman*, veut tenir secret. Mais, en 1831, dans les notes qu'il dicte à Boisjolin pour Sainte-Beuve ¹, il avouera, en termes mystérieux :

En février 1802 des malheurs de famille le firent encore se rendre en Suisse. Il en revint en octobre 1803. Cette absence et une autre aussi peu de son gré, faite quatorze ans plus tard, lui firent un tort irréparable ².

Ce texte, nous le verrons, invite à établir une liaison

1. Dans l'article de la *Revue de Paris* (janvier 1832), c'est manifestement à la notice de Boisjolin que Sainte-Beuve fait allusion quand il dit qu'il a « cherché et trouvé des renseignements précis auprès d'un ami commun, M. de Boisjolin ». (*Portraits contemporains*, t. I, p. 150.)

2. Boisjolin, p. 292.

entre ce dernier séjour en Suisse et le départ d'avril 1816 pour le Midi ¹.

La huitième et la neuvième année, qui ramènent Oberman en Suisse et l'y fixent et par lesquelles s'achève l'*Oberman* de 1804, sont après la sixième les plus copieuses. Les lettres qui les composent, sauf peut-être les quatre dernières ², ont été écrites en Suisse du printemps de 1802 à l'automne de 1803. Toutes sont datées de Suisse, de lieux réels et d'un lieu imaginaire, Imenström. Comme celles de la septième année elles sont contemporaines des faits et sentiments auxquels elles font des allusions voilées, secrètes.

Appliqué à déchiffrer dans *Oberman* le journal intime, nous avons dû constater que, dans les sept premières années, aucun ingrédient romanesque ne vient altérer la confession de Senancour. A peine, çà et là, quelques changements de lieux ou de dates, légers déguisements auxquels recourt un homme pudique et vrai pour masquer les confidences trop intimes. Dans la huitième et la neuvième année au contraire le roman se mêle constamment au journal intime et jusqu'à jouer, en apparence, le rôle essentiel. Mais quelque soin qu'ait mis Senancour à perdre dans une trame romanesque les aveux les plus douloureux et les plus directs, à les dissimuler sous forme de remarques anonymes, il aura suffi d'une découverte aux Archives de Fribourg ³ pour que ressorte en traits de

1. Dans la *Notice* (pp. 109-110) M^{re} de Senancour, mais sans marquer la liaison, raconte le séjour dans les Cévennes (1816-1818) aussitôt après avoir parlé du séjour en Suisse (1802-1803). Cf. aussi *Simple documents*, ms. 590.

2. « Les nuits sont ténébreuses dans la saison où je suis né », déclare Oberman au début de la lettre LXXXV, datée d'Imenström, 12 octobre, IX. Senancour est né un 16 novembre. Dès octobre 1803 Senancour était de retour à Paris.

3. Publiée pour la première fois dans *Jeunesses*, pp. 262-283.

feu le journal intime, pour que s'éclaircissent les moindres confidences aussi bien dans les trois éditions d'*Oberman* que dans les quatre éditions du livre *De l'Amour*.

En février 1802, Senancour avait donc quitté Paris pour la Suisse. En mars il publiait une brochure anonyme, *l'Énoncé rapide*, imprimée selon toute vraisemblance à Lausanne ¹. C'est dans cette ville ou sur les bords du Léman qu'il dut passer février et partie de mars. Après la vaine tentative de l'automne 1798 il n'avait jamais renoncé à l'espoir de revenir en Suisse et d'y retrouver femme et enfants. Par deux fois, dans *l'Énoncé* écrit à l'automne de 1800, il parle de la Suisse comme d'un pays qu'il a « habité » et dans lequel il « conserve des rapports très directs », où il « espère passer une grande partie de

1. *Énoncé rapide et simple de quelques considérations relatives à l'acte constitutionnel qui doit être proposé à la République helvétique. En Brumaire an 9. A Paris. Imprimé en ventôse an 10. In-12, 34 pp.*

Brochure anonyme sur le titre, mais signée deux fois, à la fin de la lettre à Stapfer et à la fin de la brochure.

La lettre à Stapfer, ministre plénipotentiaire de la République helvétique à Paris, est datée de brumaire an 9.

La mention de lieu : *A Paris*, sur le titre, me paraît supposée comme pour *Généralités actuelles*. Du reste *l'Énoncé rapide*, absent de toutes les bibliothèques françaises, se trouve aux bibliothèques de Zurich et de Lausanne. Cf. *France révolutionnaire et impériale*, t. V, col. 1220. Ce n'est qu'en juillet 1942 que me fut révélé l'exemplaire de Lausanne.)

L'exemplaire de Zurich a été donné à la Stadtbibliothek par le professeur Frédéric de Wyss, décédé en 1907. Il ne s'agit donc pas d'un dépôt ancien.

L'exemplaire de Lausanne est un don du landamman Pidoux, qui collectionnait avec prédilection les brochures lausannoises. D'après la typographie, il y a bien des chances, non une certitude absolue, que la brochure ait été imprimée à Lausanne. Mais d'après la date (ventôse an 10, 20 février-21 mars 1802, il est difficile, voire impossible, qu'elle ait été imprimée en France, Senancour étant à Lausanne depuis février 1802.

sa vie ». Il clôt sa brochure par des vœux « aux législateurs d'un pays qui, ajoute-t-il, n'est pas le mien, mais qui le sera un jour ». Et il fait suivre ces derniers mots de sa signature : *Senancour, Citoyen français*. Pour maintenir semblable déclaration dans un écrit imprimé en mars 1802 il faut bien que les malheurs qui l'ont ramené en Suisse ne le fassent pas de prime abord renoncer à renouer la vie conjugale.

Quel malheur l'avait ramené ? Le plus banal, et dont tout l'intérêt réside dans le cœur qui le ressent. Fuyant le scandale d'un accouchement dans la pieuse ville de Fribourg, M^{me} de Senancour était venue à Lausanne mettre au monde de façon plus ou moins clandestine un enfant qui reçut les prénoms de Jacques-Hippolyte. La naissance avait eu lieu le 7 janvier 1802 ¹. Senancour n'ayant paru en Suisse depuis des années, l'enfant ne pouvait être de lui. A quelles ruses recourut la femme infidèle pour attirer auprès d'elle le mari berné ? Peut-être alléguait-elle de graves raisons de santé qui l'avaient contrainte de venir à Lausanne consulter quelque médecin, plus vraisemblablement les soucis que donnaient aux Daguet Virginie et Florian-Julien, l'urgence d'une décision.

La femme méprisante est celle qui, scrupuleuse et sévère dans ses habitudes visibles, prépare pendant plusieurs jours de réflexions le moyen d'en imposer à un mari... Elle rit avec son amant ; elle plaisante son mari trompé ².

Attiré à Lausanne comme dans un guet-apens, c'est là seulement qu'il dut connaître la vérité. Chez beaucoup le

1. *Rapport du Directeur de la Police centrale du canton de Fribourg au Conseil d'État*, 26 septembre 1816.

2. *Oberman*, t. II, p. 42.

premier mouvement eût été de colère. Scrupuleux et bon, songeant aux longues années d'abandon vécues par son épouse, Senancour se laissa d'abord incliner à l'indulgence. Sans doute aussi vis-à-vis d'une femme qu'il n'aimait pas d'amour (l'illusion de mars 1790 avait été si brève), la jalousie, tant que le complice demeura un personnage lointain, irréel, le mordit peu. Raisonnant en philosophe, il pensa que « la possession exclusive » est « plutôt un résultat de la nature des choses pour ceux qui aiment ».

Cependant c'est une faiblesse de se passionner pour ce droit absolu... Il faut y mettre peu d'importance, dès lors qu'on n'en jouit pas. Ce droit existe et subsiste naturellement, ou bien il cesse d'être essentiel,

La jalousie est ridicule, parce qu'elle est insensée... La jalousie est dans l'instinct plus que dans la volonté. Ses soupçons, ses démarches, tant d'excès, d'angoisses et d'impuissance, sont d'un cœur étroit, incertain, extrême, et qui échappe aux lois d'une raison infirme... Dans le véritable amour on n'a rien à craindre, à savoir, à découvrir : une belle âme ignore ces sollicitudes.

Pour avoir agi comme elle avait fait, n'était-il pas évident que sa femme ne l'aimait point. Lui-même l'aimait-il ? Déjà s'ébauchait dans son esprit la décision qui, quelques mois plus tard, s'imposerait.

Si une femme qui s'est donnée à un homme, se donne aussi à un autre, il n'existe point en elle un premier sentiment qui mérite le nom d'amour. Quel si grand prix peut avoir alors cette possession exclusive ?

Si elle dissimule, si elle s'attache à tromper celui qui la possédait d'abord, mérite-t-elle qu'on regrette une liaison qu'il serait honteux de ne pas rompre ?

1. *De l'Amour*, 1^{re} éd., février 1806, pp. 56-58.

Journal Intime d'Oberman.

Pour l'instant, mû par sa bonté naturelle, par le besoin de revoir ses deux enfants légitimes, Senancour ramena lui-même à Fribourg la mère et l'enfant adultérin « sans aucune récrimination »¹.



Maintenant que les émigrés l'avaient quittée, il retrouvait la petite ville, pour lors d'environ cinq mille habitants², rendue à la solitude³, toute repliée sur elle-même. Dans le désordre des ennuis et l'inquiétude d'une situation toute provisoire, il avait bien pu se déplaîre à Paris⁴. Au moins y avait-il, « sans rien posséder, sans dépendance comme sans embarras », connu les avantages de l'opulence⁵.

Ce mois de mars 1802, à son arrivée, il tombait encore de la neige à Fribourg. Sur les pentes au-dessus de la Sarine, quand les prairies se découvrirent, les violettes ne retrouvèrent pas les prestiges du printemps 1790. Quelle douleur de se revoir dans les mêmes lieux quand se sont évanouis les sentiments qui leur donnaient une âme.

Je juge comme autrefois, écrit Overman le 30 mars, la beauté d'un site pittoresque ; mais je la sens moins, ou la

1. *Le Directeur de la Police du canton de Fribourg au Maire de la Section du Jardin des Plantes à Paris*, 6 octobre 1816.

2. Senancour écrira en 1825 : « Il n'est pas probable que Fribourg renferme six mille cinq cents âmes comme l'affirmait Mac-Carthy dans son *Dictionnaire géographique*. On n'en comptait, il y a quelques années, que cinq mille cent, d'après le relevé des quatre sections de la ville. » (*Mercure du XIX^e siècle*, t. IX, p. 519.)

3. « Les voyageurs y viennent peu. » *Overman*, t. II, p. 62.

4. *Overman*, t. II, p. 47.

5. *Overman*, t. II, p. 59.

manière dont je la sens ne me suffit plus. Je pourrais dire : je me souviens que cela est beau. Autrefois aussi je quittais les beaux lieux ; c'était l'impatience du désir, l'inquiétude que donne la jouissance qu'on a seul, et qu'on pourrait posséder davantage. Je les quitte aujourd'hui ; c'est l'ennui de leur silence.

... Comment trouverais-je dans les choses ces mouvements qui ne sont plus dans mon cœur ? ¹...

« Le sentiment n'a aucune mémoire, dira quatre ou cinq ans plus tard Bonstetten ; se souvenir d'avoir aimé, c'est aimer encore ². » Les émois de l'équinoxe de mars 1790 étaient devenus pour Senancour plus irréels que l'aventure d'un inconnu. Et désormais il lui était interdit d'aimer autrement que d'un amour sans espoir.

A se retrouver chez les Daguët il avait l'impression d'être « avec des étrangers ». « Je n'ai point de famille, songe Oberman, je ne tiens à rien ici ³. » En sept ou huit ans de séparation et précisément à l'âge où les caractères se fixent, le mari et l'épouse s'étaient, chacun de son côté, développés selon les lois et tendances profondes de leur nature. Les incompatibilités s'étaient aggravées.

Passés les premiers jours où, tout de même, il ressentit quelque bonheur à reconnaître ce que la ville aux belles fontaines avait encore pour lui d'antique et d'intime, Senancour ne put longtemps ignorer ce qu'une petite ville, où tous les habitants se connaissent, recèle « de division, de propos de commère, de dévotion bourgeoise et de calomnie ». Pour ces « petits bourgeois... tout enve-

1. *Oberman*, t. II, pp. 62-63.

2. *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*. Genève, 1807, t. I, p. 216.

3. *Oberman*, t. II, 60.

bêtises » ¹, on devine combien fut réjouissant le retour du mari escortant la femme infidèle et l'enfant adultérin.

Quand, au lendemain de Thermidor, Senancour avait quitté la Suisse, sa fille Virginie avait quatre ans, son fils Florian-Julien, deux ans. Quand il les retrouve, en ce printemps de 1802, il est pour eux un inconnu. « Habitué à raisonner sur toutes choses, l'instinct paternel d'ailleurs ne le dominait point ². » Leur mère aussi, pour ne s'être jamais souciée d'eux, est pour ses enfants une étrangère.

Virginie a dix ans et demi. Fribourgeoise, élevée dans des sentiments de méfiance presque hostile à l'égard de la France révolutionnaire, plus tard prisonnière dans Paris, elle sera sa vie durant hantée par la nostalgie de la Suisse natale. Sous le masque de diverses héroïnes de roman, Pauline de Sombreuse, Hélène ou Julianne, la fille d'Oberman s'est complue à évoquer les souvenirs d'une enfance indépendante et, somme toute, heureuse. Comme Pauline elle a dû entendre assez bien l'allemand sans oser s'exprimer dans cette langue ³. Catherine Franck, la paysanne de Tavel (village de la région fribourgeoise ⁴ bien que, selon le roman, nous soyons aux environs de Munich), Catherine Frank, maîtresse absolue dans sa maison et qui dispense généreusement caresses et taloches, n'est autre que l'autoritaire grand-mère qui l'a élevée, à qui elle s'est attachée. Comme Hélène ⁵, Vir-

1. *Oberman*, t. II, p. 156.

2. *Notice*, p. 107.

3. *Pauline de Sombreuse*, par M^{lle} de Senancour. Paris, 1821, 1 vol. in-12, t. I, p. 35.

4. Au nord-est de Fribourg, tandis qu'Agy est au nord-ouest.

5. *Pauline de Sombreuse*, t. II, pp. 276 et 288. *La Biographie Rabbe*, informée à bonne source, remarque : « L'humeur animée, généreuse et aventureuse d'Hélène est tout à fait selon le goût de

ginie regrette de n'être pas « née garçon » et n'a de plaisir qu'aux exercices violents. Elle voudrait que son amie eût « la force et la volonté de la rouler dans la neige ». Comme Julienne elle n'est bonne qu'à courir les champs du matin au soir, jambes nues, « par le vent, le soleil et la pluie... ; à jouer avec les garçons, à les battre quelquefois lorsqu'ils l'agacent trop ¹ ». Souvent oubliant l'heure des repas à errer dans les bois ou bien dans la vallée du Gotteron à grimper sur les sapins pour franchir les torrents qui, au printemps, se précipitent dans la Sarine, elle rentrait à la nuit et, furtivement, pour éviter une correction, se glissait dans son lit ². Telle était la chatte sauvage que retrouvait Senancour.

Pour Florian-Julien, alors dans sa neuvième année, c'est bien pis. Élevé dans la Singine, terre de langue allemande, il ne sait pas un mot de français ³. Resté, semble-t-il, jusque-là chez sa nourrice, une paysanne de Chevrilles, qui s'est attachée à l'enfant, il ne veut plus la quitter ⁴. Ramené dans la maison maternelle, il s'en

l'auteur. » C'est, a dit M^{me} Dufrénoy (une amie des Senancour), un caractère neuf qu'une imagination libre, exaltée et vierge pouvait seule créer. »

1. *Julienne*, nouvelle inédite dans *Romans, nouvelles, articles inédits de M^{lle} de Senancour*. Bibliothèque de Fribourg, ms. H. 1311.

2. *Nouveaux renseignements*.

3. *Simple documents*. Ms. 590.

4. *Notice*, p. 105. Il semble bien d'après la *Notice* que Florian-Julien fût encore chez sa nourrice quand Senancour, en 1802, revint en Suisse. Cf. aussi *Simple documents*. Ms. 590.

Florian-Julien resta à jamais lié par la reconnaissance à cette brave paysanne, qui lui avait tenu lieu de mère. L'été 1834, sa sœur séjournant à Fribourg, il l'avait chargée de remettre à la vieille nourrice, comme un gage de souvenir fidèle, un mouchoir, qu'elle laissa à la Croix-Blanche, l'hôtel de Fribourg où elle était descendue. (Lettre de M^{lle} de Senancour à Augustin Eggis, 19 février 1835. Ms. 580.)

échappe constamment. Mis en pension chez un curé, près de Fribourg et à bonne distance de Chevrilles, il trouve encore le moyen de revenir chez sa nourrice ¹. Pour en finir on dut recourir à un remède héroïque : on enferma l'enfant à la Valsainte. Là, dans ce couvent de trappistes, il fut soumis au régime le plus sévère, à un silence absolu. Enfin dompté, il se résignait à vivre dans la famille maternelle.

Est-ce pour tenter d'apprivoiser son fils que Senancour, se rapprochant du village où réside la nourrice, s'installe vers la fin de mai 1802, au château de Chupru ² ? Ou bien pour fuir les commérages de Fribourg, et vivre avec les siens en laissant aux Daguet l'enfant adultérin ? Car Senancour a certainement « demeuré » à Chupru. Boisjolin l'affirme ³ sous la dictée de Senancour, et en 1842 le Fribourgeois Alexandre Daguet renseigné à bonne source ⁴. Il n'y a pas lieu de contester

1. Selon toute vraisemblance, c'est à ce curé que fait allusion la lettre LXX d'*Oberman* t. II, p. 120. « Je sais un curé près de Fribourg, qui est mal vêtu, qui se nourrit mal, qui ne dépense pas un demi-batz sans nécessité ; mais il donne tout, et il le donne avec intelligence. Un de ses paroissiens, je l'ai entendu, parlait de son avarice ; mais cette avarice est bien belle. »

2. Boisjolin écrit Schupru. On dit aujourd'hui Tschupru et on prononce Tschouprou. Cf. *Dictionnaire géographique, historique et commercial de Fribourg*. Fribourg, 1886, in-8.

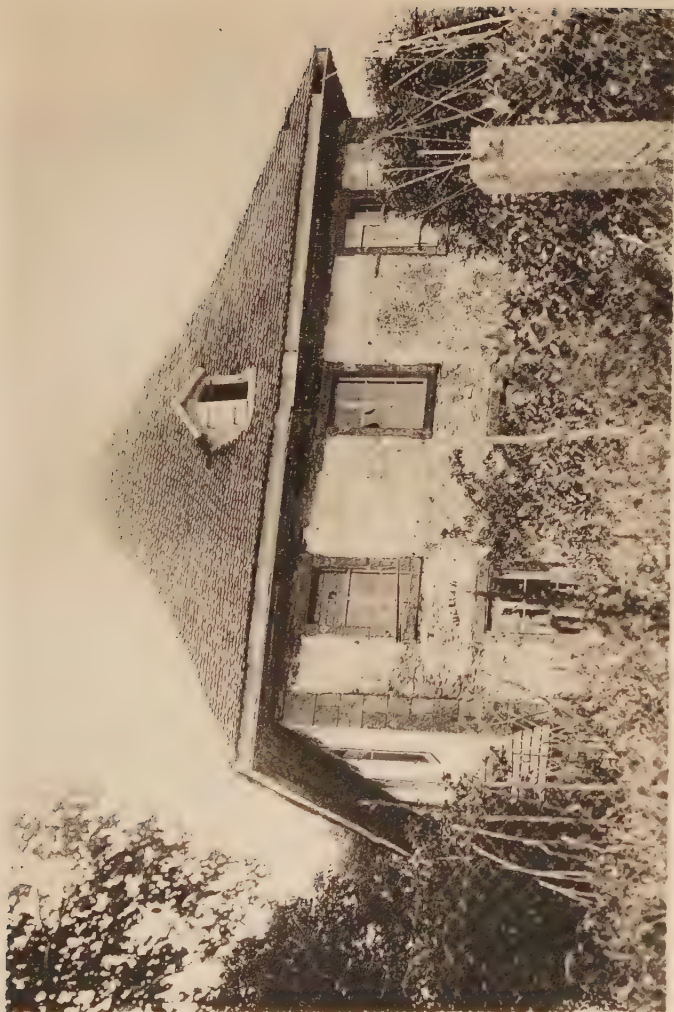
Voir aussi A. P. d'Eggis, *Un Manoir historique, Senancour au château de Tschupru*. (*Étrennes fribourgeoises*, 1923.)

Chevrilles est à dix kilomètres au sud-est de Fribourg.

3. Boisjolin, p. 291.

4. Dans un article intitulé *Souvenir des Alpes fribourgeoises*, et publié dans l'*Émulation*, 2^e année, 1842-1843, pp. 474 et suiv.

L'article signé D** est d'Alexandre Daguet. Fribourg, 1816 ; Neuchâtel, 1894), qui fut directeur de l'*Émulation* et, plus tard, professeur d'histoire et d'archéologie à l'Académie de Neuchâtel. C'est même à l'occasion de cet article que sa cousine issue de germains, M^{lle} de Senancour, entra en correspondance avec Alexandre Daguet, avec qui elle entretint à partir de ce moment d'aimables rela-



CHATEAU DE CHUPRU

la date de la lettre LIX d'*Oberman* : ici tout concorde, et les couleurs de la saison et les dispositions intimes de Senancour¹.

Par un chemin creux bordé de coudriers et de reines des prés on monte au château, vieille demeure rustique, de forme carrée, et qui fait songer aux Charmettes. Parfaitement isolée au sommet d'un mamelon, elle domine un immense horizon de prairies cernées de haies. De ce *pré universel*² çà et là émergent une chapelle, quelque ferme, un bouquet de peupliers. Dans les replis une rangée d'arbres plus touffus dénonce le passage d'un ruisseau. Au sud les montagnes de la Gruyère, la Berra et le Cousimbert ou mont des fromages, noires de sapins ; au nord-ouest le lointain Jura bleuâtre, bornent cette « terre silencieuse³ ».

Non loin de la maison se dressent toujours de grands poiriers sauvages, et la vallée de la Gérine, se creusant en cet endroit en un profond ravin, « borde les bois du château ».

C'est quelque jour de ce printemps que Senancour dut

tions. A la date de cette première lettre, 15 septembre 1813, M^{lle} de Senancour proteste pour défendre son père, qui vit encore, contre l'accusation d'athéisme, mais non pour contester les faits ni les dates. Cf. Philippe Gariel, *Eulalie de Senancour et ses amis fribourgeois*. Dans la *Revue de Littérature comparée*, 1933, pp. 410-428.

1. La lettre LIX est datée « Du châ. de Chupru, 22 mai, VIII ». Florian-Julien étant né au début de décembre 1793 et aussitôt mis en nourrice, il est du reste fort possible que Senancour ait visité la région de Saint-Sylvestre dès 1794.

2. L'expression est empruntée d'*Aldomen*.

3. Tschupru est à une dizaine de kilomètres de Fribourg. La maison qu'habita Senancour est située entre Chevrilles et Saint-Sylvestre, à un peu moins d'une demi lieue de ces deux villages. Tschupru est comme Saint-Sylvestre sur la rive gauche de la Gérine, tandis que Chevrilles est sur la rive droite.

recevoir à Chupru la visite de ses beaux-parents et de ses belles-sœurs et qu'il leur offrit dans le bois au-dessus du torrent un repas champêtre de fraises et de merises, de café et crème à goût d'amande. Aux cloches lointaines des vaches montant au Cousimbart répondait le chant du coucou. L'air doucement agité mêlait à l'odeur des branches de sapin allumées dans un angle de rochers le parfum des fraises sauvages mûrissantes dans les sous-bois. Hélas ! parmi ces êtres momentanément réunis il n'était pas « deux cœurs semblables ».

... Les seuls d'entre nous qui jouirent de cet instant, furent ceux qui n'en sentaient pas l'harmonie morale. Triste faculté de penser à ce qui n'est pas présent !... Le vide et l'accablante vérité sont dans le cœur qui se cherche lui-même : l'illusion entraînant ne peut venir que de celui qu'on aime...

Pour moi, je me mis à rêver au lieu d'avoir du plaisir... Les biens les plus séduisants ne sauraient m'attacher si j'y découvre de la discordance... Notre salle pittoresque, notre foyer rustique, un goûter de fruits et de crème, *notre intimité momentanée*, le chant de quelques oiseaux, et le vent qui à tout moment jetais dans nos tasses des feuilles de sapin, c'était assez ; mais le torrent dans l'ombre, et les bruits éloignés de la montagne, c'était beaucoup trop ; j'étais le seul qui entendit ¹.

Ce même printemps venant de Chevrilles ou Chupru, Senancour passait aux bains du Schwartzsee. D'un trait net et sûr il a dessiné les bords de ce lac dont les ondes sont noires des pentes de prés-bois qu'elles reflètent. Il se serait vite ennuyé dans ce vallon uni où « il n'y a que des pâturages, des sapins et de l'eau », et qui aboutit à des montagnes bien plus hautes, « escarpées depuis leur base ». Il ne fit qu'y passer, sans doute en con-

1. *Oberman*, t. II, pp. 72-73.

duisant son fils à la Valsainte. Environ une lieue et demie sépare la Valsainte du lac Noir. Les trappistes, qui s'étaient installés en 1791 dans cette ancienne chartreuse, l'avaient quittée au début de 1798, à l'arrivée des troupes françaises. Rappelés par les habitants de la vallée, ils étaient rentrés le 9 mars 1802. Ce n'est donc qu'après cette date que Senancour put leur confier Florian-Julien ¹.



Le séjour à Lausanne, à Fribourg, et, dans les environs de Fribourg, à Chupru et Agy, sont certains, ainsi qu'un voyage dans la région du lac Noir. Mais si, poussant au delà, nous voulons reconstituer l'itinéraire de Senancour du début de février 1802 à la fin de septembre 1803, tout renseignement fait défaut. Seul *Oberman* fournit quelques indices. En quête d'un lieu où se fixer, le héros du roman, derrière lequel Senancour se dissimule, parcourt une partie de la Suisse. « Je viens, écrit-il de Villeneuve, le 16 juin de la VIII^e année, de parcourir toutes les vallées habitables qui sont entre Charmey, Thoune, Sion, Saint-Maurice et Vevey ². » Sur ce voyage, une seule précision : la traversée du col du Sanetsch ³, qui fait communiquer Gsteig avec Sion. Mais s'il passe par

1. Sous la direction de dom de Lestrange, un Français, avant 1798 comme après 1802, ces trappistes, Français pour la plupart, veillaient à l'éducation d'enfants et jeunes gens français. En 1798 le gouvernement français les accusait de les élever « selon l'éducation la plus contraire aux principes républicains ». En novembre 1811 Napoléon obtint du Grand Conseil de Fribourg la suppression de la Valsainte, « lieu de refuge pour les jeunes gens qui cherchent à se soustraire à la conscription ». Cf. Tobie de Raemy, *L'Émigration française dans le canton de Fribourg*, pp. 295-356, ainsi que le *Dictionnaire du canton de Fribourg*, pp. 303-304.

2. *Oberman*, t. II, pp. 73-74.

3. *Ibid.*, t. II, p. 76.

Sion, la route qui mène à Villeneuve traverse Saint-Maurice. Or Oberman ajoute : « Dès que je serai fixé, j'irai à Saint-Maurice et à Charrières. Je ne me suis pas soucié d'y passer à présent ¹. » Il dit dans la même lettre qu'il avait pensé diriger ses recherches dans le peu d'espace compris entre Vevey, Saint-Gingolph, Aigle, le Sépey, Etivaz, Montbovon et Sempisales ². Mais il y a renoncé. Tous ces itinéraires, commandés par la découverte du site où édifier la maison de bois d'Imenstrôm, sont supposés. Ces trajets n'ont été parcourus que sur une carte.

Le 26 juin, nous trouvons Oberman installé momentanément à Saint-Saphorin, village au bord du Léman, à une lieue et demie en aval de Vevey. Et c'est de Saint-Saphorin qu'il découvre sur les pentes du Jorat l'emplacement d'Imenstrôm. De ce lieu imaginaire il date la lettre LXVII, du 21 juillet. Et c'est d'Imenstrôm que désormais seront datées les lettres de la huitième et neuvième années, moins la lettre LXXXIV, du 7 octobre, IX, datée de Saint-Maurice. Mais, comme la lettre LXIII (juillet, VIII), entre des lettres de juin et de juillet datées de Saint-Saphorin, est écrite dans le voisinage d'un lac inconnu, qui « n'est point celui de Genève », le séjour à Saint-Saphorin en devient douteux, irréel.

Le 2 mai, VIII, la lettre LXI était datée de Thoune, entre une lettre de Fribourg, 30 mars, et la lettre du lac Noir, 6 mai. Comme dans *Oberman* Senancour brouille à plaisir les pistes, cette lettre de Thoune serait-elle insérée à cette place pour laisser un repère secret d'un voyage vers les cantons de langue allemande ?

1. *Oberman*, t. II, p. 76.

2. *Ibid.*, t. II, p. 77.

Par les lacs de Thoune et de Brienz Senancour aurait-il gagné le pays du Hasli, de là Lucerne et le lac des Quatre-Cantons, passé le Righi, traversé les lacs de Zug et de Zurich, pour aboutir à cette dernière ville ? (C'est l'itinéraire suivi, à l'automne de 1795, par Elzéar de Sabran et sa mère, et, en sens inverse, par Ramond, en juin 1777.)

Cette hypothèse pourrait s'étayer de quelques indices : non seulement la lettre datée de Thoune, mais encore une affirmation de l'*Habitant des Vosges*, prête-nom de Senancour, et par laquelle il atteste avoir vécu dans l'Unterwalden ; enfin, en 1825, quelques remarques de Senancour insérées dans le *Mercure du XIX^e siècle*¹, pour rectifier diverses bévues de Mac-Carthy dans son *Dictionnaire géographique* sur les limites du canton d'Unterwald, sur la largeur et l'étendue du lac des Quatre-Cantons). En effet dans ce même article, presque toutes les autres erreurs que relève Senancour visent des lieux de la Suisse où il a vécu².

Jusqu'à ses derniers jours le vieil Oberman s'est complu à évoquer avec sa fille le souvenir « de cette belle Suisse », dont il gardait la nostalgie³. Lors de ses retours au pays natal M^{lle} de Senancour s'évertue à visiter les lieux que son père avait aimés. Allant de Paris à Fribourg elle prend volontiers par le Val de Travers⁴.

1. Tome IX, pp. 315-323.

2. Sur le canton de Vaud, le Valais, la Drance, Genève, Fribourg, etc.

3. « Hélas ! dans nos plus douces causeries, nous aimions à nous retracer les beaux sites de ce pays, et lorsque j'en revenais je me plaisais à dire : moi aussi j'ai vu les lieux qui vous charmaient. » Lettre de M^{lle} de Senancour à Alexandre Daguët, peu de temps après la mort de Senancour.

4. A Augustin Eggis, 15 août 1847. Ms. 580.

En 1848 elle songe à se fixer dans le canton de Vaud¹. En 1850 elle s'exerce avec son frère dans les rochers de Fontainebleau pour se « mettre en état d'aborder la crête du Cousimbert »². Deux fois, en 1850 et en 1858, elle se propose de monter au Righi³.

Pourtant tous ces arguments sont fragiles. La lettre LV, datée de Thouné, si brève, est muette sur Thouné, son lac et l'horizon sublime de l'Oberland. Des allusions à l'Unterwald comme au Hasli se trouvent déjà, et plus développées, avant 1802, dans les premières *Réveries*, et si vagues du reste qu'il suffisait à Senancour d'avoir lu Ramond. Pas un mot ni dans *Oberman*, ni dans aucun écrit de Senancour, qui traduise une impression directe, une vision personnelle, soit de l'Oberland, soit de la vallée du Hasli, soit du lac des Quatre-Cantons. Et l'*Habitant des Vosges*, prête-nom de Senancour dans deux brochures politiques de 1814, n'est après tout qu'un être imaginaire⁴.

Bref, il n'est aucun des lieux évoqués avec précision dans la huitième et la neuvième année d'*Oberman* que Senancour n'eût visité dès 1789 et 1790. Il se pourrait donc qu'arrivé à Fribourg dans le courant de mars 1802 il ne s'en soit éloigné que pour le rapide voyage au lac

1. A Étienne Eggis, 31 août 1848. Ms. 580.

2. A Augustin Eggis, 24 avril 1850. Ms. 580.

3. Au même, 15 juillet 1850 et 11 juillet 1858.

4. Senancour a-t-il jamais habité les Vosges ? Au cours d'une conversation Pol Neveux m'ayant parlé de ce séjour, je le questionnai. J'ai sous les yeux la lettre qu'il me répondait, en 1931. Il croyait se souvenir d'une retraite de Senancour à Bruyères, et d'une maison paysanne que Senancour aurait habitée près des forêts de sapins. Ce renseignement, croyait-il, lui venait soit de Barrès, soit d'une monographie locale. Mais il se demandait s'il n'était pas, à trente ans de distance, « le jouet d'une hallucination ».

Noir et à la Valsainte, et pour un séjour, plus ou moins long, à Chupru.

« Ce fut pour lui un grand mal, écrira Boisjolin après avoir conté le mariage de Senancour, de n'avoir pas un séjour fixe,... une demeure rurale ¹. » Et de son côté M^{lle} de Senancour, plus explicite : « Ma mère ne s'arrangeait pas de relations compliquées. Elle n'avait pas un caractère souple, une humeur facile. Eh bien ! malgré les entraves, les difficultés, les ennuis qui en résultèrent, mon père, vers les dernières années, disait encore en parlant d'elle : Dans la vie agitée, errante et sans lendemain que j'ai subie, elle ne me convenait nullement, mais si j'avais eu celle sur laquelle j'avais compté, je n'aurais point regretté mon choix ² ».

Tout porte à penser que Senancour, en 1802, dans l'intérêt même de ses vrais enfants, Virginie et Florian-Julien, ait voulu une dernière fois tenter de renouer la vie conjugale, et, pour y réussir, qu'il ait songé à une installation indépendante, à raisonnable distance des Daguets. La persévérance avec laquelle Oberman, en mai et juin de la huitième année, cherche où se fixer, est un signe. L'histoire de l'homme, de sa femme et de leurs deux enfants, « tous trois faibles et demi-morts de crainte et de froid », qu'Oberman découvre dans les neiges du Sanetsch et rappelle à la vie, ressemble fort à une parabole. Senancour lui aussi, après avoir ressenti jusqu'à l'angoisse la tristesse d'être seul, se sera réveillé comme d'un long et douloureux songe, à l'idée d'une femme et de deux enfants dont il soit « pleinement le mari et le père » et qui « vivent par lui ».

1. Boisjolin, p. 290.

2. *Notice*, pp. 92-93.

Imaginez, s'écrie Overman soudain transporté d'une trompeuse allégresse, une femme et deux enfants heureux. Et tout le reste du jour, je respirais en homme libre, je marchais avec plus d'activité¹.

Il semble bien d'autre part qu'au printemps de 1802 cette installation indépendante soit devenue possible. Senancour n'est plus aux abois comme aux jours du Directoire. Il se peut qu'il ait, comme Overman, hérité d'un parent², qu'il ait recueilli quelques « débris » de la fortune paternelle³. Il a de son passage à l'hôtel Beauveau tiré quelque profit. Les d'Houdetot étaient riches et généreux.) Nous savons que durant son premier séjour en Suisse, en 1789-1790, Senancour avait un domestique⁴. Depuis l'accident de la course au Saint-Bernard et les infirmités qui en résultèrent, pareille assistance a dû devenir indispensable⁵. Hanz, le domestique d'Overman et qui l'accompagne durant les navigations nocturnes sur les lacs, dans la huitième année, Hanz,

1. *Overman*, t. II, p. 76.

2. « Je ne vois pas comment j'aurais pu faire si cet héritage ne fût point venu : je ne l'attendais assurément pas. » *Overman*, t. II, p. 59.

3. Dans la *Note commencée au printemps de 1810*, Senancour fait rétrospectivement allusion à ces « débris à recueillir à des époques inconnues ». Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 187.

4. L'existence de ce domestique est attestée par le *Registre des délibérations du Conseil de Fribourg*. *Raths-Manual*, fol. 97.

On trouvait alors, particulièrement dans quelques villes de la Suisse alémanique, des domestiques de louage, que l'on utilisait comme guides, compagnons de route, et pour porter les bagages. Le *Manuel* d'Ebel les recommande de préférence aux gens du pays, dont il faut payer les frais de retour. Il donne les noms et l'adresse de plusieurs. Cf. *Manuel du Voyageur en Suisse*. Zurich, Orell, Fussli, 1805, t. I, p. 55-58.

5. Au moment de son mariage (septembre 1790), déjà « il n'avait plus le libre usage de ses membres ». *Notice*, p. 83. Cf. aussi Sainte-Beuve, *Portraits Contemporains*, t. I, p. 188.

originaire de Fribourg et qui lui a été donné à son départ de Paris par M^{me} T** (lisons la jeune M^{me} d'Houdestot), ne me paraît pas une fiction. La présence de ce domestique suppose des ressources. Et, pour l'avenir, Senancour a des espérances¹.

Du séjour à Chupru en 1802-1803, *Pauline de Sombreuse* apporte une preuve inattendue. Ce roman, en quatre volumes in-12 selon la formule du temps, illisible tant qu'il n'est qu'un recueil de tous les poncifs romanesques de l'époque impériale, par brefs instants reprend couleur et vie quand d'aventure il devient une confession directe. Alors, si peu de talent qu'ait l'auteur, les mots brûlent le papier. Comme M^{lle} de Senancour Pauline de Sombreuse fut sans mère dès son enfance, elle a été privée de son père, lorsqu'elle était d'âge « à pouvoir connaître toute l'étendue de ce malheur ». Encore petite fille elle a vu l'égoïsme de l'émigration riche justifier à son endroit l'indifférence des étrangers. « Jouet de la lutte établie entre la vanité de la noblesse et la vanité roturière, elle a ressenti, avec toute la vivacité d'une enfant, le mépris du bourgeois riche pour la fille d'un gentilhomme pauvre, et l'insolence des valets².

1. Ce n'est qu'en 1818 qu'il perdit ce « dernier espoir. Un parent [éloigné] à qui il était resté dix mille livres de rente jugea à propos de déshériter son héritier naturel, en faveur de neveux de sa femme. Ceux-ci déjà riches avaient cultivé le vieillard. Ils reçurent sans scrupule ce léger surcroît d'aisance qui aurait tiré de la gêne « Senancour ». Il en résulta [pour lui] vingt années d'inquiétudes et de travaux souvent très contraires à ses goûts, et qu'il supporta longtemps avec un grand courage ». *Simplex documents* (Ms. 590). Les additions entre crochets sont empruntées au Ms. D. 1998.

2. *Pauline de Sombreuse*, par M^{lle} de Senancour. Paris, à la librairie, rue des Quatre-Fils, n° 16, 1821, 4 vol. in-12. Tome I, pp. 3, 11 et 14.

La scène est à Munich et dans les environs de cette ville. Mais le simple nom de Tavel, jeté comme au hasard, nous sort de la Bavière, qui n'est là que pour dépayser des souvenirs trop intimes. Tavel est un village de la Singine, à l'est de Fribourg, et distant de cinq kilomètres. Quand Pauline, lasse d'être humiliée, quitte Munich, c'est-à-dire Fribourg, c'est vers le sud qu'elle se dirige. Comment, du reste, ne pas reconnaître bientôt les vastes horizons et les paysages familiers de Chupru ? Chupru avec ses immenses ondulations de prairies et de petits bois aboutissant aux noires sapinières de la montagne, les sentiers à travers les prés et les « petits chemins bordés de haies », Chupru en toutes les saisons, ce qui suppose un séjour prolongé. Le printemps, ses violettes sur une pente au midi, ses fraises dans le « petit bois incliné », et « dans l'air une odeur de végétation délicieuse à respirer ». L'été avec les parfums et les joies de la fenaison. Le calme automne avec ses « arbres à fruits sauvages » tout près de la maison et les délicieuses noisettes dans la « haie qui entoure le pré ». L'hiver enfin, que l'on appréhende, et « les prairies ensevelies sous plusieurs pieds de neige ». L'altitude de Chupru passe en effet d'environ deux cents mètres celle de Fribourg.

Tous les matins quelque paysan du voisinage apportait « du lait chaud et des œufs frais ». Et c'est bien sur cette terre de langue germanique que Virginie de Senancour, dans les nuits éclairées de la saison élémentaire, a pu entendre « çà et là des voix chanter à la manière allemande, avec ce ton d'une mélancolie sans tristesse, et d'un bonheur sans éclat »¹.

1. *Pauline de Sombreuse*, t. I, pp. 96, 100 et 162 ; t. III p. 43, etc.

L'enfance sans mémoire n'aurait pas fixé tous ces souvenirs, mais bien la fillette de dix à onze ans. C'est donc bien de 1802-1803 qu'il faut dater l'installation et le séjour à Chupru.



Dans les sept premières années *Oberman* est une confession, et la plus vraie, que n'altère aucun ingrédient romanesque. Simplement, çà et là, par le jeu spontané d'une pudeur qui intervient avec la sûreté de l'instinct, un changement de lieu ou de date, pour mettre un masque aux aveux les plus secrets.

Lorsqu'en février 1802, rappelé brusquement par des malheurs domestiques, Senancour quitta Paris pour Lausanne, la suite d'*Oberman* s'ébauchait sans doute en son esprit. Et, comme la septième année l'avait conduit précisément jusqu'en 1802, il ne pouvait choisir qu'entre un journal intime, désormais immédiatement contemporain de ses états intérieurs comme de ses faits et gestes, ou le recours au roman. Le petit récit d'*Aldomen*, vieux déjà de sept ans, lui proposait un dénouement. Senancour pouvait installer son héros dans quelque une de ces « îles » heureuses dont toute âme vraiment romantique garde éternellement la nostalgie, dont lui-même rêvait depuis l'enfance.

La vie, en réservant à Senancour de nouvelles douleurs, vint corser le journal intime en même temps qu'elle rendait difficile une confession trop directe. Par nécessité le roman, dans ces deux dernières années d'*Oberman*, parut prendre le pas sur le journal intime.

Senancour n'était pas né romancier, il le savait ¹. Navigations nocturnes sur un lac alpestre ou bien « char-

1. *Oberman*, t. II, p. 190.

Journal Intime d'Oberman.

treuse » d'Imenström. ces deux thèmes romanesques, les seuls d'*Oberman*, sont empruntés.

Il ne passait guère alors de voyageur sur les bords du Léman qu'il ne cherchât à Clarens et sur les rochers de Meillerie la trace de Saint-Preux et de Julie. Quand, aux mois de juin et de juillet de la huitième année, installé à Saint-Saphorin, face à Meillerie, Oberman vit sur les eaux la moitié du jour et la moitié de la nuit, il prend fantaisie à Hantz, son domestique, de lire *la Nouvelle Héloïse*. Et c'est bien la lettre XVII de la quatrième partie qui en effet inspire Senancour. La scène est trop connue : qu'il suffise d'accentuer les intentions de Rousseau.

Durant une absence de M. de Wolmar, « le désœuvrement » où son absence les laisse fait un soir projeter par Julie et Saint-Preux une promenade sur le lac. Dès le lendemain, au lever du jour, en la saison heureuse, ils s'embarquent avec trois rameurs, un domestique, des filets pour pêcher, quelques provisions. Une bourrasque de séchard, juste assez violente pour dramatiser la fin de la matinée, les jette sur la côte de Savoie. L'après-dîner se passe sur les rochers de Meillerie à l'évocation, un peu grandiloquente, des anciennes amours. Et c'est l'âme déjà navrée de mélancolie que Saint-Preux et Julie redescendent au rivage et qu'après souper ils vont sur la grève attendre le moment du départ. Alors, durant cette navigation silencieuse sur les eaux redevenues calmes et qu'argente la lune, s'élève dans les cœurs une tempête autrement terrible que celle du matin. Insensiblement incliné à rêver « par le bruit égal et mesuré des rames », Saint-Preux se laisse ramener vers sa jeunesse par le chant des bécassines, jadis « assez gai », et qui cette nuit inonde son âme de tristesse, jusqu'à ce que, du rappel d'une semblable promenade sur les eaux faite

autrefois avec Julie « durant le charme de leurs premières amours », sortent en tumulte les souvenirs d'un temps à jamais aboli. Si près de Julie, « et presque en la possédant encore, la sentir à jamais perdue »... Dans un accès de rage il va la précipiter avec lui dans les flots. Mais par les larmes, par l'attendrissement sur soi-même qu'elles lui procurent, l'« horrible tentation » est surmontée. Rentré à Clarens Saint-Preux aura la consolation de voir aux lumières que Julie a « les yeux rouges et fort gonflés ».

Jean-Jacques lui-même aimait ces voyages sur l'eau. Il n'a fait dans *la Nouvelle Héloïse*, il le dira plus tard¹, que se souvenir d'une promenade autour du Léman qu'il accomplit en bateau avec des amis genevois et « par le plus beau temps du monde », du 22 au 27 septembre 1754, dinant sur le rivage, couchant tour à tour au château de Coudrée, à Vevey, Cully, Lausanne, aux Eaux-Vives.

Onze ans plus tard, durant les six semaines heureuses de l'automne 1765 qu'il vécut à l'île Saint-Pierre, son passe-temps préféré sera de se jeter seul dans une barque, de gagner le milieu du lac de Bienné, et là, étendu tout de son long dans le bateau, « les yeux tournés vers le ciel », de se laisser « aller et dériver au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses et délicieuses ».

1. *Confessions*, livre VIII. (Texte de Genève, publié par Var Bever. Paris, Crès, 1913, t. II, pp. 277-278.)

Rousseau était en compagnie de J.-F. de Luc, horloger (1698-1780), de la bru de de Luc et de ses deux fils, de Thérèse. Remontant le Rhône ils poussèrent jusqu'à Bex et Saint-Maurice, couchant dans l'une et l'autre de ces deux villes. Cf. Th. Dufour *Pages inédites de Rousseau*, dans les *Annales J.-J. Rousseau*, t. II (1906), pp. 155-156.

Du lac de Bienne au lac de Neuchâtel et de l'automne 1765 à l'été 1779 il n'y a pas loin. Horace-Bénédict de Saussure, qu'à son premier séjour en Suisse Overman lira avidement ¹, avec qui Senancour correspondra, Saussure accompagné de sa femme et revenant de la vallée de Joux, du 16 au 18 juillet 1779, s'arrêtait à Neuchâtel, petite ville de trois mille habitants, mais où il y avait « très bonne compagnie, et beaucoup de gens de lettres ». Hôtes des Charrière, qui sont pour eux de vieilles connaissances ², et qui vivent à Colombier, village au bord du lac, à une bonne lieue de la ville, le soir même de leur arrivée les Saussure font avant souper ³ visite aux

1. *Overman*, t. I, p. 47.

2. Les Saussure ont rencontré les Charrière à Paris en 1768, leur ont déjà fait visite à Colombier le 3 juin 1777, les ont retrouvés cette même année aux bains de Loèche. A Genève où elle passe souvent l'hiver, M^{me} de Charrière les reçoit volontiers.

3. Le texte des *Voyages dans les Alpes* ne concorde pas rigoureusement avec celui des *Notes de Voyages aux lacs du Jura en 1779* (Archives de Saussure à la Bibliothèque de Genève). Ces dernières donnent simplement : « Samedi 17^e. Passé à 7 h. 30 p. à Colombier où nous soupâmes et couchâmes... Dimanche 18. Fontaine à Colombier... » Ce même jour les Saussure traversent Neuchâtel pour aller coucher à Cerlier, au bord sud-ouest du lac de Bienne.

D'après le texte des *Voyages* c'est le soir du 16 juillet que les Saussure vont faire visite aux du Peyrou et ce même soir, à onze heures, qu'on les invite à monter en bateau pour entendre de la musique. Et c'est le lendemain 17 juillet qu'ils vont sonder le lac, pour éprouver la température des eaux. Enfin le lendemain au soir, c'est-à-dire le 18 juillet (cette dernière date concorde avec les *Notes*) ils vont coucher à Cerlier.

Rien dans les *Notes* sur le divertissement musical et la navigation nocturne.

Saussure aurait-il fondu dans les *Voyages* les souvenirs de son passage, le 3 juin 1777, à Neuchâtel, dont il repartit le 4 ? Dans les *Notes* de 1777 Saussure « rencontre M. de Charrière à Colombier » et, à Neuchâtel, M. de Charrière vient le « prendre pour aller ensemble chez le banderet Osterwald ». De là Saussure se rend chez du Peyrou, visite la maison dont l'architecture lui

du Peyrou dans le somptueux hôtel que ces derniers viennent de construire à Neuchâtel, et « célèbre dans la Suisse par son architecture ». Qui, de ces délicats : du Peyrou, qui fut l'ami de Jean-Jacques, ou bien M^{me} de Charrière, qui aime la musique et qui demain sera l'auteur des *Lettres neuchâteloises*, a eu l'idée d'une promenade nocturne et d'un divertissement musical sur les eaux ? En cette nuit limpide de la mi-juillet on les imagine volontiers réunis (les Charrière et les du Peyrou sont très liés) quand, à onze heures du soir, les Saussure « sont invités à monter en bateau pour entendre de la musique ». Ce sont femmes de trente à quarante ans : l'inquiète M^{me} de Charrière, M^{me} de Saussure, la belle, vive et légère M^{me} du Peyrou, qui est la plus jeune. Les hommes, Saussure, Charrière et du Peyrou, ont de quarante à cinquante ans¹.

paraît « pesante, l'intérieur trop doré pour la Suisse. La maîtresse, née Pury, grande, bien faite... » l'accompagne « partout et même jusqu'au sommet des terrasses ».

Il se pourrait d'autre part que dans les *Notes* de 1779 Saussure ait mentionné sous la date du 17 ce qu'il a fait la veille, le coucher portant sur la nuit du 16-17, et le souper, même s'il a été pris au retour de la promenade sur le lac.

Claire-Éliane Engel, *Saussure à Neuchâtel (Nos Montagnes, novembre 1944, pp. 267-271)* a publié des extraits des *Notes*.

1. M^{me} du Peyrou a 29 ans, M^{me} de Saussure, 34, M^{me} de Charrière, 39, Saussure a 39, Charrière, 44, et du Peyrou, 50.

Saussure ayant mêlé dans les *Voyages* les souvenirs de 1777 et ceux de 1779, c'est la visite détaillée de la maison du Peyrou qui est certainement un souvenir de 1777, ce qui n'exclut pas une visite aux du Peyrou en 1779. Mais la promenade et le divertissement musical sur l'eau sont certainement de 1779. (La journée très chaude de la mi-juillet, plutôt que du début de juin, et les souvenirs si étroitement associés de la vallée de Joux, plaident pour 1779.) Le plus vraisemblable est que l'originale M^{me} de Charrière ait eu cette fantaisie et que les du Peyrou l'aient aidée à la réaliser.

Cette soirée fut délicieuse ; la plus belle nuit du monde, fraîche, calme et sereine, succédait à une journée très chaude ; d'habiles musiciens placés sur un autre bateau, à une distance convenable, exécutaient des morceaux choisis, analogues au moment ; et de beaux échos qui répétaient des passages entiers, semblaient prouver que toute la Nature prenait part à ce concert. Cette fête charmante et inattendue faisait un si singulier contraste avec les vallées de Joux et de Vallorbe, dont les images étaient encore empreintes dans nos têtes ; que plus d'une fois je crus que c'était un rêve ou un enchantement ¹.

Dix-sept ans passent et à la musique instrumentale un romancier genevois associe des chants. *Adélaïde de Clarendon* parut en 1796, et la scène sur le Léman est datée de 1790. D'un bateau éloigné les musiciens répondent par intervalles aux voix des belles Genevoises, tandis que le vent du Sud fait cette nuit d'été plus tiède et plus sonore.

Les Genevoises ont en général la voix juste, douce et joyeuse ; elles sont faites pour chanter les rives Lémantines, comme leur teint pour en rappeler la fraîcheur. Le chant se mêle naturellement à tous les sentiments de plaisir qu'éprouve l'âme, mais elle ne peut soutenir sans cesse les accents d'une bruyante joie, et goûte de la douceur à se reposer après eux, au milieu des sons tendres et mélancoliques de la romance ; comme au sortir des villes on se repose délicieusement dans quelque vallée ombreuse et solitaire, qu'habitent des cœurs simples et innocents, et qu'arrose un ruisseau paisible.

À nos chants succédait, par intervalles, une musique instrumentale qui, partant d'un bateau éloigné, semblait au sein de cette belle nuit, un concert que les cieux donnaient à la terre, et réalisait pour nous l'un de ces plaisirs que

1. *Voyages dans les Alpes...* Tome I, p. 319. Neuchâtel, Samuel, Fauche, 1779.

nous supposons aux intelligences célestes, ne pouvant guère en imaginer de plus doux ici-bas¹.

Que les lettres LXI, LXIII et LXIV d'*Oberman* s'inspirent de Rousseau, de Saussure et même d'*Adélaïde de Clarencé*, il n'est pas douteux. Chez tous Senancour trouvait le thème de la navigation nocturne sur un lac. Comme Saint-Preux *Oberman* est en proie aux mélancolies et aux désespoirs de l'amour, mais avec je ne sais quoi de plus mâle et de plus vrai. C'est aussi *la Nouvelle Héloïse* qui, pour les lettres LXI et LXIV d'*Oberman*, suggérerait le lieu de la scène, simplement reporté un peu en aval, Vevey et Clarens appartenant à Rousseau. Senancour installera donc *Oberman* presque face à Meillerie, à Saint-Saphorin, qu'il a élu pour la beauté de ces quelques syllabes, et parce que, à la fin de l'été de 1789, allant de Lausanne à Villeneuve, après l'ennui des coteaux de vignes ici avaient commencé pour lui les trois lieues qui surpassèrent tout ce qu'il avait « vu jusqu'ici »². A cette extrémité de la rive vaudoise (après 1870 dénaturée à en devenir méconnaissable), Saint-Saphorin est toujours le plus beau point d'où contempler le Léman. Et ce village aux vieilles maisons, aux ruelles montantes que précède une porte antique, habillée de lierre, aujourd'hui encore reste le moins altéré de cette rive.

Enfin, combinant la scène des *Voyages dans les Alpes*

1. Les amours de Versan et d'*Adélaïde de Clarencé*, traversées par les passions politiques de ces années, finiront tragiquement. *Adélaïde*, après avoir succombé à la passion, distribuera sa bourse à des familles indigentes et se précipitera dans l'Arve. Le roman paraît en 1796 et la scène sur le Léman est de 1790.

F. Vernes, de Genève, *Adélaïde de Clarencé ou les Malheurs et les Délices du sentiment. Lettres écrites des rives Lémaniques*. Paris, l'Auteur, 1796-an IV, 2 vol. in-8, tome I, pp. 273-275.

2. *Oberman*, t. I, p. 36.

avec celle d'*Adélaïde de Clarencé*, Senancour a voulu associer au concert des musiciens la voix humaine.

Ici finissent les analogies. A la différence de tous ces navigateurs nocturnes, Overman est seul, seul avec un rameur dans sa barque immobile « ou doucement entraînée par les faibles vagues ». Et, dans l'autre bateau qui passe et repasse un peu au loin, il n'y a que Hantz, pour donner du cor, et deux femmes allemandes, pour chanter à l'unisson. Ces êtres, simples exécutants, ne lui sont de rien.

A la faveur même de cette solitude se dressent devant lui les fantômes qui vont peupler ces nuits d'été. D'abord le voyageur, de vingt ans à peine, qui d'un pas allègre, sur cette même rive du Léman, se hâtait à la rencontre de l'amour, d'un bonheur inconnu.

Aujourd'hui quelle désillusion. Tel par une journée d'octobre 1821, Félix de Vandenesse, qui se souvient d'avoir lu *Overman*, quittant Clochegourde après la mort de M^{me} de Mortsau et reprenant en sens inverse la vallée de l'Indre, se confronte au piéton fatigué mais ivre de désirs qui, sept ans plus tôt, traversait ce même village de Pont-de-Ruan.

Aujourd'hui mes yeux étaient pleins de larmes; autrefois j'avais ma vie à remplir, aujourd'hui je la sentais déserte. J'étais bien jeune, j'avais vingt-neuf ans, mon cœur était déjà flétri. Quelques années avaient suffi pour dépouiller ce paysage de sa première magnificence.

Quand Senancour, en février 1802, de quelque hauteur au-dessus ou en amont de Lausanne revit la coupe merveilleuse que forme l'extrémité du lac jusqu'à Villeneuve, quand au mois de mars, conduisant à Fribourg la femme infidèle et l'enfant adultérin, il parcourut peut-



VUE DU CHÂTEAU DE CHILLON
Dans le Canton de Berne, sur le lac de Genève, près du côté du lac.

être jusqu'à Saint-Saphorin ou Vevey la rive enchantée, combien lui parut plate la réalité d'aujourd'hui confrontée avec les songes de la vingtième année. A peu près comme Oberman Senancour avait maintenant passé de deux ans la trentaine.

C'étaient les noms anciens, mais moi aussi je porte le même nom ! Je me suis assis auprès de Chillon sur la grève. J'entendais les vagues, et je cherchais encore à les entendre. Là, où j'ai été jadis, cette grève si belle dans mes souvenirs, ces ondes que la France n'a point, et les hautes cimes, et Chillon, et le Léman ne m'ont pas surpris, ne m'ont pas satisfait. J'étais là, comme j'eusse été ailleurs. J'ai retrouvé les lieux ; je ne puis ramener les temps ¹.

En juin et juillet 1802 pourquoi serait-il à Saint-Saphorin ? La présence réelle en ces lieux ne serait pour l'imagination qu'une gêne. N'est-il pas plus à l'aise à Chupru pour recréer, à travers les transfigurations du souvenir, avec tous leurs prestiges de jadis, et les ténèbres que « le mur immense de Meillerie oppose... à la douce clarté du ciel, aux lumières mobiles des eaux », et le grondement de la Veveyse dans le silence de la nuit, et sur les eaux les deux voiles que blanchit la lune ?

Brusquement du reste par la voix des deux femmes allemandes qui chantent à l'unisson nous sommes entraînés bien loin du Léman. Ces voix, dans l'été de 1802, Senancour pouvait, sur la terre silencieuse de Chupru, les entendre monter ou descendre des prairies proches ou lointaines. Mais elles venaient de bien plus loin, d'un passé aboli. A Fribourg même, placé sur la limite des deux langues, on parlait français et allemand ². Et

1. *Oberman*, t. II, p. 74.

2. « Une partie du canton parle un patois français, et l'autre un allemand corrompu. Fribourg, qui est placé sur les limites

sans doute la femme de Senancour, ses belles-sœurs à l'occasion, chantaient en allemand. Overman aime ces chants dont il n'entend point les paroles, dans lesquels le sens de choses intelligibles ne vient point troubler le pur effet des sons. A l'inverse du français, encombré de syllabes sourdes et d'e muets, l'accent allemand avait pour lui « quelque chose de plus romantique ». Et, comme pour Senancour la mélodie pouvait résulter non seulement des sons mais « d'une suite de couleurs ou d'une suite d'odeurs »¹, les violettes de Lu**, les jasmins et les lys d'Agy, venaient à ces voix mêler leurs sortilèges. De sa femme il n'avait aimé que la voix et les belles promesses d'un bonheur illusoire que tissait dans les nuits printanières de mars 1790 cette voix.

Un bref intervalle : la méditation de la lettre LXII, qui nous ramène au *Manuel de Pseusophanes*, à « l'enthousiasme des vertus difficiles », c'est-à-dire à la troisième année, seulement pour qu'Overman s'attriste de sa faiblesse actuelle. Intermède nécessaire avant le Nocturne par lequel débute la lettre LXIII. Ici nous avons changé et de temps et de lieux. Plus de chants ni de cor. La lune même a passé. Les seuls bruits des choses, le seul chant du rossignol, et le gémissement de l'effrayé « sous les roches cavernueuses », le silence de tout être humain, afin que, dans le recueillement de la nuit, Overman puisse entendre plus distinctement les voix intérieures. Aux sonorités éclatantes d'un printemps à ja-

des deux langues, les réunit, la partie basse parle le français, la haute l'allemand, et presque toutes les personnes du peuple ne savent qu'une de ces langues. » [J. L. A. Reynier], *Le Guide des Voyageurs en Suisse...* Paris, Buisson, 1791, in-12, pp. 156-157.

1. *Overman*, t. II, p. 80.

mais perdu a succédé « une sorte de repos funèbre ». Quel est ce lac aux « ondes pâles, muettes, à jamais mobiles » ? Senancour nous avertit que ce n'est plus le lac de Genève, que le commencement de la lettre LXIII manque et qu'il en a supprimé la fin. Près de Saint-Blaise, sur les eaux du lac de Neuchâtel, nous serions bien placés pour écouter les « sons romantiques » qui descendent du Jura. Et nous serions transportés à cette seconde quinzaine de juillet 1793 contemporaine de la nuit de Thiel. Nous reconnaissons les émois essentiels de cette nuit pathétique, le découragement d'un cœur déçu déjà, abreuvé d'amertumes. Mais les peupliers et les bouleaux, le rossignol solitaire « dans le silence d'une nuit éclairée », d'autres analogies encore plus secrètes, et que décèlent les *Réveries* de l'an VIII¹, nous tirent vers l'harmonieuse nature du Valois, dans les bois d'Ermenonville, sur les rives de son lac, face à l'île funèbre des Peupliers où reposa Jean-Jacques. Et, dans « cette paix inquiète », le chant du rossignol, indicible élan d'amour et de douleur, « simple, mystérieux, immense comme le cœur qui aime », nous met au printemps de 1796, au cœur des pires détresses, alors qu'Oberman déchiré, désespéré pour M^{me} Del**, fut tout près de succomber à la tentation du suicide. Nulle part « la paisible harmonie des choses » ne fut plus « sévère » à son âme agitée. Jamais autant que dans ces nuits printanières d'Ermenonville « trop faciles, trop heureuses », parmi cette nature « trop belle », il n'a été saisi de pareille épouvante à contempler la fuite des années « tristes et stériles », l'écoulement de son propre moi, à s'interroger sur le mystère et les fins de son être, à constater

1. *Réveries* de l'an VIII, p. 73. Cf. ci-dessus, pp. 149-150.

son néant, l'inexorable nécessité de la mort. Jamais il n'a ressenti à ce degré l'angoisse de questions pour lui, à cette heure, sans réponse.

Que veux-je ? Que suis-je ?... Toute cause est invisible, toute fin trompeuse ; toute forme change, toute durée s'épuise : et le tourment du cœur insatiable est le mouvement aveugle d'un météore errant dans le vide où il doit se perdre... Nous voyons les rapports et non les essences : nous n'usons pas des choses, mais de leurs images. Cette nature cherchée au dehors, et impénétrable dans nous, est partout ténébreuse. Je sens, est le seul mot de l'homme qui ne veut que des vérités. Et ce qui fait la certitude de mon être, en est aussi le supplice. Je sens, j'existe pour me consumer en désirs indomptables, pour m'abreuver de la séduction d'un monde fantastique, pour rester atterré de sa voluptueuse erreur ¹.

Il n'est pas dans *Oberman* de pages plus chargées d'allusions indéchiffrables et de symboles que les lettres sur les navigations nocturnes. Même, dans le prélude de la lettre LXIII, Senancour, le premier dans notre prose, tente d'emprunter à la musique ses moyens et valeurs propres. Il est aisé de comprendre pourquoi de grands musiciens, des poètes, ont aimé *Oberman* d'une dilection particulière, et aussi pourquoi Senancour doit être considéré comme un précurseur du Symbolisme. Le Nocturne sur le lac inconnu fait songer par avance à du Liszt ou du Chopin. D'elles-mêmes certaines inspirations d'Oberman s'offraient à une transcription musicale.

La lettre LXIII nous reportait vers les émois et angoisses de Thiel et d'Ermenonville. Brusquement la lettre LXIV nous ramène aux réalités immédiates de 1802. Tour à tour Oberman passe auprès des gens de

1. *Oberman*, t. II, pp. 84-85.

Saint-Saphorin « pour un homme dont quelque amour a un peu dérangé la tête », pour « un Anglais qui a le spleen », ou bien encore pour « l'amant d'une belle femme étrangère qui vient de partir subitement de Lausanne ». Sous ces divers masques, qu'aucun lecteur de 1804 ne pouvait lever, nous reconnaissons aujourd'hui sans peine Senancour en son double personnage d'amoureux au désespoir et de mari trompé.

Selon cette même lettre LXIV, Oberman, pour secouer son « apathie inquiète », endormir un moment ses douleurs, recourait aux stimulants. Et, quand le thé l'avait trop excité, le cortailod, vin rouge de Neuchâtel, lui rendait le sommeil. Demain, à Imenström, en compagnie de Fonsalbe, par les jours trop beaux, il s'enfermera après dîner avec du vin et du punch ¹. L'habitude était ancienne. Jadis, à son premier séjour en Suisse, pour surmonter l'ennui d'un hiver à Saint Maurice, Senancour avait usé des vins blancs du Valais ². Mais sans doute est-ce au cœur des pires détresses, entre Ermenonville et Mont-l'Évêque, qu'il avait cherché à « boire l'oubli d'une vie misérable ». Aussi bien, c'est dans la sixième rêverie de l'an VIII qu'il a inséré ses observations non seulement sur les boissons fermentées, sur le café et le thé, mais sur l'opium, le bétel et la coca ³. Il est donc bien chez nous l'inventeur des paradis artificiels ⁴. Mais lui-même s'en méfiait. Il n'avait pas été

1. Oberman, t. II, p. 242-243.

2. Boisjolin, p. 288. Dès 1793, dans *Généralités actuelles* (p. 80) il est fait allusion aux boissons fermentées, ressource du « vulgaire misérable » en ses détresses.

3. Comme on disait alors.

4. Tout au moins, l'inventeur littéraire. Notre dix-huitième siècle avait, connu l'opium. Quand, vers la quarantaine, Julie de Lespinasse devient folle de Guibert, elle demande sur le

long à s'apercevoir combien ces moyens restaient précaires et qu'à vouloir changer le « sentiment d'une volupté tranquille pour une joie plus vive, plus animée, l'on détruit à jamais en soi l'aptitude au bonheur »¹. Il dut être prudent, n'abuser que rarement, aux heures les plus douloureuses de sa jeunesse.

Cet été 1802 il ressent presque aussi tragiquement que dans le Valois l'angoisse de la solitude. Seul, par le silence de Dieu, par le silence de son cœur à jamais frustré. Seul entre la trahison de la femme infidèle et l'amour interdit pour M^{me} Walckenaer. Seul, mais pour aboutir à cette conclusion qu'« un être isolé n'est jamais parfait », que « son existence est incomplète », qu'« il n'est ni vraiment heureux, ni vraiment bon »². De sorte que le Nocturne sur le lac inconnu est la préface nécessaire à une méditation sur l'Amour. Dès 1802 se dessinent nettement, et avant même 1802 s'ébauchent, dans l'esprit de Senancour, les thèses de son livre *De l'Amour*. De 1806 à 1834, en ses quatre éditions successives³, ce

matin à quelques grains d'opium de lui procurer un peu de calme ou de sommeil.

Nodier, vers le temps où Senancour écrivait ou publiait *Oberman*, attendait de l'opium l'inspiration littéraire. Le 1^{er} mai 1805 le préfet du Jura signale au ministre de la Police que Nodier prend « tous les jours de l'opium à forte dose ». Arch. Nationales, F⁷ 6457.

1. *Réveries* de l'an VIII, p. 107.

2. *Oberman*, t. II, p. 87.

3. La 1^{re} édition (1806) et la deuxième (1808) sont jumelles, de même la 3^e (1829) et la 4^e (1834). C'est-à-dire que le texte de la 2^e n'est pas substantiellement différent de celui de l'originale, et que la troisième se présente avec un plan nouveau, et un texte très remanié, très augmenté, sur lesquels seront faites les additions et corrections de la quatrième, de toutes la plus développée.

Pour la forme Senancour est le plus souvent malheureux dans ses repentirs. C'est pourquoi il convient de préférer avec Sainte-

livre sans cesse remanié jusqu'à former autant d'ouvrages distincts, ne sera qu'un permanent, un inépuisable commentaire de la double expérience de Senancour : celle de son mariage et celle de son unique amour. Dès la lettre LXIII d'*Oberman* et aussi dans le livre *De l'Amour* enrichi d'édition en édition, Senancour apparaît partagé, comme déchiré entre son éducation chrétienne et l'épicurisme du siècle. En révolte certes contre une sorte de jansénisme de l'amour et l'hypocrisie de la société, c'est en vrai romantique qu'il proteste contre une législation matérialiste qui ne voit dans l'amour qu'un moyen de population, et contre le caractère inhumain de sociétés chez qui « le soin des lois financières et pénales fait oublier les institutions » ¹. Livre complexe et en apparence contradictoire où la poésie du pur amour alterne avec de louches tempéraments, voire des grossièretés : fruit d'un printemps grêlé, d'un destin constamment douloureux. Mais chez Senancour la pureté de l'être intime, la droiture innée du caractère protestent secrètement contre les libertés que sa raison revendique et dont pour lui-même le plus vraisemblable est qu'il n'usa guère.



Si, au cours de la huitième année, vers la fin de juin, Senancour installe, pour quelques semaines, Oberman à Saint-Saphorin, c'est pour l'acheminer vers Imenstròm, d'où sera datée la lettre du 21 juillet.

Imenstròm, site idéal, mais qui avec les années est de-

Beuve l'originale à la deuxième édition, surtout pour les plus beaux morceaux de vraie poésie. Des fragments du livre *De l'Amour* sont insérés dès 1804 dans le t. II d'*Oberman*, non seulement dans la lettre LXIII, mais aussi pp. 195-197.

1. *Oberman*, t. II, p. 88.

venu chaque jour plus réel. Imenstròm, lieu et demeure romanesques, mais dans la mesure où Senancour est lui-même un être de fiction, l'unique personnage de son propre roman intérieur. Alors que la vie rendait ce désir de plus en plus chimérique, plus solidement il s'ancrait au plus secret de l'être intime et des songes refoulés.

Imenstròm, c'est la chartreuse dans un site alpestre faussement doté d'oliviers et de citronniers que Senancour à six ans imaginait, en lisant *Robinson* et l'*Histoire des Voyages* auprès de certaine fenêtre, rue Beaurepaire, quartier de Saint-Denis. Plus tard, aux jours de l'adolescence, quand il s'égarait avec sa mère sous les antiques futaies de Fontainebleau, c'était l'île déserte où il souhaitait d'aller vivre. A l'automne de 1789, c'était Charrières. L'été suivant, alors qu'il est encore sous le charme décevant de l'illusion amoureuse, c'est le projet pour lequel il consulte en même temps et Saussure et Bernardin de Saint-Pierre. A Saussure il demande s'il ne pourrait l'aider à découvrir dans quelque vallée alpestre, « au milieu des rocs », dans une « gorge de montagne », « un site romanesque », « un endroit paisible et solitaire » dont la température soit à peu près celle de Vevey, où la neige ne reste pas longtemps, « un endroit solitaire... où coule un ruisseau de bonne eau », dans le voisinage d'un hameau, ou d'un monastère comme la Grande-Chartreuse, non loin d'une ville. Auprès de l'auteur de *Paul et Virginie* il s'enquiert d'une île heureuse, d'« un site agreste et fertile entre les tropiques », où la terre encore en friche appartient au premier occupant », où trouver tout ensemble « une vallée solitaire au milieu des forêts et des rochers, un ruisseau salubre, l'aspect de la mer, des palmiers, des cocotiers, la subsistance sans un travail trop rude, ni trop opiniâtre ».

Imenstròm, c'est encore Étroubles, entrevu dans le val d'Aoste à l'automne de 1789, où un an plus tard, Senancour à peine marié tente vraiment de conduire sa femme.

Dans des notes rédigées en décembre 1812 ¹, alors que ce songe toujours renaissant est devenu de plus en plus chimérique, l'homme qui a franchi la quarantaine projette encore, si quelque jour la fortune lui venait, d'acquérir un coin de terre dans les Vosges ou la Comté, la Savoie ou le Dauphiné, en Suisse ou sur la côte méditerranéenne. Et le site qu'il imagine maintenant c'est celui d'Imenstròm, devenu réel à force d'en rêver, et qu'agrémentent des ressouvenirs de Charrières.

Une dernière fois, en 1833, dans le roman d'*Isabelle*, renaissent les vieux songes de son enfance. L'héroïne, cette *femme solitaire* ², cette « sœur d'Oberman » ³, a cherché refuge dans une région du Dauphiné où voisinent les formes alpestres et une végétation méridionale.

C'est ici..., la dernière métairie qu'on aperçoive en allant aux montagnes. Bien que les formes du sol aient déjà quelque chose d'assez âpre, et que les eaux coulent en torrents, il suffirait de franchir celui que nous appelons la rivière, pour entrer dans une plaine fertile : c'est une position qui me plaît beaucoup. Si des vents impétueux et des orages subits rappellent ici la température des hautes vallées, la neige, plus abondante qu'à Grenoble, n'y reste pas plus longtemps : lorsque le soleil paraît deux jours de suite, on se croirait sur les rives du Rhône. Le raisin mûrit avec peine, à cause de

1. Ces notes ont été publiées par Sainte-Beuve, dans les *Portraits contemporains*, t. I, pp. 193 et 195.

2. *La Femme solitaire* était le titre primitif du roman, écrit au moins en partie bien avant 1833 puisque des fragments en avaient été communiqués à M^{me} de Staël.

3. L'expression est de Senancour dans la lettre d'envoi à Sainte-Beuve.

la fraîcheur des nuits, cependant on n'a pas craint de laisser des lauriers en plein air jusqu'à la fin de décembre ¹.

Près de la maison, une fontaine entourée de jasmins, « à la manière de la Provence ». Plus haut, des bois presque impénétrables, des pâturages à l'herbe courte, « quelques ruisseaux qui descendent vers l'Isère au milieu des châtaigniers et des épiceas ².

La même année que paraît *Isabelle*, dans les *Réveries* de 1833, le même désir se fait jour, mais comme perdu en des lointains de plus en plus chimériques.

Près de mes fenêtres, le vent agiterait les merisiers ou les trembles... Un courant d'eau traverserait la maison. Un sentier facile, à travers les fleurs, les arbustes, les vergers, conduirait au bord d'un torrent, dont par intervalles j'aimerais le fracas, et dont quelquefois, de ma chambre même, j'entendrais le sourd murmure durant le repos de la nuit ³.

Songes à jamais refoulés par le destin, toujours renaissants, composés de quelques éléments essentiels, et, sauf de menues variantes, toujours les mêmes : dans la paix d'un secret vallon une maison de bois ; la sévérité des formes alpestres mariée à la température des plaines ; des pâturages à l'herbe courte et des vergers parcourus

1. *Isabelle*, *Lettres publiées par de Senancour*. Paris, Abel Ledoux, p. 32.

2. *Ibid.*, pp. 43-44. Avec le fermier et sa famille, Isabelle se rend à une fête de village, à Seyssod (p. 55), qui doit correspondre à Seyssins, où Louis Crozet, l'ami de Stendhal avait une maison. N'allons pas croire pour autant que Senancour ait jamais vu le Dauphiné, malgré la poétique évocation, dans les *Réveries* de 1833 (p. 320) des premières clartés matinales aux sources de l'Isère. Mais Senancour était en relations épistolaires avec des Grenoblois, les Fontaine. Cf. ci-dessus pp. 41-42.

3. *Réveries*. Troisième éd. Paris, Abel Ledoux, 1833, p. 207.

par un ruisseau d'eau pure et glacée, qui, dans la nuit, se précipite avec le bruit d'un torrent.

Dès *Aldomen* ce permanent désir a trouvé son expression littéraire. Mais d'*Aldomen* à *Oberman* l'écrivain a gagné la maîtrise. Aux poncifs déjà un peu démodés du XVIII^e siècle se sont substitués des couleurs plus fraîches, des traits plus réels.

Imenstròm, fabriqué peut-être sur le modèle d'Imensee, village sur le lac de Zug au pied du Righi, ce mot germanique surprendrait dans le canton de Vaud, s'il n'était assorti au nom d'Oberman. Le sens symbolique en est transparent. Imenstròm est la simple traduction de *fleuve du monde*, de *fleuve éternel*, formules qui viennent sous la plume de Senancour dans les *Rêveries* de l'an VIII ¹, et qui traduisent l'épouvante ² où le laisse la lecture de Spinoza. Aux jours les plus sombres de 1796 et 1797, seul dans le Valais avec sa douleur ou son désespoir il a été obsédé de la « triste et indéfinissable opposition du tout permanent et sublime à l'individu souffrant et mortel ». L'anéantissement lui a paru « contradictoire..., mais l'immortalité impossible ». Toute substance étant éternelle, tout mode passager, sur le fleuve de « ces formes toujours mobiles » il s'est vu, avec quelle angoisse, pauvre être éphémère, comme une apparition d'un jour. Et tant que ne s'ouvriront pas devant lui de nouvelles voies d'espérance, il restera étourdi, atterré de son néant.

Mais où donc situer Imenstròm puisque Senancour lui-même nous invite à des précisions géographiques ? Oberman donne son adresse à Imenstròm par Vevey ³.

1. Pp. 28 et 129.

2. L'image est de J. Merlant, p. 59

3. *Oberman*, t. II, p. 131.

Il fait venir ses meubles de Lausanne et de Vevey ¹. Pour la fête des foins, de Vevey seront convoqués les musiciens ². Enfin, quand il achète son domaine, Oberman doit traiter avec trois propriétaires, deux de la Gruyère, un troisième de Vevey ³.

Le nom seul de Vevey ramène invinciblement la pensée vers *Julie*. Senancour ne saurait installer son héros là justement où vécurent les personnages de *la Nouvelle Héloïse*. Et la rive même, trop riante, du Léman se refuse aux exigences des songes. Il faut à Oberman plus de sévérité. Mais l'imagination devra tempérer ce qu'un peu plus d'altitude entraîne aussitôt de rigueur. Site idéal dont il était impossible de réunir toutes les conditions et que pourtant Senancour s'est efforcé de maintenir tout près du réel.

La gorge d'Imenström, d'où Oberman ne peut voir au-dessus de lui « que le sapin noir, le roc nu, le ciel infini » ⁴, cette gorge, abritée de l'aurore par la Dent de Jaman ou par des pentes plus rapprochées, préservée des ardeurs immédiates du midi, et par là même abrégant pour Oberman l'ennui des interminables jours d'été, s'oriente vers le couchant d'hiver et s'ouvre un peu de biais sur le Léman, « longue plaine d'eau » courbée, prolongée, indéfinie, dont les vapeurs lointaines s'élèvent sous le soleil de midi, s'allument et s'embrasent aux feux

1. *Oberman*, t. II, p. 119.

2. *Ibid.*, t. II, p. 257.

3. *Ibid.*, t. II, p. 77.

4. *Ibid.*, t. II, p. 116.

5. L'expression *plaine d'eau* est empruntée de *la Nouvelle Héloïse*. De la maison de M. de Wolmar, Saint-Preux voit « la vaste plaine d'eau qui s'offre à ses yeux ». Des rochers de Meillerie Saint-Preux et Julie contemplent « cette immense plaine d'eau que lac forme au sein des Alpes ». Quatrième partie, lettres X et XVII.)

du soir » ¹. A l'heure où « le torrent roule au loin dans le silence universel, quand les chalets se ferment pour la paix de la nuit », Oberman pourra voir la lune monter sur ce Velan qui, dans les souvenirs de l'automne 1789, domine la course tragique au Saint-Bernard.

Ma chartreuse, écrit Oberman le 21 juillet, dès la première lettre qu'il date d'Imenström, n'est éclairée par l'aurore en aucune saison, et ce n'est que dans l'hiver qu'elle voit le coucher du soleil. Vers le solstice d'été, on ne le voit pas se coucher, et on ne l'aperçoit le matin que trois heures après le moment où il a passé l'horizon. Il sort alors entre les tiges droites des sapins près d'un sommet nu, qu'il éclaire plus haut que lui dans les cieux ; il paraît porté sur l'eau du torrent, au-dessus de sa chute ; ses rayons divergent avec le plus grand éclat à travers le bois noir ; le disque lumineux repose sur la montagne boisée et sauvagée dont la pente reste encore dans l'ombre, c'est l'œil étincelant d'un colosse ténébreux.

Mais c'est aux approches de l'équinoxe, que les soirées seront admirables et vraiment dignes d'une tête plus jeune. La gorge d'Imenström s'abaisse et s'ouvre vers le couchant d'hiver : sa pente méridionale sera dans l'ombre ; celle que j'occupe et qui regarde le midi, toute éclairée de la splendeur du couchant, verra le soleil s'éteindre dans le lac immense embrasé de ses feux. Et ma vallée profonde sera comme un asile d'une douce température, entre la plaine ardente fatiguée de lumière, et la froide neige des cimes qui la ferment à l'orient ².

Où donc situer Imenström ? Le pèlerin romantique qui descendra de Montbovon ou de Château-d'Oëx sur Montreux rêvant d'Oberman pourrait hésiter entre la gorge du Chauderon dont les pentes se recouvrent de sapins ou bien le vallon de la Veraye où abondent les châtaigniers.

1. *Oberman*, t. II, p. 139.

2. Lettre LXVII. (*Oberman*, t. II, pp. 131-132.)

Mais c'est en montant de Vevey à Châtel-Saint-Denis par la gorge de la Veveyse que l'imagination sera le plus vivement sollicitée. Cette gorge ne s'ouvre-t-elle pas vers « le couchant d'hiver » ? N'est-ce pas la route qui mène vers la Gruyère ? Ça et là quelques fermes isolées, aucun village important. Plus d'un site de prairies et de bosquets, que dominant au levant de noires pentes de sapins, semble s'offrir à Overman pour qu'il y dresse sa maison de bois. Mais trop de précision serait risquée. Ceux-là mêmes qui furent confidents de Senancour, de ses nostalgies, sont restés dans un vague prudent ¹.

Bref, c'est juste à la limite orientale du Jorat que Senancour a rêvé d'installer sa chartreuse, de ce Jorat ²

1. « Le site que M. de Senancour préférerait en Suisse, pour y vivre (ce qui revient à dire qu'il n'y a pas réellement vécu), c'est le bord du lac de Genève, entre Vevey et Villeneuve — mais bien au-dessus des rives du Léman ». *Appendice à la Notice biographique sur M. de Senancour. Dans l'Émulation, V^e année (1845-1846), p. 128.*)

Cette Notice de l'*Émulation* ne fait que reproduire l'article nécrologique de l'*Illustration*, 31 janvier 1846. Mais l'*Appendice* qui l'accompagne, consacré surtout aux relations de Senancour avec la Suisse, était inédit, et doit être d'Alexandre Daguett.

« La maison, écrit Senancour dans la *Note* datée de décembre 1812, est à quatre cents pas du lac sur un sol incliné faiblement, et couvert d'une herbe courte que paissent les bestiaux. » Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 195. Mais pour des pâturages d'herbe courte il faut plus d'altitude. A cette date de 1812 Senancour rapproche par trop Imenström du Léman.

2. Le Jorat, que Juste Olivier définit « cette espèce de renflement montagneux qui comble l'intervalle entre le Jura et les Alpes dans la direction du Léman ». La Dent de Vaulion pour le Jura, celle de Jaman pour les Alpes « sont les deux hauts jalons qui signalent sa route enfoncée ». Juste Olivier dessine nettement les frontières du Jorat. Il « s'appuie au Jura près de la Sarraz. A l'orient, le torrent de la Veveyse paraît être sa limite. Dans son acception ordinaire, il ne comprend, du nord au sud, que ce qui est contenu entre Mondon et Lausanne ». Mais Juste Olivier ne fait pas difficulté de « rapporter au Jorat tout le plateau vaudois ». *Le Jorat*,

dont le Vaudois Juste Olivier (qui communiait avec Sainte-Beuve dans l'admiration d'*Oberman*) a si heureusement, en poète, exprimé l'âme.

Ce n'est pas la longue ligne uniforme du Jura, sa crête mince et tranchante, mais une masse plate et ramassée ; ni l'éclat fécond et audacieux des Alpes, mais l'effort dur et lent de ce qui se fait place par-dessous. Le Jorat est concentré comme le reste du plateau suisse ; mais il en diffère aussi : il se redresse davantage, se tient par là plus à part, et se dessine clairement à l'horizon comme le vigneron qui ne travaille pas dans l'ombre, mais que l'on voit d'en bas suspendu sur sa roche fertile.

... Ses pentes, il est vrai, descendent parfois avec promptitude, d'un air gaillard ; le soleil s'y réfléchit sur les rochers, sur les eaux ; mais ailleurs, le Jorat se montre froid et renfermé. Ses formes peu saillantes et arrondies ont une certaine douceur d'humilité ; mais le sapin vient leur faire prendre une teinte glacée. De grands bois sombres couvrent toutes les collines, et semblent se promener de l'une à l'autre, comme pour se rappeler que le sol leur appartient. Déjà par ce voile de forêts qui n'est que déchiré et aussi par toute sa nature, la contrée a quelque chose de couvert et de caché, d'arrêté et de triste¹.

Le Jorat a deux versants. L'un, d'un vert sombre, s'incline vers les pays de l'Aar et du Rhin. L'autre, tourné vers le Rhône, plus lumineux, éclairé par l'exposition au midi et les reflets du lac, suspend ses vignes au-dessus du Léman. Senancour à ses allées et venues de France en Suisse, et des cantons du Valais ou de Vaud à celui de Fribourg, avait plusieurs fois traversé le Jorat de l'est à l'ouest, du sud au nord. Conquis précisément par ce que cette région offre « de couvert et de caché, d'arrêté

dans *Œuvres choisies de Juste Olivier publiées par ses amis*. Lausanne, G. Bridel. 1879, t. II, p. 163.

1. *Le Jorat*. *Ibid.*, t. II, pp. 164-166.

et de triste », il avait pourtant, vers Moudon ¹, été rebuté par une impression de « profond ennui..., effet d'une tristesse locale » ². Il devait donc préférer le versant orienté vers le Rhône et le Léman. Et c'est dans un vallon recueilli, dont les pentes se noircissent de pins et de châtaigniers, mais dont les lointains ouvrent des échappées sur les cimes blanches de l'Alpe, qu'il établira la demeure d'Oberman. Ce vallon, déjà tout pastoral, mais où « la vigne pourrait réussir d'après l'exposition » ³, a plus de douceur dans la température que n'en comporte l'altitude, et dans les lignes du paysage, plus de sévérité que n'en peut offrir le canton de Vaud. Le climat reste néanmoins celui du Jorat. En plein juillet quelques jours de pluie suffisent à ramener de « petits hivers » ⁴, qui procurent à Oberman le même bonheur de contraste que, dans l'Ile-de-France, les printemps de février.

George Sand, en lisant dans *Oberman* les lettres de la huitième année, relevait la « justesse des observations relatives à la vie domestique » et soulignait « l'analogie avec les dernières pages de la *Nouvelle Héloïse* » ⁵. L'économie d'Imenström s'inspire manifestement de la quatrième partie de *Julie*. L'abondance et la propreté sont préférées à l'étalage de la richesse et du luxe, les besoins positifs à ceux de l'ennui et aux satisfactions de la

1. De Lausanne à Fribourg, au temps d'Oberman, c'est-à-dire de 1789 à 1803, la route la plus ordinaire était par Châlet-à-Gobet, Moudon et Romon. Une autre passait par Moudon et Payerne. La plus pittoresque est par Saint-Saphorin, Châtel-Saint-Denis et Bulle.

2. *Oberman*, t. I, p. 21.

3. *Oberman*, t. II, p. 132.

4. *Ibid.*, t. II, p. 172.

5. *Journal intime*, publié par Aurore Sand, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 153.

vanité. Les mêmes inspirations de bienfaisance, que dirige, disait Rousseau, « un discernement exquis », règlent les rapports avec les domestiques et le voisinage ¹.

La familiarité d'Oberman avec Hantz ², sa générosité pour le fontenier, frère de Hantz ³, ne font du reste que mettre en pratique les préceptes de Senancour lui-même dans l'*Énoncé rapide et simple* :

Que les domestiques continuent à s'engager pour une année ou une demi-année. J'aime ce traité : les domestiques en doivent être plus sûrs et les maîtres moins durs. Que dans ces vallées ils continuent à n'avoir point d'autre table que les maîtres. N'ont-ils pas fauché les mêmes prés ? n'ont-ils pas trait les mêmes vaches ? Et que, s'il se peut, dans les Alpes il n'y ait point de valets ⁴.

Si la vie patriarcale évoquée dans les quatrième et cinquième parties de *la Nouvelle Héloïse* met son reflet sur l'économie d'Imenström, ce n'est pas seulement parce que Senancour a lu Rousseau. Tous les deux, puisant aux mêmes réalités, ont peint la vie que menait alors sur ses terres la noblesse vaudoise. Ça et là ils reproduisent jusqu'au vocabulaire du cru.

Par malheur commence avec Jean-Jacques une manie de réglementation qui fait par trop ressembler à un couvent la maison des Wolmar. Il suffit d'ouvrir correspondances, journaux et livres de raison pour que cette vie, dépouillée de tout artifice, retrouve avec son naturel un parfum et comme une saveur de saine rusticité.

Ainsi vivaient en leurs seigneuries de Sévery ou de

1. *Oberman*, t. II, pp. 122-125.

2. *Ibid.*, t. II, p. 129 et *passim*.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 170-172.

4. *Énoncé*, p. 31.

Mex les Salomon Charrière de Sévery. Née Catherine de Chandieu, M^{me} de Sévery est la sœur aînée de M^{me} Juste Constant de Rebecque, la mère de Benjamin. Elle se trouvait si heureuse à la campagne que parfois elle rêvait, délaissant la société de Lausanne, de passer l'année entière à Sévery, plantant, semant, défrichant, occupée à faire dans sa maison des changements qui la rendraient « enchantée ». Avec des livres, quelques visites (les villages vaudois sont si rapprochés, les gens si parfaitement sociables) l'hiver ne lui serait pas long. Ces gentilshommes campagnards, en contact quotidien avec les paysans, entretenaient avec leurs fermiers ou métayers un commerce tout de bonhomie. En la saison des foin ou des vendanges on les voit participer aux mêmes divertissements. Et quelle fidélité d'attachement entre maîtres et domestiques. Après cinquante ans et plus de services la vieille Toinette s'est enfin retirée auprès de sa sœur à Goumoëns. De Mex, en passant par les bois, M^{me} de Sévery va lui faire visite :

Toinette, écrit-elle, a fondu en larmes en nous voyant, nous l'avons embrassée et puis nous sommes entrés dans sa chambre ; on nous a donné du sirop de capillaire et des bricelets ¹ pour nous rafraîchir et entrer en matière ; puis on a servi du café, du thé, du pain excellent, du beurre, des fraises, de la crème parfaite dans des tasses de porcelaine, cuillères d'argent, du linge blanc. Puis, dans une autre

1. Des bricelets, c'est-à-dire des gaufrettes croustillantes, plates ou roulées, qui sont en Suisse romande un régal pour les jours de fête. Les musées conservent des fers à bricelets, quelques-uns ouvrés avec soin. On trouve dans *Oberman* (t. II, p. 122) une allusion aux *gaudes*, galettes qui se font avec la farine de maïs et se mangent avec du lait, mais qui sont inconnues en Suisse. Ce mot, jeté comme au hasard dans une lettre datée de Saint-Saphorin, est sans doute le signe que Senancour, à l'un de ses voyages entre France et Suisse, avait traversé la Bresse.



HABILLEMENT DES PAYSANS ET PAYSANNES.

d. Canton de Berne.
A. P. D. R.

chambre, les valets ont eu du jambon, des saucissons admirables, du vin en abondance et ont fini par des écuellées de café ; et le vin de l'étrier... A quatre heures et demie nous sommes repartis après avoir conclu qu'elle viendra passer huit jours ici. Thélin et Louison l'iront chercher et jamais nous ne pourrons lui faire assez d'amitié ¹.

Rosalie Constant, la cousine de Benjamin, qui a passé sa vie à peindre des fleurs à l'aquarelle avec un talent digne de Redouté, à rassembler un herbier national de la Suisse ², Rosalie, ce même automne 1802 que Senancour est en Suisse, aime l'automne des campagnes vaudaises, et, sous les feuillages ardents, le « tapis de velours » que faisait le vert des prés et des blés naissants. Même, brumaire venu, les sombres et humides brouillards, la bise bruyante et glacée, lui donnèrent plus de plaisir à se confiner dans une chambre bien chaude ³.

Avec quelle nostalgie, vers ce même temps ⁴, elle remémore les vendanges de 1783 et celles de 1785. (Elle avait, en 1783, vingt-cinq ans.) Elle et les siens passaient l'automne à leur campagne de Lalex, où ils récoltaient du vin blanc de Lavaux. « Les bons paysans, qui nous aimaient, dit-elle, nous apportaient sans cesse des ca-

1. M. et M^{me} de Sévery, *La Vie de société dans le pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle*. Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis. Lausanne, G. Bridel, 1911-1912, 2 vol. in-8, tome I, pp. 191-192. C'est à la fin d'août 1792 que Toinette s'est retirée chez sa sœur, et l'année suivante que M^{me} de Sévery lui fait visite.

2. Il est aujourd'hui au musée cantonal de Lausanne.

3. Cahiers verts de Rosalie Constant. (Ms. de la Bibliothèque de Genève.) Tome II, f^o 84. (Je donne le texte de l'original, texte souvent altéré dans Lucie Achard, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, Genève, 1901, 2 vol.)

4. Après la mort de son père Samuel, survenue le 13 août 1800. *Cahiers verts*, t. I, f^{os} 78-79.

deaux. » Avec sa sœur, ses jeunes frères, sous le ciel pur de septembre, parmi ces campagnes « encore fraîches », en vue du lac, et sous les arbres chargés de fruits, tout le jour ils couraient les coteaux. Le soir venu, si las qu'ils fussent, leur père, les plaçant aux quatre coins de la chambre, prenait sa mandoline, et ils retrouvaient des forces pour danser.

Autant et plus que de *la Nouvelle Héloïse* Senancour, pour imaginer Imenstròm, s'est donc inspiré de la vie qui se menait alors dans les campagnes vaudoises ou valaisannes et sans doute aussi dans les environs de Fribourg. Le vieux songe de l'enfance se mariant aux souvenirs de Charrières ¹, de Chupru ou d'Agy, a longtemps cherché son expression littéraire. Une première fois il l'a trouvée, avec mainte gaucherie, dans *Aldomen*. C'est le même songe permanent, toujours identique à lui-même, qui s'accomplit à Imenstròm. Mais dépouillé des couleurs Louis XVI et des fadeurs floriantes, il doit à la maîtrise de l'écrivain je ne sais quoi de plus réel.

Comme *Aldomen*, Overman ne veut ni terres labourées ni vignes : rien que des prés, du bois et du fruit ². Il évite de la sorte l'aspect aride et déplaisant des jachères, un travail trop onéreux sur un aussi modeste domaine. Et puis ne sait-il pas la beauté des espaces stériles, des lieux inutiles ? Il a donc acheté « soixante-dix arpents

1. Les souvenirs, le site de Charrières, contemporains des premiers songes de l'amour, antérieurs à ses désillusions, forment l'élément primitif, essentiel, comme il paraît encore si nettement dans la note de décembre 1812. (Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 195.)

2. On peut rapprocher *Overman* t. II, pp. 132-134 d'*Aldomen* (pp. 42-45) et de l'*Énoncé* (p. 22) : « En Suisse... les forêts et plus encore les prés sont essentiels aux hommes... Je regarde comme une chose indispensable... de s'opposer à la multiplication des champs. »

de prés plus ou moins bons ; vingt de bois assez beaux ; et à peu près trente-cinq dont la surface est toute en rocs, en fondrières, trop humides, ou toujours dans l'ombre, et en bois ou très faibles, ou à peu près inaccessibles » ¹. L'exposition serait assez chaude pour mûrir le raisin, il y en avait autrefois, mais les vignes ont été remplacées par des châtaigniers. Oberman plantera des pommiers et des merisiers, quelques poiriers et pruniers. Comme Aldomen il prendra plaisir à diriger dans les parties les plus hautes, les plus sèches de ses prés, des eaux, intarissables puisqu'elles sortent d'un petit glacier ².

Des ouvriers de la Gruyère auront vite fait de construire sa maison de bois ³. Ils commencent par élever un grand toit couvert d'*anscelles* ⁴ « qui joindra la grange et la maison », sous lequel installer bûcher et fontaine, abriter les voitures, les chars et les outils ⁵.

La nuit, par les fenêtres ouvertes, Oberman entendra, comme à Fribourg, l'eau de la fontaine tomber dans le bassin, et, au moindre vent qui l'agite, s'éparpiller sur

1. *Oberman*, t. II, p. 132.

2. « J'étais occupé, écrit Aldomen (p. 57), à diriger des eaux dans les parties les plus élevées de mes prés. » Et de même Oberman (t. II, p. 239) s'amusera à « mesurer la pente d'un filet d'eau qu'il veut amener dans la partie la plus haute de ses prés ».

3. *Oberman*, t. II, p. 207. Dans *Aldomen* (p. 41) cette maison est construite en moins de deux mois, et on n'a pas besoin pour l'habiter d'attendre que les plâtres soient essuyés. Dans l'*Énoncé* (p. 30) Senancour vante « les douceurs de la vie dans les maisons de bois ».

4. On écrit aujourd'hui *anselle* ou *enselle*. Ce sont des bardeaux, petites lames de bois dont on couvre les toits et les façades exposées à la pluie. (Pierrehumbert, *Dictionnaire du parler neuchâtelois et suisse romand*. Neuchâtel, 1926.) On dit, dans le canton de Vaud, *tavillons*.

5. *Oberman*, t. II, p. 130.

les barres de fer où se posent les vases que l'on veut remplir :

Il n'est guère d'accidents naturels aussi romantiques que le bruit d'un peu d'eau tombant sur l'eau tranquille, quand tout est nocturne, et qu'on distingue seulement dans le fond de la vallée, un torrent qui roule sourdement derrière les arbres épais, au milieu du silence ¹.



Les analogies manifestes qui relient Imenström au petit roman d'*Aldomen* (1795) aussi bien qu'à l'*Énoncé* (novembre 1800) sont la preuve certaine que depuis longtemps s'ébauchaient dans l'esprit de Senancour la huitième et la neuvième années d'*Oberman*. L'installation à Imenström, unique élément romanesque d'*Oberman*, en est aussi le noyau primitif, formé essentiellement d'un désir permanent et qui remonte aux premiers songes de l'enfance.

Mais Senancour, même dans un roman si incapable de mensonge, ne peut faire que tout au long de ces huitième et neuvième années ne s'accuse la rupture entre la fiction et la vérité. Imenström est subordonné à tant de si qu'il en devient très vite irréel. Senancour en ruinait la vraisemblance avant même d'y installer son héros. Ne lui fait-il pas écrire de Paris, le 2 septembre, VII :

Je ne désirerais point maintenant une vie tout à fait obscure et oubliée dans les montagnes : je ne veux plus des choses si simples ; puisque je n'ai pu avoir très peu, je veux avoir davantage. Les refus obstinés de mon sort ont accru mes besoins ².

1. *Oberman*, t. II, p. 207.

2. *Ibid.*, t. II, pp. 47-48.

De Saint-Saphorin même, le 14 juillet de l'année suivante, alors qu'il est en quête du site où il élèvera sa maison de bois et qu'il fait le plan d'une vie patriarcale dans quelque vallon alpestre, il ne peut se tenir de conclure :

Voilà comme il faudrait vivre : voilà comme j'aimerais à faire, surtout si j'avais un revenu considérable. Mais vous savez quelle chimère je nourris dans ma pensée. Je n'y crois pas, et pourtant je ne saurais m'y refuser ¹.

Son choix arrêté, tandis qu'avec des ouvriers de la Gruyère il s'emploie à bâtir : « Je suis enfin chez moi ; et cela dans les Alpes. Il n'y a pas bien des années, confesse-t-il, que c'eût été pour moi un grand bonheur ; maintenant j'y trouve le plaisir d'être occupé ². » Et, deux ou trois semaines plus tard, comme on le blâme de s'être « confiné dans un endroit solitaire et ignoré », Oberman de déclarer : « Je ne donne pas une préférence décidée à la campagne ; car si, dans une situation gênée, il est plus facile qu'à la ville de mener une vie supportable ; je crois qu'avec de l'aisance il est plus facile dans les grandes villes qu'ailleurs, de vivre tout à fait bien selon le lieu ³. » Aussi comprendrait-il aujourd'hui qu'on donnât la préférence à Paris, « la ville qui réunit au plus haut degré les avantages des villes ». C'est que Senancour, qui vient à l'hôtel Beauvau, trois ans et plus, de goûter aux délices de Paris, ressent maintenant à Chupru combien se sont approfondies les discordances entre le nouvel être qu'il est devenu et cette vie retirée, cachée, qu'en 1789 et 1790, à son premier séjour en Suisse, il avait tant désirée.

1. *Oberman*, t. II, p. 126.

2. *Ibid.*, t. II, p. 130.

3. *Ibid.*, t. II, p. 155.

Quand on n'est point propre aux occupations de la campagne, on s'y trouve étranger ; on sent qu'on n'a pas les facultés convenables à la vie que l'on a choisie, et qu'on ferait mieux un autre rôle que pourtant on aime, ou on approuve moins. Pour vivre dans une terre, il faut avoir les habitudes rurales : il n'est guère temps de les prendre lorsqu'on n'est plus dans la jeunesse. Il faut avoir les bras travailleurs et s'amuser à planter, à greffer, à faner soi-même : il faudrait aussi aimer la chasse ou la pêche. Autrement on voit que l'on n'est pas là ce qu'on y devrait être, et l'on se dit : à Paris, je ne sentirais pas cette disconvenance... Ainsi l'on ne retrouve plus sa place dans l'ordre du monde, quand on en est sorti trop longtemps ¹.

Une angoisse étreint sans relâche Overman tandis qu'il aménage Imenström. Seul, devra-t-il vivre seul dans sa chartreuse ? Relié aux ineffables pressentiments de l'amour, ce songe, accompli douze ou treize ans plus tôt, le comblait. Aujourd'hui il n'est plus que l'amer souvenir des illusions perdues.

Paix des ombrages ! brisement des vagues ! silence ! lune ! oiseaux qui chantiez dans la nuit ! sentiments des jeunes années qu'êtes-vous devenus ² ?

Mais justement ce que perd le roman, le journal intime le gagne. Au vieux rêve pastoral, à la nostalgie de la nature primitive dont, avant, après Jean-Jacques, fut possédé tout le xvm^e siècle, à ce thème déjà démodé, et, à l'avènement de Napoléon, presque anachronique, la vie vient inoculer ses venins. Imenström, expression d'un songe continuellement différé, refoulé, à jamais irréalisable, Imenström n'est plus qu'un alibi, grâce auquel vont se faire jour des confidences, dont l'accent est

1. *Overman*, t. II, p. 157.

2. *Ibid.*, t. II, p. 166.

si net, le ton si déchirant que nul, sachant lire, n'y peut rester sourd. Dans ces VIII^e et IX^e années d'*Oberman*, les seules où il y ait du roman, essayons maintenant d'isoler le journal intime.



Nous ignorons les dates précises entre lesquelles eut lieu le séjour à Chupru. Nous ignorons, en partie, les divers déplacements de Senancour en Suisse de février 1802, date de son arrivée à Lausanne, à octobre 1803, date de son retour à Paris. Mais il est hors de doute qu'il séjourna, plus ou moins longtemps, à Fribourg et Agy, auprès de sa femme, chez les Daguets. La preuve en est dans les relations qu'il noue alors avec un Fribourgeois pour lequel il conçut de l'estime :

Il a connu, vers 1802, M. Schaller, ami de son beau-frère ¹. M. Schaller était alors chancelier. M. de Senancour lui trouvait une tête remarquablement organisée : il disait de lui : ce sera un homme d'État éminent. Il l'avait bien pensé ².

Reprenons ces VIII^e et IX^e années d'*Oberman*. Du contexte, si adroitement rédigé pour le dissimuler, si nous dégageons le journal intime, les confidences les plus directes, les plus vraies ressortent, parfois dans toute leur crudité, comme dans une préparation anatomique les tissus injectés d'un liquide colorant.

Au mois de février 1802, comme il arrivait à Lau-

1. Jacques-Balthazar Daguet (1765-1851), Cf. ci-dessus, p. 58.

2. Appendice à la *Notice biographique sur M. de Senancour*, dans *l'Émulation*, V^e année (1845-1846), p. 128.

Charles-Joseph de Schaller 1772-1843, qui fut tour à tour avoyer, député à la Diète, laquelle l'envoya en qualité de médiateur auprès des cantons de Bâle en 1831, de Schwytz en 1832. Cf. *Dictionnaire biographique de la Suisse*.

sanne, le premier mouvement de Senancour avait bien pu être d'indulgence. Au contact prolongé des réalités la jalousie le mordit. Il lui suffit de revenir à Fribourg, d'y vivre. Les « propos de commère », les regards narquois, suffirent à éveiller la colère. Dans la solitude de Chupru les rancœurs longuement s'exacerbèrent. L'imagination eut tout loisir pour travailler sur les moindres indices et chercher à découvrir le coupable. Amertume ou colère se répandent au long de ce tome II d'*Oberman*, tout entier ou presque écrit en Suisse ¹.

Dès la VII^e année, qui correspond à 1801, dans une lettre de juin, date approximative à laquelle fut conçu l'enfant adultérin, apparaît une première allusion à la femme infidèle ². Deux images s'affrontent aussitôt : celle de la jeune fille épousée le 13 septembre 1790 et celle de la femme adultère. Était-ce bien le même être qu'il avait connu d'une pudeur si farouche, cette « dévote qui ne pouvait à seize ans souffrir qu'on l'embrassât dans des jeux de société ; qui, mariée à vingt-deux, n'envisageait qu'avec horreur la première nuit », qui, lorsqu'on lui eut dit « à l'autel, de coucher avec son mari » l'égratignait les premiers jours ? Était-ce bien la même cette femme qui l'avait trahi, qui le trompait sans scrupule ?

Senancour vit dans cette contradiction apparente l'effet d'une éducation mal entendue, qui s'applique à maintenir « des filles simples... avec ignorance dans la sagesse la plus sévère ». Elles ont « horreur d'un baiser comme d'un sacrilège ; mais s'il est obtenu, elles pensent qu'il n'y a

1. Dans l'édition originale (1804) le tome II commence à la lettre XLVII Lyon, 18 août, VI. Dans l'édition de 1833, à la lettre XLVIII (Méteville, 1^{er} septembre, VI).

2. *Oberman*, t. II, pp. 35-38 (Lettre L).

plus rien à conserver, et se livrent uniquement parce qu'elles se croient déjà livrées... On avait voulu les préserver seulement contre le premier pas, comme si l'on eût eu la certitude que ce premier pas ne serait jamais franchi, ou que l'on serait toujours là pour les retenir ensuite » ¹.

Mais dès lors que notre dévôte

a couché avec un homme, ce qui l'embarrassait le plus est fait ; et s'il arrive qu'en l'absence de son mari, un homme plus saint que lui ait l'art de répondre à ses scrupules dans un moment de désirs et de besoins, elle cédera comme elle a cédé en se mariant ; elle jouira avec moins de terreur que lors de ses premières jouissances, parce que c'est une chose qui n'est plus nouvelle, et qui fait un moins grand changement dans son état... Il arrivera encore qu'elle sera enceinte, et que souvent elle ignorera, ou doutera si son mari est le père de l'enfant dont elle le charge. Si même elle le sait, elle aimera mieux le laisser dans l'erreur, pourvu qu'elle ne prononce pas un mensonge, que de l'exposer à se mettre dans une colère qui offenserait Dieu, que de s'exposer elle-même à médire du prochain en nommant son séducteur ².

Un homme plus saint... Les soupçons prennent une direction... Ils s'affirment, se précisent dans cette même lettre L. La dévôte, « mariée à vingt-deux » ans, « reçoit à vingt-quatre son directeur dans ses bras » ³. Elle, si farouche d'abord, même avec son mari, « quelque temps

1. *Oberman*, t. II, pp. 36-37. Et un peu plus loin, p. 102, en note : « J'aurais peu de confiance dans une femme qui ne sentirait pas la raison de ses devoirs, qui les suivrait strictement, aveuglément et par l'instinct de la prévention ».

2. *Ibid.*, t. II, pp. 37-38. Senancour, très honnêtement, d'ajouter « il est très vrai que la religion, mieux entendue, ne lui permettrait pas une pareille conduite : et je ne parle ici contre aucune religion ».

3. *Ibid.*, t. II, p. 35.

après couchera avec un autre qui lui parlera du salut et des mortifications de la chair » ¹.

D'après des allusions si claires il semble bien que Senancour ait découvert le coupable, tout au moins son état. Bien plus que contre la femme adultère, c'est contre lui que se tourne sa colère, qu'il a les mots les plus méprisants, les termes les plus durs. On comprend sans peine que sa propre droiture soit sévère contre un personnage doublement fourbe. N'a-t-il pas, lui qui sut dominer un attachement passionné, acquis le droit de condamner l'amant ?

Jose juger les devoirs : si jamais on peut me dire qu'il me soit arrivé de manquer à un seul devoir réel, non seulement je ne jugerai plus, mais je renoncerai pour toujours au droit d'écrire ².

Contre le coupable sa colère s'épanchait d'abord, plus discrètement, dans une note de la lettre LXIII :

Je n'ai pas encore découvert la différence entre le misérable qui... rend une femme enceinte, puis l'abandonne, et le soldat qui dans le saccage d'une ville en jouit et l'égorge. Celui-ci serait-il moins infâme, et parce que du moins il ne trompe pas, et parce que ordinairement il est ivre ³.

A vivre près de la mère et de l'enfant adultérin, chaque jour renouvelait les souvenirs cuisants. Dans la lettre LXXN, 2 août de la IX^e année, le ressentiment atteint au paroxysme. Et c'est bien vainement qu'il fait précéder de maximes générales la confidence, qu'il tente de donner le change par une allusion « à ces femmes

1. *Oberman*, t. II, p. 37.

2. *Ibid.*, t. II, p. 102.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 99-102.

pleines de sensibilité, d'intentions pures, de jeunesse et de candeur ». La confiance et la colère ressortent, éclatantes. (Avait-il mis la main sur la correspondance du criminel. Utilisait-il les explications, les excuses de la coupable ?)

Ne voyez-vous pas dans ses lettres mêmes, au milieu du jargon romanesque de *ses gauches sentiments*, des expressions dont une seule suffirait pour déceler la mince estime qu'il a pour vous, *et la bassesse dans laquelle il se sent lui-même* ? Il vous amuse, il vous entraîne, il vous joue ; il vous prépare la honte et l'abandon. Vous le sentiriez, vous le sauriez ; mais par faiblesse, *par indolence* peut-être, vous hasardez l'honneur de vos jours. Peut-être c'est pour l'amusement d'une nuit que vous corrompez votre vie entière. La loi ne l'atteindra pas ; il aura l'infâme liberté de rire de vous. *Comment avez-vous pris ce misérable pour un homme ? Ne valait-il pas mieux attendre et attendre encore ? Quelle distance d'un homme à un homme !...*

... Tous les hommes ont les sens de leur sexe, *mais attendez celui qui en a l'âme*. Que peut avoir de commun avec vous cet être qui n'a que des sens ? Les verrats sont aussi des mâles ¹...

O maladresse de l'homme vrai ! Le voilà qui craint de s'être trahi en se montant jusqu'à la colère. Et aussitôt de s'interrompre, de mettre deux lignes de points de suspension, et de se rattraper dans une note qui le livre davantage : « J'ai supprimé, dit-il, quelques pages où il s'agissait de *circonstances particulières et d'une personne dont je ne vois pas qu'il soit parlé dans aucun autre endroit de ces lettres* ¹. » De la femme de Senancour il n'a jamais été en effet directement question jusqu'ici, il n'en sera pas question avant la lettre LXXXVII où est

1. *Oberman*, t. II, pp. 193-194.

conté le mariage de Fonsalbe. Nulle part l'image distincte de ses traits. Et les violettes de Lu** elles-mêmes ne nous confient que les enchantements, si vite déçus, d'Oberman à l'équinoxe de mars 1790.

Quand paraît en février 1806, quelques jours après la mort de sa femme, décédée en janvier, la première édition du livre *De l'Amour*, l'amertume et les griefs renaissent :

Dans les autres rapports de la vie, celui qui manque à ses engagements, est atteint par la loi... L'opinion condamne ceux qui manquent à leurs engagements. Mais dans ces relations secrètes des sexes, la fourberie la plus odieuse échappe aux lois... L'opinion ne se prononce point contre le fourbe, parce que le fourbe n'étant presque jamais puni, n'est presque jamais diffamé aux yeux du public, dont il est même très rarement connu ¹.

Qui sait jusqu'où fut contraint le malheureux de pousser la générosité devant le monde ? Ne lui fallait-il pas, ramenant de Lausanne la mère et l'enfant, faire bonne contenance :

Je n'oserais pas affirmer qu'il ne pût se trouver des cas où un homme sage tombât dans le ridicule de dire, mes enfants, quand ils ne sont pas à lui : et il faut avouer qu'alors on ne pourrait s'empêcher de trouver plaisant un homme fort respectable d'ailleurs ².

Qui sait même si, par delà Jacques-Hippolyte l'enfant adultérin né à Lausanne le 7 janvier 1802³ la confiance une fois ébranlée, les doutes du mari trompé ne remontaient pas beaucoup plus haut, non pas certes jusqu'à la naissance de sa fille, mais jusqu'à celle de Jacques-Baltha-

1. *De l'Amour*, 1806, p. 105.

2. *Ibid.*, p. 115. Passage supprimé dans la seconde édition, 1808, p. 112.

zar (9 octobre 1792), qui ne vécut pas, et de Florian-Julien (9 décembre 1793), qui ramené en France ne devait pas tenir une grande place dans la vie de Senancour, ni, même encore jeune, faire long séjour auprès de lui. Deux textes autorisent cette hypothèse. Celui-ci dans la lettre L d'*Oberman*, où est nettement visée la femme de Senancour :

Lorsqu'une dévote... qui, mariée à *vingt-deux* [ans], n'en-visageait qu'avec horreur la première nuit, reçoit à vingt-quatre son directeur dans ses bras ; je ne crois pas que ce soit tout à fait hypocrisie de sa part ¹.

Et cet autre dans le livre *De l'Amour*, qui ne peut certes pas s'appliquer à Jacques-Hippolyte, mais bien à Florian-Julien :

On ne sait pas si l'enfant qu'on aime, qu'on instruit, pour qui on travaille, à qui on [consacre] ² en partie sa vie, est vraiment à soi, ou n'est qu'un étranger, monument de perfidie ou de honte ³.

En vain Senancour essayait-il de se reconforter philosophiquement, se répétant le mot de Montaigne : « Les cocus sont plaints et non mésestimés ⁴. »



Des mois et des mois il fut incertain sur le parti qu'il devait prendre. De 1795 à 1802 séparé de sa famille, il n'avait jamais renoncé au désir de retrouver ses enfants, ni même tout à fait perdu l'espoir de renouer avec sa

1. *Oberman*, t. II, p. 35.

2. L'édition de 1806 donne *conserve*, faute d'impression évidente que je corrige d'après la seconde édition, 1808, p. 112.

3. *De l'Amour*, 1806, p. 116.

4. *Ibid.*, p. 120.

femme. Des obstacles extérieurs, plus forts que sa volonté, avaient chaque fois contrarié ses intentions.

Mais, au printemps de 1802, quand il se retrouva en Suisse encore tout endolori par un amour que le devoir lui interdisait, et qu'il sut la trahison de l'épouse infidèle, alors, sur cette terre étrangère, plus durement il ressentit les affres de la solitude. « Maintenant je suis seul, murmure Oberman, je n'ai plus rien qui me soutienne ¹. » Aujourd'hui se déroulait devant lui tout le malheur de sa destinée. Il n'en était que plus tourmenté de regrets, de désirs, d'incertitudes, d'attentes.

Le sort, songe Oberman sur le rivage de Saint-Saphorin, à la mi-juillet de la huitième année, c'est-à-dire de 1802, le sort qui ne m'a donné ni femme, ni enfants, ni patrie : je ne sais quelle inquiétude qui m'a isolé, qui m'a toujours empêché de prendre un rôle sur la scène du monde, ainsi que font les autres hommes ; ma destinée enfin, semble me retenir, elle me laisse dans l'attente et ne me permet pas d'en sortir... Il semble qu'il y ait une force qui me retienne et me prépare en secret, que mon existence ait une fin terrestre encore inconnue, et que je sois réservé pour une chose que je ne saurais soupçonner.

Et ses rêves s'orientant au gré de ses désirs, de ses espoirs peut-être, cet été de 1802 il caressait le projet, pour calmer son inquiétude, de s'appliquer à des occupations journalières, qui lui permettraient de ne plus se croire tout à fait inutile.

Peut-être même, poursuit Oberman, prendrais-je ce parti, si je ne me trouvais pas dans un isolement qui ne m'y offrirait point de douceur intérieure ; si j'avais un enfant que je formerais, que je suivrais dans les détails ; si j'avais une femme qui aimât les soins d'un ménage bien conduit, à qui il fût

1. Oberman, t. II, p. 75.

naturel d'entrer dans mes vues, qui pût trouver des plaisirs dans l'intimité domestique, et jouir comme moi de toutes ces choses qui n'ont de prix que celui d'une simplicité volontaire ¹.

C'est en de tels moments sans doute que prévalaient les motifs d'indulgence, et que se présentait à son esprit l'image d'une femme naïve, dupe d'un Lovelace, qui s'est joué d'elle, et réduite désormais à « dévorer ses larmes », à « traîner des jours précaires, flétris, misérables » ².

Tandis qu'il construit sa chartreuse d'Imenstrøm, tout seul qu'il soit, et dans l'ignorance de ceux avec lesquels il vivra, Oberman décide de s'arranger d'une manière qui n'écarte de lui « personne de ceux dont on peut dire : c'est un des nôtres » ³.

Par quelque nuit pluvieuse de juillet, « seul, sans lumière,... auprès d'un beau feu qui tombe en débris », il s'attardait complaisamment à de tels songes. Tout ce premier été il reste partagé entre les illusions et le doute.

Avec une femme, comme il en est ; avec un ou deux enfants, et un ami comme vous savez ; avec de la santé, un terrain suffisant dans un site heureux, et l'esprit d'ordre, on a toute la félicité que l'homme sage puisse maintenir dans son cœur,... et pourtant le bonheur reste loin de moi ⁴.

À l'encontre de tout projet la réalité élevait ses obstacles. Les difficultés étaient les mêmes que jadis, mais singulièrement aggravées. Et d'abord le caractère de la femme. Son humeur, sauvage à l'origine, avait, passée la tren-

1. *Oberman*, t. II, pp. 126-127.

2. *Ibid.*, t. II, p. 197.

3. *Ibid.*, t. II, p. 128.

4. *Ibid.*, t. II, pp. 158-159.

taine, tourné à l'aigreur. Jamais, du reste, M^{me} de Senancour n'avait connu cette « amabilité » qui établit au foyer « des habitudes heureuses ». La misère empirant les choses, les enfants n'attendaient plus « que l'âge d'échapper, comme leur père, aux dégoûts de cette vie domestique » ¹.

Plus ou moins adroitement dissimulés sous des généralités anonymes, disséminés à travers les deux volumes d'*Oberman*, les mêmes griefs reparaissent et se rejoignent. Ils demeuraient identiques comme les êtres.

... Quand le père et sa femme, quand la mère et ses filles n'ont point de condescendance, n'ont point d'union, qu'ils ne veulent pas aimer les mêmes choses, qu'ils ne savent pas se soumettre aux mêmes misères et soutenir ensemble, à distances égales, la chaîne des douleurs ; quand par égoïsme ou par humeur, chacun refusant ses forces, la laisse pesamment traîner sur le sol inégal, et creuser le long sillon où germent avec une fécondité sinistre les ronces qui les déchirent tous : O hommes ; qu'êtes-vous donc pour l'homme ?

Quelle réconciliation espérer si la coupable s'y refuse ? « Quand une attention, une parole de paix, de bienveillance, de *pardon généreux*, sont reçues avec dédain, avec humeur, avec une indifférence qui glace ²... »

Néanmoins l'irréparable ne vint pas des caractères. S'ils « se convenaient peu, ils se convenaient pourtant en quelque chose ». Dès les premiers temps de la vie conjugale, le mal naquit de la fortune qui « s'opposa à une vie suivie et réglée » et qui empêcha Senancour d'avoir un ménage indépendant ³. Ce furent les beaux-pères qui achevèrent de tout gâter.

1. *Oberman*, t. II, pp. 65-67.

2. *Ibid.*, t. I, pp. 149-150.

3. *Ibid.*, t. II, p. 235 et p. 172.



Dans la solitude de Chupru certains souvenirs avaient pu s'agrir. A Fribourg ou Agy, à la faveur de la cohabitation les incompatibilités éclatèrent.

« Nulle intimité, écrit Oberman le 28 juin, IX, n'a consolé mes ennuis dans les longues brumes de l'hiver. Le printemps vint pour la nature, il ne vint point pour moi ¹. » Au cours de l'été 1803, après une année d'hésitations, Senancour dut prendre son parti. Généreux et bon, il avait un temps incliné au pardon. La constante duplicité des Daguet le révolta.

En février 1806, quelques semaines après la mort de sa femme, il se déchaîna contre les cœurs « vendus aux plus vils intérêts des passions adroites » ². Comme Fonsalbe, précipité dans « un abîme d'injustices, de dégoûts, de regrets », il était contraint, sous les regards malicieux d'une petite ville, de renfermer au dedans de soi son irritation. Il n'avait même pas la ressource d'un malheur exceptionnel. En tout cela rien qui ne fût platement banal.

Si tous les secrets étaient connus, songe Oberman comme pour se consoler, si l'on voyait dans l'endroit caché des cœurs l'amertume qui les ronge, tous ces hommes contents, ces maisons agréables, ces cercles légers ne seraient plus qu'une multitude d'infortunés rongéant le frein qui les comprime, et dévorant la lie épaisse de ce calice de douleurs dont ils ne verront point le fond. Ils voilent toutes leurs peines ; ils élèvent leurs fausses joies, ils s'agitent pour les faire briller à ces yeux jaloux toujours ouverts sur autrui. Ils se placent dans le point de vue favorable, afin que cette larme qui reste dans leur œil, lui donne un éclat apparent, et soit enviée de

1. *Oberman*, t. II, p. 166.

2. *De l'Amour*, 1806, p. 106.

loin comme l'éclat du plaisir. La vanité sociale est de paraître heureux¹.

Par devoir envers ses propres enfants autant que par pudeur Senancour, dans *Oberman*, n'a parlé qu'à mots couverts. « La plus odieuse perfidie, écrira-t-il en 1829, restera inconnue : il sera de l'intérêt de l'opprimé de ne rien dévoiler². »

Victime de l'opinion, et hors d'état de se défendre, il attendra plus de trente ans pour dire et sous la forme la plus indirecte quel fut en 1802 et 1803 son supplice.

La droiture et le bon sens d'un homme marié ne le préservent pas toujours du mépris : on lui reprochait les fautes qu'il n'avait pas partagées ou qu'il n'avait pu prévoir³.

Contre l'homme seul, jugé sans défense, un facile courage animait les Dagnet. Ils étaient méprisables en ressources. De leur fourberie Senancour souffrait doublement, en ce qu'elle révoltait sa naturelle droiture, et parce qu'elle le contraignit lui-même assez vite à des précautions qui lui répugnaient, où du reste il était maladroit, et vaincu d'avance.

Le premier de tous les devoirs est de ne pas tromper : rien n'avilit davantage que de recourir à ces moyens de la faiblesse. Tromper est le plus grand mal possible pour celui qui trompe, et le plus grand mal encore pour celui qui est trompé. Il est clair qu'on peut se prémunir contre tout vice bien plus aisément que contre la fourberie. Mais quand il n'y a pas de bonne foi dans celui avec qui l'on a des rapports, il faut ou

1. *Oberman*, t. II, p. 232.

2. *De l'Amour*, 3^e éd., p. 161 de la réimpression du *Mercur* (1911).

3. *De l'Amour*, 4^e éd. (1834). t. I, p. 186.

consentir à être sa victime, ou rester soi-même dans une défiance et des précautions qui ne peuvent longtemps se concilier avec la droiture ¹.

A de tardives allusions on devine de quels prétextes les Daguets couvrirent les premières dissimulations, par quelles excuses la femme de Senancour elle-même tentait de justifier les ruses au moyen desquelles on dut attirer à Lausanne, en février 1802, le mari berné. Venant d'elle pareille félonie était encore plus odieuse.

Il est, dit-on, des circonstances où on déguise la vérité par ménagement. *Singulière discrétion qui prolonge l'infidélité au moyen de l'imposture !* Est-ce réparer ses fautes que de les taire à ceux dont cette dissimulation compromet chaque jour les intérêts, et avec qui on a juré d'être lié sans réserve...

On s'avilit de part et d'autre quand on a la faiblesse de recourir à ces expédients qui, *malgré de tristes succès momentanés*, ne sont réellement que des causes de discorde ².

Une première dissimulation engendre nécessairement une interminable suite de mensonges. Profitant de l'absence de leur gendre qui, à cette date, devait être à Chupru, en tout cas à son insu, le 28 juillet 1802, les Daguets apportaient à l'église de Givisiez l'enfant adultérin. Il y fut baptisé « sous condition ». Il reçut les noms de Jacques-Hippolyte et fut déclaré « *filz légitime* d'Étienne-Jean-Baptiste-Ignace Pivers, de Paris, et de Marie-Françoise Daguët, de Fribourg, son épouse » ³. A dessein on

1. *De l'Amour*, 1806, pp. 107-108.

2. *De l'Amour*, 1834, t. I, pp. 266-267. Et déjà dans la 3^e éd., pp. 158-159, de la réimpression du *Mercur*.

3. Rapport du Directeur de la Police centrale du canton de Fribourg au Conseil d'État, 26 septembre 1816, où il est dit en outre que Jacques-Hippolyte est « né à Lausanne le 7 janvier 1802 ». Aucune trace de cette naissance dans le canton de Vaud sur les registres d'état civil ou de baptêmes.

abrégeait le nom du père qui, dans les actes conservés aux Archives de Fribourg et dans cette même paroisse de Givisiez aux baptêmes de ses enfants était appelé Pivert de Senancour.

Autant d'inexactitudes qui préparaient l'imposture de 1816. Au printemps de cette année, M. Daguet, âgé de soixante-quinze ans ¹, veuf depuis décembre 1814 ², représentant peut-être sa fin prochaine ³ (et c'est l'unique circonstance atténuante), entreprit de faire un sort à Jacques-Hippolyte. Il invitait donc son gendre à reconnaître le jeune homme, jusque-là demeuré à Fribourg, et le sommait d'avoir à le recueillir.

Devant pareille menace Senancour prit la fuite ⁴. En allant de Paris à Marseille il eut tout loisir de méditer sur les suites d'une imprudente générosité. De Marseille, où il ne resta que trois jours, il se rendit à Nîmes, où il passa quelques mois. Enfin il se fixait à Anduze pour un

1. Il était né le 4 mai 1741.

2. Sa femme fut inhumée le 7 décembre 1814 au cimetière de Givisiez. (Paroisse de Givisiez, *Liber Mortuorum*, p. 43.)

3. Il devait mourir cette même année 1816, le 23 décembre.

4. Je date du printemps 1816 la sommation de Daguet à Senancour, parce que c'est en avril 1816 que Senancour quitte Paris pour Marseille. Or dans les notes biographiques que Senancour en 1831 dictait à Boisjolin pour Sainte-Beuve, les deux départs, le premier pour la Suisse en février 1802, le second pour Marseille en avril 1816, sont rapprochés avec l'intention évidente d'établir un lien entre ces deux voyages : « Cette absence (de 1802-1803), et une autre aussi peu de son gré, faite quatorze ans plus tard (d'avril 1816 à fin mars 1818) lui firent un tort irréparable. » (Boisjolin, p. 292. Le dommage fut pour Senancour, en 1802, de perdre sa situation, et, en 1816, probablement les travaux de librairie dont La Tynna le faisait vivre. Ce fut précisément en 1818 que mourut La Tynna.

De son côté M^{lle} de Senancour écrit de son père dans *Simple documents* : « Entraîné par le besoin d'un beau climat et d'autres motifs, il alla passer quelques mois à Nîmes, en 1816, puis plus d'un an à Anduze. »

an et plus. Là, sur les bords du Gardon et parmi les oliviers, il trouvait au pied des Cévennes les agréments d'un pays méridional. (Depuis son enfance il rêvait de ce contraste.)

Avant de quitter Paris (où il ne rentra qu'à la fin de mars 1818) il avait écrit au Directeur de la Police centrale à Fribourg « qu'il était bien éloigné de procurer un acte d'origine » à Jacques-Hippolyte, « puisque au contraire il le méconnaissait formellement pour lui appartenir ayant la certitude qu'il était le fruit des infidélités de son épouse » ¹. En vain, de Fribourg, le Directeur de la Police « chercha à lui faire comprendre le mal-fondé de ce refus ». Ses observations « restèrent sans réponse » ².

Le 26 septembre 1816 le même personnage portait l'affaire devant le Conseil d'État de Fribourg. Il exposait que Senancour, époux non divorcé de Marie-Françoise Daguet, était le père de tous les enfants « conçus et mis au monde pendant la durée de ce mariage, à moins que leur légitimité n'ait été contestée par lui dans les formes légales et leur naissance adultérine connue et prononcée par les tribunaux ».

Le Conseil d'État décidait donc qu'un passeport serait accordé à Jacques-Hippolyte pour se rendre à Paris. Le passeport lui fut délivré le 6 octobre en qualité « d'étudiant, originaire de Paris, domicilié à Fribourg, se rendant à Paris pour rentrer dans sa famille ». On voit la malice, de qualifier « originaire de Paris » ce jeune homme légalement inconnu en Suisse.

Avec son passeport on remettait à l'enfant adultérin trente-deux francs pour ses frais de voyage. Le Conseil

1. Rapport du Directeur de la Police centrale du Canton de Fribourg.

2. *Ibid.*

communal faisait l'avance de cette somme dont il était autorisé « à se récupérer sur la succession maternelle échue à la mère de ce jeune homme » ¹.

Enfin le Directeur de la Police en même temps que le passeport donnait à Jacques-Hippolyte une lettre de recommandation auprès du maire de la section du Jardin des Plantes ², où reprenant les termes de son rapport au Conseil d'État, il exposait la situation du jeune homme et l'objet de son voyage. Il en profitait pour ajouter que, lors de la naissance de Jacques-Hippolyte, Senancour vint tout exprès de Paris « voir sa femme à Lausanne et la ramena lui-même à Fribourg sans aucune récrimination ». Et pour finir il faisait appel « à la loyauté et à l'humanité bien connue des autorités françaises ». Étienne-Jean-Baptiste-Pierre-Ignace Pivers de Senancour, est-il dit dans ce document, « qui prend la qualité de littérateur »... Assurément M. Daguët avait ses raisons de n'aimer pas *Oberman*, si toutefois il l'avait lu.

En octobre 1816 Senancour n'était plus à Paris. Que devint « le jeune infortuné », ainsi que l'appelait le Directeur de la Police, en l'envoyant perdre ? Nul document n'a été retrouvé qui désormais fasse mention du malheureux. Tardivement, en 1829 et 1834, dans la troisième et la quatrième édition *De l'Amour*, quelques lignes sollicitent l'imagination. Instruit par une amère expérience

1. Le rapport ajoute « que la Direction des orphelins recevra l'ordre de ne pas se dessaisir de la succession échue à feu la Dame Pivers de Senancour née Daguët et à n'en faire l'extradition à qui que ce soit, aussi longtemps que le jeune Jacques-Hippolyte n'aura pas été reconnu par M. Pivers comme son fils légitime, à moins que le contraire ne soit prouvé et prononcé légalement ».

2. Le Directeur de la Police du canton de Fribourg au maire de la section du Jardin des Plantes à Paris, 6 octobre 1816. (Aux Archives d'État de Fribourg.)

et à même de connaître « les longues suites d'une paternité trop équivoque » ¹, Senancour s'y montre implacable pour les enfants adultérins.

Il est convenable, ou plutôt il est nécessaire, que ces enfants illégitimes restent toujours à part... Leur destinée sera la même que celle des gens... qui remplissent les rangs inférieurs de la société ².

Leur condition sera celle « de tant d'autres qui deviennent orphelins en bas âge ». Et voici qui vise très directement Jacques-Hippolyte, jusqu'à l'âge de quatorze ans choyé par la famille maternelle :

Cette humble situation ne paraît fort malheureuse que pour celui qui a pris dans l'enfance des habitudes contraires, et chez qui on entretenait de brillantes espérances. La difficulté se réduirait, ce semble, à empêcher qu'un enfant illégitime ne fût élevé par sa mère, à moins qu'il ne commençât à exercer un métier ³.

Jacques-Hippolyte, arrivé à Paris, fut-il réduit au sort des enfants abandonnés ? Senancour fut-il contraint de lui fournir des subsides et de le mettre en état d'exercer un métier ?

Il y a, déclarera-t-il en 1834, quelque chose d'essentiellement odieux, d'essentiellement immoral, dans la nécessité où on met un homme de traiter comme un de ses enfants celui qu'il sait n'être pas de lui. Cette contradiction entre le devoir légal et le devoir naturel est digne du désordre, de la confusion, de l'ignorante injustice des siècles les plus ténébreux ⁴.

1. *De l'Amour*, 1834. t. II, p. 103.

2. *Ibid.*, t. II, p. 19. Et dans la 3^e éd., p. 173.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 19 et 20. Et dans la 3^e éd., p. 173.

5. *Ibid.*, 1834, t. II, p. 276, en note à la fin du volume et après une citation qui vise directement le cas de Senancour : « On

Sans doute Senancour se refusa-t-il obstinément à compter Jacques-Hippolyte parmi ses enfants. S'il l'eût admis à son foyer, quelque document révélerait sa présence.



L'ultime manœuvre de Daguet à la veille de mourir juge les procédés du beau-père à l'endroit de son gendre. Mais pour Senancour, dès 1803, la longue suite de ses déboires conjugaux s'éclairait à la lumière des récentes fourberies. Et comme Fonsalbe il comprenait maintenant par quelles ruses les Daguet, jouant en 1790 de son inexpérience et de sa nature scrupuleuse, parce qu'ils estimaient le parti avantageux, l'avaient malgré lui incliné à épouser leur fille ¹.

Il suffit de dégager du contexte, adroitement rédigé pour égarer le lecteur, quelques lignes dispersées çà et là dans les lettres de la IX^e année, et toutes datées d'Imenström, précieux alibi. Ces allusions, maintenant enfin transparentes, doivent se lire comme les pages du journal intime le plus vrai. Elles nous disent les dispositions secrètes de Senancour en juin et juillet 1803. Dans la maison et le jardin d'Agy la saison était la même qu'en 1790. Les lieux n'avaient point changé mais leur âme. Aujourd'hui Senancour se sentait comme « étranger » « dans le monde heureux », et tandis qu'autour de lui tout se renouvelait comme jadis.

Je n'attendrai plus des jours meilleurs... Au milieu de ce que j'ai désiré tout me manque :... le vide m'environne tous

a opposé, dans le cas de l'adultère, qu'une simple séparation ne mettait pas à couvert le mari, comme le ferait le divorce, du danger de la naissance d'un enfant illégitime. »

1. *Oberman*, t. II, pp. 234-235.

les jours... Et maintenant les fleurs sont tombées, le lys a passé lui-même, la chaleur augmente, les jours sont plus longs, les nuits sont plus belles ! Saison heureuse ! Les beaux jours me sont inutiles, les douces nuits me sont amères. Paix des ombrages !... silence ! lune ! oiseaux qui chantiez dans la nuit ! sentiments des jeunes années, qu'êtes-vous devenus ?

Les fantômes sont restés : ils paraissent devant moi... et je reste dans un vide intolérable, seul, perdu, incertain, pressé d'inquiétude et d'étonnement, au milieu des ombres errantes ¹...

Le 16 juillet, IX, Senancour comme Oberman est encore dans cet état de torpeur qui accompagne les violentes douleurs et qui seul le retient encore en Suisse.

Je ne vois pas du tout pourquoi partir, comme je ne vois pas bien pourquoi rester. Je suis las ; mais dans ma lassitude, je trouve qu'on n'est pas mal quand on se repose ².

Le 24 septembre, IX, la séparation est accomplie, et comme Fonsalbe Senancour se résigne à l'inévitable :

M. de Fonsalbe est ici... : *sa femme y a été...* Il n'est point triste, mais je crois qu'il l'a été beaucoup. Son front réunit les traits heureux du calme de l'âme, et les traits profonds du malheur. Son œil... n'exprime ordinairement qu'une sorte de repos et de découragement ³.

En octobre 1803 il rentrait en France. De Paris, bien qu'il continue de dater d'Imenström, le 16 novembre, il tirait la leçon de son expérience.

Vous avez très bien deviné ce que je n'avais fait que laisser entrevoir. Vous concluez que déjà je me regarde comme céli-

1. *Oberman*, lettre LXXV, 28 juin, IX, t. II, pp. 166-167.

2. *Ibid.*, t. II, p. 181.

3. *Ibid.*, t. II, p. 209.

bataire : et j'avoue que celui qui se regarde comme destiné à l'être, est bien près de s'y résoudre.

... Heureux celui qui ne vit pas seul, et qui n'a pas à gémir de ne point vivre seul.

... C'est autant une faute qu'une imprudence de prendre une femme qui remplira nos jours de désordre, de dégoûts ou d'opprobre ; d'en prendre une qu'il faudra chasser ou abandonner ; ou avec qui tout bonheur mutuel sera impossible. C'est une faute de donner naissance à des êtres pour qui on ne pourra probablement rien ¹.



Senancour avait laissé sa femme en Suisse. Elle y devait mourir en janvier 1806, dans sa trente-septième année, d'une maladie de foie « qui la menaçait sourdement depuis sa première jeunesse » ².

« Fonsalbe, écrivait Overman dans sa lettre du 24 septembre, IX, a un fils et une fille. Mais j'attends pour vous en dire davantage, que mon projet soit définitivement arrêté ³. » Momentanément « le manque de ressources » contraignait Senancour de laisser aux Daguets ses deux enfants légitimes. Au cours de 1804 il fit venir près de lui ⁴ Virginie et Florian-Julien entrés, elle dans sa quatorzième, lui dans sa douzième année. Il eut le bonheur de marquer de son empreinte sa fille, nature « d'une réserve sauvage » ⁵.

Florian-Julien ne devait pas vivre longtemps chez son père. A seize ans, le 8 décembre 1809, jour anniversaire de sa naissance, il entra, comme enrôlé volontaire, au 5^e

1. *Overman*, t. II, p. 230.

2. Boisjolin, p. 292.

3. *Overman*, t. II, p. 210.

4. « Il rentra définitivement en France en 1803 et fit venir sa famille en 1804. » *Simple documents*. (Ms. 580.)

5. *Notice*, p. 109.

Régiment d'Infanterie. Une carrière modeste et lente le mena jusqu'au grade de capitaine ¹. On le devine d'une délicatesse, d'une timidité quasi féminines ². La vie des camps était-elle bien son affaire ?

La destinée lui fut comme à Oberman avare de tendresse ³. Revenu définitivement à Paris en 1831 ⁴, il ne

1. Voici, d'après les Archives de la Guerre, les étapes de cette carrière. Fourrier, chasseur (1811-1812), sergent-major (7 mai 1814, sous-lieutenant à titre provisoire (31 juillet 1816), confirmé dans ce grade (14 juillet 1817). Capitaine (3 août 1841). Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 8 juin 1848.

Il fit campagne de 1811 à 1818 et de 1823 à 1827 en Espagne, et fut, le 31 août 1813, blessé d'un coup de feu à la jambe droite, lors de la prise d'Usarche (Basses-Pyrénées). Il part pour l'Île Bourbon le 15 août 1814. Chevalier de Saint-Louis le 31 juillet 1817, il rentre en France cette même année, le 25 décembre.

Il passe à la Légion de l'Aude le 1^{er} juillet 1818, et à la Garde Municipale de Paris le 30 avril 1831.

2. S'il faut lui appliquer une allusion de *Pauline de Sombreuse* (t. I, pp. 266-267), où il est bien difficile de ne pas reconnaître M^{lle} de Senancour sous les traits d'Hélène, et partant son frère : « Il (le seigneur de Lariswald, affectionne particulièrement sa fille, qu'il nomme plaisamment *son fils aîné*. Hélène, en effet, se trouve dépourvue de la plupart des qualités des femmes ; mais leurs petitessees lui sont aussi parfaitement étrangères... Ses traits... n'expriment ni la douceur, ni la tendresse ; mais bien l'énergie et la sincérité. Son père dit souvent d'elle : « Mon fils aîné est un beau et brave garçon, je voudrais que *mademoiselle* son frère lui ressemblât. »

3. C'est le premier juillet 1817 qu'il avait passé à la légion de l'Aude. Il avait vingt-quatre ans et il était en garnison à Carcassonne. Il se liait bientôt avec la fille d'un capitaine en retraite, Jeanne-Marie Labadie, âgée de vingt ans. De leur commerce naissait une fille, qui fut déclarée le 23 octobre 1819 sous les prénoms de Marie-Virginie et que Florian-Julien reconnaissait pour sa fille. Est-ce le souvenir des infortunes conjugales subies par son père qui le dissuada de faire plus et d'épouser Jeanne-Marie Labadie ?

Marie-Virginie Pivert de Senancour devait épouser Antoine-Paul Urbain Gurriet, professeur à l'Université de Montpellier. (Renseignements communiqués par le comte d'Eggis.)

4. Il habitait aux Ternes, 1 rue Charlot, aujourd'hui rue Troyon.

semble pas avoir tenu grande place dans la vie de Senancour ¹.

Après tant d'épreuves, l'idée seule du mariage demeurait encore pour Senancour à la veille de mourir un objet d'effroi. Pourtant, en dépit de l'amertume tenace, avec les années une triste douceur était née de l'illusion amoureuse par quoi fut illuminé le printemps de 1790. Les *Réveries* de 1833 demeurent par endroits comme imprégnées de ces nostalgies, parcourues par les songes du bonheur un instant promis et presque aussitôt retiré, les *Réveries* de 1833, de tous les livres de Senancour le plus mélodique, le plus chargé de symboles.

Violettes de mars, sur les pentes de Fribourg, « au pied des arbustes », dans les prés inclinés au midi, « non loin du murmure des eaux ». Elles s'épanouissaient aux beaux jours « comme les cœurs droits des solitaires » :

Premier sourire du bonheur possible... idée d'une jeune amie incertaine encore, mais pensive et naturellement généreuse ².

Lys du jardin d'Agy, « sous le soleil de juin », talismans des cœurs purs.

Saisons rapides ! On croyait à la droiture des hommes ; la bienveillance, l'amour soutenaient la pensée ; le matin avait tout son éclat, et la nuit toute sa paix. Je pourrai, disait-on ; et je ferai ce qui est louable, ce qui est naturel. Mais bientôt une résistance imprévue nous arrête, nous détrompe, et le

1. Il vivait certainement en bonne intelligence avec sa sœur. Après la mort de leur père, quand il fut à la retraite et M^{lle} de Senancour installée à Nemours, il venait l'y voir. Et tous deux dans les rochers de Fontainebleau s'entraînaient pour les ascensions alpestres.

2. *Réveries* de 1833, pp. 74-76.

joug humain s'appesantit... Occupé de soins arides,... vous saurez à quel prix on obtient une vie chétive ¹.

Site et demeure à la fois réels et imaginaires, Charrières, Chupru ou Imenstròm, qui offraient à Senancour aussi bien qu'à Oberman ou Aldomen leur cadre pour une vie heureuse :

Dans les premiers moments de la jeunesse qui a pu se défendre des illusions de la terre... C'était dans des lieux sauvages dont la beauté rappelait avec force les moyens, si faciles et si justes, d'un bonheur qu'on ne trouve plus. Un jour, en entrant dans une maison de bois abandonnée par une famille dont personne ne sait plus le nom, vous vous êtes assis sur la pierre de ce vieux foyer. Là vous disposiez de l'avenir ; mais auprès de la porte, la fontaine subsistait encore, et cette eau coulait sans interruption, comme au temps où ceux qui creusèrent ce bassin avaient eu aussi des espérances ².



Si aigus que ressortent, quand on les isole, les cris de douleur adroitement dispersés et comme perdus dans les lettres de la IX^e année, les lecteurs (et Sainte-Beuve le tout premier) n'en ont pas été moins sensibles à une sérénité teintée de mélancolie qui, par degrés, gagne le cœur d'Oberman. Comme Senancour, né en la saison où les journées sont courtes et les nuits « ténébreuses » ³, le héros parvenu le 16 novembre 1803 au seuil de sa trente-quatrième année, arrive au terme de la crise commencée, six ans plus tôt, précisément cette *semaine d'oubli et d'es-*

1. *Réveries* de 1833, p. 287. Pour rendre toute leur valeur symbolique à ces lignes il suffit de les rapprocher de la lettre LXXV, 28 juin, IX. (*Oberman*, t. II, p. 166.)

2. *Réveries* de 1833, pp. 154-155.

3. *Oberman*, t. II, p. 217.

pérance qui marque de son signe lumineux l'automne de 1797 à Villemétrie.

Ce progrès (ou cette décadence) jour après jour s'est accompli, à mesure que s'éteignaient impatiences et révoltes de la première jeunesse, le désespoir même, et qu'aux désirs démesurés succédait l'acceptation du possible.

« Je commence à projeter, à porter les yeux sur l'avenir, à penser à un autre âge ; j'aurais aussi la manie de vivre, constate Overman, le 2 septembre, VII, dans une lettre datée de Paris, lettre où, à la faveur d'une matinée « tranquille, douce et nébuleuse », se marient les souvenirs d'heureux automnes à Fontainebleau et à Méterville ¹.

Cet apaisement ne va pas sans pertes ni renoncements. Overman est encore trop proche de l'âge avide et impatient pour ne pas garder le regret nostalgique des illusions et des ardeurs, privilège de la jeunesse. Le retour de 1802 en Suisse en le confrontant avec les détresses et les attentes sublimes de la vingtième année lui révélait douloureusement de quel prix il payait ce que, peut-être, au début il avait cru un gain.

Je commence à voir les beautés physiques comme les illusions morales, écrit-il de Fribourg, le 30 mars, VIII : tout se décolore insensiblement, et cela devait être ².

Avant même de constater sur la grève de Chillon, « si belle dans ses souvenirs » ³, qu'il ne retrouve plus la beauté des lieux, qu'il ne se retrouve point lui-même. Overman à Thun, le 2 mai, devant les cimes blanches de l'Oberland, avait éprouvé ne plus sentir « que ce qui est

1. *Overman*, t. II, p. 48.

2. *Ibid.*, t. II, p. 63.

3. *Ibid.*, t. II, p. 75.

extraordinaire. Il me faut, ajoutait-il, des sons romantiques pour que je commence à entendre, et des lieux, sublimes pour que je me rappelle ce que j'aimais dans un autre âge » ¹.

La retraite à Imenstrøm a mainte utilité. Dans la solitude et le silence de cette chartreuse se poursuit et s'achève le renouvellement intérieur, à la fois réparation et décadence, commencé six ans plus tôt. Dans la lettre du 16 juillet, IX, Oberman peut à loisir constater qu'en lui-même l'homme de trente ans atteint sa pleine maturité, à ce point que l'être qu'il fut en sa vingtième année, aujourd'hui il aurait peine à le reconnaître.

Je suis bien changé, vous dis-je, je me rappelle que la vie m'impatientait, et qu'il y a eu un moment où je la supportais comme un mal qui n'avait plus que quelques mois à durer. Mais ce souvenir me paraît maintenant celui d'une chose étrangère à moi ; il me surprendrait même si la mobilité dans mes sensations pouvait me surprendre... Je suis las ; mais dans ma lassitude, je trouve qu'on n'est pas mal quand on se repose. La vie m'ennuie et m'amuse ²...

Et, au début de la même lettre, Oberman déclare qu'il aurait moins dû attendre pour se décider à écrire. Dans cette convalescence de la volonté, une application régulière fut en effet le remède le plus efficace. Pleinement assuré de sa vocation, le « pressentiment de quelque célébrité », qui sait ? l'illusion d'une gloire posthume avaient maintenant raison d'« une certaine indolence de l'âme dont les ennuis » avaient chez lui « augmenté... l'habitude » ³.

Devant l'allégresse d'écrire, et parfois « cinq ou six

1. *Oberman*, t. II, p. 64.

2. *Ibid.*, t. II, p. 181.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 178 et 183.

heures » ¹ de suite, cédait certaine « apathie inquiète ». Il connut quelles heures, quels temps, quels états favorisaient l'inspiration, et quelles facilités procuraient au recueillement le silence et l'obscurité des heures nocturnes ². Enfin pour se tirer d'une sorte de « mollesse » et déranger « un peu cette raison divine dont la vérité gêne notre imagination et ne remplit pas nos cœurs » ³, il expérimenta quel secours il pouvait attendre de certains stimulants. Le thé lui communiqua plus de légèreté, lui donnait du ton. Mais il se méfiait des vins blancs de la côte vaudoise, qu'il jugeait presque aussi énervants que ceux du Valais. Par contre le cortaillod, vin rouge de Neuchâtel ⁴, que Tissot regardait « comme aussi salubre » que le petit bourgogne, lui rendait ce bonheur du sommeil que l'abus du thé ou du café avait banni.

Aristocrate comme malgré lui, inépuisable en mépris pour l'homme de lettres à la manière du xviii^e siècle, pauvre diable « en linge sale, logé dans le grenier, recousant ses hardes » et vers la cinquantaine épousant sa servante, ou la blanchisseuse qui loge sur le même palier ⁵, Senancour estime que, pour avoir de l'autorité, l'écrivain doit en premier lieu mettre d'accord ses actes et ses écrits. Sinon, faute de « suivre intérieurement » la reli-

1. *Oberman*, t. II, p. 239.

2. *Ibid.*, t. II, p. 104.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 219 et 114.

4. Ebel de son côté (*Manuel du Voyageur en Suisse*, Zurich, 1811, t. III, p. 584) affirme que le « rouge de Cortaillod et de Faverges va de pair avec le meilleur bourgogne ».

On fait aujourd'hui du cortaillod blanc. Mais le vin de Cortaillod authentique reste rouge. Les propriétaires des petits « parchets » qui subsistent le gardent jalousement.

5. *Oberman*, t. II, pp. 184 et suiv. A qui songe-t-il, à Lesage ou Dufresny, Danchet ou Boissy, La Harpe ou quelque autre ? Cf. M. Pellisson, *Les Hommes de lettres au XVIII^e siècle*, pp. 182-189.

gion qu'il prêche, il n'est qu'un charlatan, indigne de prétendre à « la magistrature auguste d'instituteur des hommes » ¹.

Ce n'est pas qu'à la fin de 1803 Senancour soit assuré de sa foi, au moins l'est-il de sa parfaite sincérité, de son attachement au vrai tel qu'il le découvre, à mesure qu'il le découvre. De la sorte « les doutes sur des choses impénétrables peuvent varier sans être contradictoires » ².

Ses conclusions sont donc provisoires et encore très proches de celles qu'il formulait, dans l'*Énoncé rapide et simple*, à son arrivée en Suisse ³. Dans *Oberman*, songeant surtout à la France, il constate, en homme qui a vécu à l'hôtel Beauvau, la ruine de la foi chrétienne dans la société cultivée. Il est, selon lui, impossible que la foule elle-même n'en vienne pas « plus ou moins vite, et certainement en peu de temps » au même point d'incroyance. Il croit donc nécessaire de séparer dès maintenant la morale de la religion, afin que l'oubli de cette dernière n'entraîne pas « la subversion de l'autre » ⁴.

Profondément troublé lui-même par le bouleversement révolutionnaire « qui a brisé le joug des lois et des mœurs nationales » ⁵, attentif à l'œuvre consulaire qui imprime rapidement à la société un ordre nouveau, Senancour, tout au long de la VIII^e et de la IX^e années d'*Oberman*, réagit à ces nouveautés. Ni les ambitions d'un régime militaire, ni le statut d'une société où « le soin des lois financières et pénales fait oublier les institutions », ne sont pour lui plaire ⁶. Il n'a pas oublié le dessein de légis-

1. *Oberman*, t. II, pp. 186-187.

2. *Ibid.*, t. II, p. 198.

3. Cf. notamment dans l'*Énoncé*, pp. 19-21.

4. *Oberman*, t. II, pp. 205-206.

5. *Ibid.*, t. II, p. 107.

6. *Ibid.*, t. II, pp. 88-89, 107 et *passim*.

lateur qui inspirait ses lettres au Directoire. Il voudrait encore, dans « la paix d'une vie obscure », combattre les erreurs, dire « des choses bonnes, ou qui pourront le devenir » ¹.

1. *Oberman*, t. II, pp. 177-178.

XI

L'ADIEU A M^{me} DEL**

FONSALBE est un personnage chargé de deux rôles. A peine, sosie de Senancour, a-t-il tenu le rôle du mari malheureux, qu'il change de costume et prend le visage de François Marcotte. Comme ce dernier n'a-t-il pas la poitrine délicate ¹ ?

Donc, en septembre de la IX^e année, c'est-à-dire en 1803, Fonsalbe-Marcotte arrive en Suisse, et bientôt l'y rejoint un Américain, son ami. (Cet Américain n'a d'autre utilité que romanesque, et pour justifier le récit de la lettre LXXXVII, qui dépayse en les situant aux Antilles les malheurs conjugaux de Fonsalbe-Senancour.)

Il y a très peu d'invention dans *Oberman*, si peu que rien. Précisément cette année 1803, à moins que ce ne soit en 1802, Marcotte, selon toute vraisemblance, a dû traverser la Suisse pour se rendre en Piémont, et profiter de ce voyage pour revoir et réconforter son ancien camarade de collège, l'ami malheureux et deux fois désarmé entre l'infortune conjugale et l'amour interdit. Par lui, M^{me} Del**, lointaine et à jamais perdue, vient

1. *Oberman*, t. II, p. 214 : « sa poitrine bien moins forte que la mienne », écrit Oberman dans la lettre LXXXIV.

dans le cœur d'Oberman verser un peu de cette mélancolique sérénité, qui est l'essence de sa nature. Tant de concordances certaines entre la vie d'Oberman et celle de Senancour encouragent cette hypothèse, que, du reste, la biographie de François Marcotte confirme, ou tout au moins autorise.

Après avoir, vers la fin de 1794 ou le début de 1795, quitté le service des transports militaires ¹, Marcotte avait passé « quelques années » dans sa famille. Puis il entra dans le service des forêts. Il fut nommé président de la maîtrise forestière à Poligny laquelle, lors de la réorganisation générale de 1801, fut divisée en deux inspections, celle de Poligny et celle de Saint-Claude. Cette dernière lui échut. « Il déploya dans ses fonctions, soit à Poligny, soit à Saint-Claude, tant d'activité et d'intelligence que, *deux années après*, il fut choisi... pour organiser le service forestier dans les six départements du Piémont qui venaient d'être réunis à la France ².

1. L'allusion à Bordeaux (Oberman, t. II, p. 239) a sans doute pour objet de rappeler le séjour de Marcotte à l'armée des Pyrénées, son retour vers Paris et peut-être un épisode dangereux dans le retour de Walckenaer à Paris quand il fut dénoncé au représentant Féraud, cf. ci-dessus, p. 128.

2. Vicaire, *Obsèques de M. Marcotte* (Revue des eaux et forêts, t. III, pp. 100 et suiv.) Dans le discours de Vicaire aux obsèques de Marcotte, *deux années après* semble bien viser la réorganisation générale de 1801, ce qui placerait en 1803 le départ de Marcotte pour le Piémont. Par ailleurs le Sénatus-Consulte qui réunit les départements du Pô, Doire, Marengo, Sezia, Stura et Tanaro au territoire de la République française est du 24 fructidor an X (11 septembre 1802).

Enfin sur un état de présentation des candidats aux places d'inspecteurs principaux, établi dans chaque chef-lieu d'inspection forestière, état daté du 31 janvier 1806 (Archives Nationales, A. E. IV 190, plaquette 1227, n° 59, Marcotte, inspecteur, est présenté avec les titres et services suivants : « Deux ans officier de maîtrise, cinq ans inspecteur en Piémont, y faisant les fonctions de

Pour qui habitait le Jura et se rendait en Piémont la route la plus courte passe par le Grand-Saint-Bernard. Bonaparte l'avait suivie au printemps de 1800, et l'armée qui remporta la victoire à Marengo ¹.

Selon la lettre LXXXIV d'*Oberman*, datée de Saint-Maurice, 7 octobre, IX, l'Américain ami de Fonsalbe vient de passer par cette ville « pour se rendre en Italie ». Fonsalbe a voulu l'accompagner jusqu'à Saint-Branchier. Oberman, qu'ils ont pris à Imenstròm, avait d'abord fait projet de s'arrêter à Saint-Maurice, mais il se laisse entraîner par eux jusqu'à la cascade de Pissevache, et, pour rentrer à Saint-Maurice, il attend que soit revenue la voiture qui a porté jusqu'à Saint-Branchier Fonsalbe et son Américain. Qui sait du reste si en cette occasion Senancour ne se dédouble pas en les deux personnages d'Oberman et de l'Américain, et s'il n'a pas accompagné Marcotte jusqu'à Saint-Branchier ².

conservateur ; présenté pour cette place, et plein de zèle et d'instruction. »

Documents difficilement conciliables, si on les prend à la lettre. Il est impossible que Marcotte soit parti pour le Piémont avant le Sénatus-Consulte du 11 septembre 1802. Et même parti à l'automne de 1802, il n'avait pas, le 31 janvier 1806, « cinq ans » d'inspection en Piémont.

La date de 1803 me paraît la plus vraisemblable.

1. Musset-Pathay, le père d'Alfred de Musset, dans son *Voyage en Suisse et en Italie fait avec l'armée de réserve* (Paris, 1800, nouv. éd., an XI-1802), a laissé un récit de cette expédition par les Alpes du Grand-Saint-Bernard. Il écrit (pp. 101-102 de l'édition de 1802) que, de Martigny à Saint-Branchier, « la route est tracée dans des gorges étroites ». Au delà, la route carrossable par le Grand-Saint-Bernard n'a été construite du côté suisse qu'à la fin du xix^e siècle (1893-1903) et du côté italien qu'à partir de 1904.

2. Et peut-être y a-t-il comme un souvenir de ce voyage dans la lettre que Senancour adresse à Sainte-Beuve, en octobre 1837 : « On dit que M. Sainte-Beuve [hôte des Olivier à Aigle] s'écartera du Rhône jusqu'à Martigny... Je suppose qu'il montera jusqu'à

Saint-Maurice, Martigny, Saint-Branchier : en cette saison d'automne, quel pouvoir ces noms, ces lieux reprenaient sur le cœur douloureux d'Oberman. Quatorze ans plus tôt (si nous sommes en octobre 1803) Senancour n'avait-il pas suivi la même route, transporté d'enthousiasme, le cœur inondé par l'ineffable pressentiment d'un bonheur inconnu, promis à l'innocence de son cœur ?

Saint-Maurice, 7 octobre IX : lieu et date deux fois symboliques, et de l'attente qui à l'automne 1789 remplissait d'allégresse l'âme de Senancour, et de la première désillusion à l'automne 1790, quand il lui fallut renoncer à poursuivre jusqu'à Étroubles et reprendre tristement avec sa jeune femme le chemin de Fribourg.

En octobre 1803, à la veille de partir pour la France, et seul : ce bref séjour à Saint-Maurice, réel ou supposé, imposait un dur, un nécessaire contraste ¹. C'est pourtant là que, pour la première fois durant ce dernier séjour en Suisse et à la veille de partir pour Paris, comme allégé par la décision prise, Senancour, tel Oberman, croit retrouver « quelque chose des anciennes impressions » ².



La présence à Imenström de Fonsalbe-Marcotte, ses entretiens, où le nom de sa sœur revient « si souvent »,

Saint-Branchier. Ce trajet de deux lieues vaut bien le reste de la pente du Saint-Bernard. J'aimerais extrêmement aller avec lui de Saint-Saphorin à Saint-Branchier. Une calèche où on pût être cinq, par exemple... » (*Revue latine*, 1906, p. 253.)

1. De septembre 1789 à janvier 1790, c'est à l'auberge Guillaume Tell que Senancour aurait logé, lors de son séjour à Saint-Maurice. Sa chambre donnait sur les rochers de Vérossaz. Selon Lucien Lathion : *Senancour dans l'Entremont* (*Annales valaisannes*, sept. 1939, pp. 563-572).

2. *Oberman*, t. II, p. 211.

révèlent à Oberman combien il est « éloigné de cet oubli devenu son seul asile » ¹.

Imenstròm, symbole d'un paradis à jamais perdu, Imenstròm, ce lieu irréel, n'est qu'une retraite intérieure où le cœur frustré cherche refuge en sa détresse. N'ayant pu, avec sa femme et ses enfants, réaliser le songe du bonheur pastoral, Senancour, insensiblement, comme malgré lui, laisse le souvenir de M^{me} Walckenaer envahir cette chartreuse alpestre. A peine le site choisi, et tandis que des ouvriers de la Gruyère y bâtissent la maison de bois, Fonsalbe est attendu et l'image de sa sœur, M^{me} Dellemar (pour la première fois elle est nommée en toutes lettres), hante ces lieux prédestinés ². Désormais elle ne cessera d'être « présente dans ces solitudes » ³, où, l'été suivant Oberman ne se sent « plus assez fort pour vivre seul » ⁴.

Mais bien davantage, en octobre 1803, le retour en France rouvrit les blessures. A Paris et définitivement seul, Senancour, au contact des lieux, se retrouvait tête-à-tête avec le drame qui avait précédé son départ. Alors il éprouva combien en lui demeurait ineffaçable l'empreinte de l'unique amour. La lettre LXXXIX, du 6 décembre, IX, faussement datée d'Imenstròm et sur laquelle se clôt l'*Oberman* de 1804, assure délibérément l'unité sentimentale du roman, aussi bien que du journal intime.

Je ne puis, constate en cette fin de 1803 Oberman qui nulle part n'est aussi immédiatement Senancour lui-même, je ne

1. *Oberman*, t. II, p. 247.

2. Lettre LXIX, datée d'Imenstròm, 27 juillet, VIII, *Oberman*, t. II, pp. 146-147.

3. Lettre LXXXIX, datée d'Imenstròm, 6 décembre, IX, *Oberman*, t. II, p. 252.

4. Lettre LXXXII, Imenstròm, 6 août, IX, *Oberman*, t. II, p. 207.

puis chercher quelque chose en moi, sans y trouver le fantôme de ce qui ne me sera jamais donné.

Et poursuivant la confession la plus vraie :

C'est une nécessité qu'en vous parlant d'elle, je sois tout à fait à moi. Je n'entends pas bien qu'elle réserve je devais m'imposer en cela. Elle sentait comme moi, une même langue nous était commune : sont-ils si nombreux ceux qui s'entendent ? Cependant, je ne me livrais pas à tant d'illusions. Je vous le répète, je ne veux point vous arrêter sur ces temps que l'oubli doit effacer, et qui sont déjà dans l'abîme : le songe du bonheur a passé avec leurs ombres dans la mort de l'homme et des siècles. Pourquoi ces souvenirs exhalés d'un long trépas ? ils viennent étendre sur les restes vivants de l'homme l'amertume du sépulcre universel où il descendra tout entier. Je ne cherche point à justifier ce cœur brisé qui vous est trop bien connu et qui ne conserve dans ces ruines que l'inquiétude de la vie...

Et plus sûr de soi que, par pudeur et vérité, il ne le veut paraître, il achève :

Je ne fais point de serments. Je ne fais point de vœux : je méprise ces protestations si vaines, cette éternité que l'homme croit ajouter à ses passions d'un jour. Je ne promets rien, je ne sais rien, tout passe, tout homme change : mais je me trompe bien moi-même, ou il ne m'arrivera pas d'aimer ¹.

Dans le renoncement même Senancour trouvait à cette heure la seule consolation qui lui fût permise, mais pleine de douleur. M^{me} Del^{le} est la Muse qui inspire tout entier l'*Oberman* de 1804. L'artiste, le poète, en ces années où s'élabore *Oberman*, lui doit l'illumination intérieure par quoi il conquiert la plénitude de ses dons.

Aucune autre Muse ne la remplacera. Elle domine encore l'*Oberman* de 1833. Dans cette nouvelle édition, la

1. *Oberman*, lettre LXXXIX, t. II, pp. 249-250 et 252-253.

lettre XC et la lettre sans date, c'est-à-dire le supplément tout entier de 1833 est à elle seule dédié. Il aura fallu cet intervalle de vingt-neuf ans pour que Senancour, pleinement assuré de soi-même, ose une suprême et symbolique confidence et constate la fidélité de son cœur dans le renoncement. Par ailleurs, ce pur amour, d'une édition à l'autre, de 1806 à 1834, maintient dans le livre *De l'Amour* l'élément lyrique.

Dès son retour à Paris, dès cet hiver de 1803-1804, l'avait-il revue ? En l'absence de l'ami d'adolescence, de Francois Marcotte, le plus vraisemblable est qu'il attendit des mois, des années peut-être, qu'il fût pleinement assuré de sa volonté, puis, toutes tempêtes apaisées, demeuré l'ami de Marcotte, il était impossible qu'il ne la revît pas. Mais jusqu'en 1811 Marcotte est par ses fonctions retenu en Italie. Sa tâche en Piémont achevée, il fit un bref séjour en France. Il fut bien sur le point de prendre, dans le service forestier, l'inspection de Noyon qui le rapprochait de ses origines maternelles. Compris par le décret impérial du 25 mai 1806 au nombre des douze inspecteurs généraux nouvellement créés, il fut bien aussi à ce titre rattaché à la conservation de Besançon, mais il n'eut pas même le temps de rejoindre ce poste, car, de 1807 à 1811, il fut chargé successivement d'organiser le service forestier dans les États de Gênes, le duché de Parme, celui de Toscane et les États romains. Rentré à Paris en 1812, il fut aussitôt envoyé en Hollande et dans le département de la Lippe pour le même travail d'organisation forestière qu'il venait d'exécuter en Italie. Ce n'est qu'en 1814 qu'il rentra définitivement en France ¹.

1. Toutes ces précisions sont empruntées au discours de Vicaire aux obsèques de Marcotte.

En l'absence de Marcotte, les relations de Senancour nécessairement s'espacèrent, peut-être même, plusieurs années durant, avaient-elles cessé. Sous les auspices de Marcotte elles reprirent, mais désormais distantes. La timidité même de Senancour leur imprimait je ne sais quoi de cérémonieux, de contraint.

Tout ici devient mystérieux, mais plus mystérieux encore le cœur de M^{me} Del^{II}. En 1808 les Walckenaer avaient passé l'été à Ermenonville. Pourquoi ce choix d'Ermenonville ? Sur les sables stériles du désert, parmi les bruyères, sous les bouleaux solitaires ou les hautes futaies, au bord des eaux, M^{me} Del^{II} venait-elle chercher le fantôme du rêveur désolé qui, l'hiver de l'an IV, avait voulu ensevelir son désespoir auprès de l'Ombre encore chère du Promeneur solitaire ?

Sous la Restauration Senancour se résignait à recourir au crédit du baron Walckenaer. En 1823, l'ultra M. de Corbière étant ministre de l'Intérieur, il demande une pension en qualité d'homme de lettres et M. Walckenaer intervient en sa faveur ¹.

1. En guise de remerciement sans doute Senancour glissera dans le *Mercure du XIX^e siècle* (t. IX, 1825, p. 227) une allusion aimable à l'*Histoire de la vie de La Fontaine* par M. Walckenaer.

Bien plus tard, en 1834, dans la 4^e éd. de *L'Amour*, Walckenaer est cité deux fois : dans une note du t. I (p. 333) à propos du problème de la population, aussitôt après M^{me} de Staël, mais simplement désigné par l'initiale de son nom, tandis qu'il était nommé en toutes lettres dans la 3^e éd. Par discrétion sans doute, car, au t. II (p. 308) il est à nouveau cité et en toutes lettres, dans une note sur les variations de l'amour selon l'état de civilisation. Il est cité après Boufflers et Chateaubriand. Et à propos de considérations sur l'amour dans le moyen âge Senancour donne raison à M. Walckenaer contre Chateaubriand. « Mais M. Walckenaer dit avec bien plus de raison... » Or ce dernier attribue le raffinement de l'amour à l'inégalité des rangs, à la vie retirée des châteaux, qui rendent « les communications entre les sexes plus difficiles et plus mysté-

Cette même année, Senancour imagine une conclusion au roman d'Oberman et de M^{me} Del**. Après un rapide retour sur le passé un passé vieux de vingt ans, en réalité de trente (aujourd'hui Senancour a cinquante-trois ans, M^{me} Walckenaer, quarante-sept), il imagine qu'A... et L... se retrouvent et jugent « qu'ils auraient dû ne pas vivre séparés ». Et le songe d'amours pastorales renaît une fois encore. Vaine compensation que ce suprême retour à Charrières et à Imenstròm.

L'un deux avait auprès de lui sa mère, l'autre sa sœur ; cependant un jour ils achetèrent tout le terrain d'un vallon étroit, au-dessus d'un petit lac, à l'entrée des montagnes. On y éleva deux maisons de bois semblables, à droite et à gauche du rapide ruisseau qui fécondait ces pâturages. Elles communiquaient par un pont appuyé en partie sur une haie de chèvrefeuille. C'était le seul point du vallon d'où on pût voir facilement le coucher du soleil au mois de juin. Dans la ville voisine, souvent on disait d'A... et de L... : ils diffèrent de tout le monde, mais il n'est personne qui ne dût consentir à leur ressembler ¹.

La vie n'arrange pas aussi bien les choses. L'été 1829 nous retrouvons Senancour dans le rôle ingrat de sollicitateur. N'ayant pas réussi en 1823, il entreprend de nouvelles démarches pour une pension. (Il est dans sa soixantième année.) Il a jaser de tout cela avec l'ami Marcotte, devenu M. d'Argenteuil pour se distinguer de ses frères. « Ensuite un mot dit entre deux personnes [évidemment entre le frère et la sœur] m'a fait une loi, poursuit Senancour, de m'adresser à M. Walckenaer. »

rieuses », tandis que Chateaubriand l'attribuait « aux effets salutaires du christianisme ».

1. *Mercure du XIX^e siècle*, t. III (1823), p. 418. (*Souvenirs d'un voyageur étranger.*)

Charles-Athanase Walckenaer est maintenant préfet de l'Aisne, en résidence à Laon. Senancour a demandé s'il ne devait pas faire le voyage de Paris à Laon pour exposer lui-même sa requête. Mais d'Argenteuil a été d'avis qu'une lettre, dont « son amitié se chargerait », serait trouvée suffisante. Toujours en proie aux scrupules, Senancour s'est alors demandé s'il ne risquait pas, lui naguère traduit en justice pour ses *Traditions morales et religieuses*, de compromettre un fonctionnaire de Charles X. Il s'est donc préalablement assuré auprès du premier médecin du roi, qui veut bien lui aussi s'intéresser au succès de la démarche, que le procès de 1827 « n'a laissé nulle trace qui puisse compromettre aucunement ». Du reste sous le libéral Martignac les chances sont bien plus favorables qu'elles ne pouvaient l'être du temps de M. de Corbière. Par malheur Martignac était congédié le 6 août 1829 et Polignac le remplaçait. La pension que souhaitait Senancour ne lui sera donnée qu'en 1833, par Thiers, après la résurrection d'Oberman ¹.)

Tout Senancour est dans cette lettre : l'homme d'ancien régime aux formes cérémonieuses, et plus encore le timide aux précautions infinies et qui semble marcher sur des charbons. La provocation en duel avait certainement laissé en lui quelque amertume et qui, après tant d'années, se traduisait par une gêne indéfinissable vis-à-vis de M. Walckenaer. De là ces détours, familiers sans doute à l'ermite de la Gerisaie, mais jamais aussi compliqués, particulièrement au début et à la fin de la lettre pour éviter toute formule trop directe. Mais rien n'approche de la réserve et circonspection dont il use pour nommer, et

1. Cette pension, d'abord de 1.200 francs, fut portée en 1840 à 2.400 par Villemain, et ramenée à 2.000 en 1841 par Duchatel.



C. A. WALCKENAER EN 1826
dessin à la mine de plomb par Ingres

en post-scriptum, M^{me} Walckenaer. Encore est-ce comme abrité, entièrement dissimulé derrière M^{lle} de Senancour, sa fille ¹.

1. Nous avons trop peu de lettres de Senancour (Merlant a publié les lettres de Sainte-Beuve, j'ai donné celles à Ferdinand Denis et un billet à Ballanche) pour que nous négligions une pièce aussi curieuse. La voici tout entière d'après l'original, qui me fut obligeamment communiqué le 22 septembre 1928 par feu M. Walckenaer.

« Je n'avais pas le dessein de me faire un titre aujourd'hui de l'extrême obligeance de monsieur Walckenaer il y a six ans et de le déranger surtout de loin pour le même objet. En jasant de cette nouvelle demande de pension avec quelque détail intime comme le peut faire un ermite avec l'administrateur des forêts voisines je ne lui avais rien dit qui fût relatif à monsieur Walckenaer. Mais ensuite un mot dit entre deux personnes qui ont la complaisance de prendre beaucoup de part à la chose m'a fait une loi de m'adresser à monsieur Walckenaer.

« D'après cet incident exempt d'ailleurs de toute indiscretion et dont j'ai rendu compte à Dargenteuille je lui ai dit : Irai-je à Laon exposer moins imparfaitement l'état des choses ? — Son avis a été que vous voudriez bien, Monsieur, trouver suffisante une lettre de l'envoi de laquelle son amitié se chargerait. En me bornant donc à invoquer par écrit votre intervention précieuse pour moi je ne puis vous mettre assez au fait et il faudra que vous veuillez bien vous en rapporter à lui et à moi sur l'à-propos, la convenance, sur ce que je ne pourrais conter par écrit sans vous ennuyer mortellement. J'observe seulement que la pension une fois obtenue (puisque malheureusement il faut obtenir) je n'aurai plus à faire à l'avenir des démarches qui donnent de l'embarras à quelqu'un. — Les circonstances m'ont forcé d'attacher une importance décisive à cette affaire-ci quelque mince qu'elle soit en elle-même. Par des raisons personnelles et autres le succès paraît naturel aujourd'hui tandis qu'il eût fallu il y a six ans un certain genre particulier de recommandations. D'anciens écrits sont retouchés entièrement et en quelque sorte renouvelés. L'un vient d'être réimprimé [*De l'Amour*, 3^e éd., 1829], les autres vont l'être. Cette forte amélioration était indispensable. Aussi ai-je interrompu pour cela des ouvrages nouveaux. L'opinion à l'égard de l'auteur est plus déclarée chez la plupart de ceux qui tiennent ensemble le petit sceptre académico-littéraire. Selon un d'eux qui est tout à fait pour la demande actuelle de pension (en attendant...) ainsi qu'un des premiers médecins des Thuilleries. Ce dernier n'est pas sans influence et voulant bien s'oc-



A la fin du printemps 1833 Senancour a soixante-trois ans, M^{me} Walckenaer, cinquante-sept¹, *Oberman* ressuscite et avec un supplément de vingt pages : la lettre XC, datée d'Imenstròm (28 juin, X¹), et un fragment sans date. Le personnage de M^{me} Del** domine ces pages.

cuper de cette affaire il sera satisfait et flatté qu'une lettre de quelqu'un d'aussi considéré à tous égards que monsieur Walckenaer vienne fortement à l'appui. Nul ne sait plus expressément que ce premier médecin ordinaire du Roi que le procès intenté en 1827 contre un volume de moi acquitté pleinement par la Cour royale n'a laissé nulle trace qui puisse compromettre aucunement, nulle trace défavorable. Mais je tombe dans les longueurs qui par écrit ont quelque chose de déplacé et que je me promettais d'éviter.

« La lettre que je vous prie de vouloir bien me donner pour M. de Martignac sera d'un grand poids et elle préparera mieux un moment d'entretien avec lui s'il y a lieu. Je la demande au nom d'un beau-frère bien plus encore qu'au nom de l'attachement invariable d'un ermite qui, on le sait au faubourg Poissonnière, a toujours nourri l'espoir de passer des moments auprès de vous, surtout si quelque jour les affaires vous laissent plus libre. Les dispositions du ministre actuel dans le sens dont il s'agit ici diffèrent beaucoup, dit-on généralement, de celles où était M. de Corbière.

Je conjure monsieur Walckenaer d'agréer que fidèle à ma vocation je termine tout simplement une lettre où j'ai pris le titre d'ermite.

Senancour

2 juillet

Encore une prière. Ma fille voudrait se rappeler beaucoup à l'aimable souvenir de madame Walckenaer qu'assurément elle n'a pu jamais oublier et dont elle demande quelquefois des nouvelles au faubourg Poissonnière.

Si comme on me le fait espérer monsieur Walckenaer fait une prochaine apparition à Paris je lui demanderai quelques minutes pour remplacer de vive voix une partie de ce que je néglige ici. »

La lettre est datée du 2 juillet sans mention d'année. Le ministère Martignac dura du 4 janvier 1828 au 8 août 1829. La 3^e éd. de *l'Amour* est de 1829. Walckenaer fut nommé préfet de l'Aisne le 12 novembre 1828. La lettre de Senancour est donc nécessairement du 2 juillet 1829.

La lettre XC est le suprême adieu au songe, indéfiniment renaissant, d'amours et de vie pastorales, songe qui se relie à l'idylle grecque insérée dans la troisième année d'*Oberman*. Littérature, serait tenté de conclure qui ne saurait combien n'ont cessé de tenir au cœur de Senancour ces thèmes de pur style Louis XVI. Après tant de mécomptes n'est-ce pas dans cette patrie imaginaire, pour lui à jamais plus existante que le monde réel, que le vieil Oberman trouve encore refuge et consolation ?

Senancour fonde aujourd'hui en une scène unique deux scènes distinctes d'*Aldomen* : la fête des foins et le concert champêtre au clair de lune dont une flûte et deux cors, en tout trois exécutants (le héros assisté d'un fermier et d'un domestique) faisaient tous les frais ¹. Ces thèmes, rudimentaires dans le minuscule roman de l'an III, fournissent à l'*Obermann* de 1833 un épisode doté de toutes ses valeurs musicales.

Le soir et jusqu'à une heure avancée de la nuit les gens d'Oberman faucheront deux prés, puis de grand matin pour éviter l'ardeur du jour. Des musiciens seront appelés de Vevey et de Lausanne et c'est un vrai concert qu'ils donneront pour accompagner un souper champêtre commençant à minuit et qui sépare les deux scènes de fenaison. Comme par hasard la sœur de Fonsalbe est arrivée sans être attendue. Dans la solitude sévère d'Imenstrôm sera transposée l'apparition de M^{me} Del** « un peu avant la fin du jour... devant un escalier de six à sept marches ». Au ton sur lequel *elle* prononcera son nom, soudain Oberman va comprendre que son attachement « tenait de la passion ». Alors, le cœur inondé de cette découverte, il s'avancera vers le haut de la vallée

1. *Aldomen*, p. 52 et p. 59.

seul dans « la tranquille obscurité d'un lieu désert ». Et c'est au son lointain des instruments, et des chants qu'il a ordonnés, que le combat se livre en son cœur. Il ne rentrera qu'au milieu du souper, avant que les chants aient cessé, il rentrera sûr de sa volonté, avec les mâles résolutions de renoncement et de travail. Ainsi a-t-il différé jusqu'à cette date tardive de 1833 l'aveu de résolutions, aujourd'hui tenues. Dans l'*Overman* de 1804 la lettre qui clôt le roman était singulièrement plus dolente, et la volonté moins assurée.

Une dernière fois, dans la quatrième édition de l'*Amour*, dans ce livre de saison en saison refait, Senancour insère, dissimulé dans une note à la fin d'un volume et parmi un développement étranger, un dernier portrait de la même femme, que l'ami de François Marcotte, Ingres, a dessinée quelques années plus tôt, coiffée à la mode de la Restauration finissante.

Ayant connu dès la première jeunesse cette défiance de soi-même qui donne à l'âme un utile exercice, elle a beaucoup de physionomie et de délicatesse : elle est facilement émue. Vraie et sans prétentions, elle n'est nullement dépourvue de cet art de plaire... si adroit chez cellé qui ne se croit pas sûre d'être toujours l'objet d'empressements flatteurs.

Car elle n'est pas proprement belle, il insiste sur ce point, et, n'ayant rien qui la fasse remarquer au premier abord, elle peut aisément rester inaperçue. Trente-neuf ans ont passé sur le printemps de 1795. La vieillesse enfin épanouie, Senancour se complait, une dernière fois, à interpréter à travers les révélations du temps les expressions de ce visage mûri par les épreuves. Dans le regard voilé, une finesse qui s'achève en bonté. Demeure intacte la candeur, on ne sait quel charme de naïveté, d'enfance,

que la maternité n'a fait que rehausser. Mais c'est toujours la voix qui livre les secrets de cette âme.

Sans autre expression habituelle, son œil annonce le genre de finesse qui se concilie avec la bonté. Ce regard voilé ordinairement, vient-il à s'élever, on se persuade que c'est avec une intention affectueuse... Une bouche ronde, et des lèvres peu dessinées ajoutent à la douceur de la voix, en y mêlant une sorte d'accent imprévu, particulier, original, une expression timide, et facilement voluptueuse. Ce visage, vu peut être avec indifférence par beaucoup d'hommes, conserve quelque chose de naïf, quelque chose d'enfantin qui doit prolonger le charme d'un premier amour, et donner même aux joies maternelles une candeur inappréciable ¹.

Le fragment sans date qui, en 1833, faisait suite à la lettre XC sur la fête des foins et le concert champêtre, elle-même ajoutée à la deuxième édition d'*Obermann*, le fragment sans date sera dans la troisième édition (1840) reporté après la lettre XCI, cette addition de 1840, où est contée la course au Saint-Bernard. Il est ainsi maintenu tout à la fin d'*Oberman* pour que, dernier vestige du songe pastoral inaltéré, suprême témoignage du secret amour, il garde tout son pouvoir de symbole.

C'est une manière de langage des fleurs, thème tout particulièrement cher à Senancour, qu'il amorce dans la huitième des *Réveries* de l'an VIII par la comparaison de la violette et de la rose, qu'il développe en 1823 dans le

1. *De l'amour, selon les lois premières et selon les convenances des sociétés modernes*, 4^e éd., augmentée et seule complète. Paris, Abel Ledoux, 1834, t. I, pp. 323-324. Un peu plus loin (p. 333) Senancour cite, après M^{me} de Staël, M. W....., c'est-à-dire M. Walckenaer, désigné en toutes lettres dans la 3^e éd. (p. 362).

Aujourd'hui, à si peu de distance du portrait, qu'il vient d'ajouter, l'inconnu trop reconnaissable, par timidité et pudeur il évite de le nommer trop clairement.

Mercur du XIX^e siècle, qu'il reprend encore, mais en supprimant les passages les plus confidentiels, dans le roman d'*Isabelle*, cette même année 1833 que ressuscite *Oberman*. Par leurs couleurs, mais bien plus par leurs parfums, les fleurs nous apportent « comme une expression forte, mais précaire, d'une pensée dont le monde matériel renferme et voile le secret ». Dans le fragment sans date, trois fleurs, parmi les plus odorantes, jouent le premier rôle, vivante expression du besoin d'aimer. Violettes de Lu** dans les prés en pente au-dessus de la Sarine, si décevantes, à jamais inoubliables. Tubéreuses, « jouissances... qui subjugent, ou qui exposent à la satiété » ¹. Jonquilles de Paris sous un ciel de mars « sombre et un peu froid », « irrésistible attrait de la beauté idéale » ².

Et voici, à l'appel de la jonquille, qu'une dernière fois se dresse dans le souvenir, symbole pour nous aujourd'hui transparent, baignée d'une lumière crépusculaire, l'image mystérieuse, à jamais chère, de la femme qu'*Oberman* « eût aimée ».

Et il se peut que le sort le voulant ainsi, on entende s'approcher secrètement une femme remplie de grâce aimante, et que derrière quelque rideau, mais sûre d'être bien visible, à cause des rayons du couchant, elle se montre sans autre voile pour la première fois, se recule vite, et revienne d'elle-même, en souriant de sa voluptueuse résolution. Mais ensuite il faudra vieillir. Où sont aujourd'hui les violettes qui fleurirent pour d'anciennes générations ³ ?

Il faudra vieillir, dire adieu aux fleurs parfumées. L'âge est venu des fleurs « à peu près dénuées d'odeur ». A la

1. *Isabelle*, p. 105.

2. *Isabelle*, p. 103.

3. *Oberman*, t. II, p. 269.

fin d'une vie frustrée, pour l'ermite de la Cerisaie ou de la Place Royale il reste deux recours : le barbeau, signe « d'habitudes naturelles », « de sensibilité paisible », « de bien-être exempt d'inquiétude » ¹ ; — la pâquerette, petite marguerite des prés, « signe patriarcal » d'un doux repos dans la paix des campagnes, et qui, tout en réveillant « les souvenirs du vieux temps », ramène une dernière fois le cœur d'Oberman vers l'idée « d'un bonheur domestique » ², à jamais refusé. Derniers talismans, suprême vision du vieillard aux approches mortelles : un sentier qui se prolonge parmi des blés déjà hauts, semés de coquelicots et de bleuets ; — sur l'herbe courte d'une prairie, auprès d'Oberman sur le point de laisser la vie pour retrouver « quelque chose de l'illusion infinie », de *tranquilles marguerites*.

1. *Isabelle*, pp. 101-102.

2. *Isabelle*, p. 104.

XII

LE JOURNAL INTIME ET LE ROMAN DANS OBERMAN

RENDRE aisée la lecture d'*Oberman* fut, dans les pages qui précèdent, mon unique objet. Trop longtemps *Oberman* a été lu comme un roman, comme le premier en date des romans intimes. Je me suis appliqué à le lire comme un journal intime. De la sorte je crois avoir réussi à éclairer le texte le plus difficile du romantisme français, et par endroits jusqu'ici indéchiffrable, auquel a nui auprès du commun des lecteurs son obscurité même ¹.

Il a fallu refaire en sens inverse le travail de Senancour. Il s'était évertué à recouvrir les confidences, à dérouter autant qu'il se pouvait les curiosités indiscrètes. D'instinct Sainte-Beuve, en amateur d'âmes, avait deviné combien *Oberman* foisonne d'allusions, de sous-entendus à Senancour seul intelligibles. Jusqu'à la veille de mourir, il demeura irrité de n'en pouvoir pénétrer qu'une faible part. Il m'a fallu retrouver la clef, les clefs qui permettent d'ouvrir les tiroirs les plus secrets. A la

1. J'ai limité aujourd'hui mon ambition à déceler dans *Oberman* la confidence intime, à en interpréter tous les symboles. Je réserve pour le tome IV de mon *Préromantisme*, ce cas, le plus sublime, de mal du siècle dont le sens profond ne se peut définir sans l'étude préalable que j'offre aujourd'hui.

lumière de ces découvertes, *Oberman* apparaît comme la confession la plus rigoureuse, la plus exempte de mensonges ou d'illusions. Alors telle phrase, tel mot se sont détachés, comme autant de cris de nature, avec leur caractère presque violent de vérité.

En 1804 et même en plein Romantisme une confession aussi totale n'était autorisée que posthume ou sous le masque du roman. Même après 1830 il faut voir avec quelles précautions, sous quel maquillage, et aussi avec quelles lacunes Sainte-Beuve dans *Volupté*, George Sand dans *Lélia* osent leur portrait intime. Balzac qu'on reconnaît en tant de ses personnages, chez qui se reflètent tour à tour une part ou les aspects successifs de son moi, au dernier moment a retiré du *Médecin de campagne* la confidence non fardée de sa mésaventure avec M^{me} de Castries.

Si Senancour eût osé un journal intime direct, nul doute qu'il n'eût aujourd'hui auprès du lecteur le même accès que Guérin et son *Cahier vert*. Pourtant le caractère plus hautain de cette confession et de ce cœur, la nouveauté singulière de cet art, les sortilèges de cette prose, la première dans notre langue capable de traduire ces états de l'âme qui sont aux confins de la poésie et de la musique, lui seraient encore auprès de beaucoup un obstacle qu'élude sans peine l'âme plus molle et détendue de Guérin. *Oberman* souffrira toujours de cela même qui faisait sa nouveauté singulière et devait séduire un Liszt aussi bien que les contemporains du Symbolisme.

Le don de l'invention romanesque avait été refusé à Senancour non moins que le détachement de soi qui permet au créateur de se transporter tour à tour au cœur de ses multiples créatures. Comme Chateaubriand il était incapable d'imaginer un personnage qui ne fût lui-même. Des deux autres romans qu'il a composés, l'un ne vaut

que dans la mesure où il prépare, et l'autre dans celle où il reprend le même roman qu'*Oberman*. Aldomen est un Senancour qui n'est pas encore maître de ses sortilèges, et Isabelle n'est qu'un Oberman déguisé en femme.

Tout homme qui n'est pas né romancier est cependant capable d'un roman, d'un seul, celui de sa propre aventure. *Oberman* est le premier en date des romans intimes, et, aux côtés d'*Adolphe* et de *Volupté*, il en demeure le chef-d'œuvre. Mais *Adolphe* est plus rigoureusement construit et plus dépouillé. *Volupté* a cette onction enveloppante qui fait défaut à *Oberman*.

La moindre entorse à la vérité, même sous le couvert du roman, répugnait à Senancour. On ne peut, même dans un roman intime, constater pareille absence de tricherie littéraire, voire d'invention. Le seul élément romanesque qui, avec Imenström, intervienne, et seulement vers la fin d'*Oberman*, le même que dans *Aldomen* et dans *Isabelle*, à peine est-ce du roman, tant ce désir, cette obsession de vie pastorale tiennent en Senancour à l'essence même de sa nature, au cours habituel de ses songes.

Senancour était né pudique et vrai. La pudeur lui interdisait de se confesser ouvertement par le moyen d'un journal intime. L'incapacité de mentir fut pour le romancier une gêne et dont lui-même, parvenu à la fin de son récit, a le sentiment pleinement lucide.

Je pense comme vous, écrit Oberman, qu'il faudrait un roman, un véritable roman tel qu'il en est quelques-uns : mais c'est un grand ouvrage qui m'arrêterait longtemps. A plusieurs égards j'y serais assez peu propre et il faudrait que le plan m'en vînt comme par inspiration¹.

1. *Oberman*, 2 août, IX, t. II, p. 190.

Le plan lui vint, dans un éclair, ce jour sans doute de l'automne 1800 que le hasard fait passer près de lui la voiture de M^{me} Del**, de l'amie depuis cinq ans perdue mais non pas oubliée.

« Il n'y a pas de roman ni de nœud dans ce livre, écrivait en 1832 Sainte-Beuve. Il y a un nœud et un dénouement, pouvons-nous dire aujourd'hui que nous lisons à livre ouvert le drame secret de Senancour. Mieux nous lisons le journal intime et plus nettement se dessine l'architecture du roman. Et nous voyons que tout entier il s'organise sous l'inspiration d'une Muse unique, que tout entier il tourne autour du personnage de M^{me} Del**. Mais comment les lecteurs de 1804 et même ceux de 1833 auraient-ils pu interpréter le symbole de la jonquille et la confidence secrète de l'idylle grecque? *Oberman* qui, malgré la physionomie étrangère de son titre, ne doit rien qu'à la France, *Oberman*, cette œuvre alors si peu accordée aux habitudes et usages littéraires, a longtemps dérouté, et dérouté encore le lecteur moyen. Mais d'autant il a séduit, et dès l'époque romantique, un Sainte-Beuve, un Balzac, un Michelet, tous ceux-là qui portant en soi les dons du poète ou du créateur étaient capables d'achever ce qu'*Oberman* enferme de simplement suggéré.



Tout ce qui manque à Senancour pour être vraiment un romancier assure la valeur du témoignage. *Oberman* est un journal intime, mais rédigé après coup. Le recul permet d'introduire dans le récit une suite, une progression qui nécessairement font défaut à des confidences rédigées au jour le jour. Mais retrouver après des années l'exakte couleur de ses sentiments les plus intimes ne va

pas sans difficultés ni risques. Il arrive, par endroits, que les états d'âme contemporains de la rédaction portent leur ombre sur le passé. Ailleurs, pour brouiller les pistes, par pudeur d'être reconnu en ses aveux les plus secrets, Senancour intervertit volontairement la chronologie des faits, non sans dommage pour le rigoureux dessin de son évolution intérieure. Ainsi en va-t-il des dix-huit jours pacifiés à Méterville et de « la sécurité de ce court intervalle » reportés de l'automne 1797 à l'automne de 1789. De même le séjour à Thiel, dans *Oberman* antérieur de trois mois au séjour à Méterville et donc daté de l'été 1789, ne s'entend guère sans la référence aux douleurs et incertitudes de l'été 1793. L'illusion amoureuse de mars 1790 ne nous est révélée que par les violettes de Lu** comme les infortunes conjugales ne le sont que par d'indéchiffrables allusions et sous le couvert de maximes générales. L'amour pour M^{me} Del**, cet unique amour d'Oberman, ne nous est explicitement confié qu'à dater du 14 mai de la sixième année, et aussitôt le rideau tombe sur cette mystérieuse élégie, dont les dernières strophes sont refoulées jusqu'à la dernière lettre de l'*Oberman* de 1804 et jusqu'au supplément de 1833.

De tous les silences imposés par la pudeur aussi bien que de toutes les transpositions de lieux et de temps résulte, dans la construction du roman, une apparente incohérence, qui désobligeait en George Sand la romancière rompue aux secrets du métier. *Oberman*, pensait-elle, « n'est pas un livre, mais un recueil de pensées sans coordination progressive, sans lignes extérieurement symétriques ».

De même ne lui échappait nullement une antinomie en quelque façon organique. Elle était bien obligée de constater que dans *Oberman* « les beautés.. lyriques, la

tranquille majesté de l'Élégie sont parfois troublées par l'intervention de la discussion philosophique ou de l'ironie mondaine ». D'où résulte « une guerre intestine entre les images sensibles, symboles vivants de la pensée, et les idées abstraites, résumés inanimés de l'étude solitaire » ¹.

Là précisément est le nœud du drame intérieur : dans cette incompatibilité entre l'esprit du pur XVIII^e siècle des philosophes et l'âme mystique de Senancour. Contradiction douloureuse et qui tient à l'essence même de sa nature. Aussi bien « la raillerie voltairienne et l'ergoterie scolastique sont de trop et jurent avec la poésie ». Bref, concluait George Sand, « la peinture de l'âme humaine et de ses émotions porte avec soi un caractère religieux et par conséquent exclut les subtilités dialectiques, à plus forte raison les plaisanteries des petits soupers » ².

Toutefois, malgré l'apparent désordre d'un livre qui tient tout ensemble du recueil d'essais et du voyage, du journal intime et du roman, cette histoire d'un homme de trente ans n'en est pas moins dessinée selon le déroulement continu et « les phases successives d'une douleur croissante et décroissante », et le personnage d'Oberman nous est peint dans son « unité fatale et intime » ³.

L'aventure de Senancour, si individuellement particularisée soit-elle, reflète d'autant mieux par la profondeur même de la confession la plus vraie l'expérience de beaucoup. Elle nous livre sans anecdote la réaction interne d'un être réel aux moments successifs du drame révolutionnaire. Mieux que tant de mémoires ou corres-

1. George Sand, *Journal intime*. Paris, C. Lévy, 1926, p. 153.

2. *Ibid.*, p. 153.

3. *Ibid.*, p. 153.

pondances, documents fragmentaires, suspects parfois, superficiels souvent, *Oberman* nous introduit au plus secret de ces cœurs silencieux et solitaires qui, parmi la foule amorphe et menée, sont de ce petit nombre d'âmes intérieures qui porte en soi les secrets de l'avenir.

Comme Senancour *Oberman* appartient à la grande génération qui atteint sa vingtième année au seuil de la Révolution. Engagée encore dans le xviii^e siècle par ses origines et les années décisives de la formation, elle garde au cœur même du romantisme la marque première, indélébile, de l'ancien régime. Ne va-t-elle pas demeurer comme déchirée entre les souvenirs d'un monde révolu et les aspirations de l'âge nouveau ? Tout le drame est là.

Drame tout intérieur. Les références aux épisodes de l'époque révolutionnaire ne sont indiquées que d'une plume légère. Il m'a fallu accentuer la corrélation des expériences internes et des événements extérieurs plus que n'a fait Senancour, trop proche de ces jours pour soumettre son récit aux lois du roman historique, qui du reste n'était pas encore né. Pourtant *Oberman* enregistre le retentissement des catastrophes successives dans un cœur solitaire.

Ce sont d'abord les aventures et détresses d'un émigré malgré lui, ses angoisses ou révoltes contemporaines de la Terreur. Au lendemain de Thermidor, dans un Paris à l'encan, *Oberman*, après les plus dures épreuves, ressent comme dans un renouveau printanier un douloureux besoin de tendresse. A l'ombre des peupliers d'Ermenonville, dans le désordre et l'incertitude prolongés du Directoire, la solitude serait de mauvais conseil pour un cœur que travaillent des aspirations infinies et le sentiment tragique de la vie perdue.

Mais voici que, à la faveur de quelques pacifiantes journées d'automne, la volonté d'Oberman se ressaisit et parmi tant d'appétits et d'égoïsmes déchainés, qu'il découvre en soi un généreux besoin de se dévouer, de se donner à une noble tâche un peu chimérique. Enfin viennent les jours du Consulat. Dans un monde qui se recompose, Oberman, à l'hôtel Beauvau, goûte aux agréments de la société la plus affinée, sans que du reste l'esprit trouve son compte à ce nouvel ordre d'une rigidité toute militaire, ni le cœur son contentement.



Si fidèlement qu'*Oberman* soit le portrait de Senancour lui-même, ce dernier n'a pas tort d'affirmer qu'Oberman et Senancour sont « deux luttes différentes ». De son propre personnage, bien qu'il soit le fruit d'une expérience authentique et où l'invention n'a aucune part, il a su faire un héros de roman. Il a su l'envelopper de cette lumière mystérieuse qui le transtigure.

C'est qu'autant qu'un roman et plus encore *Oberman* est un poème, un des plus grands poèmes de notre prose, le plus musical sans doute, et par lequel s'exprime une âme en ses heures les plus hautes. Ça et là un nom de lieu, la liaison d'un état intérieur ¹ à la couleur d'une saison, d'une journée, d'un pays, un souvenir du Valois transposé dans une scène alpestre, sont comme autant de signets mystérieux que Senancour croyait pour lui seul utilisables, à ce point secrets que par moments il semble avoir écrit pour lui seul.

Et que dire des silences d'Oberman ? Ou bien du re-

1. G. Sand, *Journal intime*, p. 153.

cours à des lieux imaginaires ? De même que dans *Volupté* la Bretagne substituée au Boulonnais est mieux accordée à l'aventure de l'émigré qu'est M. de Couaën aussi bien qu'à la nature mystique d'Amaury, dans *Oberman* les bois du Forez offrent par leur lointain un cadre plus nostalgique aux souvenirs d'adolescence que ne feraient les sables du Désert, les bois et les étangs d'Ermenonville, les futaies de Fontainebleau, régions trop proches de Paris, devenues banales. Ainsi M^{me} de La Fayette en les repoussant jusqu'aux Pyrénées, cette limite extrême, avait voulu donner à la retraite et au renoncement de la Princesse de Clèves les distances nécessaires. Mieux que les rives de la Seine, les cieux légers de Greuze, leur pureté comme leur tendresse, reflétés dans les eaux de la Saône, réalisaient pour les amours d'Oberman et de M^{me} Del** l'atmosphère propice. Et de même pour l'enfance d'Oberman, Lyon substitué à Paris, les charmes composites de ses ciels purs ou voilés, Lyon que Michelet a pu croire la patrie de Senancour, Lyon où va se former autour d'*Oberman* le premier et peut-être le plus fervent cénacle d'adeptes.

Par l'adroit arrangement d'une réalité jamais trahie, par le choix des états intérieurs et la concentration des faits, le roman a permis à Senancour de dégager la vérité profonde de son moi mieux que ne ferait une biographie rigoureuse alourdie d'épisodes inutiles. De tous les incidents multiples et contradictoires, dont beaucoup n'ont pas de sens propre, il a retenu cela seulement qui permet d'atteindre une âme en son tréfonds.

Non seulement il ramène à neuf années l'expérience de quinze, mais par un regard jeté derrière lui vers son passé d'enfant, d'adolescent, il nous livre l'histoire entière d'un homme de trente ans, et qui en réalité en a

trente-quatre à l'heure où se clôt le récit. Ce qui lui donne pour se considérer soi-même le recul nécessaire, mais le laisse à une proximité suffisante et qui lui permette de ne pas altérer la pure et indéfinissable couleur de ses états d'âme.

Il n'est pas jusqu'à la mutilation du réel qui ne concoure à une vérité plus profonde du personnage et ne contribue à nous livrer plus entièrement une âme réduite à son essence.

A certains égards Overman est plus découragé, plus nul que ne le fut Senancour. « Oisiveté, constate George Sand, nullité, confusion, aigreur, colère, doute, énervement, fatigue, bienveillance sénile, rassérèment, travail puéril et matériel, repos, oubli, ni trace, ni souvenir ¹. »

Pourtant, et voilà qui échappe à George Sand, il y avait en Senancour, en Overman lui-même, une énergie secrète qui favorise les renaissances intimes, qui paraît, tardivement du reste, dans le supplément de 1840 par le récit de la course au Saint-Bernard.

Senancour fut mari et père. J'ai de surcroît découvert son infortune conjugale. Sa fille d'autre part nous livra le secret d'un unique et pur amour. Or Overman est célibataire. Et de M^{me} Del^{le} elle-même le visage, l'être entier s'estompent en héroïne d'élégie. Bref, Overman est seul. Son histoire est celle de l'homme seul. Et cette solitude exprime en profondeur, mieux que ne ferait la rigoureuse et plate exactitude d'une biographie, la vérité de son être le plus intime.

Overman, cet être mystérieux, nommé une seul fois et seulement dans le titre de ce roman par lettres, Overman,

1. George Sand, *Journal intime*, 1926, p. 152.

nom symbolique d'un héros dont l'aventure tourne vite au symbole, par le choix et la simplification opérés dans le réel acquiert la haute signification d'un type et passe en grandeur l'humble destin temporel de Senancour. Dans le cortège des héros romantiques, Oberman prend place à côté de Saint-Preux, de René, d'Adolphe, d'Édouard, de Lélia, d'Amaury, de Raphaël de Valentin ou de Félix de Vandenesse, d'Octave, de tant d'autres. Mais confronté à ces êtres que tourmente surtout et quelquefois uniquement l'inquiétude sentimentale, il se détache plus sublime, plus tragique, d'être sous la forme la plus pure le héros de l'inquiétude religieuse, d'incarner le drame d'une génération venue aux confins de deux âges. Senancour né mystique, Oberman à vingt ans détaché de la foi chrétienne par la philosophie du siècle, Oberman doit tendre comme Senancour sa vie entière à reconquérir par une expérience interne ce que la raison pure laissait détruit. Mais de cette évolution religieuse *Oberman* ne nous livre que le prologue.

Senlis, 1930. — *Corrèze*, 1946.

FIN DU JOURNAL INTIME D'OBERMAN

TABLE DES PLANCHES

TOME ★

JOURNAL INTIME D'OBERMAN

- I. — Senancour vers 1789. Miniature sur ivoire. (Collection d'Eggis.)
Frontispice.
- II. — Les Lilas de Senancour. Paris, 33 (aujourd'hui 27),
rue de la Cerisaie. (Cliché de l'auteur, 1^{er} novembre 1930.)
Entre les pages 32-33.
- III. — Senancour, médaillon par David d'Angers. (Musée d'Angers.)
Entre les pages 38-39.
- IV. — Senancour au printemps de 1843, peint par Blanc-Fontaine. (Collection de M. d'Eggis.)
Entre les pages 42-43.
- V. — Marcotte d'Argenteuil. Dessin à la mine de plomb, par Ingres, Rome, 1811. (Collection de M. Marcel de la Maisonneuve.)
Entre les pages 54-55.
- VI. — *Collège de la Marche. Cour du Collège de la Marche.*
Dessiné et gravé par Martinet,
Entre les pages 62-63.

- VII. — Fontany et la vallée du Rhône. (Cliché de l'auteur, 13 septembre 1936.)
Entre les pages 78-79.
- VIII. — Cascades de la Drance entre le Grand-Saint-Bernard et Bourg-Saint-Pierre. (Cliché de l'auteur, 10 septembre 1936.)
Entre les pages 84-85.
- IX. — *Grande vue de la ville de Fribourg en Suisse, prise au bord de la Sarine.* Dessiné par Perignon, gravé par Masquelier. (Planche tirée de [J.-B. de Laborde et Zurlauben]. *Tableaux de la Suisse*, Paris, 1788, planche n° 139.)
Entre les pages 90-91.
- X. — La Maison d'Agy et le platane de Senancour. (Communiqué par M. d'Eggis.)
Entre les pages 96-97.
- XI. — *Vue d'une partie du Mont Grimsel dans le canton de Berne.* Dessiné par Le Barbier, gravé par Dambrun. (Tiré des *Tableaux de la Suisse*, planche 64.)
Entre les pages 112-113.
- XII. — Charles-Athanase Walckenaer adolescent. Peint par Greuze. (Collection du baron Walckenaer.)
Entre les pages 124-125.
- XIII. — Ermenonville, XII fructidor, an XII. Dessin à la mine de plomb, par Ramond. (Musée Pyrénéen.)
Entre les pages 142-143.
- XIV. — *Vue du Mont-L'Évêque, maison de campagne des évêques de Senlis.* Dessiné par Tavernier, dirigé par Née. (Tiré de [J.-B. de Laborde, Guettard et

Béguillot]. *Voyage pittoresque de la France*, 1784-1800, tome VI.)

Entre les pages 162-163.

- XV. — *Vue de l'hôtel de Beauveau*. Dessiné par Lallemand, gravé par Née. (Tiré du *Voyage pittoresque de la France*, tome X.)

Entre les pages 182-183.

- XVI. — Frédéric d'Houdetot, peint par lui-même. (Château de Barante.)

Entre les pages 204-205.

- XVII. — M^{me} C. A. Walckenaer en 1798-1799, peinte par un inconnu. (Collection du baron Walckenaer.)

Entre les pages 226-227.

- XVIII. — Le jardin du faubourg Poissonnière. Aquarelle de la Restauration. (Communiqué par M^{lle} Jeanne Bonnardot.)

Entre les pages 234-235.

- XIX. — Château de Chupru. (Cliché de l'auteur, 13 juillet 1930.)

Entre les pages 246-247.

- XX. — *Vue du château de Chillon*. Dessiné par Perignon, gravé par Fessard l'aîné. (Tiré des *Tableaux de la Suisse*, planche n° 247.)

Entre les pages 264-265.

- XXI. — *Habillement des paysans et paysannes du canton de Berne*. Dessiné par Le Barbier l'aîné, gravé par Dambrun. (Tiré des *Tableaux de la Suisse*, planche 71.)

Entre les pages 282-283.

- XXII. — C. A. Walckenaer en 1826. Dessin à la mine de plomb, par Ingres, 1826. Collection de M. Marcel de la Maisonneuve.)

Entre les pages 326-327.

TOME ★ ★

OBERMAN, TOME PREMIER.

- XXIII. — Marcotte d'Argenteuil, peint par Ingres, Rome, 1811. (Collection de M. Marcel de la Maisonneuve.)

Frontispice.

TOME ★ ★ ★

OBERMAN, TOME SECOND.

- XXIV. — Baronne C. A. Walckenaer en 1829. Dessin à la mine de plomb, par Ingres.

Frontispice.

TABLE DES MATIÈRES

I

SENANCOUR ET LES ROMANTIQUES

	Pages
L'OVERMAN DE 1804. — Premiers adeptes. — Nodier, Bal- lanche et le groupe lyonnais. — Latouche, Boisjolin, Rabbe, Sautet.....	5
SENANCOUR ET L'ÉCOLE ROMANTIQUE. — Valeur nouvelle de <i>romantique</i> dans Overman. — Révélation par les odeurs et les sons. — Du Romantisme au Symbo- lisme. — Le « genre romantique », 1811. — Senancour et le Romantisme de la Restauration ou de 1830.....	10
OVERMANN ET LA GÉNÉRATION DE 1830. — L' <i>Overmann</i> de 1833. — Overman et Lélia. — Senancour et Sainte- Beuve. — De <i>Joseph Delorme</i> à <i>Volupté</i> . — Senancour et Balzac.....	18
SOUS LES LILAS DE LA CERISAIE. — Virginie de Senan- cour. — Familiers de la Cerisaie. — Clémence Robert, Antoinette Dupin, Ferdinand Denis. — Sainte-Beuve rallie à <i>Overman</i> Victor Pavie, Guttinguer, Liszt, etc.	31
OVERMAN ET LES POÈTES. — Alfred de Vigny.....	39
OVERMAN ET LES ARTISTES. — La musique d'Overman. — Liszt. — Le peintre Arsenne. — Blanc-Fontaine. — Eugène Delacroix.....	40
OVERMAN EN PROVINCE. — Le cénacle angevin. — La Ro- chelle : Fromentin et ses compagnons de jeunesse. — En Normandie : Jules Levallois.....	43
OVERMAN ET LE SYMBOLISME.....	45

II

LE JOURNAL INTIME D'OVERMAN

Oberman, recueil d'essais ; voyage et roman par lettres.
 — La confession d'Oberman et les curiosités de
 Sainte-Beuve. — Le correspondant d'Oberman : Mar-
 cotte.....

47

III

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Quatorze ans de la vie de Senancour condensés en neuf
 ou dix. — L'enfance lyonnaise d'Oberman et l'enfance
 parisienne de Senancour. — La rue Beaurepaire et le
 quartier de Saint-Denis. — La cité mystique. — Le
 père et la mère de Senancour. — L'enfant unique.

Adolescence d'Oberman. — Senancour à Fontaine-
 lès-Chaalis (1784). — Avril dans le Valois. — Le col-
 lège de la Marche. — Oberman et la forêt de Fontai-
 nebleau.....

57

IV

EN SUISSE

Senancour quitte secrètement Paris le 14 août 1783. —
 Des rives du Léman à Saint-Maurice. — Charrières.
 — Une journée à la Dent du Midi. — De Martigny à
 Étroubles. — Alibi. — L'hiver à Saint-Maurice. —
 Départ pour Fribourg, janvier 1790. — Les violettes
 de Lu**. Marie-Françoise Daguet. — Agy. — Le
 mariage de Senancour, 13 septembre 1790. — A
 Paris, Cloître Saint-Sépulchre. — La nuit de Thiel, été

1793. — <i>Sur les Générations actuelles.</i> — Josué Favargez. — Le ranz.	73
---------------------------------------------------------------------------------	----

V

A PARIS APRÈS THERMIDOR

JONQUILLE DE MARS

L'hiver de l'an III à Paris. — La rue Princesse et la paroisse Saint-Sulpice. — Jonquille de mars. — M ^{me} Del**.	
— Faubourg Poissonnière. — Feu Ducloz-Dufresnoy.	
Charles-Athanase Walckenaer. — Joséphine Marcotte.	
— <i>Aldomen</i> et l'idylle d'Oberman.	115

VI

DÉTRESSES

HIVERS ET NUITS DE PRINTEMPS
DANS LE VALOIS

La crise qui mène à la vingt-huitième année (1795-1798)	
et les <i>Réveries</i> de l'an VIII. — Chessel. — L'achat d'un pavillon à Chaalis.	
Frimaire et nivôse an III. — Nuits de printemps. — Nouvelles de Fribourg. — Les fantômes d'Ermenonville. — Le mal d'Oberman. — A Mont-L'Évêque.	139

VII

L'AUTOMNE A MÈTERVILLE

Villemétrie, septembre 1797. — M. de Sautray. — <i>Le Manuel de Pseusophanes.</i> — Senancour et Marc-Aurèle.	
— Pétition au Directoire. — Hôtel de Marigny. — Jacques de La Tynna.	165
<i>Journal Intime d'Oberman.</i>	23

VIII

A L'HOTEL BEAUVAU

L'Imprimeur Thiébault de Laveaux. — Hôtel Beauvau. — M ^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert. — César d'Hou- detot et ses enfants. — Le chevalier de Boufflers. — Elzéar de Sabran. — M ^{me} de Staël et Chateaubriand. — Frédéric d'Houdetot. — Dans le jardin de l'Hôtel Beauvau. — L'homme de trente ans. — Senancour de 1799 à 1802.....	181
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

IX

LA RENCONTRE
SUR LES BORDS DE LA SAONE

Le secret de M ^{me} Del ^{le} . — Retour au faubourg Poisson- nière. — Apparition crépusculaire.....	221
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

X

RETOUR EN SUISSE
ET INFORTUNES CONJUGALES

VIII^e et IX^e années d'*Oberman*. -- Départ pour Lausanne, février 1802. — *L'énoncé rapide*. — L'épouse infidèle. — Fribourg, mars 1802. — Chupru, fin mai 1802 — Itinéraire de Senancour en Suisse, 1802 et 1803. — Le séjour à Chupru.

Nocturnes romantiques sur les lacs. — Navigation de Saint-Preux et de Julie sur le Léman. — Les *Voyages* de Saussure dans les Alpes : promenade nocturne et divertissement musical sur le lac de Neuchâtel (juillet 1779). — *Adélaïde de Clarencé*, 1796 : navigation noc-

turne sur le Léman ; les chants associés à la musique instrumentale. — Oberman et le Nocturne sur le lac inconnu.

Imenstrøm et le Jorat. — L'aristocratie vaudoise sur ses terres. — Le plan de vie pastorale dans *la Nouvelle Héloïse* et dans *Oberman*.

Rupture entre la fiction et la vérité. — Les confidences du mari trompé. — Seul. — Le fils adultérin. — Les malheurs de Fonsalbe. Épilogue des infortunes conjugales. — L'homme de trente-quatre ans..... 237

XI

L'ADIEU A M^{me} DEL**

La lettre LXXXIX d'*Oberman*. — Senancour et les Walckenaer sous la Restauration, 1823 et 1829. — La lettre XC dans l'*Obermann* de 1833 : la fête des foins et le concert champêtre au clair de lune. — Le fragment sans date : langage des fleurs..... 347

XII

LE JOURNAL INTIME
ET LE ROMAN DANS OBERMAN

Conflit entre le journal intime et le roman. -- La valeur du témoignage. — Transposition de lieux et de dates. — Oberman et la génération de 1789. — Conflit entre la philosophie et l'élégie, entre l'esprit du pur XVIII^e siècle et l'âme mystique de Senancour. — L'atmosphère de roman. — Le poème. — Senancour et Oberman. — Oberman parmi les héros romantiques. 335

Table des planches..... 347

LE *JOURNAL INTIME D'OBERMAN*, PAR ANDRÉ
MONGLOND, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
PROTAT FRÈRES, A MACON, LE 9 SEPTEMBRE 1947.
LE TIRAGE A ÉTÉ LIMITÉ A 1810 EXEMPLAIRES
AINSI NUMÉROTÉS : N° 1 A 210, EXEMPLAIRES
SUR VERGÉ D'ARCHES. N° 211 A 1810, EXEM-
PLAIRES SUR VERGÉ MONTGOLFIER.

EXEMPLAIRE N° 282

SEPTEMBRE 1947. N° IMPRIMEUR : 4975. N° ÉDITEUR : 182.
DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1947.

PQ
2427
S7
O3
1947
t.3

Senancour, Etienne Pivert de
Oberman

Erindale
College



